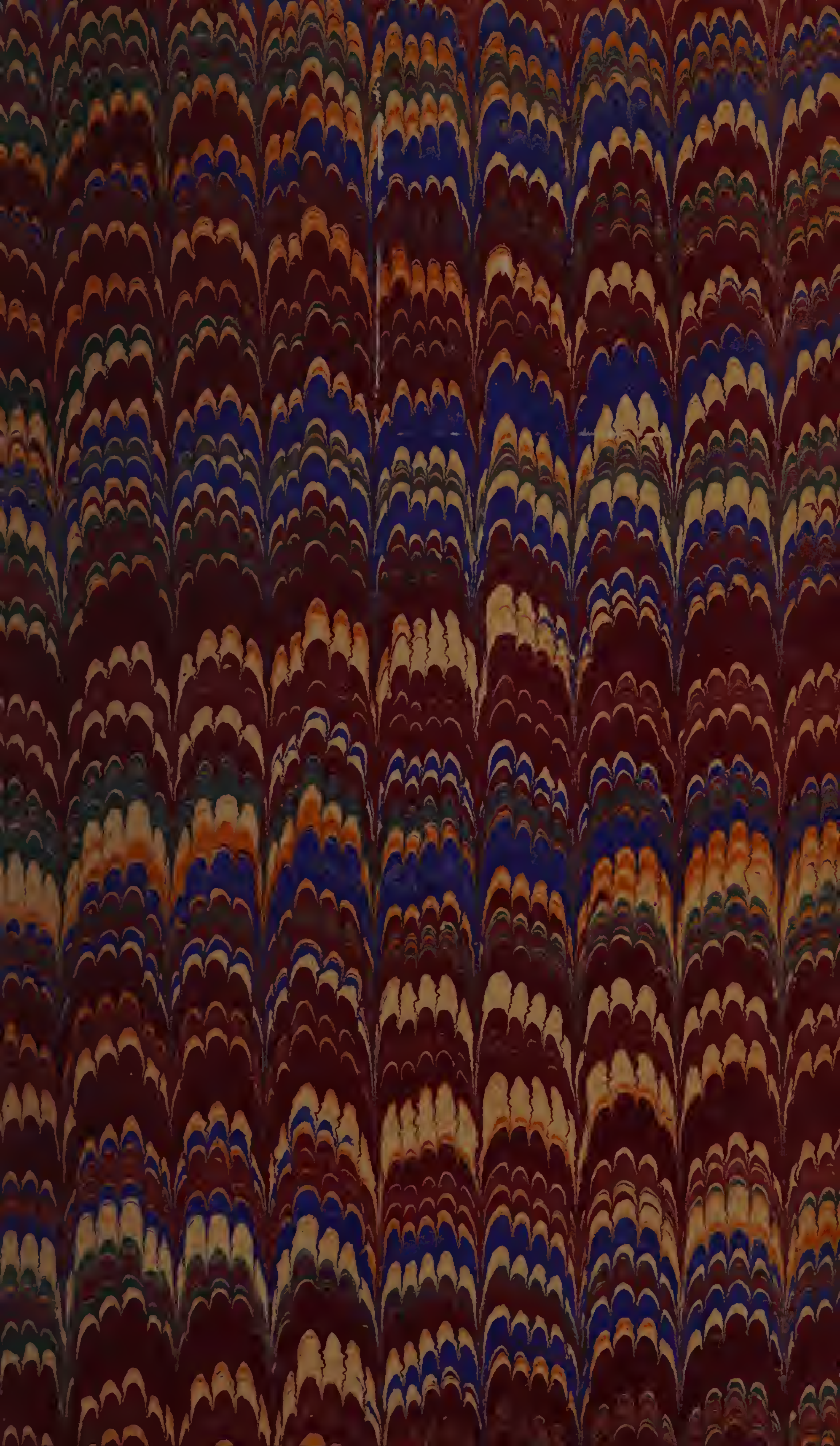

BIBLIOTHEQUE
— DU —
Rév. J. D. LEBEL,
Prêtre-Curé de
N.-D. de Lourdes,
PROVIDENCE, R. I.
No.



BIBLIOTHÈQUE

DES

CHEFS-D'ŒUVRE


IMPRIMERIE
CONTANT-LAGUERRE
LVX VITAM
BAR-LE-DUC

LES VIES

DES

ROMAINS ILLUSTRES

D'APRÈS

PLUTARQUE

TRADUCTION DE RICARD

TOME II

PARIS

BERCHE ET TRALIN, ÉDITEURS

69, RUE DE RENNES, 69

1879



LES VIES

DES

ROMAINS ILLUSTRES.

MARIUS.

Guerre de Jugurtha et des Cimbres. Guerre sociale. (107—86.)

Nous ne pouvons dire quel fut le troisième nom de Marius, et nous sommes dans la même ignorance sur Quintus Sertorius, celui qui fut longtemps maître de l'Espagne, et sur Lucius Mummius, le destructeur de Corinthe; car le surnom d'Achaïcus que porta ce dernier, celui d'Africanus donné à Scipion, et celui de Macédonicus dont Métellus fut honoré, étaient tirés de leurs victoires. C'est par là que Posidonius croit convaincre d'erreur ceux qui veulent que le troisième nom des Romains fût leur nom propre, comme Camille, Marcellus, Caton; il s'ensuivrait, dit-il, de leur opinion, que ceux qui n'auraient que deux noms n'auraient pas eu de nom propre. Mais il ne prend pas garde que, d'après son raisonnement, les femmes n'auraient pas non plus de nom propre; car on ne voit pas de femme qui porte le premier nom que

Posidonius donne pour le nom propre des Romains, en faisant du premier des deux autres le nom commun de toute la famille, tels que les Pompéiens, les Manliens, les Cornéliens, comme on dit les Héraclides, les Pélopides; et du second, une sorte d'épithète prise du caractère, des actions, des formes et des affections du corps; tels que Macrinus, Torquatus, Sylla. Il en était de même chez les Grecs de Mnémon, de Grypus et de Callinicus. Mais sur ces points la diversité des usages donnerait lieu à de grandes discussions.

Quant à la figure de Marius, nous avons vu à Ravenne, dans les Gaules, sa statue en marbre, qui justifie ce qu'on rapporte de l'austérité et de la rudesse de ses mœurs. Doué d'une complexion robuste, courageux, et né pour les armes, ayant reçu une éducation plus militaire que civile, il porta dans l'exercice des emplois et des charges une violence de caractère qu'il ne sut pas modérer. Il n'apprit jamais, dit-on, les lettres grecques, et ne voulut pas même se servir de cette langue dans aucune affaire importante; il trouvait ridicule d'apprendre la langue d'un peuple esclave. Après son second triomphe, il donna des jeux grecs pour la dédicace d'un temple; et, étant venu au théâtre pendant qu'on les célébrait, il s'assit un moment, et sortit aussitôt. Platon disait souvent au philosophe Xénocrate, dont les mœurs paraissaient trop sauvages : « Mon cher » Xénocrate, sacrifiez aux Grâces. » Si de même on avait pu persuader à Marius de sacrifier aux Grâces et aux Muses grecques, il n'aurait pas terminé les belles actions qui l'avaient illustré dans la paix comme dans la guerre, par la fin la plus honteuse; et sa colère, son ambition déplacée, son insatiable avarice, ne l'auraient pas jeté dans une vieillesse féroce, qu'il souilla par les plus grandes cruautés.

Il naquit de parents obscurs et pauvres, réduits à gagner leur vie du travail de leurs mains. Son père s'appelait, comme lui, Marius, et sa mère, Fulcinie. Il ne vint pas de bonne heure à Rome, et ne connut que tard les mœurs et les usages de la ville. Il avait passé les premières années de sa vie dans un bourg de l'Ar-

pinum, nommé *Cirréaton*, où il menait, en comparaison de la politesse et de l'urbanité des villes, une vie grossière, mais tempérante et semblable à celle des anciens Romains. Il fit sa première campagne contre les Celtibériens (1), pendant que Scipion l'Africain faisait le siége de Numance. Ce général eut bientôt reconnu dans Marius une grande supériorité de courage sur tous les autres jeunes gens; il lui vit embrasser avec la plus grande facilité la nouvelle discipline que Scipion avait introduite dans des armées corrompues par le luxe et par la mollesse. Il combattit un jour un des ennemis à la vue de son général, et le tua. Scipion chercha depuis à se l'attacher en le comblant d'honneurs; et, un soir que Marius était à sa table, la conversation étant tombée, après le souper, sur les généraux de ce temps-là, un des convives, soit qu'il fût véritablement dans le doute, soit qu'il voulût flatter Scipion, lui demanda quel capitaine le peuple romain aurait après lui pour le remplacer. Scipion, qui avait Marius au-dessous de lui, le frappa doucement de la main sur l'épaule, en disant : « Ce sera peut-être celui-ci; » tant ces deux hommes étaient heureusement nés, l'un pour annoncer dès sa jeunesse sa grandeur future, et l'autre pour conjecturer quelle fin aurait le début de ce jeune homme!

Ce mot de Scipion fut, dit-on, pour Marius comme une voix divine qui, l'élevant aux plus hautes espérances, le porta à se livrer à l'administration des affaires; et la faveur de Cécilius Métellus, dont la maison avait toujours protégé la famille de Marius, le fit nommer tribun du peuple (2). Pendant son tribunat, il proposa, sur la manière de donner les suffrages, une loi qui paraissait priver les nobles de l'influence qu'ils avaient dans les jugements. Le consul Cotta, ayant combattu cette loi, persuada au sénat de s'y opposer et de citer Marius pour rendre raison de sa conduite. Le décret fut rendu, et Marius entra dans le sénat, non avec l'embarras d'un jeune homme qui, sans être connu par au-

(1) L'an de Rome 620. Les Celtibériens occupaient la Vieille Castille.

(2) L'an de Rome 635.

cune action d'éclat, ne faisait que d'entrer dans le gouvernement; mais, prenant d'avance l'air assuré que lui donnèrent depuis ses grands exploits, il menaça le consul de le faire traîner en prison, s'il ne faisait révoquer le décret. Cotta se tournant vers Métellus pour prendre sa voix, ce sénateur se leva et soutint l'avis du consul. Marius fit venir du dehors un licteur et lui ordonna de conduire Métellus en prison. Celui-ci en appela aux autres tribuns; mais aucun d'eux n'ayant pris sa défense, le sénat crut devoir céder et retira son décret. Marius, fier de sa victoire, sort du sénat et se rend à l'assemblée du peuple, où il fait passer la loi. Ce début fit juger qu'on ne le verrait jamais ni plier par crainte ni céder par honte, et que, pour servir les intérêts du peuple, il opposerait au sénat la plus forte résistance; mais bientôt il effaça cette opinion par une conduite toute contraire. Quelqu'un ayant proposé de faire aux citoyens une distribution gratuite de blé, Marius s'y opposa fortement; et, ayant fait rejeter la loi, il obtint également l'estime des deux partis, qui le jugèrent incapable de favoriser l'un ou l'autre contre l'intérêt de la république.

Après son tribunat, il se mit sur les rangs pour la grande édilité; car il y a deux ordres d'édiles : le premier est celui des édiles curules, ainsi nommés des siéges à pieds courbés sur lesquels ils s'asseyent pour donner audience; le second, bien inférieur en dignité, est celui des édiles plébéiens. Après qu'on a élu les grands édiles, on procède tout de suite à l'élection des autres. Marius, voyant bien qu'il allait être refusé pour la première édilité, se présenta sur-le-champ pour la seconde. On vit dans cette conduite une obstination et une audace qui le firent encore rejeter. Deux refus essuyés en un jour, ce qui était sans exemple, ne lui firent rien rabattre de sa fierté. Peu de temps après il brigua la préture, et se vit sur le point d'être refusé. Elu enfin le dernier, il fut accusé d'avoir acheté les suffrages. Ce qui l'en fit surtout soupçonner, c'est qu'on avait vu dans les barrières un esclave de Cassius Sabacon au milieu de ceux qui donnaient leurs voix. Sabacon

était l'intime ami de Marius; appelé devant les juges, et interrogé sur ce fait, il répondit que la chaleur lui ayant causé une soif extrême, il avait demandé de l'eau fraîche; que son esclave lui en avait apporté dans une tasse, et qu'à peine il l'avait eu bue que l'esclave s'était retiré. Cependant il fut chassé du sénat par les premiers censeurs nommés dans ces comices. On jugea qu'il avait mérité cette flétrissure, ou pour avoir fait une fausse déposition, ou pour avoir cédé à son intempérance (1). Caïus Hérennius fut aussi appelé en témoignage contre Marius; mais il fit observer qu'il n'était pas d'usage de déposer contre ses clients, et que la loi dispensait les patrons de cette nécessité; c'est le nom sous lequel les Romains désignent les protecteurs : or, la famille de Marius et Marius lui-même, avaient été de tout temps les clients de la famille des Hérennius. Les juges reçurent cette excuse; mais Marius s'opposa à ce qu'elle fût admise : il soutint que, du moment qu'il avait été nommé à une charge publique, sa clientèle avait cessé; ce qui n'était cependant pas tout à fait vrai, car toute magistrature ne dispense pas les clients eux-mêmes, ni leurs descendants, de leurs devoirs envers les patrons : ce privilége n'est attaché qu'aux charges qui donnent le droit de chaise curule; aussi les premiers jours, l'affaire de Marius allait-elle mal, et les juges ne se montraient pas favorablement disposés pour lui. Cependant, contre l'attente du public, il fut absous le dernier jour, parce que les suffrages se trouvèrent partagés. Il se conduisit avec assez de modération dans sa préture.

En sortant de charge, il alla commander dans l'Espagne ultérieure, qu'il délivra des brigandages dont elle était le théâtre. Cette province avait encore des mœurs sauvages et barbares, et les Espagnols, dans ce temps-

(1) Il paraît que Sabacon avait fait entrer son esclave dans les barrières, pour donner sa voix à Marius; ce qui était très-défendu, parce que les esclaves n'avaient pas droit de suffrage. Il fut donc puni, ou pour avoir fait une fausse déposition, si ce qu'il disait de son esclave était faux; ou, si cela était vrai, pour n'avoir pas eu la force de résister à la soif pendant le temps de l'élection.

là, ne connaissaient rien de plus beau que de vivre de vols et de rapines. Revenu à Rome, il prit part aux affaires publiques; mais il n'y apporta ni richesse ni éloquence, deux des plus puissants moyens qu'eussent alors, pour gouverner, ceux qui avaient le plus de considération parmi le peuple. Ses concitoyens, néanmoins, lui ayant tenu compte de la force de son caractère, de sa constance infatigable dans les travaux, de sa manière de vivre toute populaire, il parvint bientôt aux premiers honneurs, et acquit une telle puissance, que, par l'alliance la plus honorable, il entra dans l'illustre maison des Césars : il épousa Julie, tante de Jules César, qui fut dans la suite le plus grand des Romains, et qui, à raison de cette parenté, se fit gloire de rétablir les honneurs de Marius, comme nous l'avons raconté dans sa Vie. A la tempérance dont Marius faisait profession il joignait, dit-on, une patience invincible dans la douleur, et il en donna une grande preuve dans une opération qu'il se fit faire. Ses jambes étaient pleines de varices, dont il supportait avec peine la difformité. Ayant donc appelé un chirurgien pour lui couper, il lui présenta une de ses jambes sans vouloir qu'on la lui liât, et souffrit les douleurs cruelles que lui causèrent les incisions, sans faire aucun mouvement, sans jeter un soupir, avec un visage assuré, et dans un profond silence; mais, quand le chirurgien voulut passer à l'autre jambe, il refusa de la lui donner, en disant : « Je vois » que la guérison ne vaut pas la douleur qu'elle cause. »

Vers ce temps-là, le consul Cécilius Métellus (1), ayant été chargé d'aller en Afrique faire la guerre contre Jugurtha (2), choisit Marius pour son lieutenant. Marius, qui vit dans cette expédition un vaste champ à de grands combats et à des actions glorieuses, n'eut garde, comme les autres lieutenants, de servir à l'élévation de Métellus, et de travailler pour sa gloire. Persuadé que c'était moins Métellus qui l'avait choisi pour cet emploi, que la fortune elle-même, qui, lui ména-

(1) Surnommé depuis Numidicus.
(2) L'an de Rome 645.

geant l'occasion la plus favorable, l'avait placé sur un vaste et magnifique théâtre, où il pourrait se signaler par les plus belles actions, il y déploya tout ce qu'il avait de talents militaires. Dans le cours de cette guerre, qui offrait les plus grandes difficultés, on ne le vit jamais ni craindre les travaux les plus rudes, ni dédaigner les fonctions les moins importantes. Supérieur à tous ses égaux en bon sens et en prudence pour tout ce qui pouvait contribuer à l'utilité commune, il disputait avec les simples soldats de patience et de frugalité, et il acquit ainsi la bienveillance de toute l'armée. C'est, en général, un grand soulagement dans les situations difficiles, que d'avoir des compagnons qui en partagent volontairement les peines, et qui semblent par là en ôter la contrainte et la nécessité. Il n'est pas pour le soldat romain de spectacle plus doux que de voir son général manger publiquement le même pain que lui, coucher sur un grabat, travailler avec lui à ouvrir une tranchée ou à fortifier un camp. Il estime bien moins les capitaines qui lui donnent de l'argent ou qui l'élèvent aux charges que ceux qui s'associent à ses travaux et à ses dangers; il aime qu'ils partagent ses fatigues, et non qu'ils le laissent vivre dans l'oisiveté. Marius, en suivant cette conduite, gagna l'affection de tous les soldats, et remplit bientôt l'Afrique entière et l'Italie même du bruit de son nom et de sa gloire. Tous ceux qui de l'armée écrivaient à Rome, ne cessaient de répéter qu'on ne verrait la fin de cette guerre contre ce roi barbare que lorsque Marius, nommé consul, en aurait seul la conduite.

Une préférence si marquée déplaisait fort à Métellus; mais rien ne lui causa plus de chagrin que l'aventure de Turpilius. C'était un ami de Métellus, et les deux familles étaient depuis longtemps liées par les nœuds de l'hospitalité. Turpilius avait alors à l'armée la charge d'intendant des ouvriers. Préposé par Métellus à la garde d'une ville considérable, nommée Vacca, il crut qu'en ne faisant aucune injustice aux habitants, en les traitant même avec beaucoup de douceur et d'humanité, il s'assurerait de leur fidélité; mais leur perfidie le livra,

sans qu'il s'en doutât, entre les mains des ennemis. Ils reçurent Jugurtha dans leur ville; mais ils ne firent point de mal à Turpilius, et obtinrent pour lui, de ce prince, la vie et la liberté. Cité en justice comme coupable de trahison, il eut pour un de ses juges Marius, qui, très-indisposé contre lui, aigrit tellement la plupart des autres, que Métellus se vit forcé malgré lui, par la pluralité des suffrages, de le condamner à mort. Peu de temps après, l'accusation ayant été reconnue fausse, et tous les autres juges partageant la vive douleur de Métellus, Marius, au contraire, en témoigna publiquement sa joie; il se vanta que cette condamnation était son ouvrage, et il n'eut pas honte de dire partout qu'il avait attaché à l'âme de Métellus une furie vengeresse, qui le punissait d'avoir fait mourir son hôte. Il éclata dès lors entre eux une haine implacable; et Métellus lui dit un jour en le raillant : « Vous vou- » lez donc nous quitter, homme de bien; vous pensez » à vous embarquer pour Rome et à y briguer le con- » sulat; car vous n'auriez garde d'attendre à être con- » sul avec mon fils? » Ce fils de Métellus était encore dans sa première jeunesse.

Cependant Marius sollicitait vivement son congé, que Métellus différait toujours et qu'il lui accorda enfin, lorsqu'il ne restait plus que douze jours jusqu'à l'élection des consuls. Marius se rendit en deux jours et une nuit à Utique, sur mer, quoiqu'elle fût à une distance considérable du camp. Avant que de s'embarquer, il fit un sacrifice, et le devin lui assura, dit-on, que le dieu lui promettait des prospérités extraordinaires et bien supérieures à ses espérances. Le cœur enflé de ces promesses, il mit à la voile; et ayant eu constamment le vent le plus favorable, il fit la traversée en quatre jours. Le peuple le reçut avec de vives démonstrations de joie. Conduit aux comices par un des tribuns, après avoir présenté plusieurs chefs d'accusation contre Métellus, il demanda le consulat, en promettant de tuer de sa main Jugurtha, ou de l'amener prisonnier à Rome. Il fut nommé consul sans opposition (1);

(1) L'an de Rome 647.

et aussitôt, au mépris des lois et des coutumes des Romains, dans les nouvelles levées qu'il fit, il enrôla des esclaves et des gens sans aveu. Tous les généraux avant lui n'en recevaient pas dans les troupes; ils ne confiaient les armes, comme les autres honneurs de la république, qu'à des hommes qui en fussent dignes et dont la fortune connue répondît de leur fidélité. Ce ne fut pas néanmoins cette nouveauté qui décria le plus Marius : il offensa bien davantage les premiers de Rome par des discours pleins de fierté, de mépris et d'insolence. Il criait partout que son consulat était une dépouille qu'il enlevait à la mollesse des patriciens et des riches; que, pour lui, il se glorifiait auprès du peuple non de vains monuments et d'images étrangères, mais de ses propres blessures. Souvent même, en parlant des généraux qui avaient été défaits en Afrique, tels que Bestia et Albinus, qui tous deux, issus de maisons anciennes, mais sans capacité pour la guerre, n'avaient dû leurs défaites qu'à leur inexpérience : « Croyez-vous, » demandait-il à ceux qui étaient présents, que les an- » cêtres de ces deux généraux n'auraient pas préféré de » laisser des descendants qui me ressemblassent? Ne se » sont-ils pas eux-mêmes rendus illustres bien moins » par leur noblesse et par leur rang que par leurs ver- » tus et par leurs exploits? » Tous ces discours ne lui étaient pas inspirés seulement par sa présomption et sa vanité, par l'envie de s'attirer gratuitement la haine des patriciens; il était encore excité par le peuple, qui charmé du mépris que ces propos attiraient au sénat, et mesurant toujours l'élévation de l'âme à la fierté des paroles, portait Marius jusqu'aux nues, et le poussait à ne pas épargner les nobles pour faire plaisir à la multitude.

Quand il fut repassé en Afrique, Métellus, dominé par l'envie, et outré de dépit de ce qu'après avoir terminé la guerre, lorsqu'il n'avait plus qu'à se rendre maître de la personne de Jugurtha, Marius, qui ne devait son élévation qu'à son ingratitude, venait lui enlever la couronne et le triomphe, ne put se résoudre à le voir, et se retira de l'armée, dont Rutilius, un de ses lieute-

nants, remit le commandement à Marius. Mais avant la fin de la guerre la vengeance céleste punit Marius de sa perfidie. Sylla vint lui ravir la gloire de la terminer, de la même manière qu'il l'avait enlevée lui-même à Métellus. Bocchus, roi de la haute Numidie, était beau-père de Jugurtha. Cependant il ne lui donna que de faibles secours dans cette guerre, sous prétexte de sa mauvaise foi; mais réellement parce qu'il redoutait son agrandissement. Quand Jugurtha, fugitif et errant, réduit à n'avoir d'autre ressource que son beau-père, se fut réfugié près de lui, Bocchus le reçut comme suppliant, plus par honte que par bienveillance. Maître de sa personne, il feignait en public de solliciter sa grâce auprès de Marius. Il écrivait même à ce général, avec une franchise apparente, qu'il ne livrerait pas Jugurtha; mais, ayant formé secrètement le dessein de trahir ce prince, il manda auprès de lui Sylla, alors questeur de Marius, et qui dans cette guerre avait rendu quelques services à Bocchus. Sylla, se livrant à sa foi, se rendit à sa cour; mais quand il fut arrivé, le barbare changea de sentiment, et parut se repentir de son dessein. Il balança plusieurs jours s'il livrerait son gendre ou s'il retiendrait Sylla. Enfin, se décidant pour la trahison qu'il avait d'abord projetée, il remit Jugurtha vif entre les mains de Sylla (1) : tel fut le premier germe de cette haine implacable et cruelle qui éclata bientôt entre Marius et Sylla, et qui manqua de renverser Rome. Ceux qui portaient envie à Marius attribuaient à Sylla la prise du roi de Numidie; et Sylla lui-même avait fait graver un anneau qu'il porta toujours depuis, et qui lui servait de cachet, où il était représenté recevant Jugurtha des mains de Bocchus : rien n'irritait tant Marius, l'homme le plus ambitieux et le moins disposé à partager avec un autre la gloire de ses actions. Sylla, d'ailleurs, était excité par les ennemis de Marius, qui affectaient de faire honneur à Métellus des premiers et des plus grands succès de cette guerre, et de mettre les derniers sur le compte de Sylla, qui avait eu la gloire de la terminer :

(1) L'an de Rome 648.

ils avaient pour but d'empêcher que le peuple n'admirât tant Marius et ne le regardât comme le premier des capitaines romains.

Mais cette envie et cette haine, ces invectives contre Marius, furent bientôt assoupies et dissipées par le danger qui, du côté du couchant, vint menacer tout à coup l'Italie. Rome n'eut pas plus tôt senti le besoin qu'elle avait d'un général habile et cherché des yeux quel était le pilote qui pouvait la sauver dans une guerre qui s'élevait sur elle comme une affreuse tempête, que, voyant les citoyens des maisons les plus nobles et les plus riches refuser de se mettre sur les rangs pour demander le consulat, Marius, quoique absent, y fut nommé tout d'une voix (1). A peine on savait à Rome la prise de Jugurtha, qu'on y porta la nouvelle de l'invasion des Teutons et des Cimbres. Tout ce qu'on rapportait du nombre et de la force de leurs armées parut d'abord incroyable; mais ce qu'on en disait se trouva bientôt au-dessous de la vérité. Ils étaient trois cent mille combattants, tous bien armés, et ils traînaient à leur suite une multitude beaucoup plus nombreuse de femmes et d'enfants, pour qui ils cherchaient des terres capables de nourrir cette multitude immense, et des villes où ils pussent s'établir; car ils savaient qu'avant eux les Celtes avaient conquis sur les Toscans la contrée la plus fertile de l'Italie. Comme ces barbares avaient peu de commerce avec les autres peuples, et qu'ils habitaient des pays très-éloignés, on ignorait à quelles nations ils appartenaient et de quelles contrées ils étaient partis pour venir, comme une nuée orageuse, fondre sur les Gaules et sur l'Italie. Leur grande taille, leurs yeux noirs, et le nom de Cimbres, que les Germains donnent aux brigands, faisaient seulement conjecturer qu'ils étaient de ces peuples de la Germanie qui habitent sur les bords de l'Océan septentrional; d'autres disent que la Celtique, contrée vaste et profonde, s'étend depuis la mer extérieure et les climats septentrionaux, situés à l'est, jusqu'aux Palus-Méotides, et touche à la Scythe

(1) L'an de Rome 650.

Pontique; que ces deux nations voisines s'étant unies ensemble, sortirent de leur pays, non en même temps et par une seule émigration, mais que chaque année, au printemps, elles se mettaient en marche et attaquaient les peuples qui se trouvaient sur leur passage. Bientôt, par des conquêtes successives, elles s'étendirent dans tout le continent; et, quoique chaque peuple eût un nom différent, on donnait à toute leur armée celui de Celto-Scythes. Selon d'autres, enfin, une portion de ces Cimmériens, qui furent les premiers connus des anciens Grecs, portion peu considérable eu égard à la nation entière, prit la fuite, ou fut chassée de son pays par les Scythes, à la suite de quelque sédition, et passa des Palus-Méotides dans l'Asie, sous la conduite de Lygdamis. Les autres, qui formaient la partie la plus nombreuse et la plus belliqueuse de la nation, habitaient aux extrémités de la terre, près de l'océan Hyperboréen, dans un pays couvert partout de bois et d'ombres épaisses, presque inaccessible aux rayons du soleil, qui ne peuvent pénétrer dans ces forêts, si vastes et si profondes, qu'elles vont se joindre à la forêt Hercynie. Ils étaient placés sous cette partie du ciel où l'inclinaison des cercles parallèles donne au pôle une telle élévation, qu'il est presque le zénith de ces peuples, et que les jours étant, dans leur plus longue comme dans leur plus courte durée, toujours en égalité avec les nuits, y partagent l'année en deux portions égales; ce qui a fourni à Homère l'idée de sa fable des enfers.

Voilà d'où partirent, pour se rendre en Italie, ces barbares appelés d'abord *Cimmériens*, d'où leur vint ensuite vraisemblablement le nom de Cimbres. Au reste, ces faits sont plus fondés sur des conjectures que sur des preuves historiques; mais la plupart des auteurs conviennent que leur nombre, loin d'être au-dessous de ce que nous avons dit, était encore beaucoup plus considérable. Leur courage et leur audace, leur force et leur vivacité dans les combats, étaient comparables à la violence et à l'impétuosité de la foudre; rien ne pouvait ni leur résister ni s'opposer à leur marche : tous

les peuples, sur leur passage, étaient entraînés comme une proie facile. Plusieurs généraux romains, envoyés avec des armées puissantes pour commander dans la Gaule Cisalpine, avaient été honteusement enlevés, et ce fut la lâcheté que ces chefs montrèrent contre les premières attaques de ces barbares qui les enhardit à marcher vers Rome, encouragés par la facilité de leurs victoires sur tous les généraux qu'ils avaient eu à combattre, et par les richesses immenses qu'ils avaient amassées. Ils résolurent de ne s'établir nulle part, qu'ils n'eussent détruit Rome et ravagé toute l'Italie. Les Romains, à qui la nouvelle de cette résolution venait de toutes parts, appelèrent Marius à la conduite de cette guerre et le nommèrent consul pour la seconde fois, quoiqu'il fût défendu d'élire quelqu'un qui serait absent, et qui n'aurait pas mis entre les deux consulats l'intervalle prescrit par la loi. Ceux qui voulurent s'opposer à son élection, en alléguant cette défense, furent repoussés par le peuple. « Ce n'était pas, disait-on, la » première fois que la loi cédait à l'utilité publique; et » le motif qui y faisait déroger en cette circonstance » n'était pas moins pressant que celui qui avait déter- » miné leurs ancètres à nommer, contre les lois, Sci- » pion consul; et lorsqu'ils l'avaient élu, ils n'avaient » pas à craindre la ruine de leur ville, ils ne voulaient » que détruire Carthage. » Le peuple donc passa outre et confirma sa nomination.

Marius, ayant ramené son armée d'Afrique, prit possession du consulat le premier jour de janvier (1), jour où commence l'année romaine, il entra dans Rome en triomphe, et fit voir aux Romains un spectacle qu'ils avaient peine à croire : c'était Jugurtha captif. Personne n'aurait osé se flatter de voir finir cette guerre du vivant de ce prince, tant il savait se plier avec souplesse à toutes les variations de la fortune, tant son courage était secondé par sa finesse! On dit que pendant la marche du triomphe il perdit le sens, et que, la pompe finie, il fut conduit dans une prison, où les licteurs,

(1) L'an de Rome 660.

pressés d'avoir sa dépouille, déchirèrent sa robe et lui arrachèrent les deux bouts des oreilles, pour avoir les anneaux d'or qu'il portait. Jeté nu dans un cachot, ayant l'esprit aliéné, il dit en souriant : « Par Hercule, » que vos étuves sont froides! » Après avoir lutté six jours entiers contre la faim, en conservant toujours le désir et l'espérance de vivre, il trouva enfin dans une mort misérable la juste punition de ses forfaits. On porta, dit-on, dans ce triomphe trois mille sept livres pesant d'or, cinq mille sept cent soixante-quinze d'argent, et dix-sept mille vingt-huit drachmes d'espèces monnayées.

Marius, après son triomphe, assembla le sénat, et, soit distraction, soit abus insolent de sa fortune, il entra dans la salle avec sa robe de triomphateur (1); mais, s'étant aperçu sur-le-champ de l'indignation de tout le sénat, il sortit; et, ayant remis sa robe prétexte, il revint prendre sa place. Quand il partit pour son expédition, il exerça ses troupes jusque dans leur marche; il les accoutuma à faire toutes sortes de courses et des traites fort longues; il les obligea de porter leur bagage et de préparer eux-mêmes leur nourriture : aussi, longtemps après, les soldats qui aimaient le travail et exécutaient paisiblement et en silence tout ce qu'on leur ordonnait étaient-ils appelés les mulets de Marius. D'autres, il est vrai, donnent une origine différente à ce proverbe : ils disent qu'au siége de Numance, Scipion ayant voulu visiter non-seulement les armes et les chevaux de ses soldats, mais encore leurs chariots et leurs mulets, pour voir si chacun les tenait en bon état et toujours prêts à servir, Marius amena son cheval, qu'il pansait lui-même, et qui était très-bien tenu, ainsi que son mulet, qui par son embonpoint, sa force et sa douceur, effaçait tous les autres mulets de l'armée. Le général, charmé de l'état où il voyait les bêtes de service de Marius, et en ayant depuis souvent parlé, il passa en proverbe de dire, pour louer avec raillerie un homme laborieux, assidu et patient au travail, que c'était un mulet de Marius.

(1) Ce que nul triomphateur n'avait fait avant lui.

Il semble que dans cette occasion ce fut pour Marius un grande faveur de la fortune, que les barbares, par une sorte de reflux, allassent d'abord inonder l'Espagne : ce retard lui donna le temps d'exercer ses soldats, de leur inspirer du courage et de l'audace; et, ce qui était encore plus important, de leur apprendre à connaître leur général. Sa dureté dans le commandement, sa rigueur inflexible dans les punitions, une fois qu'ils eurent pris l'habitude d'obéir et de ne plus manquer à leur devoir, leur parurent également justes et salutaires. Quand ils eurent vécu quelque temps avec lui, ils virent que sa colère et ses emportements, l'âpreté de sa voix, l'air farouche de son visage, n'étaient plus redoutables pour eux et ne le seraient que pour les ennemis. Mais rien ne les charmait tant que sa droiture dans les jugements et cela ne contribua pas peu à lui faire obtenir un troisième consulat.

D'ailleurs on attendait les barbares au printemps, et les soldats ne voulaient pas s'exposer à combattre contre eux sous un autre général que Marius. Mais ils ne vinrent pas aussitôt qu'on l'avait cru ; et le troisième consulat de Marius expira (1) avant qu'ils fussent arrivés. Quand le temps des comices approcha la mort de l'autre consul obligea Marius de laisser le commandement de l'armée à Manius Acilius, et de se rendre à Rome. Plusieurs Romains des plus distingués s'étaient mis sur les rangs; mais Lucius Saturninus, celui des tribuns qui avait le plus de pouvoir sur le peuple, gagné par Marius, haranguait dans toutes les assemblées pour persuader aux citoyens de continuer Marius dans le consulat; et comme celui-ci faisait semblant de le refuser, qu'il affectait même de ne pas s'en soucier, Saturninus l'accusait de trahir sa patrie, en ne voulant pas, dans un danger si pressant, accepter le commandement de l'armée. On voyait bien que ce n'était qu'une feinte, dans laquelle Saturninus jouait assez maladroitement son rôle; mais le peuple, qui sentait que dans cette conjoncture on avait besoin de la capacité et de la fortune de

(1) L'an de Rome 651.

Marius, lui décerna ce quatrième consulat (1), et lui donna pour collègue Catulus Lutatius, homme estimé des nobles, et qui n'était pas désagréable au peuple. Marius, informé que les ennemis approchaient, se hâta de repasser les Alpes; et, ayant placé son camp sur le bord du Rhône, il le fortifia et le fournit d'une telle abondance de provisions de bouche, que jamais la disette des vivres ne pouvait le forcer à combattre quand il n'y trouverait pas son avantage. Mais, comme il fallait faire venir par mer toutes les provisions avec beaucoup de temps et de dépense, il trouva le moyen d'en rendre le transport prompt et facile. Les marées avaient rempli de vase et de gravier les embouchures du Rhône; sa rive était couverte d'une bourbe profonde que les flots y déposaient, et qui en rendait l'entrée aussi difficile que dangereuse aux vaisseaux de charge. Marius, pour occuper son armée pendant ce temps de loisir, fit creuser un large fossé, dans lequel il détourna une grande partie du fleuve, et qu'il conduisit jusqu'à un endroit du rivage sûr et commode. Le fossé avait assez de profondeur pour contenir de grands vaisseaux, et son embouchure dans la mer était unie, et à l'abri du choc des vagues. Ce fossé s'appelle encore aujourd'hui la *fosse Mariane*.

Les barbares s'étant séparés en deux armées, les Cimbres gagnèrent la haute Germanie, pour aller par la Norique forcer les passages que gardait Catulus; les Teutons avec les Ambrons vinrent par la Ligurie, en côtoyant la mer, et marchèrent contre Marius. Les Cimbres retardèrent assez longtemps leur départ; mais les Teutons et les Ambrons étant partis sans différer, et ayant bientôt franchi l'espace qui les séparait des Romains, parurent devant Marius. C'était un nombre infini de barbares hideux à voir, et dont la voix et les cris ne ressemblaient pas à ceux des autres hommes. Ils embrassèrent dans l'assiette de leur camp une étendue immense; et dès qu'il fut établi ils provoquèrent Marius au combat. Ce général, qui s'inquiétait peu de leurs

(1) L'an de Rome 652.

défis, retint ses soldats dans le camp, et fit de sévères réprimandes à ceux qui, témoignant une fierté déplacée et n'écoutant que leur colère, voulaient aller combattre. Il les appelait traîtres à la patrie et leur représentait que l'objet de leur ambition devait être non d'obtenir des triomphes et d'élever des trophées, mais de dissiper cette nuée foudroyante qui les menaçait et de sauver l'Italie. C'était le langage qu'il tenait en particulier aux capitaines et aux principaux officiers; pour les soldats, il les plaçait les uns après les autres sur les remparts du camp, d'où ils pouvaient voir les ennemis, afin de les accoutumer à leur figure, au ton rude et sauvage de leur voix, à leur armure et à leurs mouvements extraordinaires. Il leur rendit ainsi familier par l'habitude ce qui d'abord leur avait paru si effrayant; car il savait que la nouvauté fait souvent illusion et exagère des choses que l'on craint, au lieu que l'habitude ôte même à celles qui sont redoutables une grande partie de l'effroi qu'elles inspirent. Cette vue continuelle des ennemis diminua peu à peu l'étonnement dont ils avaient été d'abord frappés; et bientôt leur colère, ranimée par les menaces et les bravades insupportables de ces barbares, échauffa et enflamma leur courage. Car les ennemis, non contents de piller et de ravager tous les environs, venaient les insulter jusque dans leur camp, avec une audace et une insolence si révoltantes, qu'indignés de leur inaction, ils se livrèrent à des plaintes qui parvinrent enfin jusqu'à Marius : « Quelle lâ-
» cheté, disaient-ils, Marius a-t-il donc reconnue en
» nous, pour nous empêcher de combattre; pour nous
» tenir, comme des femmes, sous des clefs et des geô-
» liers? Osons lui faire voir que nous sommes des hom-
» mes libres; allons lui demander s'il attend d'autres
» soldats qui combattent pour la liberté, et s'il compte
» ne jamais nous employer que comme de simples tra-
» vailleurs, pour creuser des fossés, nettoyer des bour-
» biers ou détourner des rivières. C'est sans doute pour
» ces glorieux ouvrages qu'il nous a exercés à tant de
» travaux; ce sont là des exploits de ses deux consulats
» qu'il se propose de présenter à ses concitoyens. Craint-

» il le sort de Carbon et de Cépion, que les ennemis
» ont vaincus? Mais ces généraux étaient bien au-des-
» sous de Marius en réputation et en courage, et leurs
» armées étaient moins fortes que la sienne. Encore
» vaudrait-il mieux essuyer quelque perte en combat-
» tant, que de rester dans l'inaction, spectateurs des
» dégâts que souffrent nos alliés. »

Marius, charmé de ces plaintes, s'étudiait cependant à les calmer, en les assurant qu'il était bien éloigné de se défier d'eux; mais que pour obéir à certains oracles il attendait le temps et le lieu qui devaient lui donner la victoire. Il menait partout avec lui une femme de Syrie, nommée Marthe, qui passait pour avoir l'esprit prophétique. Il la faisait porter dans une litière, avec de grands témoignages de respect, et il n'offrait jamais de sacrifices que par son ordre. Il avait d'abord voulu faire connaître ses prophéties au sénat, qui refusa de l'écouter; s'étant donc tournée du côté des femmes, elle leur donna quelques preuves de sa connaissance de l'avenir; elle persuada surtout la femme de Marius, un jour qu'étant assise à ses pieds à un combat de gladiateurs, elle lui annonça fort heureusement quel serait le vainqueur. La femme de Marius l'envoya tout de suite à son mari, qui en fut dans l'admiration, et, comme je viens de le dire, la mena toujours à sa suite dans une litière. Quand elle allait aux sacrifices, elle était vêtue d'une robe de la plus belle pourpre, attachée avec des agrafes, tenant à la main une pique entourée de bandelettes et de guirlandes de fleurs. Cette comédie fit douter à bien des gens si Marius en produisant ainsi cette femme était véritablement persuadé de sa science prophétique, ou s'il faisait seulement semblant d'y croire pour tirer partie de sa fourberie. Mais Alexandre le Myndien raconte une histoire de vautours vraiment admirable. Il dit que deux de ces oiseaux se montraient régulièrement dans le camp de Marius lorsqu'il devait gagner une bataille, et qu'ils suivaient constamment son armée. On les reconnaissait à des colliers d'airain que leur avaient mis des soldats qui les avaient pris et lâchés ensuite. Depuis ce jour-là

ils reconnurent ces soldats, et semblaient les saluer de leurs cris; les soldats, de leur côté, étaient charmés de les voir, parce qu'ils étaient pour eux l'augure d'un heureux succès. Il y eut alors plusieurs signes, dont la plupart n'avaient rien d'extraordinaire. Mais on apprit d'Amérie et de Tuderte, deux villes d'Italie, qu'il avait paru la nuit, dans le ciel, des lances de feu et des boucliers qui, d'abord séparés, s'étaient mêlés ensuite, et avaient figuré les dispositions et les mouvements de deux armées qui combattent; que les uns ayant cédé, et les autres s'étant mis à leur poursuite, ils avaient tous pris leur direction vers le couchant. Dans le même temps on vit arriver de Pessinunte Batacès, grand-prêtre de la mère des dieux, qui déclara que la déesse lui avait annoncé, du fond de son sanctuaire, que la victoire et l'honneur de cette guerre demeureraient aux Romains. Le sénat ayant ajouté foi à ce rapport, ordonna qu'on bâtît un temple à la déesse, qui leur promettait la victoire. Batacès voulut se présenter au peuple pour lui faire la même promesse; mais le tribun Aulus Pompéius l'en empêcha, le traita d'imposteur et le chassa ignominieusement de la tribune. Ce fut surtout cette violence qui fit croire à la prédiction du grand-prêtre; car, au sortir de l'assemblée, le tribun, à peine rentré chez lui, fut saisi d'une fièvre violente, dont il mourut le septième jour; événement qui fut su et constaté dans toute la ville.

Les Teutons, voyant que Marius se tenait toujours tranquille dans son camp, entreprirent de le forcer; mais, accueillis d'une grêle de traits qu'on fit pleuvoir sur eux des retranchements, et qui leur tuèrent beaucoup de monde, ils résolurent de passer outre, persuadés qu'ils franchiraient les Alpes sans obstacle. Ils plient donc bagage et passent le long du camp des Romains. Le temps que dura leur passage fit surtout connaître combien leur nombre était prodigieux. Ils furent, dit-on, six jours entiers à défiler sans interruption devant les retranchements de Marius; et comme ils passaient près des Romains, ils leur demandaient, en se moquant d'eux, s'ils n'avaient rien à faire dire à leurs

femmes; qu'ils seraient bientôt auprès d'elles. Quand ils furent tous passés, et qu'ils eurent pris quelque avance, Marius décampa aussi et se mit à leur suite. Il se postait toujours près d'eux, choisissait pour camper des lieux forts d'assiette, qu'il fortifiait encore par de bons retranchements, afin de passer les nuits en sûreté. En continuant ainsi leur marche, les deux armées arrivèrent à un lieu qu'on appelle les *Eaux de Sextius*, d'où il leur restait peu de chemin à faire pour être au pied des Alpes. Ce fut là que Marius résolut de les combattre; il prit un poste très-avantageux, mais où l'eau n'était pas abondante; il le choisit, dit-on, à dessein, pour animer le courage de ses troupes. Comme la plupart se plaignirent qu'ils allaient souffrir une cruelle soif, Marius leur montrant de la main une rivière qui baignait le camp des barbares : « C'est là, leur dit-il, » qu'il faut aller acheter de l'eau au prix de votre sang. » — Pourquoi donc, lui répondirent-ils, ne nous y » menez-vous pas tout à l'heure, pendant que le sang » coule encore dans nos veines? — Il faut auparavant, » reprit Marius avec douceur, fortifier notre camp. » Les soldats, quoique mécontents, obéirent. Cependant les valets de l'armée, qui n'avaient d'eau ni pour eux ni pour leurs bêtes, descendent en foule vers la rivière avec leurs cruches, armés les uns de haches, les autres de cognées, quelques-uns d'épées ou de piques, parce qu'ils s'attendaient à être obligés de combattre pour avoir de l'eau. Ils furent en effet attaqués par les barbares, qui ne vinrent d'abord qu'en très-petit nombre, parce que la plupart étaient à se baigner ou à prendre le repas après le bain. Ce lieu est rempli de sources d'eaux chaudes; et une partie des barbares, attirés par la beauté du lieu et par la douceur du bain, ne pensaient qu'à s'amuser et à faire bonne chère, lorsqu'ils furent surpris par les Romains.

Les cris des combattants en ayant bientôt attiré un plus grand nombre, il eût été difficile à Marius de retenir ses soldats, qui craignaient pour leurs valets. D'ailleurs les plus belliqueux d'entre les barbares, ceux qui avaient taillé en pièces les armées de Manlius et de

Cépion (c'étaient les Ambrons, et ils faisaient seuls plus de trente mille hommes), coururent précipitamment prendre leurs armes. Ils avaient le corps appesanti par l'excès de la bonne chère; mais le vin qu'ils avaient bu, en leur donnant plus de gaieté, ne leur avait inspiré que plus d'audace. Ils s'avancèrent donc, non avec le désordre et l'emportement de gens furieux, ou en jetant des cris inarticulés, mais, frappant leurs armes en mesure, ils marchaient tous ensemble en cadence, au son qu'elles rendaient; et, soit pour s'animer les uns les autres, soit pour effrayer les ennemis, en se faisant connaître, ils répétaient souvent le nom d'Ambrons. Les premiers d'entre les Italiens qui marchèrent contre eux étaient les Liguriens, qui entendirent et reconnurent leur cri; et, comme ils donnent généralement à toute leur nation le nom d'Ambrons, ils répondirent aux barbares par le même cri, qui fut ainsi répété plusieurs fois dans les deux armées, avant qu'elles en vinssent aux mains. Les officiers ayant des deux côtés joint leurs cris à ceux de leurs soldats, et cherchant à se surpasser les uns les autres par la force de leurs voix, ces clameurs ainsi multipliées irritèrent et enflammèrent encore les courages. Mais les Ambrons, en passant la rivière, rompirent leur ordonnance, et ils n'avaient pas eu le temps de la rétablir, lorsque les Liguriens chargèrent les premiers rangs avec vigueur, et engagèrent le combat. Les Romains, accourant aussitôt pour soutenir les Liguriens, fondirent de leurs postes élevés sur les barbares, et les heurtèrent avec tant de raideur, qu'ils les obligèrent de prendre la fuite. La plupart en se précipitant les uns sur les autres, furent tués sur les bords de la rivière, dont le lit regorgea bientôt de sang et de morts. Les Romains taillèrent en pièces ceux qui étaient passés, et qui, n'osant pas faire tête à l'ennemi, s'enfuirent jusqu'à leur camp et à leurs chariots. Leurs femmes, étant sorties au-devant d'eux avec des épées et des haches, grinçant les dents de rage et de douleur; frappant également et les fuyards et ceux qui les poursuivent, les premiers comme traîtres; les autres comme ennemis. Elles se jettent au milieu des combattants, et

de leurs mains nues s'efforcent d'arracher aux Romains leurs boucliers, saisissent leurs épées, et, couvertes de blessures, voient leurs corps en pièces, sans rien perdre, jusqu'à la mort, de leur courage invincible. Ce premier combat, donné sur le bord du fleuve, fut plutôt l'effet du hasard que de la volonté du général.

Les Romains, après avoir taillé en pièces la plus grande partie des Ambrons, regagnèrent leur poste, la nuit tombante; mais l'armée ne fit pas entendre, comme il était naturel après un si grand avantage, des chants de joie et de victoire. Loin de penser à boire dans leurs tentes, à s'égayer en prenant ensemble leur repas, ils ne se permirent même pas le délassement le plus agréable pour des hommes qui ont heureusement combattu, la douceur d'un sommeil paisible : ils passèrent toute la nuit dans le trouble et dans la frayeur. Leur camp n'avait ni clôture ni retranchement. Il restait encore plusieurs milliers de barbares qui n'avaient pas combattu; et ceux des Ambrons qui s'étaient sauvés de la défaite s'étant joints à eux, ils poussèrent toute la nuit des cris horribles, qui ressemblaient non à des plaintes ou à des gémissements humains, mais à des hurlements, à des mugissements de bêtes féroces, mêlés de menaces et de lamentations; les cris de cette multitude immense faisaient retentir les montagnes voisines et les concavités du fleuve. Ce bruit affreux remplissait toute la plaine; les Romains étaient saisis de terreur, et Marius lui-même, frappé d'étonnement, s'attendait à un combat de nuit, dont il craignait le désordre. Mais ils ne sortirent de leur camp ni cette nuit ni le jour du lendemain; ils les employèrent à se préparer et à se disposer pour la bataille. Cependant Marius, sachant qu'au-dessus du camp des barbares il y avait des creux assez profonds et des vallons couverts de bois, y envoya Marcellus avec trois mille hommes de pied, pour s'y mettre en embuscade et charger les ennemis par derrière, quand l'action serait engagée. Il ordonna au reste de ses troupes de prendre leur repas de bonne heure, et ensuite de se reposer. Le lendemain dès la pointe du jour il les range en bataille devant les retranchements, et envoie

sa cavalerie dans la plaine. Dès que les Teutons l'eurent aperçue, ils n'attendirent pas que les Romains fussent descendus au pied de la colline, où ils auraient pu les combattre à avantage égal, sur un terrain uni. Frémissant de colère, ils s'arment avec précipitation et vont les attaquer sur la hauteur même. Alors Marius envoie ses officiers porter dans tous les rangs l'ordre de s'arrêter et d'attendre que l'ennemi soit à la portée du trait; de lancer alors leurs javelots, de mettre ensuite l'épée à la main, et de le pousser vigoureusement en le heurtant de leurs boucliers. Comme on était sur un terrain glissant, il avait prévu que les coups portés par les barbares n'auraient point de force, et que leur ordonnance ne pourrait se maintenir, parce que leurs corps seraient sur ce terrain inégal, comme sur une mer orageuse, dans une agitation continuelle.

Marius, aussi adroit que personne à manier les armes, et supérieur à tous en audace, était le premier à exécuter les ordres qu'il donnait. Les barbares, arrêtés par les Romains, qu'ils s'efforçaient d'aller joindre sur la hauteur, pressés ensuite vivement, lâchèrent pied et regagnèrent peu à peu la plaine, où les premiers rangs commençaient à se mettre en bataille sur un terrain uni, lorsque tout à coup on entendit de grands cris partis des derniers rangs, qui étaient dans la confusion et le désordre. Marcellus avait saisi le moment favorable : le bruit de la première attaque n'était pas plus tôt parvenu sur les hauteurs qu'il occupait, que, faisant lever sa troupe, il avait fondu avec impétuosité sur les barbares en poussant de grands cris, et, les prenant en queue, il avait fait main basse sur les derniers. Cette attaque imprévue, en obligeant ceux qui étaient les plus proches de se retourner pour soutenir les autres, eut bientôt mis le trouble dans l'armée entière. Chargés vigoureusement en tête et en queue, ils ne purent résister longtemps à ce double choc; ils furent mis en déroute, et prirent ouvertement la fuite. Les Romains, s'étant mis à leur poursuite, en tuèrent ou en firent prisonniers plus de cent mille. Devenus maîtres de eurs tentes, de leurs chariots et de tout leur bagage,

ils arrêtèrent, d'un commun consentement, de tout donner à Marius, excepté ce qui aurait été pillé. Quelque magnifique que fût ce présent, il parut encore bien au-dessous du service que ce général venait de rendre à sa patrie, en la délivrant d'un si grand danger. Quelques historiens ne conviennent pas du don de ces dépouilles ni du nombre des morts; ils disent seulement que depuis cette bataille les Marseillais firent enclore leurs vignes avec les ossements de ceux qui avaient été tués; que les corps consumés dans les champs, par les pluies qui tombèrent pendant l'hiver, engraissèrent tellement la terre et la pénétrèrent à une si grande profondeur, que l'été suivant elle rapporta une quantité prodigieuse de fruits; ce qui vérifie ce mot d'Archiloque, que rien n'engraisse plus la terre que les corps qui y pourrissent. On dit aussi, avec beaucoup de vraisemblance, que les grandes batailles sont presque toujours suivies de pluies abondantes : soit qu'un dieu bienfaisant, pour laver et purifier la terre, l'inonde de ces eaux pures qu'il lui envoie du ciel, ou que l'air, qui s'altère facilement et éprouve de plus grands changements pour la plus légère cause, se condense par les vapeurs humides et pesantes qui s'exhalent du sein de cette corruption.

Après la bataille, Marius, ayant choisi parmi les armes et les dépouilles des barbares les plus belles, les mieux conservées, les plus propres à relever la pompe de son triomphe, fit entasser tout le reste sur un grand bûcher et en fit aux dieux un sacrifice magnifique. Toute son armée environnait le bûcher, couronnée de laurier : lui-même, vêtu de pourpre et ceint à la romaine, prit un flambeau allumé, et, l'élevant de ses deux mains vers le ciel, il allait mettre le feu au bûcher, lorsqu'on vit venir à toute bride quelques-uns de ses amis, dont l'arrivée fit faire un grand silence, dans l'attente des nouvelles qu'ils apportaient. Dès qu'ils furent près de Marius, ils sautèrent à terre, et, courant l'embrasser, ils lui annoncèrent qu'il était consul pour la cinquième fois et lui remirent les lettres qui lui annonçaient sa nomination. La joie vive que causa cette

nouvelle mit le comble à celle qu'on ressentait déjà d'une si grande victoire. Toute l'armée témoigna le plaisir qu'elle en avait par des cris de triomphe, qu'elle accompagna du bruit guerrier des armes; et les officiers ayant de nouveau couronné Marius de laurier, il mit le feu au bûcher et acheva le sacrifice.

Mais la puissance qui ne souffre jamais que la joie des plus grands succès soit pure et sans mélange, qui jette tant de variété dans la vie humaine par des vicissitudes continuelles de bien et de mal, soit qu'on l'appelle fortune, vengeance divine, ou enfin nécessité naturelle des choses humaines, fit arriver peu de jours après à Marius de tristes nouvelles de Catulus, son collègue, dont le malheur fut pour la ville de Rome un nouveau sujet de terreur et comme un nuage funeste, une tempête menaçante, au milieu d'un temps calme et serein. Catulus, qu'on avait envoyé pour défendre contre les Cimbres le passage des Alpes, désespérant de garder ces défilés, et craignant, s'il était obligé de diviser son armée en plusieurs corps, qu'elle ne fût trop affaiblie, redescendit en Italie, et, mettant devant lui la rivière d'Atison (1), il éleva des deux côtés de bons retranchements, afin d'en empêcher le passage, et bâtit un pont qui lui donna la facilité de couvrir les places qui étaient au-delà du fleuve, si les Cimbres, après avoir franchi les détroits, allaient les attaquer. Mais ils méprisaient tellement leurs ennemis et les insultaient si ouvertement, que, sans aucune nécessité, et seulement pour faire parade de leur audace et de leur force, ils s'exposaient tout nus à la neige, grimpaient sur les montagnes, à travers des monceaux de neige et de glace; et, parvenus au sommet, ils s'asseyaient sur leurs boucliers, et, glissant le long des rochers, ils s'abandonnaient à la rapidité de la pente sur le bord de précipices d'une profondeur effrayante. Quand enfin ils eurent transporté leur camp près de celui des Romains et qu'ils eurent examiné comment ils pourraient passer la rivière, ils résolurent de la com-

(1) Aujourd'hui l'Adige, dans l'État de Venise.

bler. Coupant donc, comme autrefois les géants, les tertres des environs, déracinant les arbres, détachant d'énormes rochers et de grandes masses de terre, ils les roulaient dans le fleuve, pour en resserrer le cours. Ils jetaient en même temps au-dessus du pont que les Romains avaient construit des masses d'un grand poids qui, entraînées par le courant, venaient battre le pont et en ébranlaient les fondements. La plupart des soldats romains, effrayés d'une pareille entreprise, abandonnèrent le grand camp et se retirèrent. Catulus se conduisit alors en habile et parfait général, qui préfère à sa propre gloire celle de ses concitoyens. Quand il vit qu'il ne pouvait persuader à ses soldats de rester, et que, cédant à leur frayeur, ils pliaient bagage, il ordonna qu'on levât l'aigle, et, courant aux premiers rangs qui étaient déjà en marche, il se mit à leur tête, aimant mieux que la honte de cette retraite tombât sur lui seul plutôt que sur sa patrie, et que les soldats eussent l'air, non de prendre la fuite, mais de suivre leur général. Les barbares s'emparèrent du fort que Catulus avait construit au-delà du fleuve. Remplis d'admiration pour les soldats romains, qui l'avaient défendu avec la plus grande valeur et s'étaient exposés si courageusement pour leur patrie, ils les laissèrent aller à des conditions honorables, dont ils convinrent en jurant sur leur taureau d'airain. On dit que ce taureau fut pris après la bataille et porté dans la maison de Catulus, comme les prémices de sa victoire. Les barbares, trouvant le pays sans défense, firent partout un horrible dégât.

Cette conjoncture fâcheuse fit appeler Marius à Rome; en l'y voyant arriver, tout le monde crut qu'il allait recevoir les honneurs du triomphe, et le sénat s'empressa de les lui décerner; mais il les refusa, soit qu'il ne voulût pas priver de leur part de cette gloire les soldats qui avaient partagé ses périls, ou que son motif fût de rassurer le peuple sur ses craintes, en déposant, entre les mains de la fortune de Rome, la gloire de ses premiers succès, et se promettant de l'en retirer plus brillante après de nouveaux exploits. Il tint dans le sénat les discours qu'exigeait la circonstance; après quoi

il se hâta d'aller joindre Catulus, dont il releva le courage par sa présence; il fit venir son armée des Gaules. Dès qu'elle fut arrivée, il passa le Pô, afin d'empêcher les barbares de pénétrer dans l'Italie cispadane. Mais ceux-ci différaient de combattre, parce qu'ils attendaient, disaient-ils, les Teutons, dont le retard les étonnait fort, soit qu'ils ignorassent réellement leur défaite, soit qu'ils voulussent paraître n'y pas croire; car ils accablaient d'outrages ceux qui venaient leur en porter la nouvelle. Ils envoyèrent même à Marius des ambassadeurs chargés de lui demander, pour eux et pour leurs frères, des terres et des villes où ils pussent s'établir. Marius ayant demandé aux ambassadeurs de quels frères ils voulaient parler, ils répondirent que c'étaient les Teutons. Tous ceux qui étaient présents éclatèrent de rire, et Marius leur dit en plaisantant : « Ne vous inquiétez plus de vos frères; ils ont la terre » que nous leur avons donnée et qu'ils conserveront à » jamais. » Les barbares, ayant senti l'ironie, s'emportèrent en injures et en menaces, et lui déclarèrent qu'il allait être puni de ses railleries, d'abord par les Cimbres et ensuite par les Teutons, lorsqu'ils seraient arrivés. « Ils le sont, répliqua Marius, et il serait peu » honnête de vous en aller sans avoir salué vos frères. » En même temps il ordonna qu'on amenât, chargés de chaînes, les rois des Teutons, que les Séquaniens avaient faits prisonniers, comme ils s'enfuyaient dans les Alpes.

Les Cimbres n'eurent pas plus tôt entendu le rapport de leurs ambassadeurs, qu'ils marchèrent sur-le-champ contre Marius, qui se tenait tranquille dans son camp et se contentait de le garder. Ce fut, dit-on, pour cette bataille, que Marius fit au javelot un changement utile. Jusqu'alors le fer et la hampe étaient cloués ensemble par deux chevilles de fer; Marius n'en laissa qu'une, et à la place de l'autre, il en mit une de bois, beaucoup plus aisée à rompre : changement bien imaginé, afin que la pique, en s'attachant au bouclier de l'ennemi, n'y restât pas droite, mais que la cheville de bois, en se rompant, fît plier la hampe à l'endroit du fer, et que, tenant encore au bouclier, elle traînât à terre et embar-

rassât l'ennemi. Boïorix, roi des Cimbres, à la tête d'un détachement peu nombreux de cavalerie, s'étant approché du camp de Marius, provoqua ce général à fixer le jour et le lieu du combat, pour décider qui resterait maître du pays. Marius lui répondit que les Romains ne prenaient jamais conseil de leurs ennemis pour combattre; que cependant ils voulaient bien satisfaire les Cimbres sur ce qu'ils demandaient. Ils convinrent donc que la bataille se donnerait dans trois jours, et dans la plaine de Verceil, lieu commode aux Romains pour y déployer leur cavalerie, et aux barbares pour étendre leur nombreuse armée. Les deux partis, arrivés au rendez-vous, se mirent en bataille. Catulus avait sous ses ordres vingt mille trois cents hommes, et Marius, trente-deux mille, qui, placés aux deux ailes, environnaient Catulus, dont les troupes occupaient le centre. C'est ainsi que l'écrit Sylla, qui fut présent à cette bataille. On dit que Marius donna cette disposition aux deux corps de son armée, parce qu'il espérait tomber avec ses deux ailes, sur les phalanges ennemies, et de ne devoir la victoire qu'aux troupes qu'il commandait, sans que Catulus y eût aucune part et pût même se mêler avec les ennemis. En effet, lorsque le front d'une bataille est fort étendu, il est d'ordinaire que les ailes débordent sur le centre, qui se trouve alors très-enfoncé. On ajoute que Catulus en fit l'observation dans l'apologie qu'il fut obligé de faire, et qu'il se plaignit hautement de la perfidie de Marius.

L'infanterie des Cimbres sortit en bon ordre de ses retranchements; et, s'étant rangée en bataille, elle forma une phalange carrée, qui avait autant de front que de profondeur, et dont chaque côté couvrait trente stades (1) de terrain. Leurs cavaliers, au nombre de quinze mille, étaient magnifiquement parés; leurs casques se terminaient en gueules béantes et en mufles de bêtes sauvages, surmontés de hauts panaches semblables à des ailes : ils ajoutaient encore à la hauteur de leur taille. Ils étaient couverts de cuirasses de fer

(1) Six kilomètres environ.

et de boucliers dont la blancheur jetait le plus grand éclat; ils avaient chacun deux javelots à lancer de loin, et dans la mêlée ils se servaient d'épées longues et pesantes. Dans cette bataille, ils n'attaquèrent pas les Romains de front; mais s'étant détournés à droite, ils s'étendirent insensiblement, dans le dessein de les enfermer entre eux et leur infanterie, qui occupait la gauche. Les généraux romains s'aperçurent à l'instant de leur ruse; mais ils ne purent retenir leurs soldats, dont l'un, s'étant mis à crier que les ennemis fuyaient, entraîna tous les autres à leur poursuite. Cependant l'infanterie des barbares s'avançait, semblable aux vagues d'une mer immense. Marius, après s'être lavé les mains, les éleva au ciel et fit vœu d'offrir aux dieux une hécatombe. Catulus, de son côté, ayant levé les mains au ciel, promit de consacrer la fortune de ce jour et de lui bâtir un temple. Marius fit aussi un sacrifice : et lorsque le prêtre lui eut montré les entrailles de la victime, il s'écria : « La victoire est à moi. » Mais à peine les deux armées commençaient à charger, qu'il survint un accident qui, au rapport de Sylla, parut l'effet de la vengeance céleste sur Marius. Le mouvement d'une multitude si prodigieuse fit lever un tel nuage de poussière, que les deux armées ne purent plus se voir. Marius, qui s'était avancé le premier avec ses troupes, pour tomber sur l'ennemi, le manqua dans cette obscurité, et, ayant poussé bien au-delà de leur bataille, il erra longtemps dans la plaine, tandis que la fortune conduisait les barbares vers Catulus, qui seul eut à soutenir tout leur effort avec ses soldats, au nombre desquels était Sylla. L'ardeur du jour et les rayons brûlants du soleil, qui donnaient dans le visage des Cimbres, secondèrent les Romains. Ces barbares, nourris dans des lieux froids et couverts, et endurcis aux plus fortes gelées, ne pouvaient supporter la chaleur; inondés de sueur et tout haletants, ils se couvraient le visage de leurs boucliers, pour se défendre de l'ardeur du soleil; car cette bataille se donna après le solstice d'été, trois jours avant la nouvelle lune du mois d'août, appelé alors *sextilis*. Ce nuage de poussière servit même

à soutenir le courage des Romains, en leur cachant la multitude des ennemis; chaque bataillon ayant couru charger ceux qu'il avait en face, ils en vinrent aux mains avant que la vue du grand nombre des barbares eût pu les effrayer. D'ailleurs l'habitude du travail et de la fatigue avait tellement endurci leurs corps, que, malgré l'extrême chaleur et l'impétuosité avec laquelle ils étaient allés à l'ennemi, on ne vit pas un seul Romain suer ou haleter : c'est le témoignage que Catulus lui-même leur rend en faisant l'éloge de ses troupes.

La plupart des ennemis, et surtout les plus braves d'entre eux, furent taillés en pièces; car, pour empêcher que ceux des premiers rangs ne rompissent leur ordonnance, ils étaient liés ensemble par de longues chaînes attachées à leurs baudriers. Les vainqueurs poussèrent les fuyards jusqu'à leurs retranchements; et ce fut là qu'on vit le spectacle le plus tragique et le plus affreux. Les femmes vêtues de noir et placées sur les chariots, tuaient elles-mêmes les fuyards, dont les uns étaient leurs maris, les autres leurs frères ou leurs pères; elles étouffaient leurs enfants de leurs propres mains, les jetaient sous les roues des chariots ou sous les pieds des chevaux, et se tuaient ensuite elles-mêmes. Une d'entre elles, à ce qu'on assure, après avoir attaché ses deux enfants à ses deux talons, se pendit au timon de son chariot. Les hommes, faute d'arbres pour se pendre, se mettaient au cou des nœuds coulants, qu'ils attachaient aux cornes ou aux jambes des bœufs, et, les piquant ensuite pour les faire courir, ils périssaient étranglés, ou foulés aux pieds de ces animaux. Malgré le grand nombre de ceux qui se tuèrent ainsi de leurs mains, on fit plus de soixante mille prisonniers, et on en tua deux fois autant. Les soldats de Marius pillèrent le bagage; mais les dépouilles, les étendards et les trompettes furent portés, dit-on, au camp de Catulus : ce qu'il allégua comme une preuve certaine que la victoire était son ouvrage. Il s'éleva à cette occasion une vive dispute entre ses troupes et celles de Marius; afin de la terminer à l'amiable, on prit pour arbitres des ambassadeurs de Parme, qui étaient alors au camp. Les

soldats de Catulus les menèrent au milieu des morts restés sur le champ de bataille, et leur firent voir qu'ils étaient tous percés de leurs piques : il était facile de les reconnaître, parce que Catulus avait fait graver son nom sur les bois des piques de tous ses soldats. Cependant on fit honneur à Marius de ce succès, soit à cause de sa première victoire, soit par égard pour sa dignité. Le peuple même lui donna le titre de troisième fondateur de Rome, parce qu'il avait délivré sa patrie d'un aussi grand danger que celui dont les Gaulois l'avaient autrefois menacée. Losque les Romains, au milieu de leurs femmes et de leurs enfants, se livraient, dans leurs repas domestiques, aux transports de la joie la plus douce, ils offraient à Marius, en même temps qu'à leurs dieux, les prémices de leurs mets, et lui faisaient les mêmes libations; ils voulaient ne décerner qu'à lui seul les deux triomphes : mais il refusa de triompher sans Catulus; il crut devoir se montrer modeste dans une si grande prospérité : peut-être aussi craignait-il les soldats de Catulus, bien déterminés, si l'on privait leur général de cet honneur, de s'opposer au triomphe de Marius.

Son cinquième consulat étant près de finir, il aspira au sixième avec plus d'ardeur que personne n'en avait jamais mis à briguer le premier. Courtisan assidu de la multitude, attentif à lui complaire en tout, il relâcha non-seulement du faste et de la dignité de sa charge, mais encore de la fierté de son naturel, et affecta dans toute sa conduite, une douceur et une popularité qui n'étaient point dans son caractère. Timide par ambition dans ce qui tenait au gouvernement et dans les intrigues populaires, la constance et l'intrépidité qu'il montrait dans les combats l'abandonnaient dans les assemblées du peuple; là, un mot de louange ou de blâme le mettait hors de lui-même. On dit pourtant qu'ayant donné le droit de cité , à Rome, à deux mille habitants de Caméries qui avaient servi avec distinction, privilége qui parut contraire aux lois, il répondit à ceux qui l'en blâmaient , que le bruit des armes l'avait empêché d'entendre la loi; mais il paraissait redouter les cris tumul-

tueux des assemblées publiques. Dans les camps, le besoin qu'on avait de ses talents lui donnait de la dignité et de la puissance; mais n'ayant pu, dans les affaires politiques, s'élever au premier degré d'honneur et de crédit, il se jeta dans les bras du peuple, dont il brigua la bienveillance et la faveur ne se souciant point d'être le plus homme de bien, pourvu qu'il fût le plus grand. Il encourut par cette conduite la haine des nobles; mais celui d'entre eux qu'il redoutait le plus, c'était Métellus, dont il n'avait payé les bienfaits que par la plus noire ingratitude; qui naturellement vertueux et ami de la vérité, s'opposait avec force à ceux qui s'insinuaient par des voies peu honnêtes dans la faveur du peuple, en ne parlant que pour lui complaire. Marius résolut donc de le chasser de Rome : pour y parvenir il se lia intimement avec Glaucias et Saturninus, les plus audacieux des hommes, et qui avaient à leur ordre une tourbe d'indigents et de séditieux. Il se servit d'eux pour proposer de nouvelles lois, et fit venir à Rome des gens de guerre qu'il mêla dans les assemblées, pour faire bannir Métellus.

L'historien Rutillus, homme de bien d'ailleurs, et très-véridique, mais ennemi particulier de Marius, rapporte qu'il n'obtint son sixième consulat (1) qu'en faisant aux tribus des largesses considérables; que l'ayant ainsi acheté à beaux deniers comptants, il réussit à en éloigner Métellus, et à faire nommer Valérius, moins pour consul que pour ministre de ses volontés. Jamais le peuple n'avait donné à personne avant lui autant de consulats, si ce n'est à Valérius Corvinus; avec cette différence que, du premier consulat de Corvinus à son dernier, il y eut quarante-cinq ans d'intervalle, et que Marius, deux ans après son premier consulat, parcourut de suite les cinq autres poussé d'un seul trait par la fortune. Mais dans ce dernier, il devint l'objet de la haine publique, en se rendant complice des crimes de Saturninus, et en particulier du meurtre de Nonius, que ce scélérat massacra de sa main, parce qu'il était

(1) L'an de Rome 651.

son concurrent au tribunat. Saturninus, devenu tribun, proposa pour le partage des terres une loi qui portait que le sénat viendrait jurer dans l'assemblée du peuple de ratifier ce que le peuple aurait ordonné, et de ne s'opposer à aucune de ses lois. Marius, dans le sénat, feignit de désapprouver cet article de la loi, et déclara que ni lui ni aucun sénateur qui eût du sens ne prêterait un pareil serment : « Car, ajouta-t-il, si la loi pro-
» posée n'était pas mauvaise, ce serait faire injure au
» sénat que de le forcer par le serment à ce qu'il de-
» vrait faire par persuasion et de bonne volonté. » Ce n'était pas qu'il pensât réellement ce qu'il disait : mais il tendait à Métellus un piége inévitable. Persuadé que le mensonge faisait partie de la vertu et de l'habileté, il ne se croyait pas lié par ce qu'il aurait dit dans le sénat; mais sachant que Métellus était d'un caractère ferme; qu'il pensait, avec Pindare, que la vérité est le fondement de la vertu parfaite, il voulait le prendre dans ses propres paroles, afin que le refus qu'il aurait déjà fait dans le sénat, et qu'il répéterait devant l'assemblée, attirât sur lui la haine implacable du peuple. La chose arriva comme il l'avait espéré : Métellus ayant refusé le serment, le sénat leva la séance.

Peu de jours après, Saturninus ayant appelé les sénateurs à la tribune pour exiger d'eux le serment, Marius se présenta. Il se fit aussitôt un grand silence, et tous les yeux se fixèrent sur lui. Alors, s'embarrassant fort peu de ce qu'il avait si hardiment avancé dans le sénat, mais, à la vérité, du bout des lèvres, il dit qu'il n'avait pas le cou assez gros pour s'en tenir, sur une si grande affaire, à ce qu'il avait dit une première fois; qu'il jurerait donc et obéirait à la loi, si toutefois c'était une loi; restriction qu'il ajouta avec adresse, comme un voile pour cacher sa honte. Dès qu'il eut fait le serment, le peuple ravi de joie, battit des mains et fit entendre les plus vives acclamations; mais les nobles furent aussi affligés qu'indignés d'un pareil changement. Les sénateurs qui craignaient la colère du peuple, jurèrent tous, jusqu'à Métellus. Pour lui, quelques instances que lui fissent ses amis pour l'engager à faire

le serment, et à ne pas s'exposer aux peines rigoureuses dont Saturninus menaçait ceux qui refuseraient de le prêter, il ne perdit rien de sa fermeté et ne jura point. Toujours invariable dans son caractère, prêt à tout souffrir plutôt que de rien faire de honteux, il sortit de l'assemblée, et dit à ceux qui l'accompagnaient « que » faire le plus léger mal était une lâcheté; que faire le » bien quand il n'y avait pas de danger c'était une dis- » position commune; mais que le faire en s'exposant » à de grands périls, c'était agir en homme véritable- » ment vertueux. » Saturninus fit à l'instant même un décret par lequel il était ordonné aux consuls de faire publier qu'on interdisait à Métellus le feu et l'eau, et qu'il était défendu à tout citoyen de le recevoir chez lui. La plus vile populace s'offrait même pour aller le tuer; mais tous les bons citoyens, touchés de l'injustice qu'on lui faisait, coururent en foule chez lui pour le défendre. Métellus ne voulut pas être la cause d'une sédition, et prit le sage parti de sortir de Rome : « Ou » les affaires, disait-il, prendront une meilleure tour- » nure, et le peuple se repentira de ce qu'il fait aujour- » d'hui; alors il me rappellera lui-même; ou elles res- » teront dans le même état, et dans ce cas il vaut » mieux être éloigné. »

Le service important que Saturninus venait de rendre à Marius imposait à celui-ci la nécessité de souffrir toutes ces violences; il ne sentait pas que c'était faire à la république une plaie incurable; que ses lâches complaisances pour ce tribun audacieux l'autorisaient à se frayer par les armes et par les meurtres un chemin à la tyrannie et à la ruine du gouvernement. Conservant donc quelques égards pour les nobles, et voulant toujours se ménager la faveur du peuple, il fit l'action de l'homme le plus vil et le plus faux. Les principaux citoyens étant allés chez lui pendant la nuit pour l'engager à réprimer les excès de Saturninus, et ce tribun y étant venu aussi, il le fit entrer, à leur insu, par une autre porte. Ensuite, feignant une indisposition, et allant, sous ce prétexte, des uns aux autres, il ne fit que les aigrir et les irriter davantage. Enfin, le sénat

et les chevaliers s'étant réunis, et ayant fait éclater leur indignation, Marius fut obligé de faire venir sur la place des gens armés, qui chassèrent les séditieux et les poursuivirent jusqu'au Capitole, où on les prit par la soif, en coupant les conduits d'eau. N'ayant donc plus aucun espoir, ils appelèrent Marius et se rendirent à lui, sous la sauvegarde de la foi publique. Il fit son possible pour les sauver; mais toutes ces démarches furent inutiles : à peine descendus sur la place, ils furent assommés par la multitude. Cette conduite lui avait tellement aliéné la noblesse et le peuple, que le temps de la nomination des censeurs étant venu, quoiqu'on s'attendît qu'il se mettrait sur les rangs, il n'osa pas se présenter, et, craignant un refus, il laissa choisir des censeurs qui lui étaient inférieurs en dignité. Il voulut cependant s'en faire un mérite en disant qu'il ne s'était pas présenté, de peur que la recherche sévère qu'il aurait été obligé de faire des mœurs et de la conduite des citoyens ne lui eût attiré la haine du peuple.

Le décret pour le rappel de Métellus ayant été proposé, Marius parla et agit de tout son pouvoir pour en empêcher l'effet; mais voyant tous ses efforts inutiles il y renonça. Le peuple montra le plus grand empressement à ratifier le décret; et Marius, ne pouvant supporter de voir Métellus de retour, s'embarqua pour la Cappadoce et la Galatie, sous prétexte d'aller accomplir les sacrifices qu'il avait voués à la mère des dieux; mais ce voyage avait un autre motif, qui n'était pas connu du peuple. La nature ne l'ayant fait ni pour la paix ni pour les affaires politiques, il ne devait qu'aux armes sa grandeur et sa fortune. Voyant donc que sa gloire et sa puissance se flétrissaient dans le repos et dans l'inaction, il travaillait à susciter aux Romains de nouvelles affaires. Il espérait qu'en irritant les rois de l'Asie, et surtout Mithridate, qui paraissait assez porté de lui-même à faire la guerre, les Romains le nommeraient sur-le-champ pour combattre contre ce prince; que bientôt il remplirait Rome de nouveaux triomphes, et sa maison des dépouilles du Pont et des trésors de Mi-

thridate. Aussi tous les témoignages d'honneur et d'estime que ce prince lui prodigua ne purent rien gagner sur Marius, qui, inflexible dans ses résolutions, lui dit avec dureté : « Prince, ou essayez de devenir plus » puissant que les Romains, ou faites sans rien dire ce » qu'ils vous commandent. » Ces paroles étonnèrent Mithridate, qui avait souvent entendu parler de la liberté du langage romain, mais qui ne l'avait pas encore éprouvée. Marius, de retour à Rome, fit bâtir une maison près de la place publique, soit, comme il le disait, afin d'épargner à ceux qui venaient lui faire leur cour la peine d'aller si loin, soit qu'il regardât l'éloignement de son ancienne demeure comme l'obstacle qui empêchait un grand nombre de gens de se présenter à sa porte. Mais ce nétait point là ce qui éloignait d'aller chez lui : la véritable cause, c'est que, peu propre aux affaires civiles, manquant de cette douceur et de cette affabilité qui caractérisaient les autres personnages de son rang, on le négligeait pendant la paix, comme un instrument qui n'était bon que pour la guerre.

Il n'était pas fort affecté de voir sa réputation éclipsée par celle de beaucoup d'autres; mais il ne pouvait supporter que l'envie des nobles contre lui fût la cause de l'élévation de Sylla, et que son rival ne dût son pouvoir dans le gouvernement qu'aux dissensions qu'ils avaient eues ensemble. Mais quand Bocchus, roi de Numidie, reconnu pour allié des Romains, eut consacré dans le Capitole des Victoires qui portaient des trophées, et auprès d'elles des images d'or qui représentaient Jugurtha remis par Bocchus entre les mains de Sylla, Marius fut tellement outré de colère de voir Sylla lui enlever la gloire de ses exploits et se l'attribuer à lui seul, qu'il se disposait à employer la violence pour abattre ces monuments. Sylla, de son côté, s'opiniâtrant à les maintenir, la sédition allait éclater dans Rome, lorsqu'elle fut tout à coup réprimée par la guerre des alliés (1). Les nations les plus belliqueuses de l'Italie, celles dont la population était la plus nombreuse, s'étant

(1) L'an de Rome 663.

liguées contre les Romains, et réunissant à la force des armes, à la multitude des troupes, l'audace et la capacité de leurs généraux, qui n'étaient en rien inférieurs aux plus grands capitaines de Rome, furent sur le point de renverser l'empire. Cette guerre, si féconde en événements, si variée dans ses succès, accrut autant la gloire et la puissance de Sylla qu'elle diminua celle de Marius. Celui-ci se montra lent et irrésolu dans tout ce qu'il entreprit, cherchant toujours à différer : soit que, parvenu à plus de soixante-cinq ans, la vieillesse eût éteint son activité et sa chaleur ordinaires; soit, comme il le disait lui-même, que des maux de nerfs dont il était travaillé l'empêchassent d'agir avec liberté, il ne soutint les fatigues de cette guerre, qui étaient au-dessus de ses forces, que par honte de rester oisif. Il ne laissa pas cependant de remporter une grande victoire, où il tua six mille hommes aux ennemis; dans toute cette guerre, il ne leur donna jamais aucune prise sur lui; on eut beau l'environner de tranchées, l'accabler de railleries, le provoquer au combat, il fut toujours maître de lui-même. On dit à ce sujet que Popédius Silo (1), le premier des généraux ennemis en considération et en puissance, lui ayant dit un jour : « Marius, » si tu es un si grand capitaine, viens combattre contre » nous. — Et toi-même, lui répondit Marius, si tu es » un si grand capitaine, force-moi de combattre malgré » moi. » Une autre fois les ennemis lui ayant donné la plus belle occasion de les attaquer, et les Romains l'ayant manqué par timidité, Marius, après que les deux partis furent rentrés dans leur camp, fit assembler ses soldats. « Je ne sais, leur dit-il, qui des ennemis ou de vous je » dois appeler les plus lâches; ils n'ont pas osé vous » regarder quand vous avez tourné le dos, et vous avez » craint de les regarder par derrière. » Enfin, sa faiblesse l'empêchant d'agir de sa personne, il quitta le commandement.

Les peuples de l'Italie étant presque soumis, plu-

(1) Il y a dans le texte Poplius Silo, mais c'est Popédius Silo qu'il faut lire, d'après Velléius Paterculus, liv. II, col. 16; Florus, liv. III, col. 18

sieurs généraux employaient le crédit des orateurs du peuple pour obtenir la conduite de la guerre contre Mithridate, lorsque tout à coup, au grand étonnement de tout le monde, le tribun Sulpicius, homme d'une audace singulière, mit en avant Marius, et le nomma pour aller combattre contre ce prince, avec le titre de proconsul. Le peuple se partagea : les uns approuvèrent le choix du tribun; les autres, appelant Sylla à ce commandement, envoyaient Marius aux bains chauds de Baïes, lui conseillant d'y soigner son corps affaibli, comme il le disait lui-même, par la vieillesse et les maladies. Marius avait près de Misène une superbe maison de campagne, où il menait une vie plus délicieuse et plus efféminée qu'il ne convenait à un homme qui, dans un si grand nombre d'expéditions, s'était signalé par tant d'exploits. Cornélie l'acheta, dit-on, soixante-quinze mille drachmes, et peu de temps après elle coûta à Lucullus cinq cent mille deux cents drachmes : tant le prix des biens-fonds avait promptement haussé à Rome! tant le luxe y avait fait des progrès rapides! Cependant Marius, par une ambition excusable tout au plus dans un jeune homme, forçant son âge et sa vieillesse, descendait tous les jours au champ de Mars, s'y exerçait avec la jeunesse romaine, montrait un corps souple et léger sous les armes, propre encore à tous les exercices du manége, quoique, devenu replet et pesant dans sa vieillesse, il conservât peu d'activité. Il plut par là à quelques personnes qui allaient exprès au champ de Mars pour assister à ses exercices, et être témoins des efforts qu'ils faisaient afin de surpasser les autres. Mais les gens sensés voyaient avec pitié cette avarice, ce désir insatiable de gloire, dans un homme qui, parvenu de l'état le plus obscur au plus haut rang et à la plus grande opulence, ne savait pas se borner dans sa prospérité, qui, pouvant jouir en repos de l'estime et de l'admiration publiques et des biens immenses qu'il possédait, voulait, comme s'il eût manqué de tout, s'en aller après tant de triomphes et tant de gloire, traîner en Cappadoce et dans le Pont-Euxin les restes languissants de sa vieillesse, pour y combattre les satrapes de

Mithridate, Archélaüs et Néoptolème. Il cherchait à se justifier, en disant qu'il voulait former lui-même son fils au métier des armes ; mais cette raison même paraissait frivole.

C'est là ce qui fit éclater enfin la maladie secrète que Rome couvait depuis longtemps dans son sein ; et Marius en fut l'occasion; parce qu'il avait trouvé dans l'audace de Sulpicius l'instrument le plus propre à opérer la ruine entière de la république. Ce tribun, qui dans tout le reste était l'admirateur et l'émule de Saturninus, ne lui reprochait que deux choses en administration : sa timidité et sa lenteur. Pour lui, ne voulant pas perdre de temps, il avait toujours autour de sa personne six cents chevaliers romains, qui lui servaient de gardes, et qu'il appelait l'antisénat. Un jour donc que les consuls présidaient l'assemblée du peuple, Sulpicius arrive avec une troupe de gens armés, met les consuls en fuite, et, se saisissant du fils de Pompéius, l'un d'eux, il le massacre de sa propre main. Sylla, vivement poursuivi par les factieux, passait devant la maison de Marius, et contre l'attente de tout le monde, il s'y jeta, sans être aperçu de ceux qui le poursuivaient, et qui, courant avec précipitation, passèrent outre. On dit que Marius lui-même le fit sortir en sûreté par la porte de derrière, et qu'il partit de là pour se rendre à son camp. Mais Sylla, dans ses *Commentaires*, ne dit pas qu'il eût pris la maison de Marius pour asile; il rapporte qu'il y fut conduit pour y délibérer sur ce que Sulpicius voulait le forcer de faire malgré lui, en l'environnant d'épées nues, et qu'il fut traîné ainsi chez Marius; il n'en sortit que pour aller sur la place, où, suivant le désir du tribun, il cassa l'édit que son collègue et lui avaient fait, pour ordonner la suspension de toutes les affaires. Sulpicius, devenu le maître, fit décerner le commandement de la guerre contre Mithridate à Marius, qui sur-le-champ, se disposant à partir, envoya deux tribuns des soldats à Sylla, pour lui ordonner de leur remettre son armée. Sylla ayant soulevé ses soldats, qui se montaient à trente mille hommes de pied et à cinq mille chevaux, les fit marcher vers Rome.

Ils commencèrent par massacrer les deux tribuns que Marius avait envoyés; celui-ci, de son côté, fit égorger à Rome plusieurs amis de Sylla, et promit, à son de trompe, la liberté à tous les esclaves qui s'armeraient en sa faveur. Il ne s'en présenta que trois; et Marius, après une légère résistance contre Sylla lorsqu'il entrait dans Rome, prit précipitamment la fuite. A peine sorti de Rome, il se vit abandonné de tous ceux qui l'accompagnaient, et qui se dispersèrent chacun de son côté : comme il était déjà nuit, il se retira dans une petite maison de campagne, appelée Solonium : elle était voisine des terres de Mucius, son beau-père, où il envoya son fils pour y prendre quelques provisions; et, descendant à Ostie, où Numérius, un de ses amis, lui tenait une barque toute prête, il partit sans attendre son fils, et n'emmena avec lui qu'un fils de sa femme nommé Granius.

Le jeune Marius étant arrivé dans les terres de Mucius, y ramassait les provisions dont il avait besoin. Surpris par le jour, il fut sur le point d'être découvert par ses ennemis. Quelques cavaliers, soupçonnant que Marius était dans cette maison, allèrent l'y chercher. Mais l'intendant de Mucius les ayant aperçus de loin, cacha le jeune homme dans un chariot chargé de fèves, y attela ses bœufs, et ayant fait marcher son chariot du côté de Rome, il alla au-devant de ces cavaliers. Marius, conduit ainsi jusqu'à la maison de sa femme, y prit tout ce qui lui était nécessaire; et s'étant rendu la nuit au bord de la mer, il s'embarqua sur un vaisseau qui partait pour l'Afrique. Cependant le vieux Marius, ayant mis à la voile, côtoyait l'Italie, poussé par un vent favorable; mais, craignant de tomber entre les mains d'un des principaux habitants de Terracine, nommé Géminius, son ennemi personnel, il avait averti ses matelots d'éviter cette ville. Ils auraient bien voulu faire ce qu'il désirait; mais le vent ayant changé, et venant à souffler de la haute mer, il s'éleva une si furieuse tempête, qu'ils crurent que le vaisseau ne résisterait pas à l'effort des vagues. D'ailleurs, Marius se trouvant fort incommodé de la mer, ils gagnèrent avec

peine le rivage de Circée. La tempête, qui devenait toujours plus violente, et le défaut de vivres les ayant forcés de descendre à terre, ils errèrent de côté et d'autre, sans avoir de but certain; et, comme il arrive toujours dans les dangers pressants, ils cherchaient à éviter celui qui était présent, comme le plus redoutable, et mettaient leur espérance dans ce qu'ils ne connaissaient pas. La terre n'était pas pour eux moins dangereuse que la mer; et s'ils avaient à redouter la rencontre des hommes, ils n'avaient pas moins à craindre, dans l'extrême disette où ils étaient, de n'en pas rencontrer. Enfin, sur le soir, ils trouvèrent des bouviers qui n'eurent rien à leur donner, mais qui, ayant reconnu Marius, l'avertirent de s'éloigner promptement, parce qu'ils venaient de voir passer plusieurs cavaliers qui le cherchaient. Privé de toute ressource, affecté surtout de voir ceux qui l'accompagnaient près de mourir de faim, il quitta le grand chemin, et se jeta dans un bois épais, où il passa la nuit.

Le lendemain, cédant à la nécessité, et voulant, avant que ses forces fussent épuisées, les employer utilement, il se remit en chemin le long de la mer; en marchant, il encourageait les gens de sa suite; il les exhortait à attendre encore une dernière espérance pour laquelle il se réservait, par la confiance qu'il avait en d'anciens oracles. Il leur raconta qu'un jour, dans son enfance, pendant qu'il vivait à la campagne, il était tombé dans sa robe l'aire d'un aigle, qui contenait sept aiglons; que ses parents, surpris de cette singularité, consultèrent les devins, qui leur répondirent que cet enfant deviendrait un des hommes les plus célèbres; qu'il obtiendrait sept fois la première dignité de la république, et jouirait de la plus grande autorité. Les uns disent que ce prodige arriva réellement à Marius; d'autres assurent que ceux qui le suivaient le lui ayant entendu raconter alors, et dans une autre de ses fuites, y ajoutèrent foi, et écrivirent ensuite ce récit, qui n'était qu'une fable de son invention, car l'aigle ne fait jamais plus de deux aiglons; aussi accuse-t-on de mensonge le poëte Musée pour avoir dit de cet oiseau :

Un aigle pond trois œufs, mais il en exclut deux,
Et n'en nourrit qu'un seul, qu'il rend plus vigoureux.

Quoi qu'il en soit, tout le monde convient que Marius dans sa fuite et dans ses plus grandes détresses disait souvent qu'il parviendrait au septième consulat.

Ils n'étaient plus qu'à vingt stades (1) de Minturnes, ville d'Italie, lorsqu'ils aperçurent de loin une troupe de cavaliers qui venaient à eux, et ils virent en même temps deux barques qui côtoyaient le rivage. Ils coururent de toutes leurs forces vers la mer; et ayant gagné à la nage les deux barques, ils montèrent sur l'une, qui était précisément celle de Granius, et passèrent vis-à-vis, dans l'île d'Enaria. Marius, qui gros et pesant, ne se remuait qu'avec peine, fut porté par deux esclaves, qui, le soulevant sur l'eau avec beaucoup d'efforts, le mirent dans l'autre barque au moment même que les cavaliers, arrivant sur le rivage, crièrent aux mariniers de ramener la barque à terre, ou de jeter Marius à la mer, et de continuer ensuite leur route. Marius les ayant conjurés, les larmes aux yeux, de ne pas le sacrifier à ses ennemis, les maîtres de la barque, après avoir formé en quelques instants plusieurs résolutions contraires, répondirent enfin qu'ils ne trahiraient pas Marius. Les cavaliers s'étant retirés en leur faisant des menaces, les mariniers changèrent de sentiment, et, gagnant la terre, ils allèrent mouiller près de l'embouchure du Liris, dont les eaux, en se répandant hors de leur lit, forment un marais. Ils conseillèrent à Marius de descendre pour prendre de la nourriture sur le rivage et réparer ses forces épuisées par la fatigue de la mer, et d'attendre que le vent devînt favorable, ce qui arrivait toujours à une certaine heure que le vent de mer venant à s'amortir, il s'élevait du marais un vent frais qui suffisait pour naviguer.

Marius les crut, et suivit leur conseil, ils le descendirent donc sur le rivage, et il se coucha sur l'herbe, bien éloigné de prévoir ce qui devait lui arriver. Les

(1) Quatre kilomètres.

mariniers, remontant aussitôt dans leur barque, lèvent les ancres et prennent la fuite; ils avaient pensé qu'il n'était ni honnête de livrer Marius ni sûr pour eux de le sauver. Abandonné ainsi de tout le monde, il resta longtemps couché sur le rivage, sans proférer une parole. Enfin reprenant, non sans peine, son courage et ses forces, il prit des chemins détournés, où il ne marchait qu'avec beaucoup de fatigue. Après avoir traversé des marais profonds, des fossés pleins d'eau et de boue, il arrive à la cabane d'un vieillard qui travaillait dans ces marais; il se jette à ses pieds, et le supplie de sauver et de secourir un homme qui, s'il échappait à son malheur présent, le récompenserait un jour bien au-delà de ses espérances. Le vieillard, soit qu'il connût depuis longtemps Marius, soit que son air majestueux lui fît juger que c'était un personnage distingué, lui dit que s'il ne voulait que se reposer, sa cabane lui suffirait; mais que s'il errait pour fuir ses ennemis, il le cacherait dans un lieu plus sûr et plus tranquille. Marius l'ayant prié de le faire, cet homme le mena près de la rivière, dans un endroit creux du marais, où il le fit coucher, et le couvrit de roseaux et d'autres plantes légères, dont le poids ne pouvait le blesser. Il n'y avait pas longtemps qu'il y était caché, lorsqu'il entendit un grand bruit du côté de la cabane, Géminius avait envoyé de Terracine plusieurs cavaliers à sa poursuite; quelques-uns d'eux étant venus par hasard en cet endroit cherchèrent à effrayer le vieillard en lui criant qu'il cachait un ennemi des Romains. Marius, qui les entendit, se leva du lieu où il était caché, et, s'étant dépouillé, il s'enfonça dans l'endroit où l'eau était la plus épaisse et la plus bourbeuse, et c'est ce qui le fit découvrir par ceux qui le cherchaient.

Retiré de là tout nu et couvert de fange, il fut conduit à Minturnes, où on le remit entre les mains des magistrats; car le décret du sénat qui ordonnait à tout Romain de le poursuivre et de le tuer, s'il était pris, avait été déjà publié dans toutes les villes. Les magistrats, avant de mettre ce décret à exécution, voulurent en délibérer; et en attendant ils déposèrent Marius dans

la maison d'une femme nommée Fannia, qu'on croyait indisposée contre lui parce que dans un procès qu'elle avait eu avec son mari, Marius, qui était alors consul pour la sixième fois, l'avait notée d'infamie en lui imposant une amende d'un sou. Fannia dans cette occasion, ne se conduisit pas en femme offensée : dès qu'elle eut Marius entre ses mains, bien loin de lui témoigner du ressentiment, elle le secourut de tout son pouvoir, et chercha à lui redonner du courage. Marius la remercia de sa générosité, et l'assura qu'il était plein de confiance, d'après un signe favorable qu'il avait eu, et qu'il lui raconta. Lorsqu'on le menait chez elle, et qu'il était près d'entrer dans sa maison, on eut à peine ouvert la porte, qu'il vit sortir un âne, qui allait tout courant boire à une fontaine voisine. Il s'était arrêté devant Marius, l'avait regardé d'un air gai et enjoué, et dans sa joie il s'était mis à braire de toutes ses forces et à bondir autour de lui. Marius en avait conjecturé que le dieu lui marquait par ce signe que son salut lui viendrait plutôt de la mer que de la terre, parce que l'âne, en partant d'auprès de lui, ne s'était pas arrêté à sa pâture, mais était allé tout de suite boire à la fontaine. Après avoir exposé sa conjecture à Fannia, il voulut reposer, demanda qu'on le laissât seul, et qu'on fermât la porte sur lui.

Les magistrats et les décurions de Minturnes, après une longue délibération, résolurent d'exécuter sans retard le décret et de faire périr Marius; mais aucun des citoyens ne voulurent s'en charger. Enfin il se présenta un cavalier gaulois ou cimbre (car on a dit l'un et l'autre), qui entra l'épée à la main dans la chambre où Marius reposait. Comme elle recevait peu de jour, et qu'elle était fort obscure, le cavalier, à ce qu'on assure, crut voir des traits de flamme s'élancer des yeux de Marius; et de ce lieu ténébreux, il entendit une voix terrible lui dire : « Oses-tu, misérable, tuer Caïus Marius ! » A l'instant le barbare prend la fuite, et, jetant son épée, sort dans la rue en criant ces seuls mots : « Je ne puis » tuer Caïus Marius. » L'étonnement d'abord, ensuite la compassion et le repentir, gagnèrent bientôt toute

la ville. Les magistrats se reprochèrent la résolution qu'ils avaient prise comme un excès d'injustice et d'ingratitude envers un homme qui avait sauvé l'Italie, et à qui l'on ne pouvait sans crime refuser du secours. « Qu'il s'en aille, disaient-ils, errer où il voudra, et » accomplir ailleurs sa destinée; et prions les dieux de » ne pas nous punir de ce que nous rejetons de notre » ville Marius, nu et dépourvu de tout secours. » D'après ces réflexions, ils se rendent en foule dans sa chambre, et l'ayant tous environné, ils le font sortir, et le conduisirent au bord de la mer. Comme chacun lui donnait de bon cœur ce qui pouvait lui être utile, il se passait un temps assez considérable : d'ailleurs il y a, sur le chemin qui mène à la mer, le bois sacré de la nymphe Marica, singulièrement respectée de tous les Minturniens, qui ont grand soin de n'en rien laisser sortir de ce qu'on y a une fois porté. Ne pouvant donc le traverser pour se rendre à la mer, il aurait fallu prendre un long circuit, qui les aurait fort retardés. Enfin, un des plus vieux de la troupe se mit à crier qu'il n'y avait point de chemin où il pût être défendu de passer pour sauver Marius; et lui-même le premier, saisissant quelqu'une des provisions qu'on portait au vaisseau, il prit son chemin à travers le bois. On lui fournit avec le même zèle et la même promptitude tout ce qui lui était nécessaire; et un certain Béléus lui donna un vaisseau pour faire son voyage. Dans la suite, il fit représenter toute cette histoire en un grand tableau qu'il consacra dans le temple de Marica, d'où il s'était embarqué par un vent favorable.

Il fut heureusement porté à l'île d'Enaria, où il trouva Granius et quelques autres amis, avec qui il fit voile vers l'Afrique. Mais l'eau leur ayant manqué, ils furent obligés de relâcher en Sicile, près de la ville d'Erix. Il y avait là un questeur romain, chargé de garder cette côte, qui pensa se saisir de Marius, et tua seize de ceux qui étaient allés faire de l'eau. Marius, s'étant rembarqué précipitamment, traversa la mer, et s'arrêta à l'île de Meninge, où il eut pour première nouvelle que son fils s'était sauvé de Rome avec Céthégus et qu'ils

étaient allés à la cour d'Hiempsal, roi de Numidie, pour implorer son secours. Encouragé par cette nouvelle favorable, il osa partir de Meninge pour aller à Carthage. L'Afrique avait alors un gouverneur romain, nommé Sextilius. Marius, qui ne lui avait jamais fait ni bien ni mal, espérait que la compassion seule lui en ferait obtenir quelques secours. Mais à peine il fut descendu avec un petit nombre des siens, qu'un licteur de Sextilius vint à sa rencontre, et s'arrêtant devant lui : « Marius, lui dit-il, Sextilius vous fait dire de ne pas mettre le pied en Afrique, si vous ne voulez pas qu'il exécute contre vous les décrets du sénat, et qu'il vous traite en ennemi de Rome. » Cette défense accabla Marius d'une tristesse et d'une douleur si profondes qu'il n'eut pas la force de répondre, et qu'il garda longtemps le silence, en jetant sur l'officier des regards terribles. Le licteur lui ayant enfin demandé ce qu'il le chargeait de dire au gouverneur : « Dis-lui, répondit Marius en poussant un profond soupir, que tu as vu Marius assis sur les ruines de Carthage. » Paroles d'un grand sens qui mettaient sous les yeux de Sextilius la fortune de cette ville et la sienne, comme deux grands exemples des vicissitudes humaines.

Cependant Hiempsal, roi des Numides, porté tour à tour par ses réflexions à des résolutions contraires, traitait avec honneur le fils de Marius; mais lorsque ce jeune homme voulait s'en aller, le roi trouvait toujours quelque prétexte pour le retenir; et l'on voyait clairement que dans tous ces délais il n'avait pas des intentions favorables; mais Marius dut son salut à une des femmes d'Hiempsal, qui, s'étant attachée à lui, lui fournit le moyen de s'évader. Sur la route, en marchant le long du rivage, ils virent des scorpions qui se battaient, ce qui parut à Marius un mauvais présage. Ils se pressèrent donc de monter sur un bateau de pêcheur pour passer dans l'île de Cercina, qui est à peu de distance du continent. Ils avaient à peine levé l'ancre, qu'ils virent des cavaliers arriver à l'endroit même qu'ils venaient de quitter. Marius avoua qu'il n'avait pas encore échappé à de péril plus pressant. Cependant à Rome,

sur la nouvelle qu'on y apprit que Sylla faisait la guerre en Béotie contre les généraux de Mithridate, les consuls (1) se divisèrent et prirent les armes. Octavius, resté le plus fort, chassa de la ville Cinna, qui voulait y exercer un pouvoir tyrannique, et nomma consul à sa place Cornélius Mérula. Cinna, ayant levé des troupes chez les autres peuples d'Italie, fit la guerre aux deux consuls. Marius ne fut pas plus tôt instruit de ces mouvements qu'il résolut de partir sans différer; et, prenant des cavaliers maurusiens, avec quelques-uns de ceux qui lui étaient venus d'Italie, ce qui lui faisait en tout environ mille hommes, il mit à la voile, aborda au port de Télamon, en Etrurie; et, à peine débarqué, il fit publier à son de trompe qu'il donnerait la liberté aux esclaves qui viendraient se joindre à lui. Les laboureurs et les bergers du pays, tous de condition libre, accoururent sur la côte, attirés par la réputation de Marius, qui, s'attachant les plus robustes, eut formé en peu de jours une armée, qu'il embarqua sur quarante navires.

Il connaissait Octavius pour un homme de bien, qui voulait gouverner avec la plus exacte justice; il savait au contraire que Cinna était suspect à Sylla, et qu'il voulait renverser le gouvernement actuel : résolu donc d'aller le joindre avec son armée, il lui fit dire qu'il était prêt à lui obéir et à le reconnaître pour consul. Cinna le reçut avec joie, lui donna le titre de proconsul et lui envoya les faisceaux, avec les autres marques de sa dignité. Marius les refusa, en disant que ces ornements ne convenaient point à sa fortune présente; il continua de porter une méchante robe et de laisser croître ses cheveux, comme il avait toujours fait depuis le jour qu'il avait été banni, à l'âge de plus de soixante-dix ans. Il affectait de marcher lentement, afin d'exciter la compassion; mais sous cet extérieur abattu éclatait toujours l'air de fierté qui lui était naturel et qui paraissait fait pour inspirer la terreur plutôt que la pitié; sa tristesse même faisait assez voir que ses revers avaient

(1) Octavius et Cinna, consuls de l'an 667.

plus aigri qu'abattu son courage. Dès qu'il eut salué Cinna et parlé aux troupes, il agit sans perdre de temps et fit bientôt changer de face aux affaires. D'abord, tenant la mer avec ses vaisseaux, il s'empara des convois, pilla les marchands qui apportaient des vivres à Rome et se rendit ainsi maître des provisions. Il prit ensuite les villes maritimes qui étaient le long de la côte; enfin, on lui livra par trahison la ville d'Ostie, qu'il mit au pillage et dont il fit périr la plupart des habitants : il jeta un pont sur le Tibre, pour empêcher que les Romains ne pussent tirer par mer aucune provision. De là, marchant droit à Rome avec son armée, il s'empara du mont Janicule; et cela par la faute d'Octavius, qui ruinait les affaires, moins encore par son incapacité que par un attachement scrupuleux à la justice, par une obéissance servile aux lois, contre l'utilité publique. Il répondit à ceux qui lui proposaient d'appeler les esclaves à la liberté, qu'il ne donnerait pas aux esclaves le moindre droit dans une patrie dont il tenait Marius éloigné, par respect pour les lois.

Cécilius Métellus, fils de celui qui avait commandé en Afrique et que Marius avait fait exiler, étant arrivé à Rome, tous les soldats, qui le regardaient comme un général bien supérieur à Octavius, abandonnèrent ce consul, et, se rangeant autour de Métellus, ils le prièrent de les commander et de sauver la ville, en lui promettant que lorsqu'ils auraient à leur tête un général actif et expérimenté, ils combattraient avec courage et triompheraient de leurs ennemis. Métellus, vivement offensé de cette proposition, les renvoya au consul; mais ils allèrent se rendre aux ennemis, et Métellus lui-même se retira, désespérant du salut de la ville. Octavius, sur la foi des Chaldéens, des devins et des sibyllistes, qui lui promettaient un changement favorable, prit le parti de rester à Rome. Ce consul, doué d'un sens droit autant qu'aucun autre Romain, qui ne laissa jamais corrompre la dignité de sa charge par le poison de la flatterie, et qui se tenait fortement attaché aux coutumes et aux lois de la patrie, comme à des formules invariables, avait malheureusement le

plus grand faible pour la divination, et passait beaucoup plus de temps avec des devins et des charlatans qu'avec des militaires et des hommes d'Etat. Marius, avant d'entrer dans Rome, envoya des satellites qui arrachèrent Octavius de son tribunal et l'égorgèrent sur la place publique. On trouva, dit-on, dans son sein, après sa mort, un horoscope de sa naissance, dressé par un Chaldéen; et il parut singulier que de ces deux généraux célèbres la même confiance en la divination eût remis Marius sur pied et perdu Octavius.

Dans cette conjoncture critique, le sénat s'assembla et envoya des députés à Marius et à Cinna, pour les prier d'entrer dans la ville et d'épargner les citoyens. Cinna, en qualité de consul, leur donna audience sur son tribunal, et leur répondit avec beaucoup d'humanité. Marius, debout derrière son siége, gardait le silence; mais son air sévère et ses regards farouches ne faisaient que trop connaître qu'il allait bientôt remplir la ville de sang. Après l'audience, ils prirent tous deux le chemin de Rome. Cinna y entra entouré de ses gardes; Marius, s'arrêtant à la porte, dit avec une ironie que lui inspirait la colère, que les lois l'avaient banni de sa patrie et lui en défendaient l'entrée; que si sa présence y était nécessaire, il fallait casser par une nouvelle loi celle qui l'avait banni : comme s'il eût été un religieux observateur des lois et qu'il fût entré dans une ville libre. Il fit donc assembler le peuple sur la place; mais trois ou quatre tribus n'avaient pas encore donné leurs suffrages, que, levant le masque et laissant cette vaine formalité de son prétendu rappel, il entra dans la ville avec ses satellites, choisis entre tous les esclaves qui avaient pris parti pour lui et à qui il avait donné le nom de Bardyéens. A une seule parole, à un seul signe de Marius, ils tuaient indistinctement tous ceux qu'il leur désignait : un sénateur, nommé Ancharius, qui avait été préteur, étant venu le saluer, et Marius ne lui ayant rien répondu, ils l'égorgèrent à ses pieds. Ce fut dès lors un signal pour massacrer dans les rues tous ceux à qui Marius ne rendait point le salut ou n'adressait pas la parole; aussi ses amis eux-mêmes

ne l'abordaient-ils qu'avec une frayeur extrême. Cinna, rassasié de sang, voulait mettre fin à tant de meurtres; mais Marius, plus aigri chaque jour, plus altéré de vengeance, continuait de faire égorger tous ceux qui lui étaient suspects. On voyait sur tous les chemins et dans toutes les villes des gens courir, comme des chiens de chasse, à la poursuite de ceux qui s'étaient cachés ou qui avaient pris la fuite. On éprouva dans cette occasion que la fidélité aux liens de l'hospitalité et de l'amitié résiste rarement à la mauvaise fortune, car on vit peu de personnes ne pas dénoncer ceux qui étaient venus leur demander un asile. C'est aussi ce qui rend plus dignes de notre admiration et de notre estime les esclaves de Cornutus, qui, ayant caché leur maître dans sa maison, prirent un de ceux qu'on avait tués dans la rue, le pendirent par le cou, lui mirent au doigt un anneau d'or et le montrèrent aux satellites de Marius, après quoi, l'ensevelissant comme si c'eût été leur maître, ils l'enterrèrent sans que personne se doutât de la supposition. Cornutus, ainsi sauvé par ses esclaves, se retira dans la Gaule.

L'orateur Marcus Antonius, qui avait aussi trouvé un ami sûr, n'eut pas le même bonheur que Cornutus. Son hôte était un homme du peuple, fort pauvre, qui, ayant chez lui un des premiers personnages de Rome, et voulant le traiter aussi bien que ses moyens le lui permettaient, envoya son esclave acheter du vin dans un cabaret du voisinage. L'esclave, ayant goûté le vin avec plus de soin qu'il ne faisait ordinairement, en voulut de meilleur. Le cabaretier lui demanda pourquoi il ne prenait pas, comme de coutume, du vin nouveau et commun, et qu'il en voulait du meilleur et du plus cher. L'esclave lui répondit tout bonnement, comme à un homme qu'il connaissait depuis longtemps et qu'il croyait son ami, que son maître avait Marcus Antonius caché dans sa maison, et qu'il voulait le bien traiter. L'esclave ne fut pas plus tôt sorti que le cabaretier, homme scélérat et impie, court chez Marius, qui était déjà à table; il est introduit et annonce qu'il va lui livrer Marcus Antonius. A cette nouvelle, Marius, trans-

porté de joie, jette un grand cri et bat des mains. Peu s'en fallut qu'il ne se levât de table pour aller lui-même sur le lieu; mais ses amis le retinrent, et il se contenta d'y envoyer Annius à la tête de quelques soldats, avec ordre de lui apporter sur-le-champ la tête de Marcus Antonius. Lorsqu'ils furent à la maison où il était caché, Annius se tint à la porte; et les soldats étant montés dans la chambre, la vue d'Antonius leur en imposa tellement, qu'ils se renvoyèrent l'un à l'autre l'exécution de l'ordre dont ils étaient chargés. L'éloquence de ce célèbre orateur, telle qu'une sirène enchanteresse, avait tant de douceur et de charme qu'aussitôt qu'il eut ouvert la bouche pour demander la vie aux soldats, il n'y en eut pas un qui osât le frapper ou même le regarder en face; ils baissèrent tous les yeux en versant des larmes. Annius, impatienté de ce retard, monte dans la chambre; il voit Antonius parler à ses soldats, charmés et attendris par son éloquence; il leur reproche leur lâcheté, et, courant à Antonius, il lui coupe la tête de sa propre main. Catulus Lutatius, celui qui avait été collègue de Marius au consulat et avait partagé avec lui les honneurs du triomphe, employa ses amis pour intercéder auprès de Marius; mais ils n'en purent tirer que cette parole terrible : « Il faut qu'il meure! » Catulus s'enferma dans une chambre, et y fit allumer un grand brasier, dont la vapeur l'étouffa. Les corps de ceux à qui l'on avait coupé la tête étaient jetés dans les rues et foulés aux pieds; et cette vue, au lieu d'exciter la compassion, glaçait tous les cœurs d'effroi.

Dans cette situation déplorable, tout à coup, par un retour inattendu, on apprit de plusieurs côtés que Sylla, après avoir terminé la guerre contre Mithridate et recouvré les provinces usurpées, revenait à Rome avec une puissante armée. Cette nouvelle fit suspendre pour quelque temps les maux inexprimables que souffrait cette malheureuse ville; ceux qui en étaient les auteurs se voyaient menacés eux-mêmes d'une guerre prochaine. Marius fut donc nommé consul pour la septième fois, et lorsqu'il sortit le premier jour de janvier, qui était

aussi le commencement de l'année, pour aller prendre possession de sa charge, il fit précipiter Sextus Lucinus de la roche Tarpéienne. Ce prélude de son consulat fut le présage des horreurs dont la ville allait encore être le théâtre et le parti de Marius la victime. Lui-même, épuisé par ses travaux passés, l'esprit dévoré de chagrins, tourmenté par la pensée de cette nouvelle guerre et des combats qu'il aurait à livrer, des terreurs auxquelles il serait bientôt en proie et dont son expérience lui faisait pressentir tous les dangers et les peines cuisantes, il ne put soutenir la vue des inquiétudes cruelles qui l'assiégeaient de toutes parts. Il considérait que ce n'était point un Mérula, un Octavius qu'il aurait à combattre, ces généraux qui n'avaient sous leurs ordres que des séditieux ramassés au hasard; que c'était un Sylla qui marchait contre lui, Sylla, qui autrefois l'avait chassé de sa patrie et qui venait de repousser Mithridate jusqu'au fond du Pont-Euxin. Accablé par ces réflexions et se remettant devant les yeux son long exil, ses fuites, ses dangers sur terre et sur mer, il tomba dans les plus cruelles angoisses; des frayeurs nocturnes, des songes affreux troublaient son repos; et à tout moment il croyait entendre une voix menaçante lui crier :

Le gîte du lion, même absent, est terrible.

Mais comme il ne craignait rien tant que l'insomnie, il se plongea dans des excès de bonne chère et de vin, que son âge n'était pas en état de supporter; cherchant dans le sommeil, qu'il voulait par là se procurer, un remède à ses chagrins.

Enfin, les nouvelles qu'il reçut de la mer le jetèrent dans de nouvelles frayeurs. Tremblant pour l'avenir, abattu sous le poids du présent, il ne lui fallut que le plus léger accident pour le faire tomber dans une maladie grave. Il fut attaqué d'une pleurésie, au rapport du philosophe Posidonius, qui alla le voir dans son lit pour lui parler des affaires relatives à son ambassade. Mais l'historien Caïus Pison dit qu'un soir que Marius se promenait après souper avec ses amis, il mit la con-

versation sur ses aventures; que, reprenant l'histoire de sa vie, il leur raconta toutes les vicissitudes de bien et de mal que la fortune lui avait fait éprouver. Il ajouta qu'il n'était pas d'un homme sage de se fier davantage à son inconstance. En finissant ces mots, il les embrassa, leur fit ses adieux, et alla se mettre dans son lit, où il mourut au bout de sept jours. On dit qu'étant tombé dans le délire, pendant sa maladie, son ambition se manifesta d'une manière bien frappante. Il croyait commander l'armée romaine contre Mithridate, et faisait dans son lit les mêmes mouvements, prenait les mêmes attitudes que dans les combats; il parlait d'une voix forte et poussait des cris de victoire : tant sa jalousie naturelle et sa soif de commander avaient allumé dans son âme un désir insurmontable d'être chargé de cette guerre! Tel était l'excès de son ambition, qu'à l'âge de soixante-dix ans, étant le premier des Romains qui eût été sept fois consul, possédant des richesses qui auraient pu suffire à plusieurs rois, il se plaignait de la fortune, comme si elle l'eût fait mourir pauvre et avant d'avoir obtenu ce qu'il désirait. Platon, au contraire, étant sur le point de mourir, remercia son génie et la fortune de ce qu'il était né homme et non animal, Grec et non barbare; mais surtout de ce que sa vie avait concouru avec celle de Socrate. Antipater de Tarse, se rappelant aussi, peu d'instants avant sa mort, ce qu'il avait eu d'heureux dans sa vie, n'oublia pas sa navigation favorable de sa patrie à Athènes; il savait gré à la fortune de ses moindres faveurs et les conserva jusqu'à la fin dans sa mémoire, le dépositaire le plus fidèle à qui l'homme puisse confier ses biens.

Mais les ingrats et les insensés laissent s'écouler avec le temps le souvenir de tout ce qui leur arrive. Comme ils ne mettent rien en réserve dans leur mémoire, toujours vides de biens présents, toujours remplis d'espérances, pendant qu'ils portent leurs regards dans l'avenir, le présent leur échappe. Mais la fortune, qui peut leur ôter l'avenir, ne saurait leur enlever le présent. Cependant ils rejettent les biens qu'ils ont déjà reçus d'elle, comme s'ils leur étaient étrangers; et ils rêvent

sans cesse à un avenir incertain : juste punition de leur ingratitude. Trop pressés d'amasser le plus qu'ils peuvent de ces biens extérieurs, avant que de leur avoir donné pour fondement et pour appui la raison et la saine doctrine, ils ne sauraient jamais satisfaire la soif insatiable qui les tourmente.

Marius mourut le dix-septième jour de son consulat, et sa mort causa d'abord à Rome la plus grande joie, par la confiance qu'elle eut d'être délivrée d'une tyrannie si cruelle. Mais après peu de jours les Romains sentirent qu'ils n'avaient fait que changer un maître vieux et cassé pour un maître jeune et plein de vigueur : tant le fils de Marius montra de cruauté et de barbarie, en faisant mourir les personnes les plus distinguées par leur naissance et par leurs vertus! L'audace et l'intrépidité dans les dangers, dont il avait d'abord donné des preuves, l'avaient fait appeler le fils de Mars; mais ensuite, ses actions ayant montré en lui des qualités tout opposées, on l'appela le fils de Vénus. Enfin, renfermé dans Préneste par Sylla, après avoir inutilement tout tenté pour sauver sa vie, la prise de la ville ne lui laissant plus aucun moyen d'échapper, il se donna lui-même la mort.





SYLLA.

Triomphe de la noblesse (88—79).

Lucius Cornélius Sylla était d'une des familles patriciennes qui composent les premières maisons de Rome. On dit que Rufinus, un de ses ancêtres, parvint au consulat; mais qu'il fut moins connu par cette élévation que par la flétrissure qu'il reçut : on trouva chez lui plus de dix livres pesant de vaisselle d'argent; et cette contravention à la loi le fit chasser du sénat. Ses descendants vécurent depuis dans l'obscurité, et Sylla lui-même fut élevé dans un état de fortune très-médiocre. Pendant sa jeunesse il occupait une maison de louage d'un prix modique; et c'est ce qu'on lui reprocha dans la suite, lorsqu'il fut parvenu à une opulence pour laquelle il n'était pas né. Un jour qu'après sa guerre d'Afrique il se vantait lui-même avec complaisance : « Comment » seriez-vous homme de bien, lui dit un des premiers » et des plus honnêtes citoyens, vous qui, n'ayant rien » eu de votre père, possédez aujourd'hui une fortune » immense? » Quoique alors les Romains eussent dégénéré de la droiture et de la pureté des mœurs de leurs ancêtres, et qu'ils eussent ouvert leur cœur à l'amour du luxe et de la somptuosité, c'était encore un aussi grand sujet de reproche, de dissiper sa fortune, que de ne pas conserver la pauvreté de ses pères. Lorsque, devenu maître de Rome, il y faisait périr tant de ci-

toyens, un fils d'affranchi, qui, soupçonné d'avoir donné asile chez lui à un des proscrits, allait être, pour cela seul, précipité de la roche Tarpéienne, lui rappela qu'ils avaient logé longtemps dans la même maison, dont il louait le haut deux mille sesterces (1), et Sylla tenait le bas pour trois mille; qu'ainsi la différence de leur fortune n'était que de mille sesterces, qui font deux cent cinquante drachmes attiques. Voilà ce qu'on rapporte du premier état de Sylla.

On peut juger de l'air de sa figure par les statues qui nous restent de lui : ses yeux étaient bleuâtres, ardents et rudes; et la couleur de son visage rendait encore son regard plus terrible. Elle était d'un rouge foncé, parsemé de taches blanches; on croit même que c'est de là qu'il a tiré son nom. Un plaisant d'Athènes fit sur son teint ce vers satirique :

Sylla n'est qu'une mûre empreinte de farine :

Il est permis d'emprunter de pareils traits pour peindre un homme tel que Sylla. Il était, dit-on, d'un caractère si railleur, qu'étant encore jeune et peu connu, il passait sa vie avec des pantomimes et des bouffons, dont il partageait la licence et les débauches. Dans la suite, quand il eut usurpé l'autorité souveraine, il faisait venir du théâtre chez lui les farceurs les plus impudents, et passait les journées entières à boire, à faire avec eux assaut de raillerie, déshonorant ainsi son âge et sa dignité et sacrifiant à des goûts si bas les objets les plus dignes de tous ses soins.

Nommé questeur de Marius, alors consul pour la première fois, il le suivit en Afrique, dans la guerre contre Jugurtha. A peine arrivé à l'armée, il s'y fit de la réputation par son courage; et ayant su profiter d'une circonstance heureuse, il gagna l'amitié de Bocchus, roi des Numides. Il avait recueilli des ambassadeurs de ce prince, qui s'étaient échappés des mains de brigands numides; et, après les avoir traités avec la plus

(1) Le sesterce, qui était originairement le quart de l'as, valait environ cinq sous de notre monnaie.

grande générosité, il les avait renvoyés, comblés de présents, sous une bonne escorte. Bocchus craignait et haïssait de longue main Jugurtha, son gendre, qui, vaincu par les Romains, s'était réfugié chez lui. Résolu de le trahir, il appela auprès de lui Sylla, aimant mieux que ce fût lui qui le prît et le livrât aux Romains que de le leur livrer lui-même. Sylla, après avoir communiqué l'affaire à Marius, prit un petit nombre de soldats, avec lesquels il alla s'exposer au plus grand péril, en se confiant à un barbare qui manquait de foi à ses plus proches; et, pour retirer Jugurtha de ses mains, il alla s'y mettre lui-même. Quand Bocchus les vit l'un et l'autre en sa puissance, et qu'il se fut mis dans la nécessité de trahir l'un des deux, il flotta longtemps entre des résolutions opposées : enfin il se décida pour la première trahison qu'il avait projetée, et remit son gendre entre les mains de Sylla. A la vérité, ce fut Marius qui mena ce prince en triomphe; mais, par l'envie qu'on portait au consul, on attribuait à Sylla la gloire d'avoir fait Jugurtha prisonnier. Marius en conçut un violent dépit, que la conduite de Sylla ne fit qu'augmenter encore. Naturellement vain, et longtemps ignoré dans Rome, il commençait à acquérir de la considération. Séduit par cette première amorce de gloire, il en vint à cet excès de vanité, de faire graver cet événement sur un anneau qu'il porta toujours depuis et qui lui servait de cachet. On y voyait Bocchus qui livrait Jugurtha, et Sylla qui le recevait de ses mains.

Quelque déplaisir qu'en eût Marius, il fit réflexion que Sylla n'était pas un personnage assez important pour exciter sa jalousie, et il continua de l'employer à l'armée. Dans son second consulat, il le fit son lieutenant; et dans le troisième, il lui donna la charge de tribun des soldats. Dans ces divers emplois il lui dut de grands succès. Pendant sa lieutenance, Sylla fit prisonnier Copillus, général des Gaulois Tectosages (1); et, dans son tribunat, il attira les Marses, nation nombreuse et guerrière, dans l'alliance des Romains. Mais,

(1) Toulouse était leur capitale.

s'étant aperçu que Marius était toujours son ennemi secret, qu'il ne lui donnait qu'à regret des occasions de se signaler, et qu'il nuisait même à son avancement, il s'attacha à Catulus, collègue de Marius dans le consulat, homme honnête, mais un peu lent pour les opérations militaires. Bientôt Sylla, à qui Catulus confia les entreprises les plus importantes, acquit autant de puissance que de réputation. Il soumit la plupart des barbares qui habitaient les Alpes; et l'armée romaine ayant manqué de vivres, Sylla, chargé par Catulus du soin de s'en procurer, en fit venir une si grande abondance, que les soldats de Catulus en eurent au-delà de leurs besoins et en fournirent à l'autre armée; ce qui, au rapport de Sylla lui-même, dans ses *Mémoires*, mortifia beaucoup Marius. Ainsi leur haine, qui avait pris sa source dans des causes si faibles et si puériles, nourrie ensuite par les séditions, et cimentée du sang des guerres civiles, aboutit enfin à la tyrannie et au renversement total de la république. Cet exemple fait connaître la sagesse d'Euripide et la profonde connaissance qu'il avait des maux politiques, lorsqu'il recommandait surtout d'éviter l'ambition, comme la peste la plus pernicieuse et la plus funeste à ceux qui s'y livrent.

Sylla, ne doutant point de la gloire qu'il avait acquise par les armes ne lui suffît pour prétendre aux dignités civiles, passa des emplois de l'armée aux brigues populaires, et se mit sur les rangs pour la préture de Rome; mais il fut refusé : il en attribue lui-même la cause à la populace, et dit que cette dernière classe de citoyens, qui savait ses liaisons avec Bocchus et qui s'attendait qu'en le nommant édile avant de le faire préteur il donnerait des spectacles magnifiques de chasses et de combats de bêtes d'Afrique, nomma d'autres préteurs, dans l'espérance qu'elle le forcerait à demander l'édilité. Mais il paraît avoir dissimulé la véritable cause de ce refus, et les faits mêmes le prouvent; car l'année suivante, ayant gagné le peuple, soit par son assiduité à lui faire la cour, soit par ses largesses, il fut nommé préteur. Aussi, pendant qu'il exerçait la préture, ayant dit en colère à César : « J'userai contre vous du droit de ma

» charge. — Vous avez raison, lui répondit César en » riant, de dire votre charge; elle est bien à vous, » puisque vous l'avez achetée. » Après sa préture, il fut envoyé en Cappadoce : le prétexte apparent de cette expédition était de ramener Ariobarnaze dans ses Etats; mais elle avait pour véritable motif de réprimer les entreprises ambitieuses de Mithridate, qui se mêlait de tout et travaillait à se faire un empire du double plus étendu que celui qu'il possédait déjà. Sylla n'avait emmené que fort peu de troupes; mais, ayant employé celles des alliés, qui le servirent avec zèle, il tailla en pièces un grand nombre de Cappadociens et un corps, plus nombreux encore, d'Arméniens venus à leur secours, chassa Gordius du trône de Cappadoce et y rétablit Ariobarzane.

Pendant qu'il était sur les bords de l'Euphrate, il reçut dans son camp le Parthe Orobase, ambassadeur du roi Arsace. Les deux nations n'avaient encore eu aucun commerce ensemble, et l'on regarda comme un grand effet de son bonheur qu'il fût le premier à qui les Parthes eussent envoyé des ambassadeurs pour rechercher l'alliance et l'amitié des Romains. A la réception de cet ambassadeur, il fit, dit-on, dresser trois siéges, l'un pour Ariobarzane, l'autre pour Orobase, et un troisième au milieu, sur lequel il se plaça pour lui donner audience; le roi des Parthes fit mourir Orobase, pour avoir laissé avilir ainsi sa dignité. Sylla fut loué par les uns d'avoir traité des barbares avec cette fierté; d'autres le taxèrent d'une arrogance insultante et d'une ambition déplacée. On raconte qu'un Chaldéen de la suite d'Orobase, ayant fixé Sylla, et considéré avec beaucoup d'attention tous les mouvements de son corps, toutes les expressions de sa pensée, appliqua les règles de son art à ce qu'il avait saisi de son caractère, et dit que cet homme parviendrait nécessairement au plus haut degré de grandeur, et qu'il était même surpris comment il pouvait souffrir dès à présent de n'être pas le premier de l'univers. Quand il fut de retour à Rome, Censorinus l'accusa de péculat, pour avoir, contre les lois, emporté de grandes sommes d'argent d'un royaume ami et allié;

mais il se désista de son accusation, et l'affaire ne fut pas portée en justice. Cependant l'inimitié de Marius et de Sylla se ralluma encore par une occasion que fit naître l'ambition de Bocchus, qui, pour flatter le peuple et faire plaisir à Sylla, dédia dans le Capitole des Victoires d'or qui portaient des trophées, et auprès d'elles la statue de Jugurtha, aussi en or, que Bocchus remettait entre les mains de Sylla. Marius en fut si irrité, qu'il voulait faire enlever ces statues. Les amis de Sylla prirent parti pour lui ; et cette querelle allait allumer la sédition la plus violente qui eût jamais agité Rome, si la guerre sociale qui couvait depuis longtemps, venant tout à coup à éclater, n'eût apaisé pour le moment cette division.

Dans cette nouvelle guerre, une des plus importantes que les Romains aient eu à soutenir, soit par la diversité des événements, soit par la grandeur des maux qu'ils éprouvèrent et des dangers auxquels ils furent exposés, Marius ne put rien faire de remarquable, et prouva, par son exemple, que la vertu guerrière, pour se signaler, a besoin de la force et de la vigueur du corps. Au contraire, Sylla y fit les exploits les plus mémorables, et s'acquit auprès de ses concitoyens la réputation d'un grand capitaine : il passa dans l'opinion de ses amis pour le plus grand homme de guerre de son temps, et chez ses ennemis pour le général le plus heureux. Mais il ne fit pas comme Timothée, fils de Conon, qui, s'offensant de ce que ses ennemis attribuaient à la Fortune tous ses succès et avaient représenté cette déesse, qui pendant qu'il dormait prenait pour lui les villes dans un filet, s'emporta contre les auteurs de ce tableau, qui, disait-il, lui enlevait toute la gloire de ses exploits. Un jour qu'il revenait d'une expédition qui avait été heureuse, après en avoir rendu compte au peuple : « Athéniens, leur dit-il, la Fortune n'a aucune part à » cela. » Aussi, dit-on que la Fortune, pour punir cette ambition excessive, fit éprouver son caprice à Timothée, qui, depuis ne fit rien d'éclatant ; que, n'ayant pu même réussir dans aucune entreprise, il devint odieux au peuple et fut banni d'Athènes. Sylla, loin de trouver

mauvais qu'on vantât son bonheur et les faveurs dont le comblait la Fortune, rapportait lui-même toutes ses belles actions à cette déesse, prétendant par là les relever et les diviniser en quelque sorte, soit qu'il le fît par vanité, soit qu'il crût réellement que les dieux le guidaient dans toutes ses entreprises. Il a même écrit, dans ses *Commentaires*, qu'après avoir bien délibéré sur les actions qu'il projetait de faire, c'était toujours celles qu'il avait hasardées contre ses combinaisons et ses mesures, en se décidant d'après les circonstances, qui lui avaient le mieux réussi. Quand il ajoute qu'il était plutôt né pour la fortune que pour la guerre, il paraît donner beaucoup plus à son bonheur qu'à sa vertu; enfin, il voulait être en tout l'ouvrage de la Fortune; et il regardait même comme une des faveurs particulières de cette divinité l'union constante dans laquelle il vécut avec Métellus, qui avait la même dignité que lui et qui fut depuis son beau-père. Au lieu des difficultés qu'il s'attendait à éprouver de sa part, il trouva en lui le collègue le plus doux et le plus modéré.

Dans ses *Commentaires*, il conseille à Lucullus, à qui ils sont dédiés, de regarder comme très-certain ce que les dieux lui auront découvert en songe pendant la nuit. Il lui raconte que lorsqu'il fut envoyé avec l'armée romaine à la guerre sociale, la terre s'entr'ouvrit tout à coup près de l'Averne; que de cette ouverture il sortit un grand feu, d'où il s'éleva dans les airs une flamme brillante; et que les devins, en expliquant ce prodige, déclarèrent qu'un vaillant homme, d'une beauté admirable, parvenu à l'autorité souveraine, délivrerait Rome des troubles qui l'agitaient. Il ajoute que cet homme c'était lui-même, parce qu'il avait ce trait de beauté remarquable, que ses cheveux étaient blonds comme l'or; et qu'il pouvait sans rougir s'attribuer la valeur après les grands exploits qu'il avait faits. Mais en voilà assez sur sa confiance en la divinité. Il était, d'ailleurs, dans toute sa conduite plein d'inégalités et de contradictions. Prendre beaucoup, donner davantage, combler d'honneurs sans raison, insulter sans motif, faire servilement la cour à ceux dont il avait besoin, traiter durement

ceux qui avaient besoin de lui, tel était son caractère; et l'on ne savait s'il était naturellement plus hautain que flatteur. Il portait cette même inégalité dans ses vengeances; il condamnait aux plus cruels supplices pour les causes les plus légères, et supportait avec douceur les plus grandes injustices; il pardonnait facilement des offenses qui semblaient irrémédiables, et punissait les moindres fautes par la mort ou la confiscation des biens. On expliquerait peut-être ces contradictions en disant que, cruel et vindicatif par caractère, il étouffait par raison son ressentiment quand son intérêt l'exigeait. Dans cette guerre sociale, ses soldats assommèrent à coups de bâton et à coups de pierres un de ses lieutenants, nommé Albinus, qui avait été préteur. Il ne fit aucune recherche contre les auteurs d'un si grand crime, au contraire, il en tirait avantage, en disant que ses soldats n'en seraient que plus ardents à faire dans cette guerre tout ce qu'il leur commanderait, parce qu'ils voudraient effacer ce forfait par leur courage. Il ne fut pas même touché des reproches qu'on lui en fit : comme il avait déjà formé le projet de perdre Marius, et que, voyant la guerre sociale près de finir, il voulait se faire nommer général contre Mithridate, il flattait l'armée qu'il avait sous ses ordres.

Il avait pour concurrent Marius qui, obligé de renoncer aux dernières expéditions d'Italie, recherchait alors au-delà des mers des guerres étrangères. Profitant de l'absence de Sylla qui était retourné dans son camp pour y terminer un reste d'affaires, il traîna dans Rome cette sédition funeste, qui causa plus de maux aux Romains que toutes les guerres qu'ils avaient eu jusqu'alors à soutenir.

Les dieux l'annoncèrent par divers prodiges. Le feu prit spontanément au bois des piques qui soutenaient les enseignes, et l'on eut beaucoup de peine à l'éteindre. Trois corbeaux apportèrent dans la ville leurs petits, et après les avoir dévorés en présence de tout le monde, ils en remportèrent les restes dans leurs nids. Des souris ayant rongé de l'or consacré dans un temple, les gardiens de cet édifice sacré en prirent une dans

une souricière, où elle fit cinq petits et en dévora trois. Mais le signe le plus frappant, c'est que dans un ciel serein et sans nuages on entendit une trompette qui rendait un son si aigu et si lugubre, que tout le monde en fut dans la frayeur et la consternation. Les devins toscans, consultés sur ce dernier prodige, répondirent qu'il annonçait un nouvel âge qui changerait la face du monde; qu'il devait se succéder huit races d'hommes qui différeraient entre elles par leurs mœurs et leur genre de vie; que Dieu avait fixé pour chacune de ces races une durée de temps, limitée par la période de la grande année; que lorsqu'une race finit et qu'il s'en élève une autre, le ciel ou la terre en donnent le signal par quelque mouvement extraordinaire. Ceux qui se sont occupés de ces sortes d'études, ajoutaient-ils, et qui les ont approfondies, connaissent quand il est né sur la terre une espèce d'hommes qui ont d'autres mœurs, d'autres manières de vivre que ceux qui les ont précédés, et dont les dieux prennent plus ou moins de soin. Ils font observer que, dans ces renouvellements de races, il arrive de grands changements; qu'un des plus sensibles est l'accroissement d'estime et d'honneur qu'obtient, dans une race, la science de la divination, qui voit toutes ces prédictions se vérifier; les dieux faisant connaître aux devins, par les signes les plus clairs et les plus certains, tout ce qui doit arriver; au lieu que dans une autre race cette science est généralement méprisée, parce que la plupart de ces prédictions se font précipitamment sur de simples conjectures, et que la divination n'a pour connaître l'avenir que des moyens obscurs et des traces presque effacées. Voilà les fables que débitaient les Toscans, qui passaient pour les plus habiles et les plus instruits. Pendant que le sénat était assemblé dans le temple de Bellone, pour conférer avec les devins sur ces prodiges, on vit tout à coup un passereau voler au milieu de l'assemblée, portant dans son bec une cigale qu'il partagea en deux; il en laissa tomber une partie et s'envola avec l'autre. Les devins dirent que ce prodige leur faisait craindre une sédition entre le peuple des champs et

celui de la ville; car celui-ci crie toujours comme la cigale, et l'autre vit tranquillement dans ses terres.

Marius s'associa donc le tribun du peuple Sulpicius, qui, ne le cédant à personne en la plus profonde scélératesse, faisait chercher en lui non qui il surpassait en méchanceté, mais en quel genre de méchanceté il se surpassait lui-même. Il portait à un tel excès la cruauté, l'audace et l'avarice, qu'il commettait de sang-froid les actions les plus criminelles et les plus infâmes. Il vendait publiquement le droit de bourgeoisie aux affranchis et aux étrangers, et en recevait le prix sur une table qu'il avait dressée exprès sur la place publique. Il entretenait auprès de sa personne trois mille satellites toujours armés, et un grand nombre de jeunes cavaliers prêts à exécuter tout ce qu'il leur commandait, et qu'il appelait l'antisénat. Il avait fait recevoir par le peuple une loi qui défendait à tout sénateur d'emprunter au-delà de deux mille drachmes (1); et à sa mort il en devait trois millions (2). Ce scélérat, lâché par Marius sur le peuple, porta dans toutes les parties du gouvernement la confusion et le désordre; il employa le fer et la violence pour faire passer plusieurs lois pernicieuses, et en particulier celle qui donnait à Marius le commandement de la guerre contre Mithridate. Les consuls, pour réprimer ces voies de fait, suspendirent l'exercice de tous les tribunaux et la poursuite de toutes les affaires. Un jour que ces magistrats tenaient une assemblée publique devant le temple de Castor et de Pollux, Sulpicius, amenant la troupe de ses satellites, tua plusieurs personnes sur la place même, entre autres le jeune Pompéius, fils du consul de ce nom, qui lui-même ne se déroba à la mort que par la fuite. Sylla, poursuivi jusque dans la maison de Marius où il s'était réfugié, fut obligé d'en sortir pour aller lever la suspension de la justice, qu'il avait ordonnée (3). Cette soumission fit que Sulpicius, qui avait ôté le consulat à Pompéius, en laissa jouir Sylla, et qu'il se contenta

(1) Dix-huit cents livres de notre monnaie.
(2) Deux millions sept cent mille livres.
(3) Voyez la *Vie de Marius*.

de transférer à Marius seul le commandement de la guerre contre Mithridate. Il envoya sur-le-champ des tribuns des soldats à Nole pour y prendre l'armée de Sylla et la mener à Marius; mais Sylla l'avait prévenu, et il s'était sauvé dans son camp, où les soldats, instruits de ce qui s'était passé, lapidèrent les tribuns. Marius, de son côté, fit mourir à Rome les amis de Sylla, et livra leurs maisons au pillage : on ne voyait plus que des gens qui changeaient de séjour; les uns fuyaient du camp à la ville, et les autres de la ville au camp.

Le sénat, n'ayant plus aucun pouvoir, exécutait sans opposition les ordres de Marius et de Sulpicius. Lorsqu'on apprit que Sylla marchait vers Rome, les sénateurs lui envoyèrent deux préteurs, Brutus et Servilius, pour lui défendre de passer outre. Comme ils parlèrent à Sylla avec beaucoup de hauteur, les soldats voulurent les tuer, mais ils se contentèrent de briser leurs faisceaux, de déchirer leurs robes de pourpre et de les renvoyer, après leur avoir fait mille outrages. Quand on les vit revenir avec une tristesse morne, dépouillés des marques de leur dignité, leur vue seule annonça que la sédition allait éclater avec violence et qu'elle était sans remède. Marius, de son côté, se prépara pour la défense; et Sylla partit de Nole avec son collègue Pompéius, à la tête de six légions complètes, qui brûlaient d'impatience d'aller à Rome. Il s'arrêta cependant, et fut quelque temps en balance; il ne savait quel parti prendre et n'était pas sans crainte sur le péril auquel il s'exposait. Il fit d'abord un sacrifice; et le devin Posthumius, après avoir examiné les présages, présenta ses deux mains à Sylla, le pria de les lui lier et de le tenir prisonnier jusqu'après la bataille, s'offrant à endurer le dernier supplice si son entreprise n'était pas suivie d'un prompt succès. La nuit suivante, il crut, dit-on, voir en songe une déesse que les Romains adorent, et dont les Cappadociens leur ont enseigné le culte, soit la lune, soit Minerve ou Bellone, qui, placée au-dessus de sa tête, lui mettait la foudre en main, et lui ordonnait de la lancer sur ses ennemis, qu'elle lui nommait les uns après les autres. Tous ceux qui en étaient

frappés tombaient et disparaissaient à l'instant. Encouragé par cette vision, qu'il raconta le lendemain à son collègue, il marcha vers Rome.

Il était près de Picines, lorsqu'il reçut une nouvelle députation du sénat pour le prier de ne pas tomber ainsi brusquement sur la ville, et l'assurer que le sénat était résolu de lui accorder tout ce qu'il demanderait de raisonnable. Il y consentit; et, ayant promis de camper dans ce lieu-là même, il ordonna aux capitaines de marquer, selon l'usage, les quartiers du camp. Les députés s'en retournèrent plein de confiance; mais ils ne furent pas plus tôt partis qu'il envoya Lucius Basillus et Caïus Mummius se saisir de la porte et des murailles qui étaient près du mont Esquilin; il les suivit lui-même en toute diligence. Basillus s'empare de la porte, et entre dans la ville. Les habitants qui étaient sans armes montent sur les toits des maisons et font pleuvoir sur lui une grêle de tuiles et de pierres qui l'empêchent d'avancer et le repoussent même jusqu'au pied des murailles. Sylla survient en ce moment, et voyant ce qui se passe, il crie à ses soldats de mettre le feu aux maisons; et lui-même, prenant une torche allumée, il marche le premier, et ordonne à ses archers de lancer sur les toits leurs traits enflammés. C'est ainsi que, sourd à la raison, n'écoutant que sa passion et se laissant maîtriser par la colère, il ne voyait dans la ville que ses ennemis; et, sans aucun égard pour ses amis, ses alliés et ses proches, sans aucune distinction de l'innocent et du coupable, il s'ouvrait un chemin dans Rome par le fer et par la flamme.

Cependant Marius, qui avait été repoussé jusqu'au temple de la Terre, fit une proclamation pour appeler à la liberté tous les esclaves qui se joindraient à lui; mais ses ennemis étant survenus le pressèrent si vivement, qu'il fut obligé de s'enfuir avec précipitation. Sylla assemble le sénat, et fait porter un décret de mort contre Marius et quelques autres, au nombre desquels était le tribun Sulpicius, qui, trahi par un de ses esclaves, fut tout de suite égorgé. Sylla donna la liberté à cet esclave, et le fit précipiter ensuite de la roche Tarpéienne. Il mit

à prix la tête de Marius; acte d'ingratitude aussi contraire à l'humanité qu'à la politique; car peu de jours auparavant, forcé de se livrer à lui en cherchant un asile dans sa maison, Marius l'avait laissé aller. Si, au lieu de le relâcher, il l'eût abandonné à Sulpicius, qui voulait le massacrer, Marius se rendait maître de Rome : il l'avait cependant renvoyé; et Sylla, peu de jours après, ayant le même avantage sur Marius, n'use pas envers lui de la même générosité. Cette conduite blessa vivement le sénat, qui dissimula ses sentiments; mais le peuple lui donna des marques sensibles de son mécontentement et de son indignation. Il rejeta, avec des marques de mépris, Nonius, neveu de Sylla, et Servilius, un de ses amis, qui, s'appuyant sur sa protection, s'étaient présentés pour les premières charges; et il nomma ceux dont il put croire que l'élection mortifierait le plus Sylla. Il fit semblant de l'approuver, et dit même qu'il était bien aise que le peuple lui dût la liberté de faire tout ce qu'il voulait. Pour adoucir la haine du peuple, il prit un consul dans la faction contraire : ce fut Lucius Cinna, dont il s'était assuré d'avance, en lui faisant jurer, avec les plus fortes imprécations, qu'il soutiendrait ses intérêts. Cinna, étant monté au Capitole en tenant une pierre dans sa main, fit, en présence de tout le monde, son serment, qu'il accompagna de cette imprécation : Que s'il ne gardait pas à Sylla l'affection qu'il lui promettait, il priait les dieux de le chasser de la ville comme il allait jeter cette pierre loin de sa main. En disant ces mots, il laissa tomber la pierre. Mais il eut à peine pris possession de son consulat, qu'il entreprit de casser tout ce qui avait été fait. Il voulut même intenter procès à Sylla, et le fit accuser par le tribun du peuple Virginius. Sylla, laissant là et l'accusateur et les juges, partit pour aller faire la guerre à Mithridate.

On raconte que, vers le temps où il fit voile d'Italie pour cette expédition, Mithridate, qui était alors à Pergame, eut de la part des dieux plusieurs avertissements, et entre autres celui-ci. Les Pergaméniens avaient fait une statue de la Victoire qui portait dans sa main une couronne, et qui, par le moyen d'une machine, devait

descendre sur la tête de Mithridate. Au moment où elle allait le couronner dans le théâtre, la couronne tomba sur la scène et se rompit en mille pièces. Cet accident jeta la frayeur parmi le peuple; et Mithridate lui-même en fut découragé, quoique ses affaires lui eussent déjà réussi au-delà de ses espérances. Il avait conquis l'Asie sur les Romains, chassé de leurs Etats les rois de Bithynie et de Cappadoce, et il vivait paisiblement à Pergame, où il distribuait à ses amis des richesses, des gouvernements et des royaumes. De ses deux fils, l'un régnait sur les vastes contrées qui s'étendent depuis le Pont et le Bosphore jusqu'aux déserts des Palus Méotides, et qui faisaient l'ancien domaine de ses ancêtres; le second, nommé Ariatathes, ayant sous ses ordres une nombreuse armée, soumettait la Thrace et la Macédoine. Ses généraux, avec des troupes considérables, lui faisaient de nouvelles conquêtes. Archélaüs, le plus distingué d'entre eux, commandait une flotte puissante qui le rendait maître de la mer, et qui lui avait assujetti les Cyclades, toutes les îles situées le long du promontoire de Malée, et l'Eubée elle-même. Il s'était emparé d'Athènes, et de là il faisait révolter contre les Romains tous les peuples de la Grèce jusqu'à la Thessalie. Il reçut cependant quelques échecs auprès de Chéronée. Un lieutenant de Sentius, qui commandait en Macédoine, nommé Brutius Sura, homme d'une grande hardiesse et d'une prudence consommée, vint au-devant d'Archélaüs, qui, comme un torrent impétueux, s'était débordé dans la Béotie, le défit en trois rencontres près de Chéronée, le chassa de la Grèce et le força de se borner à tenir la mer avec sa flotte. Mais Lucullus étant venu lui ordonner de céder la place à Sylla et de lui laisser le commandement de cette guerre, dont un décret du peuple l'avait chargé, Brutius quitta sur-le-champ la Béotie, et se retira auprès de Sentius, quoiqu'il eût réussi dans cette expédition au-delà de toute espérance, et que la Grèce, par l'estime qu'elle faisait de sa valeur, fût très-disposée à se tourner du côté des Romains. Ce sont là, d'ailleurs, les plus grands exploits que Brutius ait faits.

A l'arrivée de Sylla en Grèce, toutes les villes lui envoyèrent des ambassadeurs pour l'appeler dans leurs murs : Athènes seule, dominée par le tyran Aristion, ayant été forcée de lui résister, Sylla marcha contre elle avec toutes ses troupes, assiégea le Pirée, mit en usage tout ce qu'il avait de machines de guerre et la battit sans relâche. S'il eût attendu quelque temps, il se serait rendu maître sans danger de la ville-haute, que le défaut de vivres avait réduite à la dernière extrémité; mais, pressé de s'en retourner à Rome, où il craignait quelque nouveauté, il n'épargnait ni dangers, ni combats, ni dépenses, pour terminer promptement la guerre. Sans compter son équipage ordinaire, il avait, pour le service des batteries, dix mille attelages de mulets qui travaillaient chaque jour sans interruption; et comme le bois vint à manquer, parce que plusieurs de ses machines étaient ou brisées par les fardeaux énormes qu'elles portaient, ou brûlées par les feux continuels que les ennemis lançaient, il ne respecta pas les bois sacrés, et fit couper les parcs du Lycée et de l'Académie, qui, par la beauté de leurs allées, faisaient l'ornement des faubourgs d'Athènes. Enfin, pour fournir à toutes les dépenses de cette guerre, il n'épargna pas même les trésors des temples, jusqu'alors inviolables, et fit venir d'Epidaure et d'Olympie les plus belles et les plus riches offrandes. Il écrivit aux amphictyons, à Delphes, qu'ils feraient mieux de lui envoyer les trésors du dieu, qui seraient plus sûrement entre ses mains; ou que, s'il était forcé de s'en servir, il leur en rendrait la valeur après la guerre. Il leur envoya un Phocéen de ses amis, nommé Caphys, avec ordre de peser tout ce qu'il prendrait. Caphys, arrivé à Delphes, n'osait toucher à ces dépôts sacrés; et, pressé par les amphictyons de les respecter, il déplora, fondant en larmes, la nécessité qui lui était imposée. Quelques-uns de ceux qui étaient présents lui ayant dit qu'ils entendaient du fond du sanctuaire la lyre d'Apollon, Caphys, soit qu'il le crût réellement, soit qu'il voulût imprimer dans l'âme de Sylla une crainte religieuse, lui écrivit pour l'en avertir. Sylla se moqua de lui dans sa réponse, et lui témoigna

son étonnement de ce qu'il n'avait pas compris que le chant était un signe de joie et non pas de colère : « C'est » une preuve, ajoutait-il, que le dieu voit avec plaisir » enlever ces richesses, et qu'il en fait lui-même pré- » sent; ainsi vous pouvez tout prendre sans crainte. » On eut soin de cacher au peuple l'envoi de ces trésors : seulement un tonneau d'argent massif, reste des offrandes des rois, n'ayant pu être transporté sur aucune voiture, à cause de sa grosseur et de son poids, les amphictyons furent obligés de le mettre en pièce; ce qu'ils ne purent tenir caché.

Ce sacrilége fit ressouvenir les Grecs de Titus Flamininus, de Manius Acilius et de Paul-Émile, dont le premier, après avoir chassé Antiochus de la Grèce, et les deux autres, après avoir vaincu les rois de Macédoine, non contents de respecter les temples, les avaient même enrichis de leurs dons, et avaient montré pour ces lieux saints la plus grande vénération. Mais ces grands hommes, appelés à la tête des armées par un choix légitime pour commander des troupes sages et disciplinées qui obéissaient en silence aux ordres de leurs chefs, simples particuliers par la modestie de leur train, et véritablement rois par l'élévation de leurs sentiments, ne faisaient que la dépense nécessaire, persuadés qu'il eût été plus honteux pour un général de flatter ses soldats que de craindre les ennemis. Au contraire, les généraux de ces derniers temps, montés à la première place par la force et non par la vertu, voulant plutôt se faire la guerre les uns aux autres que combattre les ennemis de l'Etat, étaient obligés de complaire à leurs soldats et d'acheter leurs services par des largesses qui pussent fournir à leurs débauches. Ils ne sentaient pas que c'était mettre leur patrie même à l'encan, et que l'ambition de commander à des gens qui valaient mieux qu'eux les rendait les vils esclaves des plus scélérats des hommes. Voilà ce qui chassa Marius de Rome et l'y ramena ensuite contre Sylla; voilà ce qui fit périr Octavius par les mains de Cinna et Flaccus par celles de Fimbria. Sylla contribua plus qu'aucun autre à ces désordres : afin de corrompre et

d'attirer à lui les soldats d'un parti contraire, il faisait aux siens des largesses et des profusions sans bornes. Ainsi, pour acheter la trahison des uns et fournir à l'intempérance des autres, il lui fallut des sommes immenses; il en eut surtout besoin pour achever le siége d'Athènes. Il avait le désir le plus violent de s'en rendre maître, et il s'y obstina, soit par la vanité de combattre contre une ancienne réputation dont cette ville ne conservait plus que l'ombre, soit pour se venger des injures et des railleries piquantes, des traits mordants et obscènes que le tyran Aristion lançait tous les jours du haut des murailles contre lui ou contre sa femme, Métella, et dont il était vivement offensé.

L'âme de cet Aristion était un composé de débauche et de cruauté; il avait rassemblé en sa personne les maladies et les vices les plus infâmes de Mithridate; et la ville d'Athènes, après avoir échappé à tant de guerres, à tant de tyrannies et de séditions, se vit réduite par ce tyran, comme par un fléau destructeur, aux plus affreuses extrémités. Pendant que le médimne de blé s'y vendait mille drachmes (1), que les habitants n'avaient d'autre nourriture que les herbes qui croissaient autour de la citadelle, le cuir des souliers et des vases à tenir l'huile, qu'ils faisaient bouillir, Aristion, plongé dans les débauches et dans les festins, passait les jours et les nuits à danser, à rire, à railler les ennemis; il vit avec indifférence la lampe sacrée de la déesse s'éteindre faute d'huile; et la grande prêtresse lui ayant fait demander une demi-mesure de blé, il lui en envoya une de poivre. Quand les sénateurs et les prêtres vinrent le supplier d'avoir pitié de la ville et de proposer à Sylla une capitulation, il les fit écarter à coups de traits. Ce ne fut qu'à la dernière extrémité qu'il se détermina, avec beaucoup de peine, à faire porter à Sylla des propositions de paix par deux ou trois compagnons de ses débauches, qui, au lieu de parler pour le salut de la ville, ne firent dans leurs discours que louer Thésée et Eumolpe et vanter les exploits des Athéniens contre les Mèdes.

(1) Environ neuf cents livres.

« Grands orateurs, leur dit Sylla, allez-vous-en avec » tous vos beaux discours. Les Romains ne m'ont pas » envoyé à Athènes pour prendre des leçons d'éloquence, » mais pour châtier des rebelles. »

Cependant des espions de Sylla ayant entendu des vieillards qui s'entretenaient dans la Céramique se plaindre de ce que le tyran ne faisait pas garder le côté de la muraille qui regardait le quartier appelé l'Heptachalcon, le seul que les ennemis pussent facilement escalader, allèrent sur-le-champ en avertir Sylla, qui, profitant de cet avis et s'y transportant la nuit même, reconnut que ce poste était facile à emporter et disposa tout pour l'attaque. Il dit lui-même dans ses *Commentaires,* que le premier qui monta sur la muraille se nommait Marcus Théius; qu'il porta sur le casque de l'ennemi qui lui faisait tête un si grand coup d'épée, qu'elle se rompit, et que, tout désarmé qu'il était, il ne quitta point la place et s'y tint toujours ferme. La ville fut donc prise par cet endroit, comme les vieillards l'avaient prévu. Sylla fit abattre la muraille qui était entre la porte Sacrée et celle du Pyrée, et après qu'on eut aplani tout cet espace de terrain, il entra dans Athènes sur le minuit, dans un appareil effrayant, au son des clairons et des trompettes, aux cris furieux de toute l'armée, à qui il avait laissé tout pouvoir de piller et d'égorger, et qui, s'étant répandue, l'épée à la main, dans toutes les rues de la ville, y fit le plus horrible carnage. On n'a jamais su le nombre de ceux qui furent massacrés; on n'en juge encore aujourd'hui que par les endroits qui furent couverts de sang; sans compter ceux qui furent tués dans les autres quartiers, le sang versé sur la place remplit tout le Céramique jusqu'au Dipyle; plusieurs historiens même assurent qu'il regorgea par les portes et ruissela dans les faubourgs. Outre cette multitude d'Athéniens qui périrent par le fer des ennemis, il y en eut aussi un grand nombre qui se donnèrent eux-mêmes la mort, par la douleur et le regret que leur causait la certitude de voir détruire leur patrie. C'est ce qui jeta dans le désespoir les plus honnêtes gens, et qui leur fit préférer la mort à la crainte de tomber entre les mains de Sylla,

de qui ils n'attendaient aucun sentiment de modération et d'humanité.

Mais enfin, cédant aux prières de Midias et de Calliphon, deux bannis d'Athènes, qui se jetèrent à ses pieds, et aux vives instances de plusieurs sénateurs romains qui servaient dans son armée, et qui lui demandèrent grâce pour la ville, sans doute aussi rassasié de vengeance, il fit l'éloge des anciens Athéniens, dit qu'il pardonnait au plus grand nombre en faveur du plus petit, et qu'il accordait aux morts la grâce des vivants. D'après ce qu'il rapporte lui-même dans ses *Commentaires*, il prit Athènes le jour des calendes de mars (1), qui tombe précisément à la nouvelle lune de notre mois antesthérion, jour auquel il se rencontra par hasard qu'on faisait à Athènes plusieurs cérémonies sacrées, en mémoire du déluge qui anciennement, et à cette même époque, avait submergé la terre. Quand le tyran vit Athènes au pouvoir de l'ennemi, il se réfugia dans la citadelle, où Sylla le fit assiéger par Curion. Il s'y défendit longtemps, mais enfin, manquant d'eau, il se rendit vaincu par la soif. La main divine parut en cette occasion d'une manière sensible; car à l'heure même que Curion emmenait le tyran de la citadelle, le ciel, auparavant serein, se couvrit tout à coup de nuages, et versa une pluie si abondante que la citadelle en fut remplie. Sylla ne tarda point à se rendre maître du Pyrée, il brûla la plus grande partie de ses fortifications, en particulier l'arsenal, bâti par l'architecte Philon, et qui était un ouvrage admirable.

Cependant Taxile, un des généraux de Mithridate, étant venu de la Thrace et de la Macédoine avec une armée de cent mille hommes de pied, de dix mille chevaux et de quatre-vingt-dix chars armés de faux, fit dire à Archélaüs de se rapprocher de lui. Celui-ci se tenait toujours dans le port de Munychium, sans vouloir s'éloigner de la mer; et, n'osant pas se mesurer avec les Romains, il cherchait à traîner la guerre en longueur et à couper les vivres aux ennemis. Sylla, qui connais-

(1) L'an de Rome 668.

sait encore mieux que lui le danger de sa position, quitta le pays maigre de l'Attique, qui n'aurait pu le nourrir même en temps de paix, et passa dans la Béotie. La plupart de ses officiers jugèrent qu'il faisait une grande faute en quittant un pays montueux, difficile à des gens de cheval, pour aller se jeter dans les plaines découvertes de la Béotie, lorsqu'il n'ignorait pas que la force des barbares consistait surtout dans la cavalerie et dans les chars. Mais, comme je l'ai déjà dit, la crainte de la disette et de la famine le forçait de courir les risques d'une bataille; il tremblait d'ailleurs pour Hortensius, officier courageux et hardi qui lui amenait de Thessalie un renfort considérable et que les barbares attendaient au passage des détroits. Tels furent les divers motifs qui obligèrent Sylla d'aller dans la Béotie. Mais Caphys, qui était du pays, trompa les barbares; et, faisant prendre un autre chemin à Hortensius, il le mena par le mont Parnasse au-dessous de Tithore, qui n'était pas alors une ville aussi considérable qu'elle l'est aujourd'hui, mais un simple fort assis sur une roche escarpée de tous côtés, où les Phocéens qui fuyaient devant Xerxès s'étaient retirés autrefois et s'étaient mis en sûreté. Hortensius, s'étant campé au-dessous de cette forteresse, repoussa les ennemis pendant le jour; et quand la nuit fut venue, il descendit par des chemins difficiles jusqu'à Paronide, où il rejoignit Sylla, qui était venu au-devant de lui avec une armée.

Quand ils eurent réuni leurs troupes, ils campèrent au milieu de la plaine d'Élatée, sur une colline fertile, couverte d'arbres et baignée par un ruisseau; il s'appelle Philobéote; Sylla vante beaucoup l'agrément de sa situation et la bonté de son terrain. Lorsqu'ils eurent dressé leur camp, il fut aisé aux ennemis de reconnaître leur petit nombre, car ils n'avaient que quinze cents chevaux et un peu moins de quinze mille hommes de pied; aussi les officiers de l'armée ennemie, faisant une sorte de violence à Archélaüs, mirent leurs troupes en bataille et remplirent la plaine de chevaux, de chars, d'écus et de boucliers. L'air ne suffisait pas au bruit et aux cris confus de tant de nations diverses, qui pre-

naient chacune son poste. D'ailleurs la magnificence et le luxe de leur équipage servaient encore à augmenter la frayeur des Romains. L'éclat étincelant de leurs armes enrichies d'or et d'argent, les couleurs brillantes de leurs cottes d'armes médiques et scythiques, mêlées au luisant de l'airain et de l'acier, faisaient à tous leurs mouvements et à tous leurs pas étinceler un feu semblable à celui des éclairs, et présentaient un spectacle effrayant. Les Romains, saisis de terreur, n'osaient quitter leurs retranchements : Sylla, dont les discours ne pouvaient dissiper leur effroi, et qui ne voulait pas les forcer de combattre dans cet état de découragement, était obligé de rester dans l'inaction, et de souffrir, non sans une vive impatience, les bravades et les risées insultantes des barbares. Ce fut cependant ce qui lui servit le plus : les ennemis, pleins de mépris pour les Romains, n'observèrent plus aucun ordre ni aucune discipline. La multitude de leurs chefs devint pour eux une cause d'insubordination; il ne restait qu'un petit nombre de soldats dans les retranchements; les autres, amorcés par l'appât du pillage et du butin, s'écartaient du camp jusqu'à la distance de plusieurs journées. On dit que dans ces courses ils détruisirent Panope, et que, sans en avoir reçu l'ordre d'aucun de leurs généraux, ils saccagèrent Lébadie, dont ils pillèrent le temple et profanèrent l'oracle.

Sylla, qui frémissait d'indignation de voir ruiner ces villes sous ses yeux, ne voulut pas du moins laisser ses troupes en repos; et pour les occuper, il les obligea de détourner le cours du Céphise et d'ouvrir de grandes tranchées. Il n'exemptait personne de ce travail, et, les surveillant lui-même, il châtiait avec la dernière sévérité ceux qui se relâchaient, afin qu'excédés de fatigue, ils préférassent à ces travaux pénibles le danger d'un combat. Ce moyen lui réussit. Ils étaient au troisième jour de cet ouvrage, lorsque Sylla ayant fait sa visite des travaux, ils lui demandèrent tous à grands cris de les mener aux ennemis. Il leur répondit que cette demande venait moins du désir de combattre que de leur dégoût du travail; que s'ils avaient un véritable

désir d'en venir aux mains, ils n'avaient qu'à prendre sur-le-champ leurs armes et aller s'emparer d'un poste qu'il leur montrait de la main : c'était le lieu qu'occupait autrefois la citadelle des Parapotamiens, et qui depuis que la ville avait été ruinée n'était plus qu'une colline escarpée, pleine de rochers, et séparée du mont Edylium par la rivière d'Assus, qui au pied même de la montagne se jette dans le Céphise, dont le cours devenu plus rapide par cette jonction, rendait ce poste très-sûr pour y placer un camp. Sylla, qui vit les chalcaspides des ennemis se mettre en mouvement pour aller l'occuper, voulut les prévenir et s'en saisir le premier; il y réussit par l'ardeur et l'activité de ses troupes. Archélaüs, ayant manqué son coup, se tourna contre Chéronée : quelques habitants qui servaient dans l'armée de Sylla l'ayant conjuré de ne pas abandonner cette ville, il y envoya un tribun des soldats nommé Gabinius, avec une légion, et le fit accompagner de ses Chéronéens, qui, quelque désir qu'ils eussent d'arriver à Chéronée avant Gabinius, ne purent le devancer, tant ce tribun montra, pour sauver leur ville, plus d'affection et plus d'ardeur que ceux même qui désiraient si fort d'être sauvés. Juba nomme ce tribun Éricius, et non Gabinius (1). Quoi qu'il en soit, c'est ainsi que notre ville fut préservée d'un si grand danger.

Cependant les Romains recevaient chaque jour de Lébadie et de l'antre de Trophonius des rapports favorables et des oracles qui leur annonçaient la victoire. Les habitants du lieu en racontent encore aujourd'hui plusieurs; mais Sylla, dans le Xe livre de ses *Commentaires*, dit seulement qu'après qu'il eut gagné la bataille de Chéronée, Quintus Titius, un des négociants les plus considérables de la Grèce, vint le trouver, et lui annonça que Trophonius lui promettait dans peu de jours, et au même endroit, une seconde bataille et une seconde victoire. Il ajoute qu'un soldat légionnaire, nommé Salvénius, vint lui prédire de la part du dieu le succès qu'auraient ses affaires d'Italie. Ils assuraient

(1) D'autres le nomment Géminius.

tous deux ne parler que d'après la voix divine même qu'ils avaient entendue, et avoir vu une figure dont la grandeur et la beauté ressemblaient à celle de Jupiter Olympien. Sylla donc, ayant passé la rivière d'Assus, s'avança jusqu'au mont Edylium et campa près d'Archélaüs, qui avait assis et fortifié son camp entre cette montagne et celle d'Acontium, près de la ville des Assiens : l'endroit où il campa porte encore de nos jours le nom d'Archélaüs. Sylla y passa le jour entier; après quoi, laissant Muréna avec une légion et deux cohortes pour harceler l'ennemi, qui était en désordre, il alla lui-même offrir un sacrifice sur les bords du Céphise, d'où ensuite il se rendit à Chéronée pour prendre les troupes qu'il y avait laissées, et en même temps pour reconnaître un lieu nommé Thurium, que les ennemis avaient précédemment ccupé. C'est la cime d'une montagne très-roide, et qui se termine en pointe comme une pomme de pin : nous lui donnons le nom d'Orthopagus (1). Au pied de la montagne coule un ruisseau appelé Morius, sur le bord duquel est le temple d'Apollon Thurien, surnom que ce dieu a pris de Thuro, mère de Chéron, le fondateur de Chéronée. D'autres disent que la génisse qui fut donnée pour guide à Cadmus par Apollon Pythien se présenta à lui dans ce lieu, qui prit de cet animal le nom de Thurium; car les Phéniciens donnent à la génisse le nom de thor.

Sylla approchait de Chéronée, lorsque le tribun qu'il y avait envoyé pour la défendre vint au-devant de lui à la tête des troupes, portant à la main une couronne de laurier. Sylla l'ayant reçue, salua les soldats et les exhorta à faire preuve de courage dans le danger auquel ils allaient être exposés. Pendant qu'il leur parlait, deux Chéronéens, nommés Homoloïcus et Anaxidamus, l'abordèrent et lui offrirent de chasser les ennemis de Thurium, s'il leur donnait seulement un petit nombre de soldats; ils lui dirent qu'il y avait un sentier inconnu aux barbares, lequel d'un lieu appelé Pétrochus menait, le long du temple des Muses, à la

(1) Tertre droit et pointu.

pointe de Thurium, au-dessus des ennemis; que de là il leur serait facile de fondre sur eux et de les accabler de pierres, ou de les forcer à descendre dans la plaine. Gabinius ayant rendu témoignage à la fidélité et au courage de ces deux hommes, Sylla leur dit d'aller exécuter leur dessein; et en même temps il range son infanterie en bataille, distribue la cavalerie sur les deux ailes, garde pour lui la droite et donne la gauche à Muréna. Gallus et Hortensius, ses lieutenants, placés à la queue avec le corps de réserve, occupaient les hauteurs pour empêcher que les ennemis ne vinssent, par les derrières, envelopper les Romains; car on les voyait déployer déjà leur cavalerie et leurs troupes légères sur les ailes, afin de se replier ensuite et de pouvoir, en faisant un long circuit, enfermer les ennemis. Comme ils exécutaient ce mouvement, les deux Chéronéens à qui Sylla avait donné Erisius pour commandant ayant gagné la cime de Thurium sans être aperçus de l'ennemi, et s'étant montrés tout à coup sur les hauteurs, jetèrent l'effroi parmi les barbares, qui ne pensèrent plus qu'à fuir, et se tuèrent la plupart les uns les autres. N'osant s'arrêter pour faire face à l'ennemi, et s'abandonnant à la pente de la montagne, ils tombaient sur leurs propres piques et se poussaient mutuellement le long de cette pente rapide, pour fuir les ennemis, qui se précipitaient sur eux du haut de la montagne et les perçaient aisément, ainsi découverts de leurs armes. Il en périt trois mille sur le haut du Thurium; de ceux qui échappèrent à ce premier massacre, les uns allèrent donner dans le corps de troupes de Muréna, qui les avait déjà rangées en bataille, et où ils furent taillés en pièces; les autres en courant vers leur camp, se jetèrent avec tant de confusion sur le corps de leur infanterie, qu'ils la remplirent de trouble et d'effroi, et firent perdre à leurs généraux un temps considérable, ce qui fut une des principales causes de leur perte; car Sylla, marchant aussitôt à eux dans le désordre où ils étaient, et franchissant avec rapidité l'intervalle qui séparait les deux armées, ôta aux chars armés de faux tout leur effet : ils ne tinrent leur force que de la lon-

gueur de leur course, qui donne à leur mouvement de l'impétuosité et de la roideur; s'ils n'ont qu'un court espace pour s'élancer, ils sont sans force et sans action, comme les traits faiblement lancés n'ont point de coup. C'est ce qui arriva en cette occasion aux barbares; leurs premiers chars partirent si lâchement et donnèrent avec tant de mollesse, que les Romains n'eurent aucune peine à les repousser, et qu'ils demandèrent avec de grands éclats de rire, comme à Rome dans les jeux du cirque, qu'on en fît venir d'autres.

Alors les deux corps d'infanterie commencent l'attaque; les barbares, baissant leurs longues piques, serrent leurs rangs et leurs boucliers pour conserver leur ordre de bataille; mais les Romains, jetant leurs javelots et prenant leurs épées, écartent leurs piques, afin de les joindre plus tôt corps à corps. Cette audace leur fut inspirée par la colère qui les transporta quand ils virent aux premiers rangs quinze mille esclaves que les généraux de Mithridate avaient affranchis par un décret public dans les villes de la Grèce, et qu'ils avaient distribués dans l'infanterie pesamment armée; ce qui fit dire à un centurion romain qu'il n'avait vu qu'aux Saturnales les esclaves jouir des droits de la liberté. Cependant leurs bataillons étaient si profonds et si serrés, qu'ils soutinrent avec audace le choc de l'infanterie romaine, et qu'ils résistèrent beaucoup plus longtemps qu'on ne l'aurait attendu des gens de ce caractère. Il fallut faire venir la seconde ligne, qui les accabla d'une grêle si furieuse de pierres et de traits, qu'ils tournèrent le dos et prirent la fuite, Archélaüs étendait son aile droite, afin d'envelopper les Romains, lorsque Hortensius ordonne à ses cohortes de fondre sur lui et de le prendre en flanc. Archélaüs, qui aperçoit ce mouvement, fait tourner tête à deux mille de ses cavaliers; Hortensius, se voyant près d'être vivement poussé par cette cavalerie nombreuse, recule lentement vers les montagnes; mais, s'étant trop éloigné de son corps de bataille, il allait être enveloppé par les ennemis, lorsque Sylla, informé du danger qu'il courait, quitte son aile droite qui n'avait pas encore combattu, et vole à

son secours. A la poussière qu'il éleva dans sa marche, Archélaüs conjectura ce qu'il en était; et, laissant là Hortensius, il se porte à l'endroit du champ de bataille que Sylla venait de quitter, espérant surprendre cette aile droite privée de son chef. Dans le même moment Taxile fait marcher contre Muréna ses chalcaspides; et les deux partis ayant jeté en même temps de grands cris qui furent répétés par toutes les montagnes des environs, Sylla s'arrête, incertain de quel côté il doit plutôt se porter. Il prend enfin le parti de retourner à son poste, envoie Hortensius avec quatre de ses cohortes au secours de Muréna, prend la cinquième, et court à son aile droite, qui combattait déjà contre Archélaüs avec un avantage égal. Dès qu'il paraît, ses soldats font de nouveaux efforts, et, renversant les troupes ennemies, ils les obligent de prendre la fuite, et les poursuivent jusqu'au fleuve et au mont Acontium. Sylla cependant n'oublia pas dans quel danger il avait laissé Muréna, et courut à son secours; mais, trouvant qu'il avait aussi vaincu les ennemis, il se mit avec lui à la poursuite des fuyards. Il se fit dans la plaine un grand carnage des barbares; un plus grand nombre furent taillés en pièces en voulant regagner leur camp; et de tant de milliers d'ennemis il n'en échappa que dix mille, qui s'enfuirent à Chalcis. Sylla dit que dans son armée il ne manqua que quatorze hommes, dont deux même revinrent le soir au camp.

Aussi sur les trophées qu'il dressa pour cette victoire il fit graver : *A Mars, à la Victoire et à Vénus*, pour montrer que ses succès n'étaient pas moins l'ouvrage de la Fortune que de son courage et de sa capacité. Le premier qu'il érigea pour le combat qu'il avait gagné dans la plaine était placé à l'endroit même d'où Archélaüs avait commencé de fuir, jusqu'au ruisseau de Molus. Il éleva le second sur le sommet de Thurium, où les barbares avaient été surpris par derrière; et l'inscription, qui était en lettres grecques, en attribuait le succès à la valeur d'Homoloïchus et d'Anaxidamus. Pour célébrer ces victoires, il donna des jeux de musique dans la ville de Thèbes, près de la fontaine d'Œdipe,

où l'on dressa un théâtre pour les musiciens. Il fit venir de quelques autres villes grecques des juges pour distribuer les prix, parce qu'il avait juré aux Thébains une haine implacable. Il la porta jusqu'à leur ôter la moitié de leur territoire, qu'il consacra à Apollon Pythien et à Jupiter Olympien; il ordonna que du produit de ces terres on restituerait à ces dieux l'argent qu'il avait enlevé de leurs temples. La célébration des jeux était à peine finie, qu'il apprit que Flaccus, qui était de la faction contraire à la sienne, venait d'être nommé consul et qu'il traversait la mer Ionienne avec une armée, en apparence pour faire la guerre à Mithridate, mais en effet pour le combattre lui-même. Il prit aussitôt le chemin de la Thessalie, pour aller à sa rencontre; et, lorsqu'il fut près de Mélitée, il lui vint de tous côtés la nouvelle que le pays qu'il avait laissé derrière lui était mis à feu et à sang par une autre armée de Mithridate aussi nombreuse que la première. Dorylaüs était débarqué à Chalcis avec une flotte chargée de quatre-vingt mille hommes, tous bien équipés, et les mieux disciplinés des troupes de Mithridate. De là, s'étant jeté dans la Béotie, il s'en était rendu maître, et il montrait le plus grand désir d'attirer Sylla à une bataille. Archélaüs eut beau vouloir l'en détourner, Dorylaüs ne l'écouta point; il affectait même de faire courir le bruit que tant de milliers de combattants n'avaient pu être défaits sans quelque trahison. Sylla revint promptement sur ses pas, et convainquit bientôt ce général qu'Archélaüs était un homme sage qui connaissait par expérience la valeur des Romains. Dorylaüs en ayant fait l'essai dans quelques légères escarmouches qui eurent lieu près du mont Tilphossius, fut le premier à dire qu'il ne fallait point risquer de bataille, mais tirer la guerre en longueur et laisser les Romains se consumer eux-mêmes par leurs grandes dépenses.

Cependant la plaine d'Orchomène où ils étaient campés, et qui était si favorable pour une armée supérieure en cavalerie, fit reprendre courage à Archélaüs. De toutes les plaines de Béotie, la plus belle et la plus vaste est celle qui touche à la ville d'Orchomène. Elle

est découverte et sans arbres, et s'étend jusqu'aux marais où se perd le fleuve Mélas, qui, naissant près des murs d'Orchomène, est, de tous les fleuves de la Grèce, le seul qui soit navigable à sa source. Comme le Nil, il grossit vers le solstice d'été et produit des plantes semblables à celles qui croissent sur les bords du fleuve d'Egypte, avec cette différence que celles du Mélas ne s'élèvent pas à une grande hauteur et ne portent point de fruit. Son cours n'est pas long, la plus grande partie de ses eaux se jette tout de suite dans des marais couverts de broussailles épaisses, et le reste se mêle avec le Céphise, à l'endroit même où ces marais donnent les roseaux les plus propres à faire des flûtes. Quand les deux armées furent campées assez près l'une de l'autre, Archélaüs se tint tranquille dans ses retranchements; et Sylla fit tirer des tranchées en divers endroits de la plaine, afin d'ôter aux ennemis l'avantage que leur aurait donné cette campagne spacieuse, dont le terrain ferme était si propre aux mouvements de la cavalerie, et de les repousser du côté des marais. Les barbares, indignés de ces travaux, n'eurent pas plus tôt obtenu de leurs généraux la permission de tomber sur les travailleurs, que, courant à eux avec impétuosité, ils les dissipèrent et mirent en fuite les troupes qui les soutenaient. Sylla, sautant à bas de son cheval et saisissant une enseigne, pousse aux ennemis à travers les fuyards. « Romains, leur dit-il, il me sera glo-» rieux de mourir ici; pour vous, quand on vous de-» mandera où vous avez abandonné votre général, sou-» venez-vous de répondre que c'est à Orchomène. » Cette parole leur fit tourner tête sur-le-champ; et deux cohortes de l'aile droite étant venues à leur secours, il les mena contre l'ennemi, qu'il obligea de prendre la fuite. Après avoir fait reculer un peu ses soldats pour prendre de la nourriture, il les employa de nouveau à faire des tranchées pour environner le camp des ennemis, qui revinrent en meilleur ordre qu'auparavant. Ce fut à cette attaque que Diogène, fils de la femme d'Archélaüs, périt, en combattant à l'aile droite avec beaucoup de valeur. Leurs gens de trait, vivement pressés

par les Romains, et n'ayant pas assez d'espace pour faire usage de leurs arcs, prenaient leurs flèches à pleines mains en guise d'épées et en frappaient les Romains. Repoussés enfin jusque dans leurs retranchements, ils y passèrent une nuit cruelle, à cause du grand nombre de leurs morts et de leurs blessés. Le lendemain, Sylla ramena ses troupes vers le camp des ennemis, pour continuer les tranchées; les barbares étant allés en plus grand nombre charger les travailleurs, il tomba sur eux si rudement qu'il les mit en fuite; leur frayeur s'étant communiquée à ceux du camp, personne n'osa y rester pour le défendre, et Sylla l'emporta d'emblée. Il y fit un si grand carnage, que les marais furent teints de sang, et le lac rempli de morts; encore aujourd'hui, près de deux cents ans après cette bataille, on trouve souvent des arcs de ces barbares, des casques, des pièces de cuirasse, des épées et d'autres armes enfoncées dans la bourbe. Tel est le récit que les historiens font des événements qui eurent lieu près de Chéronée et d'Orchomène.

Cependant, à Rome, Carbon et Cinna traitaient avec tant d'injustice et de cruauté les personnes les plus considérables, qu'un grand nombre d'elles, pour échapper à leur tyrannie, cherchèrent un asile dans le camp de Sylla, comme dans un port assuré, et qu'en peu de temps il eut autour de lui une espèce de sénat. Métella, sa femme, s'étant dérobée avec peine à leur fureur, elle et ses enfants, vint lui apprendre que sa maison et ses terres avaient été incendiées par ses ennemis, et le conjura d'aller secourir ceux qui étaient restés à Rome. Ces nouvelles jetèrent Sylla dans une grande perplexité. Il ne pouvait se résoudre à laisser sa patrie en proie à tant de maux. Mais comment partir avant d'avoir achevé une entreprise aussi importante que la guerre de Mithridate? Comme il flottait dans cette irrésolution, un marchand de Délium, nommé Archélaüs, vint secrètement de la part d'Archélaüs, général de Mithridate, lui porter quelque espérance de paix. Cette ouverture lui fit tant de plaisir, qu'il se hâta d'aller en personne s'aboucher avec lui. Leur entrevue se fit sur le bord de la mer,

près de Délium, où l'on voit un temple d'Apollon. Archélaüs parla le premier et proposa au général romain d'abandonner l'Asie et le Pont, et de s'en aller à Rome terminer la guerre civile; lui offrant pour cela, de la part de son prince, autant d'argent, de vaisseaux et de troupes qu'il en aurait besoin. Sylla, prenant la parole, lui conseilla de quitter Mithridate, de se faire roi à sa place, en devenant l'allié des Romains, et de lui livrer toute sa flotte. Archélaüs ayant rejeté avec horreur cette trahison : « Eh quoi! Archélaüs, reprit Sylla, vous qui » êtes Cappadocien et l'esclave ou, si vous l'aimez » mieux, l'ami d'un roi barbare, vous ne pouvez sup- » porter une proposition honteuse au prix de tant de » biens que je vous offre! Et à moi, qui suis général » des Romains, à moi Sylla, vous osez me proposer une » trahison! comme si vous n'étiez pas cet Archélaüs qui » vous êtes enfui de Chéronée avec une poignée de sol- » dats, reste de cent vingt mille combattants que vous » y aviez amenés; qui vous êtes caché pendant deux » jours dans les marais d'Orchomène, laissant la Béotie » jonchée de tant de morts, qu'on n'y put plus retrou- » ver les routes. »

A cette réplique, Archélaüs changea de langage ; et, s'humiliant devant Sylla, il le supplia de mettre fin à cette guerre et d'accorder la paix à Mithridate. Sylla, content de sa soumission, la fit aux conditions suivantes : Mithridate devait renoncer à l'Asie et à la Paphlagonie, restituer la Bithynie à Nicomède et la Cappadoce à Ariobarzane; payer aux Romains deux mille talents (1) et leur livrer soixante-dix galères parfaitement équipées. De son côté, Sylla garantissait à Mithridate la possession de ses autres Etats et lui assurait le titre d'allié du peuple romain. Ces articles ainsi réglés, Sylla se retira et reprit son chemin vers l'Hellespont par la Thessalie et la Macédoine; il menait avec lui Archélaüs et le traitait avec beaucoup de distinction. Ce général étant tombé malade à Larisse, Sylla s'y arrêta et eut pour lui les mêmes soins que si c'eût été un de

(1) Environ dix millions de notre monnaie.

ses lieutenants ou de ses collègues. Tous ces égards firent calomnier sa bataille de Chéronée, qu'on soupçonna de n'avoir pas été gagnée bien purement, et ce qui fortifia ce soupçon, c'est qu'après avoir rendu tous les prisonniers qui se trouvaient amis de Mithridate, il fit mourir par le poison le seul tyran Aristion, parce qu'il était l'ennemi d'Archélaüs. Mais rien ne le confirma davantage que le don qu'il fit à ce Cappadocien de dix mille plèthres (1) de terre dans l'Eubée, et le titre qu'il lui conféra d'ami et d'allié du peuple romain. Mais Sylla se justifie, dans ses *Commentaires*, de ces imputations. Cependant il vint à Larisse des ambassadeurs de Mithridate qui lui déclarèrent que ce prince acceptait toutes les conditions du traité, excepté celle qui regardait la Paphlagonie, dont il demandait à rester en possession, et qu'il ne pouvait consentir à donner les galères exigées par Sylla. « Que dites-vous, » leur répondit Sylla d'un ton de colère; Mithridate » veut conserver la Paphlagonie et refuse de livrer les » vaisseaux; lui que je devrais voir à mes pieds me » remercier de ce que je lui laisse cette main droite qui » a fait périr tant de Romains! il tiendra certes un au» tre langage quand je serai passé en Asie. Maintenant » qu'il vit dans le repos à Pergame, il peut à son aise » faire ses plans de campagne pour une guerre qu'il » n'a seulement pas vue. » Les ambassadeurs, effrayés, n'osèrent pas répliquer; et Archélaüs, prenant la main de Sylla et l'arrosant de ses larmes, vint à bout de l'adoucir par ses prières. Enfin, il lui persuada de le renvoyer auprès de Mithridate, en l'assurant qu'il lui ferait ratifier la paix aux conditions proposées; ou que, s'il ne pouvait l'obtenir, il se tuerait de sa propre main.

Sur cette parole, Sylla le laissa partir. En attendant son retour, il se jeta dans la Médique, et après l'avoir ravagée, il retourna dans la Macédoine, où Archélaüs, étant venu le rejoindre près de la ville de Philippes, lui annonça que tout irait bien, mais que Mithridate voulait

(1) Mesure de cent pieds, qu'on a souvent confondue mal à propos avec l'arpent.

absolument avoir une entrevue avec lui. Ce qui la lui faisait surtout désirer, c'était l'approche de Fimbria, qui, après avoir tué le consul Flaccus, un des chefs de la faction contraire, et défait quelques généraux de Mithridate, s'avançait contre le roi lui-même, qui, redoutant cette nouvelle attaque, préférait de se lier avec Sylla. Ils s'abouchèrent à Dardane, ville de la Troade : Mithridate avait avec lui deux cents vaisseaux, vingt mille hommes de pied, six mille chevaux et un grand nombre de chars armés de faux. Sylla n'avait amené que quatre cohortes et deux cents chevaux. Mithridate vint au-devant de Sylla et lui tendit la main, mais Sylla lui demanda, avant tout, s'il consentait à terminer la guerre aux conditions réglées par Archélaüs. Le roi gardant le silence : « Mithridate, reprit Sylla, ignorez-» vous que ceux qui ont des demandes à faire doivent » parler les premiers, et que les vainqueurs n'ont qu'à » les écouter en silence? » Mithridate entra dans une longue apologie et voulut rejeter les causes de cette guerre, en partie sur les dieux, en partie sur les Romains; mais Sylla l'interrompant : « J'avais, lui dit-il, » entendu dire depuis longtemps que Mithridate était » un prince très-éloquent, et je le reconnais aujourd'hui » moi-même en voyant avec quelle facilité il déguise, » sous des paroles spécieuses, les actions les plus » cruelles et les plus injustes. » Alors, lui reprochant avec amertume toutes ses perfidies, et l'ayant forcé d'en convenir, il lui demande une seconde fois s'il s'en tient aux articles arrêtés avec Archélaüs. Mithridate ayant répondu qu'il les ratifiait, Sylla lui rendit le salut et l'embrassa avec des témoignages d'affection; ensuite, ayant fait approcher les rois Nicomède et Ariobarzane, il les réconcilia avec lui. Mithridate, lui ayant remis les soixante-dix galères avec cinq cents hommes de trait, fit voile vers le Pont. Sylla sentait que ses soldats étaient mécontents de cette paix, et qu'ils ne voyaient pas sans indignation qu'un roi, le plus mortel ennemi de Rome, qui en un seul jour avait fait égorger cent cinquante mille Romains répandus dans l'Asie, s'en retournât paisiblement dans ses Etats, chargé des richesses et des

dépouilles de cette Asie qu'il avait pillée et accablée de contributions pendant quatre ans entiers. Mais il se justifiait auprès d'eux, en leur disant que si Fimbria et Mithridate s'étaient réunis contre lui, il n'aurait pu leur résister.

Il partit du lieu même de cette entrevue pour marcher contre Fimbria, qui était campé sous les murs de Thyatire; il plaça son camp près du sien, et fit travailler aux retranchements. Les soldats de Fimbria, sortant en simples tuniques, vont embrasser ceux de Sylla et les aident avec ardeur à faire leurs tranchées. Fimbria, qui vit ce changement et qui n'attendait aucune grâce de Sylla, qu'il regardait comme un ennemi implacable, se tua lui-même dans son camp. Sylla mit sur toute l'Asie une contribution commune de vingt mille talents (1); et outre cela il accabla les particuliers, en livrant leurs maisons à l'insolence des gens de guerre, qui y vivaient à discrétion. Il ordonna que chaque soldat recevrait par jour de son hôte quatre tétradrachmes, avec un souper pour lui et pour autant d'amis qu'il voudrait en amener; que chaque officier aurait par jour cinquante drachmes (2), avec une robe pour rester dans la maison et une autre pour paraître en public. Il partit ensuite d'Ephèse avec toute sa flotte, et entra le troisième jour dans le port du Pirée. Là, après s'être fait initier aux mystères, il prit pour lui la bibliothèque d'Apellicon de Téos, dans laquelle se trouvaient la plupart des ouvrages d'Aristote et de Théophraste, qui n'étaient pas encore fort répandus. On dit que cette bibliothèque ayant été portée à Rome, le grammairien Tyrannion mit en ordre et éclaircit plusieurs ouvrages de ces deux philosophes; qu'Andronicus de Rhodes, à qui il donna communication de ces manuscrits, les rendit publics et y ajouta les tables qu'on y voit maintenant. Car les anciens disciples du Lycée, gens d'esprit et de savoir, connaissaient d'ailleurs très-peu de traités d'Aristote et de Théophraste; et les copies qu'ils en avaient n'étaient

(1) Cent millions.
(2) Environ quarante-cinq livres.

pas correctes, parce que la succession de Nélée le Scepsien, à qui Théophraste avait laissé par testament tous ses ouvrages, passa à des ignorants, qui n'en firent aucun cas.

Sylla, pendant son séjour à Athènes, fut pris d'une douleur aux pieds, accompagnée d'engourdissement et de pesanteur, que Strabon appelle le bégayement de la goutte. Il se fit porter par mer à Edepse, pour prendre les bains chauds; là il passait les journées entières dans la société des acteurs et des musiciens. Un jour qu'il se promenait sur le bord de la mer, des pêcheurs lui offrirent de très-beaux poissons. Charmé de ce présent, il leur demanda d'où ils étaient. « De la ville » d'Halées, lui répondirent-ils. — Eh quoi, reprit Sylla, » reste-t-il encore quelqu'un de la ville d'Halées? » C'est qu'après la victoire d'Orchomène, en poursuivant les ennemis, il avait ruiné trois villes de la Béotie, Anthédon, Larymne et Halées. Les pêcheurs, effrayés, restèrent muets; mais Sylla leur dit, en souriant, de ne rien craindre et de s'en aller joyeusement : « Vous êtes » venus, ajouta-t-il, avec des intercesseurs puissants » qui ne méritent pas d'être refusés. » Ces paroles rendirent la confiance aux Haléens, et ils retournèrent habiter leur ville. Sylla, ayant traversé la Thessalie et la Macédoine, descendit vers la mer pour s'embarquer à Dyrrachium et passer de là à Brindes, avec une flotte de douze cents voiles. Près de Dyrrachium est la ville d'Apollonie, qui a dans son voisinage un lieu sacré qu'on appelle Nymphée, où, du milieu d'une vallée que couvrent de belles prairies il jaillit des sources de feu qui coulent continuellement. Ce fut là, dit-on, qu'on surprit un satyre endormi, tel que les sculpteurs et les peintres les représentent. Il fut conduit à Sylla et interrogé par divers interprètes, qui lui demandèrent son nom; mais il ne répondit rien d'articulé ni d'intelligible; sa voix n'était qu'un cri rude et sauvage qui tenait du hennissement du cheval et du bêlement du bouc. Sylla, saisi d'horreur, le fit ôter de sa présence.

Lorsqu'il fut prêt à embarquer ses troupes, il parut craindre que ses soldats, une fois arrivés en Italie, ne

voulussent se débander et se retirer chacun dans sa ville; mais ils vinrent tous d'eux-mêmes lui jurer qu'ils resteraient aux drapeaux, et qu'ils ne commettraient volontairement aucune violence dans l'Italie. Ensuite, sachant qu'il avait besoin de beaucoup d'argent, ils contribuèrent, chacun selon ses facultés, et lui apportèrent ce qu'ils avaient pu ramasser entre eux. Sylla ne voulut pas recevoir leur don; et, après avoir loué leur bonne volonté, après les avoir encouragés, il traversa la mer, pour aller, comme il le dit lui-même, contre quinze chefs de faction, qui tous étaient ses ennemis et avaient sous leurs ordres quatre cent cinquante cohortes. Mais les dieux lui donnèrent les présages les plus certains des succès qu'ils lui destinaient. En arrivant à Tarente, il fit un sacrifice, où le foie de la victime parut avoir la forme d'une couronne de laurier, d'où pendaient deux bandelettes. Peu de temps avant qu'il s'embarquât, on avait vu en plein jour, près du mont Éphéon, dans la Campanie, deux boucs d'une taille extraordinaire qui se battaient et faisaient les mêmes mouvements que des hommes qui combattent; mais ce n'était qu'un fantôme, qui, s'élevant peu à peu de terre, s'étendit dans les airs, et, comme ces spectres ténébreux qui paraissent quelquefois, se dissipa bientôt et s'évanouit. Peu de temps après, le jeune Marius et le consul Norbanus ayant amené dans ce même lieu deux puissantes armées, Sylla, sans se donner le temps de mettre ses troupes en bataille et de leur assigner aucun poste, sans autre moyen que l'ardeur et l'audace de ses soldats, défit ces deux généraux, les mit en fuite; et après avoir tué sept mille hommes à Norbanus, il l'obligea de se renfermer dans Capoue. Cette victoire, à ce qu'il dit lui-même, retint ses soldats auprès de lui, les empêcha de se retirer dans leurs villes, et leur inspira le plus grand mépris pour les armées ennemies, qui leur étaient cependant très-supérieures en nombre. Il ajoute que, dans la ville de Sylvium, un esclave de Pontius, transporté d'une fureur divine, vint au-devant de lui, et l'assura qu'il venait de la part de Bellone lui annoncer la victoire; mais que, s'il ne se hâtait, le Capitole serait brûlé:

ce qui arriva en effet le jour même que cet homme l'avait prédit, c'est-à-dire le six du mois appelé alors *quintilis*, et nommé depuis juillet.

Marcus Lucullus, un des lieutenants de Sylla, campé auprès de Fidentia avec seize cohortes, en avait cinquante à combattre : il se fiait assez à la bonne volonté de ses soldats; mais comme la plupart n'avaient pas d'armure complète, il balançait d'en venir aux mains avec l'ennemi. Pendant qu'il délibérait sans oser prendre son parti, il s'éleva tout à coup un vent doux et léger, qui, enlevant d'une prairie voisine une grande quantité de fleurs, les porta au milieu de ses troupes; il semblait qu'elles vinssent d'elles-mêmes se placer sur les boucliers et sur les casques des soldats, de manière qu'ils paraissaient aux yeux de l'autre armée couronnés de fleurs. Encouragés par cette espèce de prodige, ils tombèrent sur les ennemis avec tant de vigueur, qu'ils remportèrent une pleine victoire, leur tuèrent plus de dix-huit mille hommes et s'emparèrent de leur camp. Lucullus était frère de celui qui dans la suite vainquit Mithridate et Tigrane. Sylla, qui se voyait environné de plusieurs camps et d'armées très-nombreuses, se sentant inférieur en forces, eut recours à la ruse, et fit faire à Scipion, l'un des consuls, des propositions d'accommodement. Scipion s'y prêta, et ils eurent ensemble plusieurs conférences; mais Sylla trouvait toujours quelque prétexte pour traîner l'affaire en longueur, et pendant ce temps-là il travaillait à corrompre ses troupes par l'entremise de ses propres soldats, qui, comme leur général, étaient exercés à toutes sortes de ruses et de tromperies. Ils entrèrent dans le camp des ennemis, se mêlèrent avec eux, gagnèrent les uns par argent, les autres par des promesses, ceux-ci par des flatteries, et réussirent à les séduire. Enfin, Sylla s'étant approché de leur camp avec vingt cohortes, ses soldats saluèrent ceux de Scipion, qui leur rendirent le salut et vinrent se joindre à eux. Scipion, resté seul dans sa tente, fut pris et renvoyé. Sylla, qui s'était servi de ces vingt cohortes pour en attirer quarante dans ses filets, comme les oiseleurs font tomber les oiseaux

dans le piége par le moyen d'oiseaux privés, les emmena toutes dans son camp. Cet événement fit dire à Carbon, qu'ayant à combattre à la fois le lion et le renard qui habitaient dans l'âmé de Sylla, c'était le renard qui lui donnait le plus d'affaires.

Peu de temps après, le jeune Marius, campé auprès de Signium avec quatre-vingt-cinq cohortes, présenta la bataille à Sylla, qui lui-même avait la plus grande envie de combattre ce jour-là, d'après le songe qu'il avait eu la nuit précédente. Il avait cru voir le vieux Marius, mort depuis quelques années, qui avertissait son fils de se garder du lendemain, parce qu'il devait lui être funeste. Brûlant donc d'impatience d'en venir aux mains, il mande sur-le-champ Dolabella, qui était campé assez loin de lui. Les ennemis s'emparèrent des chemins et les gardèrent avec soin, pour empêcher cette jonction. Les troupes de Sylla voulurent les en déloger, afin d'ouvrir les passages à leurs camarades. Ils étaient déjà fatigués de ce travail et des combats qu'il fallait livrer, lorsqu'il survint une forte pluie qui leur ôta toutes leurs forces. Les officiers les voyant dans cet état allèrent trouver Sylla, et, lui montrant les soldats abattus par la fatigue et couchés à terre sur leurs boucliers, ils le prièrent de différer la bataille. Sylla y consentit, quoique avec peine, et donna l'ordre de camper. Ils commençaient à faire les retranchements, lorsque Marius s'avança fièrement à cheval jusqu'aux palissades, dans l'espérance de les surprendre en désordre et de les disperser facilement. Mais dans ce moment la Fortune vérifia le songe de Sylla. Ses soldats, irrités des bravades de Marius, interrompent leurs travaux, plantent leurs piques sur le bord du fossé, et, mettant l'épée à la main, ils fondent avec de grands cris sur les troupes ennemies, qui, après une légère résistance, tournèrent le dos; on en fit un grand carnage, et Marius s'enfuit à Préneste, dont il trouva les portes fermées; mais on lui jeta du haut des murs une corde dont il se lia, et il fut ainsi enlevé dans la ville. Quelques historiens, du nombre desquels est Fenestella, prétendent que Marius ne se trouva pas même à la bataille; qu'accablé de

lassitude et de ses longues veilles, après avoir donné le mot pour la bataille, il se coucha par terre sous un arbre et s'y endormit si profondément, qu'il ne fut réveillé qu'avec peine par le bruit de la déroute. Sylla écrit dans ses *Commentaires* qu'il ne perdit à cette action que vingt-trois hommes, qu'il en tua vingt mille et fit huit mille prisonniers. Il fut aussi heureux du côté de ses lieutenants Pompée, Crassus, Métellus et Servilius, qui tous, sans presque aucune perte, taillèrent en pièces des armées considérables. Carbon, le principal chef de la faction contraire, quitta la nuit son armée, et fit voile pour l'Afrique.

Le dernier ennemi que Sylla eut à combattre fut le Samnite Télésinus, qui, comme un athlète tout frais, tombant sur un adversaire fatigué de plusieurs combats, pensa le renverser et triompher de lui aux portes mêmes de Rome. Ce Télésinus, s'étant joint avec un Lucanien nommé Lamponius, avait rassemblé un corps de troupes assez nombreux et marchait en diligence vers Préneste, pour délivrer Marius, qui y était assiégé. Mais, informé que Sylla et Pompée venaient à grandes journées, le premier pour l'attaquer par devant, et l'autre pour le prendre par derrière, et se voyant près d'être pris entre deux armées, alors, en grand capitaine à qui des situations difficiles avaient donné une grande expérience, il décampe la nuit avec toute son armée, et marche droit à Rome, qui était sans défense et qu'il aurait pu emporter d'emblée. Mais à dix stades (1) de la porte Colline, il s'arrêta et passa la nuit devant les murailles, se glorifiant de sa hardiesse, et concevant de grandes espérances de ce qu'il avait donné le change à tant et à de si grands capitaines.

Le lendemain, à la pointe du jour, un grand nombre de jeunes gens des premières maisons de Rome étant sortis à cheval pour escarmoucher contre lui, il en tua plusieurs, et entre autres Appius Claudius, jeune homme aussi distingué par son courage que par sa naissance. Ces événements avaient jeté le trouble et

(1) Environ deux kilomètres.

l'effroi dans Rome; les femmes couraient dans les rues en jetant de grands cris, et se croyaient déjà prises d'assaut. Enfin, on vit arriver Balbus, à qui Sylla avait fait prendre les devants avec sept cents cavaliers. Il ne s'était arrêté que le temps nécessaire pour donner un peu de repos aux chevaux; et, ayant rebridé sur-le-champ, il accourait pour arrêter l'ennemi, lorsque parut Sylla, qui, après avoir fait prendre aux premiers arrivés quelque nourriture, les mit tout de suite en bataille. Torquatus et Dolabella le conjurèrent de ne pas s'exposer à tout perdre, en menant à l'ennemi des troupes excédées de fatigues; ils lui représentaient qu'il n'avait pas affaire à un Carbon, à un Marius, mais aux Samnites et aux Lucaniens, les deux peuples les plus belliqueux et les plus ardents ennemis des Romains. Sylla, sans écouter leurs représentations, ordonne aux trompettes de donner le signal, quoique le jour baissât et qu'on fût déjà à la dixième heure (1). Dans ce combat, un des plus rudes qu'on eût encore donnés durant cette guerre, l'aile droite, commandée par Crassus, remporta la victoire la plus complète. Sylla, voyant la gauche fort maltraitée et près de plier, vole à son secours, monté sur un cheval blanc plein d'ardeur et d'une vitesse extrême. Deux des ennemis le reconnurent et tendirent leurs javelines pour les lancer contre lui. Il ne s'en apercevait pas, mais son écuyer, qui les avait vus, donna au cheval un grand coup de fouet, qui hâta si à propos sa course, que les deux javelines rasèrent sa queue, et allèrent se ficher en terre. On dit que Sylla avait une petite figure d'or d'Apollon, qui venait de Delphes, et qu'il portait dans son sein à toutes ses batailles; qu'en cette occasion il la baisa affectueusement en lui adressant ces paroles : « Apollon Pythien, après avoir comblé d'honneurs et de gloire l'heureux Cornélius Sylla » dans tant de combats dont vous l'avez fait sortir victorieux, voudriez-vous le renverser aux portes mêmes » de sa patrie et l'y faire périr avec ses concitoyens? » Il avait à peine adressé au dieu cette prière, que, se je-

(1) Quatre heures du soir.

tant au milieu de ses soldats, il emploie tour à tour les prières et les menaces, il en saisit même quelques-uns pour les ramener au combat; mais il ne put empêcher la défaite entière de cette aile gauche, et il fut lui-même entraîné dans son camp par les fuyards, après avoir perdu plusieurs de ses officiers et de ses amis. Un grand nombre de Romains, sortis de la ville pour voir le combat, furent écrasés sous les pieds des hommes et des chevaux; déjà l'on croyait Rome perdue, et peu s'en fallut que ceux qui tenaient Marius enfermé dans Préneste ne levassent le siége; des soldats emportés jusque-là dans leur fuite pressaient Lucrétius Ofella, qui commandait ce siége, de se retirer promptement, parce que Sylla, disaient-ils, venait d'être tué, et que Rome était au pouvoir de l'ennemi.

Mais au milieu de la nuit il arriva au camp de Sylla des courriers envoyés par Crassus, qui venaient demander à souper pour lui et pour ses soldats. Il lui faisait dire en même temps qu'après avoir vaincu les ennemis, il les avait poursuivis jusqu'à Antemna, et qu'il était campé devant cette ville. Sylla, ayant appris en même temps que le plus grand nombre des ennemis avait péri, partit le lendemain pour Antemna à la pointe du jour. En chemin, il reçut des hérauts de la part de trois mille des ennemis qui se rendaient à lui et demandaient grâce. Sylla la leur promit, à condition qu'avant de venir le joindre, ils feraient aux ennemis quelque mal considérable. Ces trois mille hommes, comptant sur sa parole, se jetèrent sur leurs camarades, dont plusieurs se tuèrent les uns les autres. Mais Sylla ayant rassemblé tous ceux qui étaient restés de ces trois mille hommes et des autres jusqu'au nombre de six mille, les fit enfermer dans l'hippodrome et fit assembler le sénat dans le temple de Bellone. Il commençait à parler aux sénateurs, lorsque des soldats qui avaient reçu ses ordres, tombant sur ces six mille prisonniers, les massacrèrent. Les cris de tant de malheureux qu'on égorgeait à la fois dans un si petit espace devaient s'entendre au loin, les sénateurs en furent effrayés; et Sylla, continuant à leur parler avec le même sang-froid et le

même air de visage, leur dit de n'être attentifs qu'à son discours et de ne pas s'occuper de ce qui se passait au-dehors; que c'étaient quelques mauvais sujets qu'il faisait châtier. Ces paroles firent comprendre aux plus stupides des Romains qu'ils n'étaient pas affranchis de la tyrannie et qu'ils n'avaient fait que changer de tyran. Marius lui-même, qui dès le commencement s'était montré dur et cruel, n'avait fait que roidir son naturel, le pouvoir n'en avait pas changé le fond. Au contraire, Sylla, qui d'abord, usant de sa fortune en citoyen modéré, avait fait croire qu'on aurait en lui un chef favorable à la noblesse et protecteur du peuple; qui même dès sa jeunesse avait aimé la plaisanterie et s'était montré sensible à la pitié jusqu'à verser facilement des larmes, donna lieu par ses cruautés de reprocher aux grandes fortunes qu'elles changent les mœurs des hommes, qu'elles les rendent fiers, insolents et cruels. Mais est-ce un changement réel que la fortune produit dans le caractère, ou plutôt n'est-ce que le développement qu'une grande autorité donne à la méchanceté cachée au fond du cœur? C'est une question à traiter dans une autre sorte d'ouvrage.

Dès que Sylla eut commencé à faire couler le sang, il ne mit plus de bornes à sa cruauté et remplit la ville de meurtres dont on n'envisageait plus de terme. Une foule de citoyens furent les victimes de haines particulières; Sylla, qui n'avait pas personnellement à s'en plaindre, les sacrifiait au ressentiment de ses amis qu'il voulait obliger. Un jeune Romain, nommé Caïus Métellus, osa lui demander en plein sénat quel serait enfin le terme de tant de maux, et jusqu'où il se proposait de les pousser, afin qu'on sût au moins quand on n'aurait plus à en craindre de nouveaux. « Nous ne vous demandons » pas, ajouta-t-il, de sauver ceux que vous avez destinés » à la mort, mais de tirer de l'incertitude ceux que vous » avez résolu de sauver. » Sylla lui ayant répondu qu'il ne savait pas encore ceux qu'il laisserait vivre : « Eh » bien! reprit Métellus, déclarez-nous donc quels sont » ceux que vous voulez sacrifier. — C'est aussi ce que » je ferai, » repartit Sylla. Quelques historiens disent

que la dernière réplique ne fut pas de Métellus, mais d'un certain Aufidius, un des flatteurs de Sylla. Il commença donc par proscrire quatre-vingts citoyens, sans en avoir parlé à aucun des magistrats. Comme il vit que l'indignation était générale, il laissa passer un jour et publia une seconde proscription de deux cent vingt personnes, et une troisième de pareil nombre. Ayant ensuite harangué le peuple, il dit qu'il avait proscrit tous ceux dont il s'était souvenu; et que ceux qu'il avait oubliés, il les proscrirait à mesure qu'ils se présenteraient à sa mémoire. Il comprit dans ces listes fatales ceux qui avaient reçu et sauvé un proscrit, punissant de mort cet acte d'humanité, sans en excepter un frère, un fils ou un père. Il alla même jusqu'à payer un homicide deux talents (1), fût-ce un esclave qui eût tué son maître, ou un fils qui eût été l'assassin de son père. Mais ce qui parut le comble de l'injustice, c'est qu'il nota d'infamie les fils et les petits-fils des proscrits et qu'il confisqua leurs biens. Les proscriptions ne furent pas bornées à Rome; elles s'étendirent dans toutes les villes d'Italie. Il n'y eut ni temple des dieux, ni autel domestique et hospitalier, ni maison paternelle, qui ne fût souillée de meurtres. Les maris étaient égorgés sur le sein de leurs femmes, les enfants entre les bras de leurs mères; et le nombre des victimes sacrifiées à la colère ou à la haine n'égalait pas, à beaucoup près, le nombre de ceux que leurs richesses faisaient égorger. Aussi les assassins pouvaient-ils dire : « Celui-ci, » c'est sa belle maison qui l'a fait périr, celui-là ses » magnifiques jardins; cet autre, ses bains superbes. » Un Romain, nommé Quintus Aurélius, qui ne se mêlait de rien, et qui ne craignait pas d'avoir d'autre part aux malheurs publics que la compassion qu'il portait à ceux qui en étaient les victimes, étant allé sur la place, se mit à lire les noms des proscrits et y trouva le sien. « Malheureux que je suis, s'écria-t-il, c'est ma maison » d'Albe qui me poursuit! » Il eut à peine fait quelques pas, qu'un homme qui le suivait le massacra.

(1) Environ dix mille francs.

Cependant Marius, ayant été pris, se donna lui-même la mort; et Sylla, étant allé à Préneste, fit d'abord juger et exécuter chacun des habitants en particulier; mais, trouvant ensuite que ces formalités lui prenaient trop de temps, il les fit tous assembler dans un même lieu, au nombre de douze mille, et ils furent égorgés en sa présence. Il ne voulut faire grâce de la vie qu'à son hôte; mais cet homme lui dit, avec une grandeur d'âme admirable qu'il ne devrait jamais son salut au bourreau de sa patrie; et, s'étant jeté au milieu de ses compatriotes, il se fit tuer avec eux. Lucius Catilina donna dans ces proscriptions un exemple inouï de cruauté. Avant que la guerre fût terminée, il avait tué son frère de sa propre main, et quand Sylla eut commencé ses proscriptions, il le pria de remettre son frère au nombre des proscrits, comme s'il eût été vivant : ce que Sylla lui accorda volontiers. Catilina, pour reconnaître ce service, alla tuer un homme de la faction contraire, nommé Marcus Marius, et porta sa tête à Sylla, qui était dans la place publique sur son tribunal : après quoi il alla froidement laver ses mains dégouttantes de sang dans le vase d'eau lustrale qui était près de là, placé à la droite du temple d'Apollon.

Après tant de meurtres, rien ne révolta davantage que de voir Sylla se nommer lui-même dictateur et rétablir pour lui une dignité qui était suspendue à Rome depuis cent vingt ans. Il se fit donner une abolition générale du passé, et pour l'avenir le droit de vie et de mort, le pouvoir de confisquer les biens, de partager les terres, de bâtir des villes, d'en détruire d'autres, d'ôter et de donner les royaumes à son gré. Il vendait à l'encan les biens qu'il avait confisqués; du haut de son tribunal, il présidait lui-même à ces ventes, mais avec tant d'insolence et de despotisme, que les adjudications qu'il en faisait étaient encore plus odieuses que la confiscation même. Des courtisanes, des musiciens, des farceurs, des affranchis, qui étaient les plus scélérats des hommes, recevaient des pays entiers, ou tous les revenus d'une ville.

Lucrétius Ofella, celui qui avait pris Marius dans

Préneste, s'était mis sur les rangs pour le consulat; Sylla lui fit dire d'abord de se désister de sa poursuite; Lucrétius, qui se voyait soutenu par le peuple, se rendit sur la place et continua sa brigue; Sylla envoya un des centurions qui étaient toujours autour de lui et le fit tuer, pendant qu'assis sur son tribunal, dans le temple de Castor et de Pollux, il regardait d'en haut le meurtre. Le peuple, en tumulte, se saisit du centurion et le mena devant le tribunal; Sylla fit faire silence, déclara que c'était par son ordre que ce meurtre avait été commis, et qu'on eût à laisser le centurion tranquille.

Son triomphe, qui eut lieu vers ce temps-là, fut un des plus imposants par la magnificence et par la nouveauté des dépouilles des rois d'Asie; mais ce qui en fit le plus bel ornement et le spectacle le plus touchant, ce fut le grand nombre de bannis qui l'accompagnaient. Les premiers et les plus illustres personnages de Rome suivaient son char, couronnés de fleurs, et appelaient Sylla leur sauveur et leur père, à qui ils devaient leur retour dans leur patrie, et la satisfaction de revoir leurs enfants et leurs femmes. Quand la pompe du triomphe fut terminée, il fit, dans l'assemblée du peuple, l'apologie de sa conduite et rappela avec plus de soin les faveurs de la fortune que ses belles actions; il finit par ordonner qu'on lui donnât à l'avenir le surnom d'Heureux, *Felix* dans la langue latine. Métella, sa femme, étant accouchée d'un fils et d'une fille, il nomma le fils Faustus, et la fille Fausta, noms qui chez les Romains désignent ce qui est heureux et de bon augure; mais rien ne prouve davantage qu'il avait bien plus de confiance en son bonheur qu'en ses exploits, que de le voir, après avoir égorgé tant de milliers de citoyens, après avoir fait tant et de si grands changements dans la république, se démettre volontairement de la dictature (1), et rendre au peuple les élections consulaires. Il ne fut pas présent aux comices; mais il se tint tranquillement sur la place, confondu dans la foule et se

(1) L'an de Rome 675.

livrant à quiconque aurait voulu l'arrêter pour lui faire rendre compte de sa conduite. Dans cette élection il vit nommer consul, contre son avis, un homme audacieux, et son ennemi déclaré, qui le fut bien moins pour son mérite personnel que par la faveur de Pompée, que le peuple voulait obliger. Sylla, rencontrant Pompée, qui s'en retournait tout glorieux de sa victoire, l'appela : « Jeune homme, lui dit-il, c'est de votre part un grand » trait de politique que d'avoir fait nommer consul, » avant Catulus, le plus sage de nos citoyens, un homme » aussi emporté que Lépidus; mais prenez garde de » vous endormir, car vous avez donné des forces contre » vous-même à l'adversaire le plus dangereux. » Cette parole de Sylla eut l'air d'une prophétie; car Lépidus ne tarda pas à signaler son audace et à prendre les armes contre Pompée.

Sylla consacra à Hercule la dîme de ses biens, et à cette occasion il donna au peuple des festins magnifiques. Il y eut une telle abondance ou plutôt une telle profusion de mets, que chaque jour on jetait dans le Tibre une quantité prodigieuse de viandes, et qu'on y servit du vin de quarante ans, et de plus vieux encore. Au milieu de ces réjouissances, qui durèrent plusieurs jours, Métella mourut. Pendant sa maladie les prêtres défendirent à Sylla de la voir et de souiller sa maison par des funérailles. Il lui envoya donc un acte de divorce, et il la fit transporter encore vivante dans une autre maison. Observateur superstitieux de cette loi, il viola celle qu'il avait faite lui-même pour borner la dépense des funérailles, et n'épargna rien à celles de Métella. Il n'observa pas davantage les règlements pour la simplicité des repas, dont il était aussi l'auteur; et pour se consoler de son deuil, il passait les journées dans les débauches et dans les plaisirs.

Cette vie licencieuse nourrit en lui une maladie qui n'avait eu que de légers commencements; il fut longtemps à s'apercevoir qu'il s'était formé dans ses entrailles un abcès qui, ayant insensiblement pourri ses chairs, y engendra une si prodigieuse quantité de poux, que plusieurs personnes occupées nuit et jour à les lui ôter

ne pouvaient en épuiser la source, et que ce qu'on en ôtait n'était rien en comparaison de ce qui s'en reproduisait sans cesse : ses vêtements, ses bains, les linges dont on l'essuyait, sa table même, étaient comme inondés de ce flux intarissable de vermine, tant elle sortait avec abondance! Il avait beau se jeter plusieurs fois le jour dans le bain, se laver, se nettoyer le corps, toutes ces précautions ne servaient de rien; ses chairs se changeaient si promptement en pourriture, que tous les moyens dont on usait pour y remédier étaient inutiles, et que la quantité inconcevable de ces insectes résistait à tous les bains. On dit que, parmi les anciens, Acastus, fils de Pélias, et, dans des temps plus modernes, le poëte Alcman, Phérécide le théologien, Callisthène d'Olynthe pendant qu'il était en prison, et Mutius le jurisconsulte moururent de la même maladie; et s'il faut en citer d'autres qui, sans avoir rien fait de remarquable, ne laissent pas d'être connus, j'ajouterai Eunus, cet esclave fugitif qui suscita le premier la guerre des esclaves en Sicile, et qui, conduit prisonnier à Rome, y mourut de la maladie pédiculaire.

Sylla prévit sa mort, et l'annonça même en quelque sorte dans ses *Commentaires*; car deux jours avant que de mourir il mit la dernière main au vingt-deuxième livre, où il rapporte que les Chaldéens lui avaient prédit qu'après avoir mené une vie glorieuse il mourrait au plus haut point de sa prospérité. Il ajoute que son fils, mort peu de jours avant Métella, lui apparut en songe, vêtu d'une méchante robe, et que, s'approchant de lui, il l'avait pressé de terminer toutes ses affaires et de venir avec lui auprès de sa mère Métella, pour vivre avec elle en repos et libre de tout soin. Ce songe ne l'empêcha pas de s'occuper des affaires publiques : dix jours avant sa mort il apaisa une sédition qui s'était élevée entre les habitants de Dicéarchie, et leur donna des lois qui leur prescrivaient la manière dont ils devaient se gouverner. La veille même de sa mort, ayant su que le questeur Granius, qui devait au trésor public une somme considérable, différait de la payer et attendait sa mort pour en frustrer la république, il le fit venir

dans sa chambre, et ordonna à ses domestiques de le prendre et de l'étrangler. Dans les efforts que fit Sylla en criant et s'agitant avec violence, son abcès creva et il rendit une grande quantité de sang. Cette perte ayant épuisé ses forces, il passa une très-mauvaise nuit, et mourut le matin, laissant de Métella deux enfants en bas âge.

Il avait à peine expiré, que plusieurs citoyens se liguèrent avec le consul Lépidus pour empêcher qu'on ne lui fît les obsèques qui convenaient à un homme de son rang. Mais Pompée, quoiqu'il eût à se plaindre de Sylla, car il était le seul de ses amis qu'il n'eût pas nommé dans son testament, fit tant par ses prières et son crédit auprès des uns, par ses menaces auprès des autres, qu'il les obligea de renoncer à leur projet : ayant fait porter le corps à Rome, il assura à son convoi une entière liberté et fit rendre à Sylla tous les honneurs convenables. Les femmes, dit-on, apportèrent une si grande quantité d'aromates, qu'outre ceux qui étaient contenus dans deux cent dix corbeilles, on fit, avec du cinnanome et de l'encens le plus précieux, une statue de Sylla de grandeur naturelle, et celle d'un licteur qui portait les faisceaux devant lui. Le jour des funérailles, le temps fut dès le matin fort nébuleux, et faisait craindre une grosse pluie; on attendit jusqu'à la neuvième heure (1) pour enlever le corps : il ne fut pas plus tôt sur le bûcher, qu'il s'éleva un grand vent, qui excita rapidement la flamme, et tout le corps fut consumé avant qu'il tombât une goutte d'eau; mais dès que le bûcher commença à s'affaisser et le feu à s'amortir, il tomba une pluie abondante qui dura jusqu'à la nuit. Ainsi la Fortune parut avoir voulu lui être fidèle jusqu'à la fin de ses obsèques. Son tombeau est dans le champ de Mars; et l'on assure qu'il avait fait lui-même l'épitaphe qu'on y voit, et dont le sens est que personne n'avait jamais fait plus de bien que lui à ses amis ni plus de mal à ses ennemis.

(1) Trois heures après midi.



LUCULLUS.

Guerre contre Mithridate (73—66).

L'aïeul de Lucullus fut revêtu de la dignité consulaire : il eut pour oncle maternel Métellus, surnommé Numidicus. Son père fut convaincu de péculat, et Cécilia, sa mère, eut la réputation de ne pas mener une vie réglée. La première action d'éclat que fit Lucullus dans sa première jeunesse, avant qu'il eût exercé aucune charge et pris part aux affaires publiques, fut d'appeler en justice, pour cause de concussion, l'augure Servilius, l'accusateur de son père. Cette démarche lui fit le plus grand honneur, et l'on ne parlait dans Rome que de cette accusation, si glorieuse pour Lucullus : les Romains regardaient comme honorables les accusations qui n'avaient pas pour motif des ressentiments particuliers; et l'on aimait que les jeunes gens s'attachassent à la poursuite des coupables, comme les chiens généreux s'acharnent sur les bêtes sauvages. Cette affaire fut suivie de part et d'autre avec tant de chaleur et d'animosité, qu'on en vint à des voies de fait et qu'il y eut des gens blessés et tués dans les deux partis : Servilius fut absous.

Ce n'est pas que Lucullus manquât d'éloquence : il parlait même avec beaucoup de facilité l'une et l'autre langue. Sylla, qui avait composé les Mémoires de sa

vie, les lui dédia, comme à celui qui était le plus capable de les rédiger et de leur donner la forme de l'histoire. Son éloquence n'était pas seulement propre aux affaires; il ne se bornait pas à plaider dans les tribunaux, comme ces orateurs qui, tels que les thons

Qu'on voit, en se jouant, fendre l'azur des flots,

semblent se jouer dans les disputes du barreau; mais qui, hors de là,

Restent bientôt à sec et meurent d'ignorance.

Dès sa jeunesse il avait enrichi son esprit par la culture des lettres et des arts libéraux; et quand, dans un âge avancé, il voulut se reposer de ses longs travaux, comme d'autant de combats, il chercha un délassement honnête dans l'étude de la philosophie. Il sut, après le différend qu'il eut avec Pompée, réprimer et amortir à propos son ambition, pour donner l'essor à la partie contemplative de son âme. Outre ce que je viens de dire de son savoir, on en donne aussi pour preuve qu'étant encore assez jeune, et badinant un jour avec l'orateur Hortensius et l'historien Sisenna, il s'engagea à composer en vers ou en prose, dans la langue grecque ou dans la latine, suivant que le sort en déciderait, la guerre des Marses. Il fit de ce badinage une affaire sérieuse; le sort étant tombé sur la langue grecque, il écrivit en grec une histoire de la guerre des Marses, que nous avons encore.

Entre plusieurs marques d'amitié qu'il donna à son frère Marcus Lucullus, les Romains citent surtout la première. Quoiqu'il fût son aîné, il ne voulut point entrer dans les charges avant lui : il attendit que son frère eût atteint l'âge de les exercer; et cette preuve d'amour fraternel qui gagna tellement l'affection du peuple, que même en son absence il fut nommé édile avec son frère. Il servit fort jeune dans la guerre des Marses, où il fit éclater, en plusieurs occasions, son audace et sa prudence; mais ce fut surtout à cause de la douceur et de l'égalité de son caractère que Sylla voulut se l'attacher,

et qu'après avoir une fois essayé de ses services, il l'employa toujours dans les affaires les plus importantes, et en particulier pour la fabrication de la monnaie. Ce fut sous sa direction qu'on frappa, dans le Péloponèse, toute la monnaie dont on se servit pour la guerre contre Mithridate. On l'appelle de son nom la monnaie lucullienne, et elle eut longtemps cours dans les armées pour les besoins journaliers des soldats, parce que personne ne faisait difficulté de la recevoir. Quelque temps après, Sylla, au siége d'Athènes, plus fort du côté de la terre, était sur mer inférieur aux ennemis, qui lui coupaient les vivres. Il envoya donc Lucullus en Egypte et en Afrique, pour y prendre des vaisseaux et les lui amener. On était au fort de l'hiver. Lucullus s'embarqua néanmoins sur trois brigantins et autant de navires rhodiens, sans craindre ni les dangers d'une longue navigation ni les nombreux vaisseaux des ennemis, qui, maîtres de ces mers, croisaient de tous côtés. Malgré ces obstacles, il aborde à l'île de Crète, qu'il attire dans le parti de Sylla; passe à Cyrène, qu'il trouve agitée de guerres civiles et opprimée par des tyrans : il l'en délivre, et rétablit l'ancienne forme du gouvernement, en rappelant aux Cyrénéens un mot de Platon, qui avait été une espèce de prophétie. Ils avaient prié ce philosophe de leur donner des lois et de leur tracer un plan de république sage et modérée. Platon leur répondit qu'il était difficile de donner des lois à un peuple aussi heureux que l'étaient alors les Cyrénéens. Rien en effet n'est plus difficile à gouverner qu'un homme à qui tout prospère : est-il maltraité par la fortune, il se laisse conduire avec la plus grande facilité; et c'est ce qui rendit les Cyrénéens si dociles aux lois que Lucullus voulut leur prescrire.

De Cyrène, il fit voile pour l'Égypte, et dans son passage une partie de sa flotte lui fut enlevée par des corsaires. Il eut le bonheur de leur échapper et d'entrer dans Alexandrie avec le cortége le plus brillant. Toute la flotte royale était sortie à sa rencontre magnifiquement parée, comme elle a coutume d'aller au-devant du roi, lorsqu'il revient de quelque voyage. Le

jeune roi Ptolémée lui fit l'accueil le plus distingué : il lui donna sa table et un appartement dans son palais, ce qui n'avait jamais encore été fait pour aucun général étranger. Il ne régla point sa dépense sur le pied qu'elle était fixée pour les autres, elle fut quatre fois plus forte; mais Lucullus ne prit que ce qui lui était absolument nécessaire; il refusa même tous les présents que le roi lui avait destinés et qui valaient plus de quatre-vingts talents (1) : on dit aussi qu'il ne voulut aller voir ni Memphis ni aucune des autres merveilles de l'Égypte, qui sont si vantées partout; cette curiosité, disait-il, pouvait convenir à un homme oisif qui voyage pour son plaisir, et non à un capitaine qui avait laissé son général campé sous des tentes et près des retranchements ennemis. Ptolémée ne fit point alliance avec Sylla, de peur de s'attirer la guerre; mais il donna à Lucullus des vaisseaux d'escorte qui le ramenèrent en Cypre. Quand il fut près de s'embarquer, le roi lui donna les plus grands témoignages d'amitié; et en lui faisant ses derniers adieux il lui présenta une émeraude de grand prix, montée en or, que Lucullus refusa d'abord : mais Ptolémée lui ayant fait voir que son portrait était gravé sur cette pierre, il craignit, en la refusant, que le roi ne le soupçonnât de partir avec des dispositions hostiles et qu'on ne lui dressât des embûches sur mer; il l'accepta donc. Dans sa traversée, ayant rassemblé un grand nombre de vaisseaux de toutes les villes maritimes, excepté de celles qui partageaient avec les corsaires le fruit de leurs pirateries, il amena cette flotte en Cypre. Là, il apprit que les ennemis étaient cachés derrière quelques pointes de terre, pour le surprendre au passage. Alors il tira ses vaisseaux à terre et écrivit aux villes voisines de lui envoyer des vivres et les autres provisions nécessaires pour passer l'hiver, parce qu'il ne se rembarquerait qu'au printemps. Mais dès que le temps devint favorable il remit ses vaisseaux en mer, et s'embarqua; il eut la précaution de voguer le jour à voiles baissées et de cingler la nuit à pleines voiles; il

(1) Quatre cent mille livres.

arriva ainsi à Rhodes sans aucun accident. Les Rhodiens lui ayant fourni des vaisseaux, il persuada à ceux de Cos et de Gnide d'abandonner le roi Mithridate et de le suivre à son expédition contre les Samiens. Il alla en personne chasser de Chio la garnison que ce prince y avait mise, rendit la liberté aux Colophoniens et fit prisonnier leur tyran Épigonus.

Vers ce temps-là, Mithridate avait abandonné Pergame, et s'était renfermé dans Pitane, où Fimbria le tenait assiégé par terre. Ce prince, désespérant de pouvoir risquer une bataille contre ce général, homme audacieux et enflé de sa victoire, et ne voyant de ressource pour lui que du côté de la mer, rassembla de toutes parts ses différentes escadres. Fimbria, qui pénétra son dessein et qui manquait de vaisseaux, écrivit à Lucullus et le pria de lui amener sa flotte, pour l'aider à vaincre ce roi, le plus ardent et le plus redoutable ennemi des Romains. Il lui représentait, dans sa lettre, combien il était important de ne pas laisser échapper Mithridate, ce prix glorieux de tant de travaux et de tant de combats, lorsqu'ils le tenaient, pour ainsi dire, entre leurs mains et qu'il était venu lui-même se jeter dans leurs filets : s'il était pris, personne n'en retirerait plus de gloire que celui qui se serait opposé à sa fuite et qui l'aurait saisi au moment où il comptait se dérober à ses ennemis; ils partageaient tous deux l'honneur d'un si bel exploit, lui-même pour l'avoir obligé sur terre de prendre la fuite, et Lucullus pour lui avoir fermé sur mer le chemin de la retraite : un succès si glorieux effacerait, dans l'esprit des Romains, les victoires tant vantées de Sylla à Orchomène et à Chéronée.

Il n'y avait rien de si vraisemblable que ce que disait Fimbria; et il est visible que si Lucullus, qui se trouvait près de lui, eût suivi ce conseil et fût venu bloquer le port avec ses vaisseaux, la guerre était finie, et il aurait prévenu les maux sans nombre qu'elle causa dans la suite : mais, soit que Lucullus préférât aux avantages publics et particuliers qu'on lui offrait l'exécution fidèle des ordres de Sylla, dont il était lieutenant, ou qu'il eût en horreur Fimbria, qui, par une

ambition détestable, venait de se souiller du meurtre de son général et de son ami; soit enfin que, par une disposition particulière de la Providence divine, il épargnât Mithridate, afin de se réserver dans ce prince un adversaire digne de lui, il n'écouta point les propositions de Fimbria. Son refus donna à Mithridate le temps de s'échapper et de braver toutes les forces du général romain. Mais Lucullus eut la gloire de battre seul la flotte du roi, d'abord près de Lectum, promontoire de la Troade; ensuite, ayant su que Néoptolème était dans la rade de Ténédos avec une flotte plus nombreuse que la première, il prit seul les devants sur une galère rhodienne à cinq rangs de rames, commandée par un capitaine nommé Démagoras, plein de zèle pour les Romains et très-expérimenté dans les combats de mer. Néoptolème, voguant sur lui à force de rames, ordonne à son pilote de heurter de sa proue la galère ennemie : Démagoras, qui craignait le choc de cette galère capitaine, qui était fort pesante et armée d'éperons d'airain, n'osa pas l'attendre de front, et commanda à son pilote de revirer promptement et de lui présenter sa poupe; par ce moyen, le coup qu'elle reçut porta sur les parties basses qui sont toujours dans l'eau, et ne fut pas dangereux. Cependant les autres galères arrivèrent; et Lucullus, ayant ordonné à son pilote de retourner en avant la proue de sa galère, fit dans ce combat les actions les plus mémorables, mit les ennemis en fuite et donna longtemps la chasse à Néoptolème.

Après cette double victoire, il alla rejoindre Sylla, qui se préparait à partir de la Chersonèse; il assura son passage et transporta une partie de son armée. Quand Mithridate, après avoir obtenu la paix, se fut retiré dans le Pont, et que Sylla eut mis sur l'Asie une taxe de vingt mille talents (1), il chargea Lucullus de lever cette contribution et d'en faire frapper la monnaie au coin romain. La manière dont il exécuta une commission aussi odieuse que difficile fut pour ces villes une consolation de l'extrême dureté avec laquelle Sylla les

(1) Cent millions de notre monnaie.

avait traitées; il s'y montra non-seulement juste et désintéressé, mais encore plein de douceur et d'humanité. Les Mityléniens étaient en pleine rébellion contre lui; cependant il désirait qu'ils rentrassent en eux-mêmes, pour n'avoir qu'à les punir légèrement du tort qu'ils avaient eu de suivre le parti de Marius; mais, les voyant obstinés dans leur révolte, il les attaqua, les vainquit et les obligea de se renfermer dans leurs murailles. Pendant qu'il les y tenait assiégés, il se rembarqua en plein jour, et fit voile vers la ville d'Éléa; quand la nuit fut avancée, il revint très-secrètement et se mit en embuscade près de la ville. Le lendemain, ceux de Mitylène sortirent avec autant de désordre que d'audace pour aller piller son camp, qu'ils comptaient trouver abandonné : quand il les vit assez près, il tomba brusquement sur eux, en fit un grand nombre prisonniers, en tua cinq cents qui voulurent se défendre, leur prit six mille esclaves et un butin immense.

Lucullus n'eut aucune part aux maux innombrables et de toutes espèces dont Marius et Sylla accablèrent l'Italie; il en fut préservé par une faveur particulière de la Providence, qui le retint longtemps en Asie. Malgré son absence, il ne conserva pas moins de crédit auprès de Sylla qu'aucun autre des amis de ce dictateur. J'ai déjà dit que Sylla lui avait dédié ses *Commentaires*, comme un témoignage de son amitié; en mourant, il lui confia la tutelle de son fils, le préférant à Pompée lui-même : préférence qui paraît avoir été le premier germe de la jalousie et des différends qui éclatèrent depuis entre eux; ils étaient alors tous deux jeunes, tous deux également enflammés du désir de la gloire. Peu de temps après la mort de Sylla, Lucullus fut nommé consul avec Marcus Cotta, vers la cent soixante-seizième olympiade. Plusieurs généraux proposèrent de recommencer la guerre contre Mithridate, et le consul Cotta dit lui-même qu'elle n'était pas éteinte, mais seulement assoupie. Aussi Lucullus fut-il très-affligé que, dans le partage des provinces, le sort lui eût fait échoir celle de la Gaule cisalpine, qui n'offrait aucun exploit considérable à faire; il était d'ailleurs vivement aiguillonné par la gloire que

Pompée acquérait en Espagne; et il voyait avec chagrin que si cette guerre d'Espagne se terminait bientôt, Pompée serait infailliblement préféré à tous les autres généraux pour aller continuer celle de Mithridate : aussi Pompée ayant écrit au sénat pour demander de l'argent, en menaçant, si on lui en refusait, de laisser là l'Espagne et Sertorius et de ramener son armée en Italie, Lucullus s'employa avec la plus grande ardeur pour lui en faire accorder et lui ôter tout prétexte de revenir en Italie pendant son consulat. Il voyait que Pompée, s'il revenait avec une si grande armée, serait le maître dans Rome; d'ailleurs le tribun Céthégus, qui dominait alors dans la ville, parce qu'il ne disait et ne faisait que ce qui pouvait plaire au peuple, avait une haine particulière contre Lucullus, qui, détestant sa vie criminelle et ses débauches crapuleuses, lui était ouvertement opposé : un autre tribun, nommé Lucius Quintius, voulait faire casser les ordonnances de Sylla; il cherchait à porter le désordre dans les affaires et à troubler la tranquillité dont jouissait alors la république. Lucullus, et par les remontrances particulières qu'il lui fit et par les avis sages qu'il lui donna publiquement, lui persuada de se désister de son entreprise; et, en traitant avec toute la douceur et toute l'adresse possibles une maladie naissante qui pouvait avoir les plus funestes suites, il amortit une ambition qui menaçait la sûreté publique.

Cependant on apprit qu'Octavius, qui commandait dans la Cilicie, venait de mourir. Cette nouvelle réveilla l'ambition de plusieurs concurrents qui aspiraient à ce gouvernement, et qui, persuadés que le crédit de Céthégus le ferait obtenir à celui qu'il voudrait, lui firent assidûment leur cour. Lucullus ne faisait pas grand cas de la Cilicie en elle-même; mais, considérant que s'il l'obtenait, son voisinage de la Cappadoce lui ferait décerner, préférablement à tout autre, la conduite de la guerre contre Mithridate, il mit tout en œuvre afin que ce gouvernement ne fût pas donné à un autre qu'à lui. Le peuple, persuadé d'ailleurs qu'il n'y avait personne qui pût mieux que lui terminer la guerre con-

tre Mithridate, lui en confia le commandement : Pompée combattait contre Sertorius ; Métellus était cassé de vieillesse : et c'était les deux seuls généraux qui pussent rivaliser avec Lucullus pour ce commandement. Cependant Cotta, l'autre consul, fit au sénat de si vives instances, qu'il fut envoyé, avec une flotte, pour garder la Propontide et défendre la Bithynie.

Lucullus ayant levé une légion à Rome passa tout de suite en Asie, où il prit le commandement des troupes qui lui étaient destinées. Il les trouva depuis longtemps corrompues par la mollesse et par l'avarice. Les bandes fimbriennes surtout avaient, outre ces vices, une habitude de vivre dans l'anarchie qui les rendait très-difficiles à gouverner. Elles avaient, à l'instigation de Fimbria, tué le consnl Faccus, leur général, et ensuite livré Fimbria lui-même à Sylla; elles étaient composées d'hommes audacieux, sans frein et sans loi, mais plein de bravoure, endurcis aux travaux et expérimentés dans la guerre. Cependant Lucullus eut en peu de temps réprimé leur audace et ramené à la discipline toutes les autres troupes, qui éprouvaient sans doute pour la première fois ce que c'est qu'un bon et véritable capitaine; jusqu'alors elles avaient été flattées par leurs généraux, qui ne leur commandaient que ce qui pouvait leur plaire.

Quant aux ennemis, voici quelle était la situation de leurs affaires. Mithridate, qui, fier et avantageux, avait d'abord attaqué les Romains avec un vain appareil, dénué de puissance réelle, mais imposant par son éclat, comme les déclamations des sophistes, était devenu, par ses défaites honteuses, un objet de mépris et de risée. Ses pertes l'avaient corrigé; et lorsqu'il voulut recommencer la guerre, il réduisit ce fastueux appareil à de véritables forces. Il retrancha cette multitude confuse de nations diverses, ces menaces de barbares si différents par leur langage, ces armes enrichies d'or et de pierreries, qui sont le prix du vainqueur, et non la force de ceux qui les portent. Il fit forger des épées à la romaine et des boucliers forts et pesants; rassembla des chevaux, qu'il choisit bien dressés plutôt que magnifi-

quement parés; mit sur pied cent vingt mille hommes d'infanterie, disciplinés comme les Romains, et seize mille chevaux, outre cent chars attelés de quatre chevaux et armés de faux. Enfin, il équipa des vaisseaux qui, au lieu de ces pavillons dorés, de ces bains, de ces appartements de femmes, meublés voluptueusement, étaient remplis d'armes, de traits et d'argent pour la solde des troupes. Avec cet armement formidable, il se jeta dans la Bithynie, dont les villes s'empressèrent de lui ouvrir leurs portes (1); leur exemple fut suivi par celles d'Asie, qui, retombées dans leurs anciens maux, souffraient, de la part des usuriers et des fermiers romains, des vexations insupportables. Lucullus les chassa dans la suite, comme des harpies qui enlevaient à ces peuples malheureux toute leur nourriture : alors il s'efforça par ses remontrances de modérer leur rapacité; et par là il prévint le soulèvement de ces peuples, qui ne cherchaient presque tous qu'à secouer le joug des Romains.

Pendant que Lucullus était retenu par ces soins, Cotta, qui crut que c'était pour lui une occasion favorable de se signaler, se disposa à combattre contre Mithridate. Il apprenait de plusieurs côtés que Lucullus approchait, qu'il était déjà dans la Phrygie : croyant donc tenir le triomphe dans ses mains, et ne voulant pas que son collègue en partageât avec lui l'honneur, il se hâta de donner la bataille. Mais, vaincu sur terre et sur mer, il perdit dans une de ces actions soixante galères avec tout l'équipage, et dans l'autre il eut quatre mille hommes de tués. Enfermé et assiégé dans Chalcédoine (2), il n'eut plus d'espérance que dans Lucullus. On conseillait à celui-ci de laisser là le consul et d'entrer sur-le-champ dans les Etats de Mithridate, qu'il trouverait sans défense. C'était surtout le langage des soldats, indignés que Cotta, après s'être perdu lui-même par sa témérité et avoir fait périr une partie de l'armée, les empêchât de remporter une victoire qui

(1) A l'Occident de l'Asie, vis-à-vis de la Thrace, sur le Pont-Euxin.

(2) Ville de la Bithynie, sur le Bosphore.

s'offrait à eux sans combat. Lucullus, dans le discours qu'il fit à cette occasion, dit à ses soldats qu'il aimait mieux sauver un Romain, que d'acquérir tout ce qui était aux ennemis. Archélaüs, qui, après avoir combattu en Béotie comme lieutenant de Mithridate, l'avait abandonné pour embrasser le parti des Romains, assurait Lucullus qu'aussitôt qu'il se montrerait dans le Pont, toutes les villes se rendraient à lui : « Je ne suis pas, » lui dit Lucullus, plus timide que les chasseurs; et je » ne laisserai pas les bêtes pour courir au gîte qu'elles » ont quitté. » Aussitôt il marche contre Mithridate avec trente mille hommes de pied et deux mille cinq cents chevaux. Mais, quand il fut à portée de découvrir les ennemis, étonné de leur grand nombre, il voulut éviter le combat et gagner du temps, lorsqu'un certain Marius, que Sertorius avait envoyé d'Espagne à Mithridate avec quelques troupes, étant venu au-devant de lui et l'ayant provoqué, il mit ses troupes en bataille, dans le dessein de combattre.

Comme on était sur le point de charger, tout à coup, sans qu'il parût aucun changement dans l'air, le ciel s'entr'ouvrit, et l'on vit tomber entre les deux armées un grand corps enflammé, qui avait la forme d'un tonneau et la couleur d'argent fondu; les deux partis, également effrayés de ce prodige, se séparèrent sans combattre. Ce phénomène parut, dit-on, dans un endroit de la Phrygie appelé Otries. Mais Lucullus, considérant qu'il n'y avait point de provisions ni de richesses qui pussent suffire longtemps à entretenir une armée aussi nombreuse que celle de Mithridate, surtout en présence de l'ennemi, se fit amener un des prisonniers, à qui il demanda combien ils étaient dans chaque tente, et quelle quantité de blé il avait laissée dans la sienne. Le pri-onnier ayant répondu à ces questions, il le renvoya, en fit venir un second et un troisième, qu'il interrogea comme le premier. Alors comparant la quantité de blé avec le nombre de soldats que Mithridate avait à nourrir, il reconnut que les ennemis manqueraient de vivres dans trois ou quatre jours. Il s'arrêta lonc à son premier dessein de gagner du temps; et,

ayant fait porter dans son camp une grande quantité de blé, il attendit, avec ces provisions abondantes, les occasions que pourrait lui fournir la disette des ennemis.

Cependant Mithridate cherchait à surprendre la villle de Cyzique, déjà affaiblie par le combat de Chalcédoine, où elle avait perdu trois mille hommes et dix vaisseaux. Mais voulant cacher sa marche à Lucullus, il décampe après souper, par une nuit obscure et pluvieuse, et fait une si grande diligence, qu'il arrive devant Cyzique à la pointe du jour, et pose son camp sur la colline d'Adrastie. Lucullus, qui avait eu avis de son départ s'était mis à sa poursuite, et, content de n'avoir pas donné en désordre, pendant la nuit, dans les ennemis, il campa près d'un bourg nommé Thracia, dans un poste placé fort à propos sur les chemins par où les ennemis devaient faire venir leurs vivres. Prévoyant donc ce qui devait arriver, il ne crut pas devoir le cacher à ses soldats : dès qu'ils eurent assis et fortifié leur camp, il les assembla, et leur annonça avec complaisance que dans peu de jours il leur livrerait une victoire qui ne leur coûterait pas une goutte de sang. Mithridate avait partagé son armée en dix camps qui investissaient la ville du côté de la terre; et par mer il avait fermé avec ses vaisseaux les deux extrémités du détroit, qui sépare la ville de la terre ferme. Les Cyzicéniens, bloqués ainsi des deux côtés, étaient résolus de tout braver et de tout souffrir pour rester fidèles aux Romains; mais ils ignoraient où était Lucullus, et, ne recevant aucune nouvelle de lui, ils étaient dans la plus vive inquiétude. Cependant ils avaient son camp sous leurs yeux et le voyaient de leurs murailles; mais ils étaient trompés par les soldats de Mithridate, qui leur montraient les Romains campés sur des hauteurs, et leur disaient : » Voyez-vous là ces troupes? C'est une armée de Mèdes » et d'Arméniens que Tigrane a envoyée au secours de » Mithridate. » Les habitants en étaient consternés; et se voyant environnés de cette multitude innombrable d'ennemis, ils n'espéraient pas que l'arrivée de Lucullus pût leur être d'aucun secours. Cependant Démonax, qui leur fut envoyé par Archélaüs, leur porta la pre-

mière nouvelle que Lucullus était auprès d'eux. D'abord ils n'en voulurent rien croire et s'imaginèrent que c'était une fausse nouvelle qu'on leur donnait pour soutenir leur courage. Dans ce moment, un jeune prisonnier, qui s'était échappé des mains des ennemis, arrive dans la ville; ils lui demandent où l'on disait qu'était Lucullus; le jeune homme se mit à rire, croyant qu'ils plaisantaient; mais voyant enfin qu'ils parlaient sérieusement, il leur montra de la main le camp des Romains : ce qui ranima leur confiance.

Il y a près de Cyzique un lac appelé Dascylitide, qui porte d'assez grands bateaux. Lucullus, ayant pris le plus grand des siens, et l'ayant fait conduire sur un chariot jusqu'à la mer, y fit monter autant de soldats qu'il en pouvait contenir, et l'envoya à Cyzique. A la faveur de la nuit, ils passèrent sans être aperçus, et entrèrent dans la ville. Il parut que les dieux, touchés du courage des Cyzicéniens, voulurent encore augmenter leur courage par plusieurs signes frappants et en particulier par celui-ci. La fête de Proserpine approchait; et les habitants, qui n'avaient pas de génisse noire, victime d'usage pour le sacrifice de cette fête, en firent une de pâte et la présentèrent à l'autel. Celle qui était consacrée, et qu'on nourrissait pour la déesse, avait, comme les autres troupeaux des Cyzicéniens, ses pâturages dans la terre ferme. Le jour de la fête, elle quitta le troupeau, traversa seule à la nage le bras de mer, entra dans la ville, et se présenta d'elle-même pour le sacrifice. La déesse apparut en songe à Aristagoras, greffier de la ville. « Je viens moi-même, lui » dit-elle, et j'amène le joueur de flûte de Libye contre » la trompette du Pont; dis à tes concitoyens d'avoir bon » courage. » Les Cyzicéniens furent fort surpris de cet oracle, dont ils ne comprenaient pas le sens; mais le lendemain il se leva dès le point du jour un vent impétueux qui souleva les vagues de la mer. Les machines du roi, ouvrages admirables de Niconidas le Thessalien, qui étaient déjà près des murailles, annoncèrent, par le bruit et le craquement qu'elles firent, ce qui allait arriver. Il survint un vent du midi qui souffla avec

tant de violence, qu'en moins d'une heure il brisa toutes les machines et renversa une tour de bois haute de cent coudées. On raconte encore qu'à Ilium, Minerve apparut à plusieurs habitants pendant leur sommeil : elle était couverte de sueur, et, leur montrant une partie de son voile qui était déchiré, elle leur dit qu'elle venait de secourir les Cyzicéniens. Les habitants d'Ilium montraient une colonne et une inscription qui attestaient ce prodige.

Mithridate, trompé par ses généraux, ignorait encore la famine qui régnait dans son camp ; et il voyait avec douleur l'inutilité de ses efforts pour réduire Cyzique. Mais, quand il eut appris que ses soldats, par la disette extrême qu'ils souffraient, étaient réduits à se nourrir de chair humaine, l'ambition qui l'avait fait s'opiniâtrer à ce siége s'évanouit aussitôt. Lucullus ne lui faisait pas une guerre d'ostentation, et, pour ainsi dire, de théâtre ; il lui marchait réellement sur le ventre, et prenait si bien ses mesures qu'il lui coupait les vivres de tous les côtés. Mithridate donc, voulant profiter du temps que Lucullus assiégeait un château voisin, envoya promptement en Bithynie presque toute sa cavalerie, ses bêtes de somme et ceux de ses gens de pied qui lui étaient le moins utiles. Lucullus, informé de leur départ, retourne la nuit dans son camp, et, le lendemain matin, malgré la rigueur de l'hiver, il prend dix cohortes avec toute sa cavalerie et se met à leur poursuite. La neige et le froid rendaient la marche si difficile, que plusieurs de ses soldats furent obligés de rester derrière. Il continua sa route avec les autres, et ayant atteint les ennemis près du fleuve Rhyndacus, il les attaqua et les mit dans une déroute si complète, que les femmes mêmes d'Apollonie, sortant de la ville, vinrent piller le bagage et dépouiller les morts, qui étaient en très-grand nombre. On fit quinze mille prisonniers ; il y eut six mille chevaux de pris, avec une quantité innombrable de bêtes de somme. Lucullus, en ramenant un si riche butin dans son camp, passa devant celui des ennemis. Je m'étonne que l'historien Salluste ait dit que les Romains virent alors des chameaux pour

la première fois. Avaient-ils pu, longtemps auparavant, vaincre Antiochus sous les ordres de Scipion, et, tout récemment encore, battre Archélaüs à Orchomène et à Chéronée, sans avoir vu de ces animaux?

Dès ce moment Mithridate ne songea plus qu'à prendre au plus tôt la fuite; et, pour amuser Lucullus, en l'attirant d'un autre côté, il envoya dans la mer de Grèce Aristonicus, le commandant de sa flotte, qui était sur le point de s'embarquer, lorsqu'il fut trahi et livré à Lucullus, avec dix mille pièces d'or qu'il portait pour corrompre une partie de l'armée romaine. Alors Mithridate prit le parti de s'enfuir par mer, et laissa ses généraux ramener l'armée de terre. Lucullus les poursuivit, et, les ayant atteints près du Granique, il en tua vingt mille et fit un grand nombre de prisonniers. On assure que dans cette guerre il ne périt guère moins de trois cent mille hommes, tant des soldats que des gens qui suivaient l'armée. Lucullus revint tout de suite à Cyzique, où il jouit du plaisir de l'avoir sauvée et des honneurs qu'on lui prodigua. Il alla ensuite sur les côtes de l'Hellespont pour y rassembler une flotte; il descendit dans la Troade, où on lui dressa une tente dans le temple de Vénus. La nuit, pendant son sommeil, il crut voir la déesse se pencher sur sa tête, et lui dire :

Quoi, tu dors, fier lion, auprès de cerfs timides?

Il se lève aussitôt, et, appelant ses amis, quoiqu'il fût encore nuit, il leur raconte sa vision. En même temps il arrive des gens d'Ilium pour lui dire qu'on avait aperçu près du port des Grecs treize galères de la flotte du roi qui faisaient voile vers Lemnos.

Il s'embarque à l'instant, va s'emparer de ces galères et tue Isidore, leur commandant; de là il cingle vers les autres, qui étaient à l'ancre dans la rade. A son approche, les capitaines rangèrent leurs vaisseaux le long du rivage, et, combattant de dessus le tillac, ils blessèrent plusieurs soldats de Lucullus. La nature du lieu ne lui permettait pas de les envelopper, et ses galères, toujours agitées par les flots, ne pouvaient pas forcer

les vaisseaux ennemis, qui étaient solidement appuyés contre la côte. Il découvrit enfin un endroit par où l'on pouvait descendre dans l'île, et y débarqua ses meilleurs soldats, qui, chargeant les ennemis par derrière, en tuèrent un grand nombre et forcèrent les autres de couper les câbles qui attachaient leurs vaisseaux au rivage; mais, en s'éloignant de la terre, ces navires se heurtaient, se froissaient les uns les autres, ou allaient donner contre les éperons des galères de Lucullus. Il se fit là un grand carnage et beaucoup de prisonniers, entre autres ce Marius que Sertorius avait envoyé d'Espagne à Mithridate. Il était borgne, et Lucullus, au moment de l'attaque, avait défendu à ses soldats de tuer aucun borgne, parce qu'il voulait faire mourir Marius avec toute l'ignominie qu'il méritait.

Lucullus, débarrassé de ces obstacles, se remet sans différer à la poursuite de Mithridate, qu'il espérait trouver encore en Bithynie, gardé comme à vue par Voconius, son lieutenant, qu'il avait envoyé à Nicomédie (1) avec des vaisseaux, pour s'opposer à sa fuite; mais Voconius, ayant perdu beaucoup de temps à se faire initier aux mystères de Samothrace et à célébrer des fêtes, donna le temps à Mithridate de s'échapper avec sa flotte et de fuir à toutes voiles vers le Pont, avant le retour de Lucullus. Accueilli, dans sa fuite, d'une violente tempête, il vit une partie de ses vaisseaux, ou emportés ou coulés à fond; et pendant plusieurs jours toute la côte fut couverte des débris de son naufrage, que les vagues y apportaient. Pour lui, il montait un vaisseau de charge, que, dans une si furieuse tempête, les pilotes ne pouvaient approcher du rivage, à cause de sa grandeur, ni tenir à la mer, tant il était pesant, et faisait eau de tous côtés! Il prit donc le parti de passer sur un brigantin et de confier sa maison à des pirates, qui, contre toute espérance et à travers mille dangers, le débarquèrent à Héraclée, ville du Pont. Lucullus, en cette occasion, avait écrit au sénat avec une confiance présomptueuse que les dieux voulu-

(1) Grande ville de la Bithynie, près les bords de la Propontide.

rent bien lui pardonner. Le sénat avait ordonné qu'on prît du trésor public trois mille talents (1), pour équiper une flotte qui servirait dans cette guerre. Lucullus écrivit pour empêcher l'exécution de ce décret; et dans sa lettre, il disait, d'un ton avantageux, que sans tant d'appareil et de dépense, et avec les seuls vaisseaux des alliés, il chasserait Mithridate de la mer; il l'avait promis, et il le fit, aidé de la protection des dieux. Cette tempête fut, dit-on, un effet de la vengeance de Diane, qui punit les troupes de Mithridate d'avoir pillé son temple dans la ville de Priapus et d'en avoir enlevé sa statue.

On conseillait à Lucullus de remettre à un autre temps la continuation de la guerre; mais, rejetant ces conseils timides, il traversa la Bithynie et la Galatie, et entra dans le royaume de Pont, où d'abord il éprouva une si grande disette, qu'il se fit suivre par trente mille Galates, qui portaient chacun un médimne de blé; mais en pénétrant dans le pays, où tout pliait devant lui, il se trouva dans une telle abondance, que dans son camp un bœuf ne coûtait qu'une drachme (2), et un esclave, quatre; pour le reste du butin, on en faisait si peu de cas, qu'il était ou abandonné ou dissipé, et qu'on ne trouvait rien à vendre, tout le monde étant abondamment pourvu. Dans les courses que fit la cavalerie jusqu'à Thémiscyre et jusqu'aux plaines qu'arrose le Thermodon, elle ne s'arrêtait que le temps nécessaire pour ravager le pays; de là les plaintes des soldats contre Lucullus, à qui ils reprochaient de recevoir toutes les villes à composition et de n'en prendre aucune de force pour les enrichir du pillage. « Aujourd'hui même, disaient-ils, cette ville d'Amisus, si florissante et si riche, qu'il serait si facile de prendre, pour peu qu'on voulût en presser le siége, il nous fait passer tranquillement le long de ses murailles, et nous traîne dans les déserts des Tibarènes et des Chaldéens, pour combattre Mithridate. »

(1) Quinze millions.
(2) Quatre-vingt-dix centimes.

Lucullus ne donnait aucune attention à ces plaintes; il les méprisait même, ne se doutant point que ses soldats pussent jamais se porter à ce degré de fureur qu'ils firent éclater dans la suite. Il se justifiait plutôt auprès de ceux qui, l'accusant de lenteur, le blâmaient de s'arrêter trop longtemps devant des bourgs et des villes de nulle importance et de laisser cependant Mithridate se fortifier. « C'est précisément, leur disait-il, » ce que je veux; je m'arrête à dessein pour lui donner le temps d'augmenter encore ses forces, de rassembler une armée nombreuse qui lui donne la confiance de nous attendre et de ne pas fuir à mesure » que nous approchons. Ne voyez-vous pas qu'il a derrière lui un désert immense? Près de lui est le Caucase » et plusieurs hautes montagnes capables de cacher et » de recéler dix mille rois qui voudraient éviter de » combattre. Du pays des Cabires, il n'y a que quelques » journées de chemin jusqu'en Arménie, où tient sa » cour Tigrane, ce roi des rois, qui possède une si » grande puissance, qu'il enlève l'Asie aux Parthes, » qu'il transporte des villes grecques jusque dans la » Médie, qu'il a soumis la Palestine et la Syrie, détruit » les successeurs de Séleucus et emmené leurs femmes » et leurs filles captives; il est l'allié, le gendre de Mithridate; lorsqu'il l'aura reçu comme suppliant, pensez-vous qu'il l'abandonnera et qu'il ne nous fera pas » la guerre? En nous hâtant de chasser Mithridate, nous » courons risque d'attirer sur nous Tigrane, qui depuis » longtemps cherche un prétexte pour nous attaquer, » et qui n'en pourrait avoir de plus honnête que de » secourir un roi son allié, qu'il verrait réduit à implorer son assistance. Devons-nous procurer nous-mêmes à Mithridate cet avantage? Devons-nous lui » enseigner ce qu'il ignore? lui apprendre à qui il doit » se joindre pour nous faire la guerre? devons-nous » enfin le forcer, malgré lui, à une démarche qu'il croit » honteuse, à s'aller jeter entre les bras de Tigrane? » Ne faut-il pas plutôt lui donner le temps de rassembler assez de ses propres forces pour qu'il reprenne » confiance, afin que nous ayons à combattre les Col-

» chiens, les Tibarènes et les Cappadociens, plutôt que » les Arméniens et les Mèdes? »

D'après ces vues, Lucullus s'arrêta longtemps devant la ville d'Amisus, dont il ne pressait point le siége; quand l'hiver fut passé, il en laissa la conduite à Muréna, et marcha contre Mithridate, qui, campé dans le pays des Cabires, avait formé le plan d'y attendre les Romains avec une armée de quarante mille hommes de pied et de quatre mille chevaux, dans lesquels il avait la plus grande confiance. Il passa donc le fleuve Lycus (1), et présenta la bataille à Lucullus. Il y eut d'abord quelques escarmouches de cavalerie, dans lesquelles les Romains prirent la fuite. Pomponius, officier de réputation, fut blessé, pris et conduit à Mithridate, qui, le voyant très-mal de ses blessures, lui dit : « Si je te fais guérir, » deviendras-tu mon ami? — Oui, lui répondit Pom- » ponius, si vous faites la paix avec les Romains; sinon » je resterai votre ennemi. » Mithridate admira son courage et ne l'en traita pas plus mal. Lucullus craignait de tenir la plaine, parce que les ennemis lui étaient supérieurs en cavalerie; d'un autre côté, il n'osait se risquer dans le chemin des montagnes, qui était long, couvert de bois et difficile. Dans l'incertitude où il était, on lui amena quelques Grecs qu'on avait trouvés par hasard dans une caverne où ils s'étaient retirés. Artémidore, le plus âgé d'entre eux, s'offrit à conduire les Romains dans un lieu très-sur pour un camp, et protégé par un fort qui dominait la ville de Cabires. Lucullus, se fiant à sa parole, fit allumer beaucoup de feux dans son camp, et en partit dès que la nuit fut venue. Il passa les détroits sans accident et s'établit dans le fort, où le lendemain les ennemis l'aperçurent au-dessus d'eux, distribuant son armée en différents postes très-avantageux pour combattre quand il le jugerait à propos, et où il ne pouvait jamais être forcé, tant qu'il voudrait ne pas en sortir. Ni Lucullus ni Mithridate n'étaient encore décidés à risquer la bataille; lorsque des soldats

(1) Qui prend sa source près de la ville de Cabires, et se jette dans l'Iris.

de l'armée du roi s'étant mis à poursuivre un cerf qu'ils avaient lancé par hasard, quelques soldats romains allèrent au-devant d'eux pour leur couper le chemin. Les deux partis ayant envoyé successivement de nouveaux secours, il s'engagea un véritable combat, dans lequel les troupes du roi eurent enfin l'avantage. Les Romains, qui, de leurs retranchements, virent fuir leurs camarades, en furent affligés, et, courant à Lucullus, ils le supplièrent de les mener à l'ennemi, et de donner le signal de la bataille. Lucullus, qui voulut leur apprendre de quel poids est, dans un danger imminent, la présence et la vue d'un général expérimenté, leur ordonne de se tenir tranquilles : il descend lui-même dans la plaine, court au-devant des fuyards, commande aux premiers qu'il a joints de s'arrêter, et de retourner avec lui au combat. Ils obéissent, et tous les autres, à leur exemple, se ralliant autour de leur général, mettent facilement en fuite les ennemis et les poursuivent jusque dans leur camp. Lucullus, rentré dans le sien, fit subir aux fuyards l'ignominie prescrite par la discipline romaine; ils furent condamnés à creuser, en simple tunique et sans ceinture, un fossé de douze pieds, en présence de leurs camarades.

Mithridate avait dans son armée un prince des Dandariens, peuple barbare qui habite les environs des Palus Méotides. Il se nommait Oltachus; c'était l'homme le plus hardi et le plus adroit pour les coups de main, d'une prudence consommée dans la conduite des grandes affaires, aimable d'ailleurs dans le commerce de la vie, et surtout bon courtisan. Il s'était élevé, entre lui et les autres princes de sa nation, une sorte de jalousie et de rivalité sur le premier rang d'honneur; et, pour supplanter ses rivaux, il promit un jour à Mithridate d'exécuter le coup le plus hardi : c'était de tuer Lucullus. Le roi approuva fort son projet; et pour lui en faciliter le moyen, en lui fournissant un prétexte de ressentiment, il lui fit exprès en public plusieurs outrages. Oltachus se rendit à cheval auprès de Lucullus, qui le reçut avec beaucoup de satisfaction, car il était déjà célèbre dans le camp des Romains. Il le mit bientôt à

l'épreuve, en lui donnant diverses commissions, qui donnèrent lieu à Lucullus d'admirer sa prudence et son courage; il ne tarda pas à être admis à la table du général, et appelé à tous les conseils. Quand il crut avoir trouvé l'occasion favorable, il ordonna à ses écuyers de mener son cheval hors du camp; et lui-même, à l'heure de midi, pendant que ses soldats dormaient ou prenaient du repos, il alla à la tente du général, persuadé que sa familiarité connue avec Lucullus, et l'affaire importante qu'il dirait avoir à lui communiquer, lui en rendraient l'entrée libre et facile. En effet, il y serait entré sans obstacle, et aurait exécuté son dessein, si le sommeil, qui a perdu tant de généraux, n'eût sauvé Lucullus. Il dormait fort heureusement; et Ménédème, un des valets de chambre, qui gardait la porte, dit à Oltachus qu'il venait fort mal à propos; que Lucullus, accablé de veilles et de fatigues, ne venait que de s'endormir. Oltachus ne voulut pas se retirer, et dit au valet de chambre qu'il entrerait malgré lui, parce que l'affaire qu'il avait à communiquer à Lucullus était la plus importante et la plus pressée. Ménédème lui répondit tout en colère qu'il n'y avait rien de plus pressé ni de plus important que la santé de Lucullus; et en même temps il le repoussa rudement de ses deux mains. Oltachus, craignant que cette aventure ne le fît découvrir, sortit du camp; et, montant à cheval, il s'en retourna au camp de Mithridate, sans avoir exécuté son dessein. Ainsi, dans les affaires comme dans les remèdes, c'est l'à-propos qui donne la vie ou la mort.

Peu de jours après, Lucullus détacha Sornatius, un de ses capitaines, avec dix cohortes, pour aller chercher des vivres. Poursuivi par Ménandre, un des généraux de Mithridate, il s'arrête, charge les ennemis, les met en fuite, et en fait un grand carnage. Un autre jour, Lucullus ayant envoyé Adrianus avec un détachement plus considérable, pour amener dans son camp des provisions abondantes, Mithridate, qui ne voulut pas perdre cette occasion, détacha Ménémacus et Myron avec un corps nombreux de cavalerie et de gens de pied, qui tous, à l'exception de deux, furent taillés en pièces.

Mithridate dissimula cette perte; il dit qu'elle n'avait pas été considérable, et qu'elle venait uniquement de l'inexpérience des généraux. Mais Adrianus, à son retour, passa le long du camp des ennemis avec ostentation, conduisant un grand nombre de chariots chargés de blé et de dépouilles. Cette vue ayant découragé Mithridate, et jeté la consternation dans l'âme des soldats, on prit la résolution de ne plus rester dans ce poste.

Les courtisans commencèrent par envoyer devant leurs bagages; et pour le faire plus à leur aise, ils empêchaient les soldats de passer. Ceux qui se voyaient poussés et foulés aux portes entrèrent en fureur, et se mirent à piller les équipages, à tuer même ceux à qui ils appartenaient. Dorylaüs, un des généraux, fut massacré pour une cotte d'armes de pourpre qu'il portait. Herméus, le sacrificateur, fut foulé aux pieds à la porte du camp. Mithridate lui-même sortit, entraîné par la foule, sans avoir auprès de lui un seul valet ni un seul écuyer : il ne put pas même avoir un cheval de son écurie; ce ne fut que longtemps après que Ptolémée, un de ses eunuques, l'ayant vu emporté par ces flots de fuyards, descendit de son cheval et l'y fit monter. Déjà les Romains étaient fort près de lui, et ce ne fut pas faute de vitesse qu'ils le manquèrent, car ils avaient presque la main sur lui : la seule avarice des soldats leur enleva cette proie, qu'ils poursuivaient depuis si longtemps à travers tant de combats et de dangers; et elle priva Lucullus du prix le plus glorieux de ses victoires. Déjà ils saisissaient le cheval que montait le roi, lorsqu'un des mulets qui portaient son or s'étant trouvé entre eux et lui, soit par hasard, soit que Mithridate l'eût fait mettre à dessein devant ceux qui le poursuivaient, ils se mirent à piller l'or et à se battre les uns contre les autres; ce qui donna à Mithridate le temps de se sauver. Ce ne fut pas le seul tort que fit à Lucullus l'avarice de ses soldats. Callistrate, premier secrétaire du roi, ayant été fait prisonnier, Lucullus avait ordonné qu'on le menât au camp : ceux qui le conduisaient, s'étant aperçus qu'il avait cinq cents pièces d'or dans sa ceinture, le massacrèrent pour les lui voler. Cepen-

dant Lucullus abandonna à ces hommes avides le pillage du camp.

Cette déroute rendit Lucullus maître de la ville de Cabires et de plusieurs forteresses, où il trouva de grands trésors, et des prisons remplies de Grecs et de princes proches parents du roi, qu'on y tenait renfermés. Ils se regardaient comme morts depuis longtemps ; et ils crurent moins obtenir de la bonté de Lucullus la liberté et le salut, qu'une résurrection et une seconde vie. On y prit aussi une sœur de Mithridate, nommée Nyssa, et cette captivité fit son salut : car les autres sœurs et les autres femmes de ce prince, qui se croyaient le plus loin du danger, et fort tranquilles à Pharnacie, où il les avait envoyées, périrent misérablement. Mithridate, dans sa fuite, leur envoya l'eunuque Bacchide, avec ordre de les faire mourir. Parmi elles étaient Roxane et Statira, deux sœurs de Mithridate, âgées de quarante ans, et qui n'avaient pas été mariées, avec deux de ses femmes, qui étaient Ioniennes, Bérénice de Chio et Monime de Milet. Celle-ci avait toujours regretté son mariage avec Mithridate, en qui elle avait trouvé un maître plutôt qu'un époux, et dont le palais était pour elle une prison, où reléguée loin de la Grèce, sous la garde de soldats barbares, elle avait perdu les biens véritables dont elle jouissait dans sa patrie. Bacchide étant venu leur porter l'ordre de mourir de la manière qui leur paraîtrait la plus prompte et la moins douloureuse, Monime détacha son diadème, et l'ayant noué autour de son cou pour se pendre, il se rompit : « Funeste bandeau ! s'écria-t-elle, tu ne me rendras pas même ce » triste service ! » Et le jetant loin d'elle avec mépris, elle présenta la gorge à Bacchide. Bérénice se fit apporter une coupe de poison ; et sa mère, qui était présente lui ayant demandé de la partager, elles en burent toutes deux. La portion qu'en prit la mère, qui était déjà affaiblie par la vieillesse, suffit pour la faire périr ; mais Bérénice, qui n'en avait pas pris une quantité suffisante, était longtemps à mourir : comme elle luttait contre la mort, et que Bacchide pressait, elle fut étranglée. Des deux sœurs Roxane et Statira, la première,

dit-on, avala du poison, en accablant Mithridate de malédictions et d'injures; Statira ne se permit pas une imprécation ni une seule parole qui fût indigne de sa naissance; au contraire, elle remercia son frère de ce qu'ayant tant à craindre pour lui-même, il ne les avait pas oubliées, et avait pourvu à leur procurer une mort libre, qui les mît à l'abri de tous les outrages.

Lucullus, naturellement doux et humain, fut vivement affligé de ces morts cruelles. Il continua de poursuivre Mithridate jusqu'à la ville de Talaures, où, d'après la certitude qu'il eut que ce prince y avait passé quatre jours auparavant, pour se retirer en Arménie auprès de Tigrane, il retourna sur ses pas, soumit les Chaldéens et les Tibarènes, conquit la petite Arménie, dont il réduisit les forteresses et les villes, envoya Appius vers Tigrane pour lui redemander Mithridate, et revint devant Amisus, toujours assiégée par ses troupes. Callimaque, qui commandait dans la ville, était seul cause de la longue durée de ce siége; son habileté à inventer des machines de guerre, sa fécondité en stratagèmes et en ruses pour la défense des places, nuisaient beaucoup aux Romains. Il en fut bien puni dans la suite; mais alors Lucullus usa aussi d'un stratagème dont Callimaque fut la dupe. A l'heure qu'il avait accoutumé de retirer ses troupes pour leur donner du repos, il les mena brusquement à l'assaut, et se rendit maître d'une partie de la muraille. Callimaque ne pouvant plus défendre la ville, l'abandonna et y mit le feu, soit qu'il enviât aux Romains le moyen de s'enrichir par le pillage, soit qu'il voulût assurer sa fuite; car personne ne songeait à ceux qui s'embarquaient pour échapper aux ennemis; mais dès que les flammes eurent gagné les murailles, les Romains se préparèrent à piller la ville.

Lucullus, vivement touché de voir périr une ville si considérable, tenta de la secourir par dehors et exhortait ses troupes à éteindre le feu; mais personne n'obéissait; tous les soldats, frappant sur leurs armes, demandaient à grands cris le pillage. Lucullus fut donc forcé de le leur abandonner, espérant du moins qu'il

garantirait la ville de l'incendie. Mais ses soldats firent le contraire de ce qu'il espérait : en cherchant partout avec des torches allumées pour porter la lumière dans les lieux les plus retirés, ils brûlèrent eux-mêmes la plupart des maisons. Lucullus y entra le lendemain; et ce spectacle lui arracha des larmes. « J'avais, dit-il à » ses amis, regardé toujours Sylla comme un des hom- » mes les plus heureux; mais c'est surtout aujourd'hui » que j'admire son bonheur. Il a voulu et a pu sauver » Athènes. Et moi, quand je veux l'imiter, la Fortune » ne me laisse que la réputation de Mummius. » Il fit pourtant tout ce qui lui était possible pour réparer le désastre de cette ville. Heureusement une pluie abondante qui, par un coup de la Providence, survint au moment où elle fut prise, éteignit le feu. Lui-même, pendant le séjour qu'il y fit, releva une grande partie des édifices que le feu avait consumés; il recueillit ceux des Amiséniens qui avaient pris la fuite, y établit les Grecs qui voulurent s'y fixer, et leur attribua un territoire de cent vingt stades (1). Amisus était une colonie des Athéniens, qui l'avaient fondée dans le temps de leur plus grande puissance, lorsqu'ils étaient maîtres de la mer. C'est pourquoi presque tous ceux qui fuyaient la tyrannie d'Aristion se retiraient à Amisus, où ils jouissaient du droit de bourgeoisie. Mais ils n'avaient fui leurs malheurs domestiques que pour tomber dans les maux d'un peuple étranger. Tous ces Athéniens réfugiés, qui avaient échappé aux accidents du siége, reçurent chacun de Lucullus un vêtement propre et deux cents drachmes (2) pour retourner dans leur pays. Le grammairien Tyrannion fut un de ces prisonniers athéniens; Muréna le demanda à Lucullus, et l'ayant obtenu, il l'affranchit. C'était faire un bien mauvais usage du présent de Lucullus, qui, en le lui donnant, n'avait pas voulu qu'un homme si savant fût d'abord fait esclave et ensuite affranchi; le don de cette liberté fictive lui enlevait sa liberté naturelle. Au reste, ce ne fut

(1) Vingt-quatre kilomètres environ.
(2) Cent quatre-vingts livres.

pas la seule occasion où Muréna fit voir combien il était éloigné de la généreuse honnêteté de son général.

D'Amisus Lucullus passa en Asie; il voulut profiter du loisir que lui laissait la guerre, pour faire goûter à cette province les avantages de la justice et des lois, dont la longue privation avait plongé ces malheureuses villes dans une foule de maux inexprimables. Ravagées, réduites en servitude par la rapacité des usuriers et des fermiers, leurs habitants étaient forcés, en particulier, de vendre leurs enfants, tandis que les villes vendaient en commun les offrandes consacrées dans leurs temples, les tableaux, les statues des dieux; et si tout cela ne suffisait point, leurs malheureux citoyens étaient adjugés pour esclaves à leurs créanciers. Ce qu'ils souffraient avant que de tomber ainsi dans l'esclavage était encore plus cruel; ce n'étaient que tortures, que prisons, que chevalets, que station en plein air, où pendant l'été ils étaient brûlés par le soleil, et pendant l'hiver enfoncés dans la fange ou dans la glace. Au prix de ces traitements barbares, la servitude même était un soulagement et un repos. Lucullus eut bientôt délivré de toutes ces injustices ceux qui en étaient les victimes; il fixa d'abord l'intérêt de l'argent à un pour cent par mois et défendit de rien exiger au-delà; en second lieu, il abolit toute usure qui surpasserait le capital; troisièmement, et ce fut le point principal, il établit que les créanciers percevraient le quart du revenu des débiteurs, et que celui qui aurait accru le capital de l'intérêt perdrait l'un et l'autre. Par ces règlements, toutes les dettes furent acquittées en moins de quatre ans, et les biens-fonds, étant libérés, retournèrent à leurs propriétaires : ces dettes, communes à toute la province, étaient la suite de la taxe de vingt mille talents (1) que Sylla avait imposée sur l'Asie; elle les avait payés au moins deux fois, et les usuriers, en accumulant usures sur usures, les avaient fait monter à plus de cent vingt mille talents (2). Ces hommes avides, regardant les réductions

(1) Cent millions.
(2) Six cents millions.

auxquelles Lucullus les avait soumis comme la plus grande injustice qu'il eût pu leur faire, jetèrent les hauts cris à Rome, et, se confiant dans le crédit énorme qu'ils avaient comme créanciers de la plupart de ceux qui gouvernaient, ils suscitèrent à force d'argent quelques démagogues pour déclamer contre lui; mais Lucullus trouvait un dédommagement de leurs plaintes dans l'amour des peuples qui jouissaient de ses bienfaits, et dans l'intérêt que lui témoignaient les autres provinces, qui enviaient le bonheur de l'Asie, à qui le sort avait donné un gouverneur si humain.

Cependant Appius Claudius, celui qui avait été envoyé vers Tigrane, et qui était frère de la femme de Lucullus, eut d'abord pour guide des barbares sujets du roi, qui, sans aucune nécessité, lui firent faire, par la haute Asie, un détour de plusieurs journées, qui l'éloignait du but de son voyage. Enfin, un de ses affranchis, Syrien de nation, lui ayant enseigné le vrai chemin, il renvoya ces guides barbares, quitta cette route si longue et si tortueuse, et ayant en très-peu de jours passé l'Euphrate, il arriva à Antioche de Daphné. Il reçut l'ordre d'y attendre Tigrane, qui était alors absent et occupé à soumettre quelques villes de la Phénicie. Appius profita de ce délai pour attirer au parti des Romains plusieurs princes du pays qui n'obéissaient qu'à regret à Tigrane. De ce nombre était Zarbiénus, roi de la Gordyène. Il reçut des députés que lui envoyèrent secrètement plusieurs villes nouvellement subjuguées par Tigrane, leur promit le secours de Lucullus, et les engagea cependant à ne pas remuer encore. La domination des Arméniens était insupportable aux Grecs; mais rien ne les révoltait plus que l'orgueil et l'arrogance de Tigrane; ses prospérités l'avaient rendu si fier et si dédaigneux, qu'il croyait que tout ce que les hommes estiment et admirent le plus, non-seulement était à lui, mais n'était fait que pour lui.

Des espérances les plus faibles et des moyens les plus méprisables, il était parvenu à dompter plusieurs nations, à rabaisser, plus que n'avait pu le faire encore aucun autre prince, la puissance des Parthes, à remplir

la Mésopotamie de Grecs qu'il y avait transporté de la Cilicie et de la Cappadoce. Il avait tiré de leur pays les Arabes scénites (1) et les avait établis dans son voisinage pour s'en servir dans le commerce. Entre un grand nombre de rois qui, vivant à sa cour, le servaient comme des esclaves, il y en avait quatre qu'il tenait toujours auprès de sa personne, comme ses huissiers ou ses gardes : toutes les fois qu'il sortait à cheval, ils couraient à pied devant lui, vêtus d'une simple tunique; et lorsqu'il donnait audience, ils se tenaient debout autour de son trône, les mains entrelacées l'une dans l'autre : posture humiliante, qui passe pour l'aveu le plus formel de la servitude, pour une déclaration solennelle du renoncement à sa liberté, de l'abandon qu'on a fait à son seigneur de toute sa personne, et de la disposition où l'on est de tout souffrir plutôt que de rien entreprendre. Appius, que cette pompe de théâtre n'avait ni frappé ni intimidé, lui dit sans aucun détour, dès sa première audience, qu'il était venu pour emmener Mithridate, qui était dû aux triomphes de Lucullus; ou, s'il le refusait, pour lui déclarer la guerre à lui-même. Tigrane eut beau vouloir prendre sur lui pour entendre ce discours avec un visage ouvert et riant, tous ceux qui étaient près de lui s'aperçurent aisément de l'altération que lui causait la liberté avec laquelle ce jeune homme venait de lui parler : c'était sûrement la première parole libre qu'il entendait depuis un règne ou plutôt depuis une tyrannie de vingt-cinq ans. Il répondit à Appius qu'il ne lui livrerait pas Mithridate, et que si les Romains lui déclaraient la guerre, il saurait se défendre. Irrité contre Lucullus, qui, dans sa lettre, lui donnait simplement le titre de roi, et non celui de roi des rois, il ne lui donna pas dans sa réponse le titre de général. Il envoya cependant à Appius des présents magnifiques; et comme cet officier les refusa, il lui en renvoya de plus magnifiques encore. Appius, ne voulant pas qu'il pût croire que c'était par un sentiment particulier de haine qu'il les refusait, ne prit

(1) Arabes nomades, demeurant sous des tentes.

qu'une coupe, renvoya tous les autres présents, et se hâta d'aller rejoindre son général.

Jusque-là Tigrane n'avait pas même daigné voir Mithridate ni lui parler; il avait traité avec autant de mépris que d'arrogance son propre beau-père, un roi qui venait de perdre un si grand empire; et, le tenant très-éloigné de lui, il le faisait garder, en quelque sorte, comme prisonnier dans des lieux marécageux et malsains : mais alors il le fit venir à sa cour, et lui prodigua des témoignages d'honneur et de bienveillance; ils eurent seuls, dans le palais, une conversation très-secrète, qui guérit les soupçons qu'ils avaient l'un contre l'autre, mais qui fit le malheur de leurs amis, sur qui ils en rejetèrent la faute. De ce nombre fut Métrodore de Sepsis, homme d'une éloquence agréable, et d'une grande érudition, qui était si avant dans l'amitié de Mithridate, qu'on l'appelait le père du roi. Ce prince l'avait envoyé à la cour de Tigrane pour lui demander du secours contre les Romains : « Mais vous, Métro» dore, lui avait dit Tigrane, que me conseillez-vous? » Métrodore, soit qu'il n'eût réellement en vue que l'intérêt de Tigrane, soit qu'il ne voulût pas que Mithridate fût rétabli dans ses Etats, lui répondit : « Comme am» bassadeur, je vous exhorte à secourir le roi; comme » votre conseil, je vous dis de n'en rien faire. » Tigrane fit part à Mithridate de ce conseil, ne croyant pas qu'il dût en arriver rien de funeste à Métrodore; mais sur-le-champ il fut mis à mort. Tigrane se repentit de cette confidence; non qu'elle eût été la vraie cause de la mort du philosophe; elle ne fit que donner la dernière impulsion à la haine que Mithridate avait déjà conçue contre lui : il lui en voulait depuis longtemps, comme on le reconnut ensuite par des papiers secrets qu'on prit dans le cabinet de Mithridate, et parmi lesquels il s'en trouva un où la mort de Métrodore était résolue. Tigrane le fit enterrer avec une grande magnificence, et n'épargna rien pour honorer les funérailles d'un homme qu'il avait trahi vivant. Il mourut aussi dans ce temps-là, à la cour de Tigrane, un orateur nommé Amphicrate, car je dois faire mention de lui comme

Athénien. Banni d'Athènes, il se retira, dit-on, à Séleucie, sur le Tibre (1). Les habitants de cette ville l'ayant prié de leur enseigner la rhétorique, il leur répondit avec une arrogance de sophiste que le plat était trop petit pour le dauphin. Il quitta Séleucie et se retira auprès de Cléopâtre, fille de Mithridate et femme de Tigrane. Il se rendit bientôt suspect; et sur la défense qui lui fut faite d'avoir aucun commerce avec les Grecs, il se laissa mourir de faim. Cléopâtre lui fit aussi de magnifiques obsèques : son tombeau est près d'un lieu appelé Sapha.

Lucullus, en procurant la paix à l'Asie par ses sages règlements, n'avait pas négligé les jeux et les plaisirs honnêtes. Pendant son séjour à Ephèse, il donna des spectacles aux villes, en faisant célébrer ses victoires par des fêtes brillantes, par des exercices gymnastiques et par des combats de gladiateurs. Les villes, à leur tour, célébrèrent, pour lui faire honneur, des fêtes qu'elles appelèrent *luculliennes*, et lui donnèrent surtout des témoignages d'une affection sincère, bien plus flatteuse que tous les honneurs. Le retour d'Appius ayant convaincu Lucullus qu'il fallait faire la guerre à Tigrane, il reprit la route du Pont; et, s'étant mis à la tête de ses troupes, il assiégea Sinope, ou plutôt les Ciliciens qui la tenaient pour le roi, et qui à l'approche de Lucullus massacrèrent la plupart des Sinopiens et s'enfuirent la nuit, après avoir mis le feu à la ville. Lucullus, instruit de leur retraite, entre dans la ville, passe au fil de l'épée huit mille de ces Ciliciens qu'on y avait laissés, rend aux habitants tous leurs biens et ne néglige rien pour sauver la ville. Il y fut surtout déterminé par une vision qu'il avait eue pendant son sommeil et dans laquelle il crut voir un homme qui s'approcha de lui : « Lucullus, lui dit-il, avance encore » un peu; Autolycus vient pour s'aboucher avec toi. » A son réveil, il ne savait comment expliquer cette vision : il prit la ville le même jour; et comme il poursuivait les Ciliciens qui s'enfuyaient par mer, il vit sur le ri-

(1) Bâtie par Séleucus Nicanor.

vage une statue renversée que les Ciliciens avaient voulu emporter, mais qu'ils n'avaient pas eu le temps de charger sur leurs vaisseaux : c'était un des plus beaux ouvrages du statuaire Sthénis. Quelqu'un lui dit que c'était la statue d'Autolycus, fondateur de Sinope. On raconte que cet Autolycus, fils de Dimachus, fut un des héros qui accompagnèrent Hercule à son départ de la Thessalie pour l'expédition contre les Amazones; qu'en revenant de ce voyage avec Démoléon et Phlogius, son vaisseau donna contre un écueil de la Chersonèse, nommé Pédalium, et s'y brisa. Autolycus, s'étant sauvé avec ses armes et ses compagnons, aborda à la ville de Sinope et l'enleva aux Syriens qui l'occupaient alors. Ces Syriens descendaient, dit-on, de Syrus, fils d'Apollon et de la nymphe Sinope, fille d'Asopus. Ce récit rappela à Lucullus l'avis que Sylla donne, dans ses *Commentaires*, de ne rien tenir pour plus certain et plus digne de foi que les avertissements que l'on reçoit en songe.

Lucullus ayant appris que Mithridate et Tigrane étaient tout près d'entrer dans la Lycaonie et la Cilicie, pour se saisir les premiers de l'Asie, admira la conduite de cet Arménien (1), qui, voulant faire la guerre aux Romains, ne s'était pas uni à Mithridate lorsque ce prince jouissait de toute sa puissance, et, après avoir laissé affaiblir et presque détruire ses forces, entreprenait cette guerre sur les plus fragiles espérances, et se précipitait à sa perte en s'appuyant sur un roi qui n'avait pu se soutenir lui-même. Mais lorsque Macharès, fils de Mithridate, lui eut envoyé une couronne d'or du prix de mille pièces, en le priant de lui donner le titre d'ami et d'allié des Romains, Lucullus, regardant cette démarche comme la fin de la première guerre, laissa Sornatius avec six mille hommes pour veiller aux affaires du Pont; et lui, à la tête de douze mille hommes de pied et d'un peu moins de trois mille chevaux, se mit en marche pour aller commencer contre Tigrane une seconde guerre. On regarda de sa part comme l'entreprise la plus témé-

(1) Tigrane.

raire, la plus dépourvue de sagesse, celle d'aller se jeter ainsi au milieu de tant de nations belliqueuses et de tant de milliers de gens de cheval, dans des plaines immenses coupées par des rivières profondes, environnées de montagnes toujours couvertes de neige. Ses soldats, peu accoutumés à une discipline sévère, ne le suivaient qu'à regret et étaient tout près de se révolter. A Rome, les démagogues se déchaînaient contre lui; ils assuraient que ce n'était pas pour l'intérêt de la république qu'il courait ainsi d'une guerre à une autre, mais afin de ne jamais poser les armes, d'avoir toujours à commander, et de faire servir les dangers publics à l'augmentation de sa fortune. Ils réussirent enfin, avec le temps, à faire rappeler Lucullus.

Cependant il marchait à grandes journées, sans jamais s'arrêter. Arrivé sur le bord de l'Euphrate, il le trouva grossi par les pluies de l'hiver et plus rapide que de coutume; il vit avec chagrin la perte de temps et l'embarras qu'il allait éprouver pour rassembler des barques et construire des radeaux; mais sur le soir les eaux commencèrent à se retirer, et elles diminuèrent si fort pendant la nuit, que le lendemain le fleuve était rentré dans son lit. Les naturels du pays ayant vu s'élever au milieu du fleuve de petites îles autour desquelles l'eau semblait dormir, adorèrent Lucullus comme un dieu. Ce prodige, qui arrivait très-rarement, leur fit croire que l'Euphrate s'était soumis à lui volontairement; qu'il avait adouci et pour ainsi dire apprivoisé ses eaux, pour lui procurer un passage aussi prompt que facile. Lucullus, saisissant l'occasion, fit passer aussitôt son armée; et à peine il fut à l'autre bord, qu'il eut le signe le plus favorable. Il paissait sur cette rive de l'Euphrate des génisses consacrées à Diane Persienne, divinité singulièrement honorée par les barbares qui habitent au-delà de ce fleuve. Ils ne se servent de ces génisses que pour les sacrifices qu'ils offrent à la déesse; tout le reste du temps elles errent en liberté dans les prairies, portant sur leur front l'empreinte de la déesse, qui est une torche allumée. Quand on en a besoin pour les sacrifices, il n'est pas facile de les prendre, et ce

n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on en vient à bout. Lorsque l'armée romaine eut passé l'Euphrate, une de ces génisses monta sur une roche qu'on croit consacrée à Diane, s'y arrêta, et, baissant la tête, comme font celles qui sont attachées, elle se présenta à Lucullus pour être immolée; il l'immola et sacrifia aussi un taureau à l'Euphrate pour son heureux passage.

Ce jour-là, il campa sur le rivage; le lendemain et les jours suivants, il pénétra dans le pays par la Sophène, sans causer aucun dommage à ceux qui venaient se rendre à lui et qui recevaient avec plaisir ses troupes. Un jour ses soldats voulaient s'emparer d'un château qu'on disait contenir de grandes richesses. Lucullus les arrêta, et leur montrant de loin le mont Taurus : « Voilà, leur dit-il, le château qu'il nous faut plutôt » prendre ; les richesses qu'il renferme seront le prix » des vainqueurs. » En disant ces mots, il hâte sa marche, passe le Tigre et se jette dans l'Arménie. Le premier qui vint apporter à Tigrane la nouvelle de l'approche de Lucullus n'eut pas à s'en féliciter; il la paya de sa tête. Personne depuis n'osa lui en parler; il resta parfaitement tranquille, ignorant que le feu ennemi l'environnait de toutes parts et écoutant les propos flatteurs de ses courtisans, qui lui disaient qu'il faudrait que Lucullus fût un grand général pour oser l'attendre à Ephèse et ne pas s'enfuir précipitamment de l'Asie, quand il verrait tous ces milliers d'ennemis : tant il est vrai que, comme tous les tempéraments ne peuvent pas porter beaucoup de vin, de même tous les esprits ne sauraient porter une grande prospérité, sans que leur raison en soit troublée. Mithrobazane fut le premier de ses amis qui osa enfin lui dire la vérité; et il ne fut pas non plus bien payé de sa franchise, car sur-le-champ Tigrane l'envoya contre Lucullus, à la tête de trois mille chevaux et d'un corps nombreux d'infanterie, avec ordre d'amener le général en vie et de passer sur le ventre à tout le reste. Lucullus était déjà campé avec une partie de ses troupes et les autres arrivaient à la file, lorsque ses coureurs vinrent lui rapporter que les barbares approchaient : il craignit que s'ils l'attaquaient avant que

toute son armée fût réunie et en ordre de bataille, ils ne la missent en désordre. Il resta donc dans son camp pour le fortifier, et détacha Sextilius, un de ses lieutenants, avec seize cents chevaux et un peu plus d'infanterie, soit légère, soit pesamment armée. Il lui ordonna de s'arrêter dès qu'il serait près de l'ennemi, et d'attendre qu'il lui eût envoyé dire que les retranchements étaient achevés. Sextilius avait compté exécuter cet ordre; mais, provoqué avec audace par Mithrobazane, il fut forcé d'en venir aux mains. Le combat s'étant engagé, Mithrobazane périt en combattant avec courage; ses troupes, bientôt mises en déroute, furent taillées en pièces, à l'exception d'un petit nombre, qui se sauvèrent.

A cette nouvelle, Tigrane abandonne Tigranocerte (1), ville très-considérable, qu'il avait bâtie lui-même; et il se retira sur le mont Taurus, afin d'y rassembler toutes ses forces. Lucullus, pour ne pas lui en laisser le temps, envoie d'un côté Muréna couper les troupes qui allaient joindre Tigrane; et de l'autre, Sextilius, pour arrêter un corps nombreux d'Arabes qui se rendaient auprès de ce prince. Muréna s'étant mis à la poursuite de Tigrane, saisit le moment où il entrait dans une vallée étroite, rude et difficile pour une grande armée, et donna sur lui si brusquement, que Tigrane prit la fuite, abandonnant tous ses bagages : il périt à cette attaque un grand nombre d'Arméniens, et l'on fit encore plus de prisonniers. Lucullus, encouragé par ces succès, lève son camp, marche à Tigranocerte, et en forme le siége. Cette ville était remplie de Grecs que Tigrane y avait transportés de la Cilicie, et de barbares qui avaient éprouvé le même sort, d'Adiabéniens, d'Assyriens, de Gordyéniens et de Cappadociens, dont il avait détruit les villes, et qu'il avait forcés de s'établir dans sa nouvelle ville. D'ailleurs elle regorgeait de richesses et d'ornements de toutes espèces; tous les habitants, les simples particuliers comme les grands, s'étaient piqués à l'envi, pour faire leur cour au roi, de contribuer à

(1) Grande ville d'Arménie.

augmenter et à embellir la ville capitale. Lucullus, par cette raison, en pressait vivement le siége, persuadé que Tigrane ne souffrirait pas qu'il le continuât tranquillement, et que la colère, lui faisant changer de résolution, le déterminerait à combattre : sa conjecture se trouva vraie. Cependant Mithridate l'en dissuadait; chaque jour il lui envoyait des courriers, lui écrivait des lettres pour le détourner de combattre, et lui conseillait seulement de tenir sa cavalerie en campagne pour couper les vivres à Lucullus. Taxile, que Mithridate lui avait envoyé, et qui était resté dans son camp, le conjurait aussi d'éviter, de fuir les armes invincibles des Romains.

Il reçut d'abord assez patiemment tous ces avis; mais quand les Arméniens et les Gordyéniens furent venus le joindre avec leurs troupes; quand les rois des Mèdes et des Adiabéniens lui eurent amené toutes leurs forces; quand des bords de la mer de Babylone il lui fut arrivé beaucoup d'Arabes; de la mer Caspienne, des corps nombreux d'Albaniens et d'Ibériens voisins de l'Albanie, et des rives de l'Araxe, une multitude de ces barbares qui vivent sans roi, tous peuples qui venaient de bonne volonté, ou attirés par des présents; alors les festins du roi, et ses conseils mêmes, ne retentirent plus que de flatteuses espérances, que de propos audacieux, que de menaces barbares. Taxile courut risque de sa vie, pour s'être opposé à l'avis de ceux qui voulaient le combat, et l'on soupçonna Mithridate de ne détourner Tigrane de la bataille que parce qu'il enviait à son gendre un si brillant succès. Aussi Tigrane ne voulut-il pas l'attendre, de peur qu'il n'en vînt partager avec lui la gloire; et il se mit en marche avec toute son armée, se plaignant, dit-on, à ses amis, de ce qu'il n'avait affaire qu'à Lucullus seul, au lieu d'avoir à combattre tous les généraux romains ensemble. Et il faut en convenir, cette confiance présomptueuse n'était ni si insensée ni si déraisonnable, quand il considérait cette foule de nations et de rois qui marchaient à sa suite, cette multitude innombrable de bataillons d'infanterie, cette quantité prodigieuse de gens de cheval. Il avait vingt

mille archers et frondeurs, cinquante-cinq mille chevaux, dont dix-sept mille bardés de fer, comme Lucullus le disait dans sa lettre au sénat; cent cinquante mille hommes d'infanterie, divisés par cohortes et par phalanges; enfin des pionniers pour ouvrir des chemins, jeter des ponts, nettoyer les rivières, couper des bois, et faire tous les autres travaux nécessaires, ils étaient trente-cinq mille qui, rangés en bataille à la queue de l'armée, la faisaient paraître plus nombreuse et plus forte.

Lorsqu'il eut passé le mont Taurus (1) et que, paraissant à découvert avec toute son armée, il aperçut lui-même celle de Lucullus campée devant Tigranocerte, les barbares renfermés dans la ville, en voyant Tigrane, poussent des cris confus, et, battant des mains, menacent les Romains du haut des murailles, en leur montrant les Arméniens. Lucullus tint un conseil de guerre, pour décider s'il combattrait ou non. Les uns lui conseillaient d'abandonner le siége et de marcher contre Tigrane; les autres pensaient qu'il ne fallait ni interrompre le siége ni laisser derrière soi une si grande multitude d'ennemis. Lucullus leur dit que chacun des deux avis n'était pas bon; mais qu'ils l'étaient tous deux ensemble. Il partage donc son armée, laisse Muréna pour la conduite du siége avec six mille hommes d'infanterie, et se mettant lui-même à la tête de vingt-quatre cohortes, qui faisaient en tout dix mille hommes, de toute sa cavalerie et d'environ mille archers ou frondeurs, il marche à l'ennemi et va camper dans une vaste plaine qui s'étendait le long d'une rivière. Son armée parut bien petite à Tigrane, et prêta beaucoup aux plaisanteries de ses flatteurs. Les uns s'en moquaient ouvertement; les autres, pour s'amuser, tiraient au sort les dépouilles. Chacun des rois et des généraux qu'il avait dans son camp venait lui demander d'être chargé seul de terminer l'affaire, pendant que le roi resterait spectateur du combat. Tigrane lui-même, voulant se

(1) Longue chaîne de montagnes entre la Cilicie et la mer Caspienne.

donner pour un agréable railleur, dit ce mot devenu si célèbre : « S'ils viennent comme ambassadeurs, ils sont » beaucoup : si c'est comme ennemis, ils sont bien » peu. » La journée se passa ainsi en plaisanteries.

Le lendemain, dès le point du jour, Lucullus fait sortir son armée dans la plaine. Les barbares étaient sur la rive orientale de la rivière, qui dans cet endroit faisait un détour vers le couchant et laissait un gué facile. Lucullus, en se détournant lui-même pour aller chercher le gué, hâta la marche de ses troupes; et Tigrane qui prit ce pas précipité pour une fuite, appela Taxile, et lui dit avec un rire insultant : « Eh bien! ces Romains » invincibles, vois-tu comme ils fuient? — Prince, lui » répondit Taxile, je voudrais que votre bonne fortune » fît aujourd'hui pour vous quelque chose d'extraordi- » naire; mais ces Romains n'ont pas coutume de pren- » dre pour une simple marche leurs plus beaux habil- » lements; ils n'ont pas alors leurs boucliers si luisants, » ni leurs casques nus et hors de leurs étuis de cuir, » comme ils les ont maintenant. Tout cet éclat annonce » qu'ils vont combattre, et que déjà ils marchent à l'en- » nemi. » Taxile parlait encore lorsqu'il vit la première aigle tourner tout à coup vers l'orient, et les cohortes prendre leur rang pour passer la rivière en bon ordre. Alors Tigrane, sortant avec peine comme d'une longue ivresse, s'écria deux ou trois fois : « Quoi! ces gens-là viennent à nous? » Dans la surprise où l'on était, cette multitude immense ne put former son ordre de bataille qu'avec beaucoup de confusion. Tigrane prit pour lui le centre; il plaça à l'aile gauche le roi des Adiabéniens, et celui des Mèdes à la droite, dont il fit soutenir le front par la plus grande partie de ses cavaliers bardés de fer.

Lucullus allait passer la rivière, quand quelques-uns de ses capitaines vinrent l'avertir d'éviter ce jour-là, comme un de ces jours malheureux que les Romains appellent noirs, car à pareil jour l'armée de Cépion avait été taillée en pièces par les Cimbres. Lucullus leur répondit ce mot si connu : « Eh bien! je rendrai » ce jour heureux aux Romains. » C'était le 6 d'octobre. Après cette parole mémorable, il les exhorte à avoir

bon courage, passe la rivière, et marche le premier à l'ennemi. Il était armé d'une cuirasse d'acier à écailles qui jetait le plus grand éclat, et il portait une cotte d'armes bordée d'une frange. Il fit aussitôt briller son épée aux yeux de ses soldats pour leur faire entendre qu'il fallait en venir tout de suite à la mêlée avec un ennemi accoutumé à combattre de loin à coup de flèches et lui ôter, par une attaque rapide, l'espace dont il avait besoin pour les lancer. S'étant aperçu que la cavalerie bardée de fer, qui faisait la plus grande confiance des ennemis, était rassemblée au pied d'une colline unie dans son sommet, et dont la pente, qui n'avait que quatre stades (1), n'était ni roide ni coupée, il ordonna à ses cavaliers thraces et galates d'aller les prendre en flanc, et d'avoir soin d'écarter avec l'épée les lances des ennemis, parce que c'est dans la lance que consiste toute la force de ces cavaliers; dès qu'ils n'ont pas la liberté de la faire agir, il leur est impossible et de se défendre eux-mêmes, et de nuire à l'ennemi; la pesanteur et la roideur de leur armure font qu'ils sont comme murés. Lucullus prend deux cohortes d'infanterie et court s'emparer de la hauteur; ses soldats, qui le voient marcher le premier, à pied, couvert de ses armes, et gravir sur le coteau, le suivent avec ardeur.

Arrivé au sommet, il s'arrête sur le lieu le plus découvert, et crie d'une voix forte : « La victoire est à » nous, soldats ! la victoire est à nous ! » En disant ces mots, il fond avec ses deux cohortes sur cette cavalerie toute bardée de fer, et ordonne à ses troupes de ne pas faire usage de leurs javelots, mais de joindre les ennemis l'épée à la main, et de les frapper aux jambes et aux cuisses, les seules parties du corps qu'ils eussent découvertes; mais les Romains n'eurent pas le temps d'exécuter son ordre; cette cavalerie ne les attendit même pas, elle prit honteusement la fuite en poussant des cris affreux, et, sans avoir rendu aucun combat, elle alla se jeter, avec ses chevaux si pesants,

(1) Le cinquième d'une lieue.

dans les bataillons de l'infanterie. Ainsi tant de milliers d'hommes furent vaincus sans qu'il y eût une seule blessure, une seule goutte de sang de répandu. Le carnage ne commença que lorsqu'ils se mirent à fuir ou plutôt à vouloir fuir, car l'épaisseur et la profondeur de leurs propres bataillons s'opposaient à leur fuite, Tigrane, dès le commencement de l'action, avait fui avec peu de monde; et voyant son fils compagnon de sa fortune, il ôta son diadème, le lui remit en pleurant, et lui ordonna de se sauver comme il pourrait par un autre chemin. Ce jeune prince, n'osant pas en ceindre sa tête, le donna en garde au plus fidèle de ses serviteurs, qui fut pris par hasard et conduit à Lucullus; en sorte que le diadème de Tigrane se trouva parmi les captifs. Il périt, dit-on, dans cette déroute, du côté des barbares, plus de cent mille hommes de pied, et il ne se sauva que très-peu de cavaliers : les Romains n'eurent que cinq hommes de morts et cent blessés. Le philosophe Antiochus, qui, dans son traité des dieux, parle de cette bataille, dit que le soleil n'en a jamais vu de semblable. Strabon, autre philosophe, écrit, dans ses Mémoires historiques, que les Romains étaient honteux, et se raillaient les uns les autres d'avoir fait usage de leurs armes contre de si lâches esclaves. Tite-Live prétend que jamais les Romains n'avaient eu à combattre contre des ennemis si supérieurs en nombre; les vainqueurs n'étaient pas tout à fait la vingtième partie des vaincus. Aussi les plus habiles généraux romains, ceux qui s'étaient trouvés à un plus grand nombre de batailles, louaient surtout Lucullus d'avoir vaincu deux rois des plus célèbres et des plus puissants, par les deux moyens les plus opposés, la lenteur et la promptitude. Mithridate, au comble de sa puissance, fut miné peu à peu par les délais et par le temps; la ruine de Tigrane fut l'ouvrage d'une extrême célérité. Lucullus a été du très-petit nombre de généraux qui ont eu une lenteur active, et qui ont fait servir l'audace à leur sûreté.

Voilà pourquoi Mithridate ne se pressa point d'aller à cette bataille : persuadé que Lucullus agirait dans

cette guerre avec sa lenteur et sa prudence ordinaires, il se rendait à petites journées au camp de Tigrane; mais ayant rencontré sur le chemin quelques Arméniens qui fuyaient pleins de terreur et d'épouvante, il se douta du malheur qui venait d'arriver. Bientôt une foule de fuyards nus et blessés lui ayant appris la déroute de l'armée, il alla à la recherche de Tigrane. Il le trouva dans le plus triste état, seul, abandonné de tout le monde; et, au lieu d'insulter à son malheur comme Tigrane l'avait fait à son égard, il descendit de cheval, et, pleurant avec lui sur leurs disgrâces communes, il lui donna sa propre garde et les officiers qui l'accompagnaient, ranima ses espérances pour l'avenir, et tous deux ensemble ils s'occupèrent de rassembler de nouvelles armées. Cependant les Grecs de Tigranocerte s'étant soulevés contre les barbares et voulant livrer la ville, Lucullus fit sur-le-champ donner l'assaut et l'emporta. Il se saisit de tous les trésors du roi et abandonna la ville au pillage. Ses soldats, outre bien d'autres richesses, y trouvèrent huit mille talents d'argent monnayé (1); et outre ces sommes immenses, il leur fit donner sur le reste du butin huit cents drachmes (2). On trouva dans la ville un grand nombre de comédiens, que Tigrane avait rassemblés de toutes parts pour faire l'inauguration du théâtre qu'il avait construit : Lucullus, qui en fut informé, s'en servit dans les jeux et dans les spectacles qu'il donna pour célébrer sa victoire. Il renvoya les Grecs dans leur patrie, en leur payant les frais du voyage. Il traita avec la même humanité des barbares que Tigrane avait forcés de venir peupler sa capitale; ainsi la ruine d'une seule ville en fit repeupler plusieurs, où leurs anciens habitants furent renvoyés par Lucullus, qu'ils chérirent, et comme leur bienfaiteur et comme leur second fondateur.

Tous ses succès étaient le prix de ses vertus : les louanges qu'obtiennent la justice et l'humanité le touchaient beaucoup plus que celles qu'on donne aux ex-

(1) Quarante millions.
(2) Sept cent quatre-vingt-huit livres.

ploits militaires; toute l'armée partage celles-ci, et la fortune en revendique la plus grande partie; les autres sont les marques certaines d'une âme douce, formée à la vertu; et ce fut par ces qualités aimables que, sans le secours des armes, Lucullus attira les barbares dans son parti. Les rois des Arabes vinrent lui remettre leurs personnes et leurs Etats : la nation des Sophéniens imita leur exemple. Celle des Gordyéniens conçut pour lui une affection si vive, qu'ils auraient volontiers abandonné leurs villes pour le suivre, avec leurs femmes et leurs enfants : le motif de cet attachement fut que Zarbiénus, leur roi, ne pouvant plus supporter la tyrannie de Tigrane, et ayant fait, comme je l'ai déjà dit, par l'entremise d'Appius, un traité secret d'alliance avec Lucullus, Tigrane, qui en fut instruit, le fit mettre à mort avec sa femme et ses enfants avant que les Romains entrassent en Arménie. Lucullus ne l'avait pas oublié : lorsqu'il fut dans le pays des Gordyéniens, il célébra les obsèques de Zarbiénus avec la plus grande magnificence, fit dresser un bûcher, qu'il orna d'étoffes d'or, et de plusieurs autres dépouilles qu'il avait prises dans le palais de Tigrane; il y mit lui-même le feu, fit, avec les parents et les amis du mort les libations ordinaires et l'appela son compagnon, l'ami et l'allié des Romains. Il ordonna enfin une somme considérable d'argent pour lui élever un tombeau; car on avait trouvé dans les palais de ce prince une quantité immense d'or et d'argent et une provision de trois cent mille médimnes de blé. Tous les soldats s'enrichirent, et l'on admira Lucullus d'avoir su, sans prendre une seule drachme dans le trésor public, fournir à tous les frais de la guerre par la guerre même.

Il était encore dans la Gordyène, lorsqu'il vint des ambassadeurs du roi des Parthes, chargés de lui proposer un traité d'alliance et d'amitié. Cette proposition fit grand plaisir à Lucullus, qui, tout de suite, envoya des ambassadeurs à ce prince; mais ils le trouvèrent flottant entre les deux partis, et ils surent même qu'il faisait demander à Tigrane la Mésopotamie pour prix de son alliance. Lucullus n'en fut pas plus tôt informé,

que, résolu de laisser là Tigrane et Mithridate, comme deux adversaires déjà hors de combat, il voulut aller dans le pays des Parthes, pour y essayer les forces de ce peuple. Il pensait combien il lui serait glorieux d'avoir, dans le cours rapide d'une seule expédition, abattu de suite trois rois, comme un valeureux athlète, sans sortir de l'arène, terrasse trois adversaires; d'avoir traversé, toujours victorieux, toujours invincible, trois des plus puissantes monarchies qui fussent sous le soleil. Il envoya donc dans le Pont porter à Sornatius et aux autres capitaines l'ordre de lui amener les troupes qu'ils commandaient, parce qu'il allait partir de la Gordyène. Mais ces officiers, qui, déjà plus d'une fois, avaient eu à se plaindre de la désobéissance et de l'insubordination de leurs soldats, reconnurent alors en eux une disposition formelle à la révolte. Ni la persuasion ni la contrainte ne peuvent les faire partir; ils crient, ils protestent qu'ils ne resteront pas même où ils sont, et que, laissant le Pont sans armée, ils s'en retourneront à Rome. Ces nouvelles, répandues dans le camp de Lucullus, portèrent la contagion dans l'esprit de ses soldats, qui, appesantis par leurs richesses, amollis par les délices, ne voulaient plus que du repos. Instruits de la mutinerie des autres, ils disaient hautement que c'étaient là des hommes; qu'il fallait les imiter, et qu'ils avaient rendu d'assez grands services à leur patrie pour avoir droit au repos et n'être plus exposés à de nouveaux dangers.

Lucullus, informé qu'ils tenaient ces propos et de plus criminels encore, abandonna son projet contre les Parthes, et se remit à poursuivre Tigrane. On était alors au fort de l'été, et il fut très-affligé de voir que les blés étaient encore tout verts : tant le froid extrême qui règne dans ces contrées y rend les saisons tardives! Il descendit néanmoins dans la plaine; et, ayant battu deux ou trois fois les Arméniens qui avaient osé l'attaquer, il pilla sans obstacle tout le pays, enleva les provisions de blé qu'on avait faites pour Tigrane, et jeta les ennemis dans la disette qu'il avait crainte pour lui-même. Cependant il provoquait de toutes les manières

Tigrane à une bataille : tantôt il environnait son camp de tranchées, tantôt il ravageait sous ses yeux tous les environs; mais rien ne put exciter des ennemis tant de fois battus. Alors Lucullus prit le parti de marcher contre Artaxata, capitale des Etats de Tigrane, où étaient ses femmes et ses enfants. Il ne doutait pas que ce prince, pour conserver des objets si précieux et si chers, ne risquât une bataille. On dit qu'Annibal, après la défaite d'Antiochus par les Romains, se retira à la cour d'Artaxas, roi d'Arménie, à qui il donna plusieurs conseils et plusieurs instructions utiles; qu'en particulier ayant remarqué dans le pays un lieu très-agréable et très-fertile, dont on ne tirait aucun parti et qu'on négligeait absolument, il y traça le plan d'une ville; qu'ayant ensuite mené Artaxas en cet endroit, il lui montra ce plan et l'exhorta à faire bâtir la ville. Le roi, charmé de tout ce qu'il voyait, le pria de présider lui-même à l'ouvrage; et bientôt on vit s'élever une grande et belle ville, qui prit le nom du roi et le titre de capitale de l'Arménie.

Tigrane, indigné d'apprendre que Lucullus était parti pour assiéger cette ville, rassemble son armée, et en quatre jours de marche il vient camper auprès des Romains, dont il n'était plus séparé que par le fleuve Arsanias (1), que les Romains avaient nécessairement à passer pour arriver devant Artaxata. Lucullus, après avoir sacrifié aux dieux, se tenant sûr de la victoire, fit passer la rivière à son armée. Il avait placé douze cohortes au front de sa bataille; les autres étaient derrière, pour empêcher les ennemis de les envelopper; car les Romains avaient devant eux une cavalerie nombreuse, soutenue par des escadrons d'archers mardes et d'Ibériens armés de lances; c'étaient les plus aguerries des troupes étrangères, celles en qui Tigrane avait le plus de confiance. Mais elles ne firent rien de brillant : après une légère escarmouche avec la cavalerie romaine, elles n'osèrent pas attendre le choc de l'infanterie; et, en fuyant à droite et à gauche, elles attirèrent

(1) Fleuve de la grande Arménie qui se jette dans l'Euhprate.

à leur poursuite les cavaliers ennemis. La cavalerie de Tigrane, voyant celle des Romains débandée, s'avance contre leur infanterie; Lucullus, à qui leur nombre et leur bel ordre donnaient quelque inquiétude, rappelle sa cavalerie de la poursuite des fuyards, et va le premier au-devant des satrapes que le roi avait autour de sa personne et qui marchaient à lui avec ce qu'ils avaient de meilleurs soldats. Mais, avant que d'avoir pu en venir aux mains avec eux, il leur inspira un tel effroi, qu'ils prirent ouvertement la fuite. De trois rois qui occupaient, à cette bataille, le front de l'armée, Mithridate fut celui qui s'enfuit le plus honteusement; il ne soutint pas seulement les cris des Romains. La poursuite des fuyards fut poussée si loin, qu'elle dura toute la nuit et ne cessa que lorsque les Romains furent las de tuer, de faire des prisonniers et d'emporter du butin. Tite-Live dit qu'il périt plus de monde à la première bataille, mais qu'à la seconde il y eut plus de gens de marque tués ou blessés.

Lucullus, dont cette victoire avait fort relevé le courage et augmenté la confiance, voulut pénétrer dans les hautes provinces, pour consommer la ruine de ce roi barbare. Mais tout à coup, par un changement de saison qu'on ne devait pas attendre à l'équinoxe d'automne, il survint un froid aussi rude que dans le cœur de l'hiver. Il tomba une quantité prodigieuse de neige; et, quand le temps devenait serein, on ne voyait plus que glaces et frimas. Les chevaux ne pouvaient ni boire l'eau des rivières, à cause de leur froideur extrême, ni les passer sans de grands périls, parce que la glace, en rompant sous leurs pieds, leur coupait, de ses tranchants, les nerfs des jambes. Le pays était presque partout couvert de bois, qu'on ne traversait que par des sentiers étroits, les soldats ne pouvaient y marcher sans être trempés de neige; et les nuits ils étaient plus mal encore, parce qu'ils les passaient dans des lieux humides et fangeux. Aussi ils n'eurent pas suivi Lucullus quelques jours depuis cette bataille, qu'ils refusèrent de marcher. D'abord ils eurent recours aux prières et à la médiation de leurs tribuns, ensuite ils s'attroupèrent en tumulte dans

leurs tentes et passèrent la nuit à pousser des cris affreux : signe certain de sédition dans une armée. Lucullus leur faisait les plus vives instances; il les conjurait de s'armer de patience, jusqu'à ce qu'ils eussent pris la Carthage d'Arménie et détruit l'ouvrage de leur plus cruel ennemi : c'était Annibal dont il leur parlait. Mais, n'ayant pu changer leur résolution, il les fit rétrograder; et, ayant repassé le mont Taurus par un autre chemin, il descendit dans la Mygdonie, pays fertile, dont la température est douce, et où il y avait une ville grande et peuplée, que les barbares appelaient Nisibe, et les Grecs Antioche de Mygdonie : Gouras, frère de Tigrane, y avait, à cause de sa dignité, le titre de commandant; mais celui à qui son expérience dans la guerre et sa grande habileté pour l'invention des machines donnaient réellement toute l'autorité, c'était Callimaque, le même qui, au siége d'Amisus, avait donné tant de peine à Lucullus. Dans celui de Nisibe, dès que ce général eut entouré la ville, il employa tout ce que l'art peut fournir de moyens, et la fit battre avec tant de vigueur, qu'en peu de jours elle fut emportée d'assaut. Il eut les plus grands égards pour Gouras, qui était venu se rendre à lui. Callimaque, pour sauver sa vie, promettait de lui découvrir des endroits très-secrets où l'on avait caché des trésors considérables; mais Lucullus, sans s'arrêter à ses promesses, le fit charger de fer et garder avec soin, afin qu'il reçût la punition qu'il avait méritée en mettant le feu à la ville d'Amisus, et ôtant ainsi à Lucullus, avec une partie de sa gloire, le plaisir d'exercer envers les Grecs sa générosité.

Dans tout ce qu'on a vu jusqu'ici de Lucullus, on a pu dire que la fortune l'avait suivi dans toutes ses expéditions; mais à dater de ce moment ce vent si favorable qui l'avait toujours soutenu parut tomber tout à coup; il ne fit plus rien qu'en luttant avec effort contre les obstacles, et trouva partout des écueils. A la vérité, il déploya toujours la vertu, le courage et la patience d'un grand général; mais ses actions n'eurent plus ni l'éclat ni la beauté qui les avaient distingués jusqu'alors, la gloire même qu'il s'était acquise fut sur le point de lui

échapper par les disgrâces qu'il éprouva, par les différends qu'il eut sans nécessité avec son armée. Il dut en grande partie s'imputer à lui-même ses malheurs, par le peu de soin qu'il mit à se ménager l'affection des soldats, par la persuasion où il était que toutes les complaisances d'un général pour ceux qu'il commande déshonorent et ruinent son autorité. Ce qui lui fit encore plus de tort, c'est qu'au lieu de savoir s'accommoder à ceux qui lui étaient égaux en naissance et en dignité, ils les traitait tous avec mépris et ne les croyait pas dignes de lui être comparés. Tels sont les défauts qu'on reprochait à Lucullus et qui altéraient tant de belles qualités. Grand et bien fait de sa personne, il avait une éloquence noble, et une prudence également propre aux affaires politiques et militaires. Salluste rapporte que dès le commencement de la guerre il indisposa contre lui ses soldats, en les forçant de passer deux hivers de suite dans leur camp, l'un devant Cyzique, et l'autre devant Amisus. Il ne leur procura pas plus de douceur les hivers suivants; ils les passèrent ou à combattre dans le pays ennemi, ou sous des tentes, même sur les terres de leurs alliés; car Lucullus n'entra pas une seule fois avec son armée dans une ville grecque et amie des Romains. Ces soldats déjà si mécontents, furent encore plus aigris par les orateurs du peuple à Rome, qui, pleins d'envie contre Lucullus, l'accusaient de n'écouter que son ambition et son avarice, lorsqu'il traînait ainsi la guerre en longueur : il embrasse, disait-on, dans son commandement, la Cilicie, l'Asie, la Bithynie, la Paphlagonie, la Galatie, le Pont, l'Arménie, et tous les pays qui s'étendent jusqu'au Phase : maintenant il pille les maisons royales de Tigrane, comme s'il eût été envoyé pour dépouiller les rois, et non pour les soumettre. C'était le préteur Lucius Quintius qui, en déclamant ainsi contre lui dans Rome, détermina le peuple à ordonner qu'on enverrait un successeur à Lucullus dans le gouvernement de ces provinces, et qu'on licencierait une grande partie de son armée.

Mais celui qui mit le comble aux malheurs de Lucul-

lus, qui acheva de le perdre, ce fut Publius Clodius, homme fier et insolent, rempli de présomption et d'audace. Il était frère de l'épouse de Lucullus et se croyait digne du premier rang. Mais son inconduite n'avait pas permis à Lucullus de le placer si haut. Mécontent, il se mit à pratiquer les troupes fimbriennes, à les irriter contre Lucullus, en séduisant, par ses discours, des soldats qui, accoutumés depuis longtemps aux flatteries des démagogues, l'écoutaient avec plaisir. C'étaient ceux qui, après avoir, par les conseils de Fimbria, tué le consul Flaccus, s'était donné pour général l'instigateur de ce meurtre. Aussi prêtèrent-ils facilement l'oreille aux propos séditieux de Clodius; ils l'appelaient l'ami des soldats, parce qu'il affectait de la pitié, et même de l'indignation sur leurs peines : « Ne verront-» ils jamais, disait-il, la fin de tant de guerres et de » tant de travaux? Consumeront-ils leur vie à combattre » toutes les nations, à errer dans tous les pays, sans » recueillir d'autre fruit de leurs pénibles expéditions » que l'honneur d'escorter les chariots et les chameaux » de Lucullus, chargés de vaisselle d'or et d'argent et » de pierres précieuses? Les soldats de Pompée, au-» jourd'hui citoyens tranquilles au sein de leur famille, » sont établis dans de bonnes villes, cultivent des ter-» res fertiles, non pour avoir repoussé Mithridate et Ti-» grane dans des déserts inaccessibles, ou avoir détruit » les maisons royales de l'Asie, mais pour avoir fait la » guerre en Espagne contre les fugitifs et en Italie con-» tre des esclaves. Si nous ne devons jamais cesser de » faire la guerre, réservons du moins ce qui nous reste » de forces et de vie pour un général qui regarde comme » son plus bel ornement la richesse de ses soldats. »

L'armée de Lucullus, corrompue par ces déclamations, ne voulut plus le suivre, ni contre Tigrane, ni contre Mithridate, qui de l'Arménie était rentré dans le Pont et en faisait déjà la conquête. Ils prétextèrent la rigueur de l'hiver, et restèrent oisifs dans la Gordyène, en attendant que Pompée, ou quelque autre général, vînt remplacer Lucullus. Cependant, lorsqu'ils apprirent que Mithridate, après avoir vaincu Fabius, mar-

chait contre Sornatius et Triarius, honteux alors de leur révolte, ils suivirent leur général. Triarius, informé de son approche, voulut le prévenir et lui ravir l'honneur d'une victoire dont il se croyait assuré; mais ils perdirent une grande bataille, dans laquelle périrent, dit-on, sept mille Romains, et dans ce nombre il se trouva cent cinquante centurions, vingt-quatre tribuns des soldats, et le camp tomba au pouvoir de Mithridate. Lucullus arriva peu de jours après, et déroba Triarius à la fureur des soldats, qui voulaient le massacrer. Mithridate évitait de livrer bataille avant l'arrivée de Tigrane, qui venait avec une grande armée. Lucullus voulut prévenir leur jonction et aller au-devant de Tigrane pour le combattre. Il était déjà en marche, lorsque les troupes fimbriennes se révoltèrent et sortirent des rangs, sous prétexte qu'un décret du peuple les avait licenciées, et que d'ailleurs Lucullus n'avait plus droit de commander, depuis qu'on lui avait donné des successeurs dans ses gouvernements. Lucullus, oubliant sa dignité, descendit aux démarches les plus humiliantes; il les suppliait l'un après l'autre, il allait dans leurs tentes d'un air triste et les larmes aux yeux; il y en avait même dont il prenait la main; mais ils repoussaient toutes ses caresses, ils jetaient à ses pieds leurs bourses vides; ils lui disaient d'aller seul combattre les ennemis, puisqu'il savait si bien s'enrichir seul de leurs dépouilles. Enfin, à la prière des autres soldats, ces Fimbriens se laissèrent fléchir, ils promirent de rester tout l'été, mais en déclarant que si pendant ce temps-là il ne se présentait point d'ennemis à combattre, ils se retireraient. Il fallut que Lucullus se soumît à ces conditions, ou que, resté seul, il abandonnât le pays aux barbares. Il les retint, mais sans leur imposer depuis aucune contrainte, sans les mener au combat, s'estimant heureux de ce qu'ils voulaient bien rester, et forcé de souffrir que Tigrane ravageât sous ses yeux la Cappadoce, et que Mithridate reprît toute sa fierté, ce Mithridate dont Lucullus avait annoncé lui-même au sénat l'entière défaite. Il était même venu de Rome des députés pour régler les affaires du Pont, dont les Romains se croyaient déjà en

possession ; mais en arrivant ils trouvèrent que Lucullus n'était pas même maître de sa personne; que ses soldats le traitaient avec le dernier mépris et en faisaient l'objet de leur risée. Ils en vinrent enfin à un tel excès d'insolence, que dès que l'été fut fini ils se couvrirent de leurs armes, tirèrent leurs épées et provoquèrent au combat les ennemis qui s'étaient retirés et qui ne paraissaient plus nulle part. Alors, jetant de grands cris et frappant l'air de leurs épées, ils sortirent du camp et protestèrent que le temps qu'ils avaient promis de rester était accompli.

D'un autre côté, Pompée écrivait au reste de l'armée de se rendre auprès de lui, car la faveur du peuple et les flatteries des orateurs l'avaient fait nommer général pour continuer la guerre contre Tigrane et Mithridate. Le sénat et les principaux citoyens regardaient cette nomination comme une injustice faite à Lucullus; ils disaient qu'on lui avait donné un successeur, non pour finir la guerre, mais pour lui ravir l'honneur du triomphe, et qu'on le forçait de céder à un autre bien moins le commandement de l'armée que le prix de ses exploits; mais la conduite qu'on tint à son égard parut bien plus odieuse encore à ceux qui se trouvèrent sur les lieux. Lucullus ne fut maître ni de punir les fautes ni de récompenser les services; Pompée ne permit à personne de s'adresser à lui pour aucune affaire; il défendit, par des affiches publiques, qu'on eût égard à ce qu'il avait réglé avec les dix commissaires venus de Rome : l'armée qu'il commandait, plus nombreuse que celle de Lucullus, imprimait partout la terreur. Cependant leurs amis communs jugèrent convenable qu'ils eussent une entrevue; elle eut lieu dans un bourg de la Galatie, et se passa d'abord avec une honnêteté réciproque; ils se félicitèrent mutuellement sur leurs exploits. Lucullus était supérieur par l'âge et Pompée par la dignité; il avait commandé dans un plus grand nombre de guerres et obtenu deux triomphes. Ils étaient précédés l'un et l'autre de faisceaux couronnés de lauriers, marques de leurs victoires. Mais les lauriers des faisceaux de Pompée s'étaient flétris dans le long voyage qu'il venait de faire à travers

des pays secs et arides; les licteurs de Lucullus, l'ayant remarqué, donnèrent avec plaisir à ceux de Pompée une portion de leurs lauriers, qui étaient encore tout frais. Les amis de Pompée en tirèrent un augure favorable, et en effet les belles actions de Lucullus donnèrent un grand lustre à l'expédition de Pompée. Cette entrevue, loin de rétablir entre eux la bonne intelligence, ne fit que les aliéner davantage.

Pompée cassa toutes les ordonnances de Lucullus, emmena ses troupes et ne lui laissa, pour accompagner son triomphe, que seize cents hommes, qui même ne le suivaient pas de leur plein gré : tant Lucullus, par une suite de son naturel ou de sa mauvaise fortune, manquait du premier et du plus grand talent d'un général, celui de se faire aimer de ses troupes! S'il eût joint ce talent à tant et de si grandes qualités qu'il possédait, au courage, à la vigilance, à la prudence et à la justice, l'empire romain n'aurait pas eu l'Euphrate pour bornes du côté de l'Asie, mais la mer d'Hyrcanie, ou plutôt l'extrémité de la terre; car Tigrane avait déjà subjugué toutes les autres nations, et la puissance des Parthes n'était alors ni aussi grande ni aussi bien unie qu'elle le fut, lorsque Crassus alla leur faire la guerre; ils étaient même si fatigués par leurs dissensions intestines et par leurs guerres avec les peuples voisins, qu'ils ne pouvaient repousser les insultes des Arméniens. Il me semble donc que Lucullus a fait moins de bien à sa patrie qu'il n'a été pour d'autres l'occasion de lui nuire. Ces trophées qu'il planta en Arménie si près des Parthes, la prise de Tigranocerte et de Nisibe, les richesses qu'il fit transporter de ces deux villes à Rome, le diadème de Tigrane, mené captif en triomphe, allumèrent dans l'âme de Crassus le désir de passer en Asie; il crut que les barbares n'étaient qu'une proie assurée et des dépouilles toutes prêtes; mais en tombant sous les flèches des Parthes il prouva que Lucullus avait dû ses victoires, non à l'imprudence et à la mollesse des ennemis, mais à son audace et à sa capacité.

Lucullus, en arrivant à Rome, trouva que son frère Marcus Lucullus était accusé par Caïus Memmius, pour

avoir exécuté dans sa questure les ordres de Sylla : il fut absous; mais aussitôt Memmius, se tournant contre Lucullus lui-même, chercha à irriter le peuple contre lui et voulut lui faire refuser le triomphe, sous prétexte qu'il avait détourné à son profit des richesses qui devaient entrer dans le trésor public, et qu'il avait à dessein traîné la guerre en longueur. Lucullus était dans le plus grand danger; mais les premiers et les plus puissants d'entre les citoyens, s'étant mêlés parmi les tribus, obtinrent, à force de prières et de brigues, quoique avec peine, que le triomphe lui serait accordé. Ce triomphe ne fut pas, comme quelques autres, étonnant et ennuyeux par la longueur de la marche et par la quantité des objets qu'on y portait; mais il orna le cirque de Flaminius d'un nombre prodigieux d'armes prises sur les ennemis, et des machines de guerre des deux rois : spectacle d'ailleurs assez curieux en soi. Dans la marche triomphale, on vit passer quelques cavaliers bardés de fer et dix chariots armés de faux, soixante courtisans et généraux de ces princes. On traînait après eux cent dix galères armées de leurs éperons d'airain. On vit passer ensuite une statue d'or de Mithridate, de six pieds de hauteur, avec son bouclier garni de pierres précieuses; vingt gradins couverts de vases d'argent, trente-deux autres pleins de vaisselle d'or, d'armes du même métal et d'or monnayé : ces gradins étaient portés par des hommes que suivaient huit mulets chargés de lits d'or, et après lesquels en venaient cinquante-six autres qui portaient l'argent en lingots, et cent sept qui étaient chargés de tout l'argent monnayé : il se montait à près de deux millions sept cent mille drachmes (1). La marche était fermée par ceux qui portaient les registres où étaient inscrites les sommes que Lucullus avait fournies à Pompée pour la guerre contre les pirates, celles qu'il avait remises aux questeurs, et enfin, dans un compte à part, les neuf cent cinquante drachmes (2) qu'il avait distribuées par

(1) Environ deux millions trois cent mille livres.
(2) Huit cent soixante livres.

tête à ses soldats. Ce triomphe fut suivi d'un superbe festin que Lucullus donna à toute la ville et aux bourgs des environs.

Lucullus avait fait concevoir de lui au sénat les plus grandes espérances : la gloire et la puissance qu'il s'était acquises semblaient devoir être le contre-poids de la tyrannie de Pompée et le rempart de l'aristocratie; mais il démentit ces belles espérances et abandonna entièrement l'administration des affaires; soit qu'il jugeât les maux de la république irrémédiables, soit, comme d'autres le disent, qu'étant rassasié de gloire, il voulût se reposer enfin de tant de travaux et de tant de combats qui n'avaient pas eu une fin heureuse, et se livrer désormais à une vie douce et tranquille. Bien des gens louent ce changement, et l'approuvent de n'avoir pas fait comme Marius, qui, après sa victoire sur les Cimbres, après tant et de si glorieux exploits, ne sut pas jouir d'une gloire si digne d'envie; qui, entraîné par un désir insatiable de gloire et de domination, alla disputer le commandement à de jeunes capitaines, et trouva l'écueil de sa gloire dans des actions horribles, qui lui attirèrent des maux plus affreux encore. « Cicéron, » ajoutent ces mêmes personnes, aurait vieilli plus heu- » reusement, si, après avoir éteint la conjuration de » Catilina, il eût vécu dans la retraite. Scipion eût été » plus heureux, si, après avoir ajouté Numance à Car- » thage, il eût su vivre en repos. La vie politique, di- » sent-ils encore, a aussi son terme; et lorsqu'on n'a » plus la force et la vigueur de l'âge, ses combats, » comme ceux des athlètes, ont une issue malheu- » reuse. » Au contraire, Crassus et Pompée raillaient Lucullus sur cette vie de délices et de volupté à laquelle il s'abandonnait; ils pensaient que cet état de mollesse était encore moins convenable à des vieillards, que les soins de l'administration et les travaux de la guerre.

En effet, la vie de Lucullus ressemble à une de ces pièces de l'ancienne comédie, où on voit dans les premiers actes de grandes actions, tant politiques que militaires; et dans les derniers, des festins, des débauches,

je dirai presque des mascarades, des courses aux flambeaux, des jeux de toutes espèces : car je mets au nombre de ces bagatelles les édifices somptueux, les vastes promenades, les salles de bain et encore plus ces tableaux, ces statues, ces chefs-d'œuvre de l'art, que Lucullus, par une excessive profusion des richesses qu'il avait amassées dans ses campagnes, rassembla de toutes parts à si grands fraïs. Aussi, aujourd'hui même que le luxe a fait de si grands progrès, les jardins de Lucullus sont comptés parmi les plus magnifiques jardins des rois; et Tubéron, le philosophe stoïcien, voyant les ouvrages prodigieux qu'il faisait construire sur le rivage de la mer auprès de Naples, ces montagnes percées et suspendues par de grandes voûtes, ces canaux creusés autour de ses maisons, pour y faire entrer les eaux de la mer et ouvrir aux plus gros poissons de vastes réservoirs, ces palais bâtis au sein de la mer même; Tubéron, dis-je, appelait Lucullus un Xerxès en toge. Il avait aussi à Tusculum des maisons de plaisance, dont les vues étaient superbes; des salons ouverts à tous les aspects, et de belles promenades. Pompée étant allé l'y voir un jour trouva qu'il avait très-bien disposé sa maison pour l'été, mais qu'elle était inhabitable l'hiver. « Croyez-vous donc, lui dit Lucul- » lus en riant, que j'aie moins de sens que les cigo- » gnes et les grues, et que je ne sache pas changer de » demeure selon les saisons? » Un préteur qui avait l'ambition de donner au peuple des jeux très-magnifiques pria Lucullus de lui prêter des manteaux de pourpre pour un chœur de tragédie; Lucullus lui dit qu'il ferait chercher, et que s'il en avait il les lui prèterait avec plaisir. Le lendemain il lui demanda combien il lui en fallait; le préteur lui dit qu'il en aurait assez de cent. « Vous pouvez, reprit Lucullus, en faire prendre » le double si vous voulez. » C'est à cette occasion que le poëte Horace s'écrie : « Tant il est vrai qu'une maison » est pauvre quand elle n'a pas un grand superflu, et » que ce qui en est inconnu au maître n'est pas plus » considérable que ce qu'il en connait! »

Sa dépense journalière pour la table était d'un homme

nouvellement enrichi. Non content d'être couché sur des lits couverts d'étoffes de pourpre, d'être servi en vaisselle d'or enrichie de pierreries, d'avoir pendant ses repas des chœurs de danse et de musique, il faisait servir sur sa table les mets les plus rares et les plus exquis, les pâtisseries les plus recherchées; et cela pour se faire admirer des hommes simples et sans jugement. Aussi sut-on beaucoup de gré à Pompée de ce qu'il fit dans une maladie, où son médecin lui avait ordonné de manger une grive; ses domestiques étant venus lui dire qu'il était impossible de trouver des grives en été ailleurs que chez Lucullus qui en faisait engraisser toute l'année, il ne voulut pas qu'on en prît chez lui : « Eh quoi! dit-il au médecin, si Lucullus » n'était pas un homme voluptueux, Pompée ne pour- » rait pas vivre? » Et il demanda une nourriture plus facile à trouver. Caton, son ami et son allié, condamnait si hautement sa vie de luxe et de mollesse, qu'un jeune homme ayant commencé un jour, en plein sénat, un discours aussi long qu'ennuyeux sur la tempérance et la frugalité, Caton, se levant d'impatience : « Ne ces- » seras-tu pas, lui dit-il, ces beaux discours, toi, qui » étant riche comme Crassus et vivant comme Lucul- » lus, nous parles comme Caton? » Au reste, quelques historiens disent qu'à la vérité ce propos fut tenu, mais par un autre que Caton. Pour Lucullus, on ne peut douter, d'après les paroles qu'on a recueillies de lui, que non-seulement il aimât fort ce genre de vie, mais encore qu'il ne s'en fît honneur. On dit qu'il invita plusieurs jours de suite à sa table des Grecs qui étaient venus à Rome, et qui, avec leur bonhomie grecque, croyant que c'était pour eux qu'il faisait une si grande dépense, eurent honte de lui être à charge et refusèrent enfin ses invitations. Lucullus, qui sut le motif de leur refus, leur dit en riant : « Il est vrai, mes amis, que » dans cette dépense il y a un peu pour vous; mais la » plus grande partie est pour Lucullus. » Un jour qu'il soupait seul, et qu'on n'avait mis qu'une table, on lui servit un souper médiocre; il fut très-mécontent, et ayant fait appeler son maître d'hôtel, il lui en fit des

reproches ; cet officier lui dit que, n'ayant invité personne, il n'avait pas cru devoir faire un plus grand souper : « Tu ne savais donc pas, lui répondit-il, que » Lucullus soupait ce soir chez Lucullus? »

Comme il n'était question dans la ville que de sa magnificence, Cicéron et Pompée l'abordèrent un jour qu'il se promenait tranquillement dans la place publique. Cicéron était son intime ami. Lucullus avait bien avec Pompée quelques différends, par rapport au commandement de l'armée; mais ils vivaient honnêtement ensemble et se voyaient assez souvent. Cicéron, après l'avoir salué, lui demanda s'il voulait lui donner à souper. « Très-volontiers, lui répondit Lucullus, vous n'a» vez qu'à prendre jour. — Ce sera dès ce soir, reprit » Cicéron; mais nous voulons votre souper ordinaire. » Lucullus s'en défendit longtemps, et les pria de remettre au lendemain; ils le refusèrent et ne voulurent pas même lui permettre de parler à aucun de ses domestiques, de peur qu'il ne fît ajouter à ce qu'on avait préparé pour lui. Alors il leur demanda seulement de lui laisser dire devant eux, à un de ses gens, qu'il souperait dans l'Apollon; ce qu'ils lui accordèrent. C'était le nom d'une des salles les plus magnifiques de sa maison : et par ce moyen il les trompa sans qu'ils pussent s'en méfier. Il avait pour chaque salle une dépense réglée, des meubles et un service particuliers; et il suffisait à ses esclaves qu'on nommât la salle dans laquelle il voulait souper, pour savoir quelle dépense il fallait faire, quel ameublement et quel service ils devaient employer. Le souper dans la salle d'Apollon était de cinquante mille drachmes (1). On dépensa ce soir-là cette somme; et il étonna Pompée, autant par la magnificence du souper, que par la promptitude avec laquelle il avait été préparé. C'était abuser de ses richesses et les traiter comme des captives et des barbares.

Une dépense plus louable et plus digne de lui était celle qu'il faisait pour se procurer des livres. Il en

(1) Environ quarante-cinq mille livres.

rassembla un très-grand nombre de bien écrits, et il en fit un usage plus honorable encore que leur acquisition, en ouvrant sa bibliothèque au public. Tous les Grecs qui étaient à Rome avaient un libre accès dans les galeries, dans les portiques et dans les cabinets qui entouraient sa bibliothèque; ils s'y rendaient comme dans un sanctuaire des Muses; ils y passaient les jours entiers à discourir ensemble et quittaient avec plaisir toutes leurs affaires pour s'y réunir. Lucullus se promenait souvent dans ses galeries avec ces hommes de lettres, il se mêlait à leurs entretiens, et quand ils l'en priaient, il les aidait de son crédit dans les affaires dont ils étaient chargés. En un mot, sa maison était l'asile, le Prytanée de la Grèce, pour tous les étrangers de ce pays qui venaient à Rome. Il avait en général du goût pour toute doctrine philosophique; il accueillait, il estimait les différentes sectes; mais il eut toujours une préférence marquée, un amour particulier pour l'Académie, non pour celle qu'on nomme la nouvelle, quoique alors Philon lui eût donné un grand éclat en expliquant les écrits de Carnéade; mais pour l'ancienne Académie, dont Antiochus l'Ascalonite, homme éloquent et instruit, était le chef. Lucullus avait recherché son amitié avec le plus vif empressement; il le logeait chez lui, et l'opposait aux disciples de Philon, au nombre desquels était Cicéron, qui même avait composé un très-beau dialogue dans lequel il fait soutenir, par un des interlocuteurs, cette opinion de la vieille Académie : qu'il y a des choses que l'on peut comprendre; et il soutient lui-même l'opinion contraire. Ce dialogue est intitulé *Lucullus*; j'ai déjà dit qu'il vivait avec lui dans la plus grande intimité; et dans le gouvernement ils suivaient le même parti. Car Lucullus n'avait pas entièrement abandonné les affaires; il avait seulement laissé de bonne heure à Crassus et à Caton cette rivalité, cette ambition de parvenir au premier rang de puissance et d'autorité, parce qu'elle expose à de grands dangers et à de grands affronts.

Quand ceux à qui la puissance de Pompée était suspecte virent Lucullus renoncer au premier rang, ils

cherchèrent à y porter Crassus et Caton, pour en faire les défenseurs du sénat. Lucullus n'alla plus aux assemblées du peuple que pour obliger ses amis, et à celles du sénat que pour rompre quelque intrigue de Pompée et s'opposer à son ambition. Il fit annuler toutes les ordonnances que ce général avait rendues, après avoir vaincu les deux rois; et soutenu de Caton, il empêcha une distribution d'argent que Pompée demandait pour ses soldats. Pompée alors se fit un appui de l'amitié ou plutôt de la ligue qu'il forma avec Crassus et César; et, remplissant la ville d'armes et de soldats, il chassa de la place publique Caton et Lucullus, et fit confirmer par la force toutes ses ordonnances. Les partisans de Pompée, témoins de l'indignation que cette violence excitait parmi tous les honnêtes gens, produisirent un certain Brettius, qu'ils avaient surpris, disaient-ils, épiant l'occasion de tuer Pompée. Cet homme, interrogé en plein sénat, accusa quelques personnes de l'avoir engagé à cet assassinat; et devant le peuple il en chargea nommément Lucullus. Personne ne crut à sa déposition, et l'on ne douta pas un instant que cet homme n'eût été aposté par les amis de Pompée pour être l'instrument de cette odieuse calomnie. On en fut bien plus convaincu quelques jours après, lorsqu'on vit jeter hors de la prison le corps de ce Brettius, qu'on disait s'être donné lui-même la mort. Mais l'impression du cordeau dont il avait été étranglé, et les marques des coups qu'il avait reçus, déposaient hautement qu'il avait été la victime de ceux même qui l'avaient suborné.

Cette horrible intrigue éloigna plus que jamais Lucullus du gouvernement; et quand il vit Cicéron banni, Caton comme relégué en Cypre, il s'en retira pour toujours. Quelque temps avant sa mort, son esprit s'était affaibli peu à peu, et il finit par le perdre entièrement. Cornélius Népos prétend que cet affaiblissement d'esprit ne fut la suite ni de l'âge ni de la maladie, mais l'effet d'un breuvage que lui donna Callisthène, un de ses affranchis, qui ne le fit même que parce qu'il crut que ce breuvage aurait la vertu de le rendre plus cher à son maître. Un effet certain qu'il produisit, ce

fut de lui aliéner tellement la raison, que dans les derniers temps de sa vie son frère fut obligé de prendre l'administration de ses biens. Malgré cet état de démence dans lequel il mourut, le peuple fut aussi affligé de sa perte que s'il était mort dans le plus grand éclat de ses exploits militaires et dans toute la gloire de son administration politique. On accourut en foule à ses obsèques, et l'on voulait absolument que son corps, qui avait été porté à la place publique par les premiers jeunes gens de la ville, fût enterré dans le champ de Mars, où l'on avait déjà enterré Sylla. Mais, comme on ne s'y était pas attendu, et qu'il n'eût pas été facile de faire sur-le-champ tous les préparatifs nécessaires, son frère, à force d'instances, obtint enfin du peuple qu'il laissât faire ses funérailles dans sa maison de Tusculum, où son tombeau était tout prêt. Il ne lui survécut pas longtemps; et comme il l'avait suivi de près dans la carrière de la vie et dans celle des honneurs, qu'il l'avait aimé avec une extrême tendresse, il le suivit aussi de près dans le tombeau.





POMPÉE.

Apogée de la puissance romaine (78—48).

E peuple romain semble avoir été de très-bonne heure envers Pompée dans la même disposition que Prométhée montre dans Eschyle à l'égard d'Hercule, lorsqu'il dit à ce héros, qui venait de le délier :

> Autant j'aime le fils, autant je hais le père.

Jamais, en effet, les Romains ne firent paraître pour aucun autre général une haine aussi forte et aussi violente que celle qu'ils eurent pour Strabon, père de Pompée. Sa puissance dans les armes (car c'était un grand homme de guerre) le leur avait rendu redoutable pendant sa vie; mais quand il fut mort d'un coup de foudre et qu'on porta son corps sur le bûcher, ils l'arrachèrent du lit funèbre et lui firent mille outrages. Au contraire, jamais aucun Romain n'a éprouvé comme Pompée de la part de ce même peuple une bienveillance si forte, qui ait commencé si tôt, qui ait persévéré plus longtemps dans sa prospérité et qui se soit soutenue avec plus de constance dans ses revers. L'extrême aversion qu'on eut pour son père ne venait que d'une seule cause, de son insatiable avarice; mais l'amour qu'on eut pour le fils avait plusieurs motifs; sa tempérance

dans la manière de vivre, son adresse aux exercices des armes, son éloquence persuasive, la bonne foi qui paraissait dans ses mœurs et la facilité de son abord. Personne ne demandait des services avec plus de réserve et n'obligeait de meilleure grâce : il donnait sans arrogance et recevait avec dignité. Dès ses premières années, la douceur de ses traits, en prévenant l'effet de ses paroles, contribua beaucoup à lui gagner les cœurs. Il joignait à l'air aimable de son visage une gravité tempérée par la bonté; dans la fleur même de sa jeunesse, on voyait éclater en lui la majesté de l'âge mûr; et ses manières nobles lui conciliaient le respect. Ses cheveux étaient un peu relevés; ses regards, doux et à la fois pleins de feu, lui donnaient avec Alexandre une ressemblance plus frappante qu'elle ne le paraissait dans les statues de ce prince; aussi reçut-il de bonne heure le nom d'Alexandre, qu'il ne refusait pas. D'autres, il est vrai, le nommaient ainsi par raillerie; et on rapporte à ce sujet qu'un jour Philippe, homme consulaire, dit, en plaidant pour lui, qu'on ne devait pas s'étonner qu'étant Philippe, il aimât Alexandre.

Dans sa première jeunesse, comme il servait sous son père, qui faisait la guerre à Cinna, Pompée avait pour ami un certain Lucius Térentius, avec lequel il partageait sa tente, et qui, gagné par l'argent que Cinna lui offrit, promit de tuer Pompée, pendant que d'autres conjurés mettraient le feu à la tente du général. Pompée, informé à table de ce complot, ne laissa paraître aucun trouble; il but même plus qu'à son ordinaire, et, après qu'on fut allé se coucher, il sortit secrètement de sa tente, plaça des gardes autour de celle de son père, et se tint tranquille. Lorsque Térentius crut que l'heure était venue, il se lève, va, l'épée nue à la main, au lit de Pompée; et, s'approchant du matelas sur lequel il le croyait couché, il donne plusieurs coups dans les couvertures. En même temps il s'élève dans le camp un grand tumulte causé par la haine qu'on portait au général : déjà les soldats se mettent en mouvement pour aller se rendre à l'ennemi; ils plient leurs tentes et prennent les armes. Le général, effrayé de ce mouvement

séditieux, n'ose sortir de sa tente; Pompée, se présentant au milieu de ces mutins, les conjure avec larmes de ne pas abandonner son père : ne pouvant les apaiser, il se jette enfin en travers sur la porte du camp, le visage contre terre, et tout baigné de pleurs, il leur ordonne, s'ils veulent absolument s'en aller, de lui passer sur le corps. Les soldats, honteux de le voir en cet état, changèrent de disposition; et, à l'exception de huit cents ils se réconcilièrent tous avec leur général.

Après la mort de son père, il eut, en sa qualité d'héritier, un procès à soutenir sur le crime de péculat dont Strabon était accusé. Pompée ayant découvert qu'un des affranchis de son père, nommé Alexandre, avait détourné à son profit la plus grande partie des deniers publics, le traduisit devant ses juges. Mais il fut accusé en son propre nom d'avoir retenu des filets de chasse et des livres pris à Asculum; son père, en effet, les lui avait donnés du butin de cette ville, et il les avait perdus depuis, lorsque les satellites de Cinna, après le retour de ce général à Rome, forcèrent la maison de Pompée et la pillèrent. Dans le cours de ce procès, il eut de grands combats à livrer contre son accusateur; et il fit paraître dans sa défense une pénétration et une fermeté au-dessus de son âge, qui lui acquirent autant de réputation que de faveur. Le préteur Antistius, qui présidait à ce jugement, conçut pour lui une telle affection, qu'il résolut de lui donner sa fille en mariage, et lui en fit faire la proposition par ses amis. Pompée la reçut avec joie, et le mariage fut arrêté; mais il resta secret. Cependant l'intérêt qu'Antistius montrait pour Pompée le fit découvrir au peuple; et à la fin du procès, lorsque le préteur prononça la sentence qui déclarait Pompée absous, la multitude, comme si elle en eût reçu l'ordre, se mit à crier plusieurs fois : *A Talasius !* mot qui, de toute antiquité, s'emploie à Rome dans les noces.

Peu de jours après le jugement de cette affaire, Pompée épousa la fille d'Antistius, et se rendit ensuite au camp de Cinna, où il se vit bientôt en butte à des calomnies qui, lui donnant des sujets de crainte, l'obligèrent de se dérober secrètement. Comme il ne repa-

rut pas, le bruit se répandit dans l'armée que Cinna l'avait fait tuer; à l'instant ceux qui avaient pour ce général une haine déclarée coururent pour se jeter sur lui. Il prit la fuite; mais, atteint par un capitaine qui le poursuivait l'épée à la main, il se jette à ses genoux et lui présente son cachet, qui était d'un fort grand prix. « Je ne viens pas sceller un contrat, lui répondit » avec insulte le capitaine, mais punir un tyran aussi » injuste qu'impie : » et en disant ces mots il le tua. Cinna ayant péri de cette manière, eut pour successeur dans la conduite des affaires, Carbon, tyran plus cruel encore. Bientôt Sylla revint, désiré de la plupart des Romains, à qui les maux dont ils étaient accablés faisaient envisager comme un grand bien un changement de maître. Tel était le sort déplorable où les malheurs passés avaient réduit la ville, que désespérant de recouvrer sa liberté, elle ne cherchait qu'une servitude plus douce. Pompée était alors dans le Picénum, contrée de l'Italie où il avait des terres; il s'y était retiré parce qu'il se plaisait dans ce pays, dont les villes avaient pour sa famille une affection héréditaire. Il vit que les plus considérables et les plus honnêtes d'entre les Romains abandonnaient leurs maisons pour se rendre de tous côtés au camp de Sylla, comme dans un port assuré. Il prit aussi la résolution d'y aller; mais il ne crut pas qu'il fût de sa dignité d'y paraître comme un fugitif qui ne contribuait en rien à la défense commune et qui venait mendier du secours. Il voulut, en rendant à Sylla un service important, arriver d'une manière honorable dans son camp, à la tête d'une armée. Il commença donc à sonder les Picéniens et à les solliciter de prendre les armes; ils y consentirent, et ne voulurent pas même écouter les émissaires de Carbon. Un d'entre eux, nommé Vindicius, leur ayant dit que Pompée, à peine sorti de l'école, était donc devenu pour eux un grand orateur, ils en furent tellement irrités, qu'ils se jetèrent sur lui et le massacrèrent. Pompée, alors âgé de vingt-trois ans, n'attendit pas qu'on lui déférât le commandement, mais, s'en donnant à lui-même l'autorité, il fit dresser un tribunal sur la place d'Auximum, ville

considérable du Picénum; là il rendit une sentence pour ordonner à deux frères, nommés Ventidius, qui étaient les premiers du pays, et qui, par intérêt pour Carbon, s'opposaient aux desseins de Pompée, de sortir sur l'heure de la ville. Ayant ensuite levé des gens de guerre, nommé des capitaines, des chefs de bande et établi les divers grades de la milice romaine, il parcourut les autres villes et fit partout de même. Tous les partisans de Carbon se retiraient à son approche et lui cédaient la place; les autres s'étaient joints à lui avec empressement. Il eut bientôt complété trois légions et rassemblé les vivres, les bagages, les chariots et tout l'appareil nécessaire. Alors il se mit en chemin pour aller trouver Sylla, sans hâter sa marche, sans vouloir se cacher; au contraire, il s'arrêtait souvent sur sa route, pour faire le plus de mal qu'il pouvait à ses ennemis et pour exciter toutes les villes d'Italie à se déclarer contre Carbon.

Trois chefs du parti contraire vinrent l'assaillir en même temps; c'étaient Carrinas, Célius et Brutus; ils ne l'attaquèrent pas de front ni tous ensemble, mais par trois différents côtés et avec trois corps d'armée séparés, dans l'espoir de l'envelopper et de l'enlever facilement. Pompée, sans s'effrayer de leur nombre, rassemble toutes ses forces, tombe sur les troupes de Brutus avec sa cavalerie, qu'il commandait en personne et qu'il avait placée au front de la bataille. La cavalerie des ennemis, composée de Gaulois, donna aussi la première; Pompée, prévenant celui qui en était le chef et qui paraissait le plus fort de la troupe, le perce de sa lance et le renverse par terre; à l'instant tous les autres tournent le dos, jettent le désordre parmi l'infanterie et l'entraînent dans leur fuite. Cette déroute mit la division entre les trois généraux, qui se retirèrent chacun de son côté; les villes, attribuant à la crainte cette dispersion des ennemis, se rendirent à Pompée. Le consul Scipion marcha aussi contre lui; mais, avant que les deux armées fussent à la portée du trait, les soldats de Scipion, saluant ceux de Pompée, passèrent de leur côté, et Scipion fut obligé de prendre la fuite. Enfin,

Carbon ayant détaché contre lui, près de la rivière d'Arsis, plusieurs compagnies de sa cavalerie, Pompée les chargea si vigoureusement, qu'il les mit en fuite, et que, les ayant poursuivies avec vivacité, il les força de se jeter dans des lieux difficiles, où la cavalerie ne pouvait agir; elle perdit tout espoir de se sauver, et se rendit à Pompée avec ses chevaux et ses armes.

Sylla ignorait encore tous ces combats, mais aux premières nouvelles qu'il en reçut; il craignit pour Pompée, en le voyant environné de tant et de si grands capitaines; et il se hâta d'aller à son secours. Pompée, informé de son approche, ordonne à tous ses officiers de faire prendre les armes à leurs soldats et de les ranger en bataille, afin que l'armée parût devant son général dans le meilleur état et dans l'appareil le plus brillant. Il s'attendait à de grands honneurs, et il en reçut de plus grands encore. Dès que Sylla le vit venir à lui, et qu'il aperçut ses troupes dans le plus bel ordre, toutes composées de beaux hommes, à qui leurs succès inspiraient autant de fierté que de joie, il descendit de cheval, et salué par Pompée du nom d'*imperator*, il le salua du même titre, au grand étonnement de tous ceux qui l'environnaient, et qui ne s'attendaient pas que Sylla communiquât à un jeune homme qui n'était pas encore sénateur un titre si honorable, pour lequel il faisait la guerre aux Scipion et aux Marius. Le reste de sa conduite répondit à ces premiers témoignages de satisfaction : il se levait toujours devant Pompée, et ôtait de dessus sa tête le pan de sa robe, ce qu'il ne faisait pas facilement pour tout autre, quoiqu'il fût environné d'un grand nombre d'officiers distingués. Pompée ne s'enfla point de ces honneurs; au contraire, Sylla ayant voulu l'envoyer dans la Gaule, où Métellus commandait et ne faisait rien qui répondît aux grandes forces dont il disposait, il lui représenta qu'il ne serait pas honnête d'enlever le commandement de l'armée à un général plus âgé que lui et qui jouissait d'une plus grande réputation; mais que si Métellus y consentait et qu'il l'engageât de lui-même à venir l'aider dans cette guerre, il était tout prêt à l'aller joindre. Métellus accepta volon-

tiers cette offre, et lui écrivit de se rendre auprès de lui. Pompée entra donc dans la Gaule, où les exploits étonnants qu'il fit réchauffèrent l'audace et l'ardeur guerrière de Métellus, que la vieillesse avait presque éteintes : ainsi, le fer embrasé et mis en fusion, si on le verse sur un fer dur et froid, l'amollit et le fond plus vite que le feu même. Lorsqu'un athlète est devenu le premier entre tous ses rivaux, et qu'il s'est couvert de gloire dans tous les combats, on ne parle plus des victoires de son enfance, on ne les inscrit pas dans les fastes publics; de même j'ai évité de toucher aux exploits que fit alors Pompée, quelque admirables qu'ils soient en eux-mêmes, parce qu'ils sont comme ensevelis sous le nombre et la grandeur de ses dernières actions; je n'ai pas voulu, en m'arrêtant trop sur les premiers, m'exposer à passer légèrement sur ses plus beaux faits d'armes et sur les événements de sa vie qui font le mieux connaître le caractère et les mœurs de cet homme célèbre.

Sylla, devenu maître de l'Italie et déclaré dictateur, récompensa ses lieutenants et ses capitaines par des richesses, des dignités et des grâces de toutes sortes, qu'il leur accordait avec autant de libéralité que de satisfaction; mais plein d'estime et d'admiration pour la vertu de Pompée, et le jugeant propre à donner un grand appui à son autorité, il voulut absolument se l'attacher par une alliance. Sa femme Métella étant entrée dans ce projet, ils persuadèrent à Pompée de répudier Antistia et d'épouser Emilie, petite-fille de Sylla par Métella sa fille, femme de Scaurus. La mère d'Antistia, ne pouvant supporter l'affront de sa fille, se tua de sa propre main; et cette mort funeste fut comme un épisode de la tragédie de ses noces, que suivit bientôt celle d'Emilie, qui mourut en couches dans la maison de Pompée.

On apprit dans le même temps à Rome que Perpenna s'était emparé de la Sicile, dont il voulait faire une retraite pour tous ceux qui restaient encore de la faction contraire à celle de Sylla; que Carbon croisait avec une flotte dans les mers de cette île; que Domitius était

passé en Afrique, et que les plus illustres d'entre les bannis qui avaient pu échapper à la proscription s'y étaient retirés. Pompée, envoyé contre eux avec une puissante armée, n'eut pas plus tôt paru qu'il fit abandonner la Sicile à Perpenna; il adoucit le sort des villes opprimées, et les traita avec beaucoup d'humanité, à l'exception des Mamertins, habitants de Messine, qui, se fondant sur une ancienne loi des Romains, refusaient de comparaître à son tribunal, et déclinaient sa juridiction. « Ne cesserez-vous pas, leur dit Pompée, de » nous alléguer vos lois, à nous qui portons l'épée? » On trouva qu'il insultait, avec une sorte d'inhumanité, au malheur de Carbon; si sa mort était nécessaire, comme elle pouvait l'être, il fallait le faire mourir aussitôt qu'il avait été arrêté, et l'odieux en serait retombé sur celui qui l'avait ordonnée; au contraire, Pompée fit traîner devant lui, chargé de chaînes, un Romain illustre, trois fois honoré du consulat; du haut de son tribunal, il le jugea lui-même en présence d'une foule nombreuse, qui faisait éclater sa douleur et son indignation, et donna ordre qu'on l'emmenât pour être exécuté : lorsqu'on l'eut conduit au lieu du supplice, et qu'il vit l'épée nue, il demanda à se retirer un moment à l'écart pour un besoin qui le pressait. Caïus Oppius, l'ami de César, rapporte que Pompée traita avec la même inhumanité Quintus Valérius : comme il le connaissait pour un homme de lettres et d'un savoir peu commun, quand on l'eut amené, il le tira à part, se promena quelque temps avec lui, et après l'avoir interrogé et en avoir appris ce qu'il voulait savoir, il ordonna à ses satellites de le conduire au supplice; mais il ne faut croire qu'avec beaucoup de réserve ce qu'Oppius écrit des ennemis et des amis de César. Pompée ne pouvait se dispenser de faire punir les ennemis de Sylla les plus connus, et ceux qui avaient été pris au su de tout le monde; pour ceux qui purent s'échapper, il fit semblant, autant que cela fut possible, de ne pas s'en apercevoir; il y en eut même dont il favorisa la fuite. Il avait résolu de châtier les Himéréens, qui avaient embrassé le parti de ses ennemis; mais un de

leurs orateurs, nommé Sthénis, ayant demandé la permission de parler, lui représenta qu'il serait injuste de pardonner au coupable, et de faire périr ceux qui n'avaient aucun tort. Pompée lui demanda de quel coupable il voulait parler : « De moi-même, lui répondit » Sthénis ; c'est moi qui ai séduit mes amis et forcé mes » ennemis de se jeter dans le parti qu'ils ont suivi. » Pompée, charmé de sa franchise et de sa magnanimité, lui pardonna d'abord, et ensuite à tous les autres Himéréens. Informé que ses soldats commettaient des désordres dans leur marche, il scella leurs épées de son cachet, et punit tous ceux qui rompirent le sceau.

Pendant qu'il agissait ainsi en Sicile, il reçut un décret du sénat et des lettres de Sylla, qui lui ordonnaient de passer en Afrique, et d'y faire vigoureusement la guerre à Domitius, qui avait mis sur pied une armée beaucoup plus nombreuse que celle qu'avait Marius lorsqu'il était repassé depuis peu d'Afrique en Italie, et que, de fugitif devenu tyran, il avait porté dans Rome le trouble et le désordre, Pompée fit promptement tous les préparatifs nécessaires ; et, laissant pour commander à sa place, en Sicile, Memnius, le mari de sa sœur, il se mit en mer avec cent vingt vaisseaux de guerre et quatre-vingts vaisseaux de charge qui portaient des vivres, des armes, de l'argent et des machines de guerre. Sa flotte eut à peine abordé, partie à Utique, partie à Carthage, que sept mille des ennemis vinrent se rendre à lui et se joindre aux six légions complètes qu'il avait amenées. Il eut là, dit-on, une aventure assez plaisante : quelques-uns de ses soldats trouvèrent un trésor considérable, qu'ils partagèrent entre eux ; le bruit s'en étant répandu, tous les autres furent persuadés que ce lieu était plein de richesses que les Carthaginois y avaient cachées dans le temps de leurs revers. Il ne lui fut pas possible pendant plusieurs jours de tirer aucun service de ses troupes, qui ne travaillaient qu'à chercher des trésors ; il se promenait lui-même au milieu d'eux, riant de voir tant de milliers d'hommes fouiller et remuer tout le sol de cette plaine : lassés enfin de ces recherches inutiles, ils lui dirent qu'il pouvait les me-

ner où il voudrait, et qu'ils étaient assez punis de leur sottise.

Domitius avait mis son armée en bataille; mais, comme il avait devant lui une fondrière profonde et difficile à passer, que d'ailleurs il tombait depuis le matin une pluie abondante, accompagnée d'un grand vent, il crut qu'on ne pourrait pas combattre ce jour-là, et fit donner l'ordre de se retirer. Pompée, au contraire, saisissant cette occasion favorable, se met promptement en marche, et passe la fondrière. Les ennemis, quoique en désordre et troublés d'une attaque imprévue, où ils ne pouvaient agir tous ensemble ni prendre leurs rangs, soutinrent le choc, incommodés d'ailleurs par la pluie, que le vent leur poussait dans le visage. L'orage nuisait aussi aux Romains, qui ne pouvaient ni se voir ni se distinguer les uns les autres : Pompée lui-même fut en danger d'être tué, parce qu'il ne répondit pas assez tôt à un soldat qui, ne le reconnaissant pas, lui demanda le mot. Mais enfin ils enfoncèrent les ennemis, et en firent un horrible carnage : sur vingt mille qu'ils étaient, il ne s'en sauva que trois mille. Les soldats de Pompée le saluèrent du nom d'*imperator*; mais il leur déclara qu'il n'accepterait pas ce titre tant que le camp des ennemis subsisterait; et que, s'ils le jugeaient digne de cet honneur, il fallait commencer par abattre ces retranchements. Ils vont à l'instant les assaillir; et Pompée pour ne plus courir le danger auquel il venait d'être exposé, combattit sans casque; le camp fut emporté de force et Domitius y périt. Cette victoire attira la plupart des villes dans le parti de Sylla, et l'on emporta d'assaut celles qui firent quelque résistance. Pompée fit prisonnier le roi Iarbas, qui avait combattu avec Domitius, et il donna son royaume à Hiempsal. Mais, pour profiter de sa fortune et de l'ardeur de ses troupes, il se jeta dans la Numidie, s'y avança de plusieurs journées de chemin, soumit tout ce qui était sur son passage, et rendit la puissance des Romains plus redoutable à ces barbares, qui commençaient à ne plus tant la craindre. Il ne fallait pas même, disait-il, laisser les bêtes féroces répandues dans l'Afrique, sans leur faire

éprouver la force et la fortune des Romains. Il passa donc plusieurs jours à la chasse des lions et des éléphants, et ne mit, à ce qu'on assure, que quarante jours à détruire les ennemis, à soumettre l'Afrique, à terminer les affaires des rois du pays; et il n'avait encore que vingt-quatre ans.

De retour à Utique, il reçut des lettres de Sylla, qui lui ordonnait de licencier ses troupes, et d'attendre là, avec une seule légion, le capitaine qui devait le remplacer. Cet ordre lui causa un secret déplaisir, qu'il eut de la peine à contenir; mais les soldats témoignèrent ouvertement leur indignation, et lorsque Pompée les pria de partir pour l'Italie, ils éclatèrent en injures contre Sylla ; ils protestèrent qu'ils n'abandonneraient point Pompée, et qu'ils ne souffriraient pas qu'il se fiât à un tyran. Il essaya d'abord de les adoucir par ses représentations ; mais voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur eux, il descendit de son tribunal, fondant en larmes et rentra dans sa tente. Les soldats allèrent l'y chercher, et, l'ayant reporté sur son tribunal, ils passèrent la plus grande partie du jour, eux à le presser de rester et de garder le commandement, lui à les prier d'obéir et de ne pas se révolter. Comme ils continuaient leurs instances et leurs cris, il leur jura que s'ils voulaient le forcer, il se tuerait lui-même; ce qui eut encore bien de la peine à les calmer. La première nouvelle qui vint à Sylla fut que Pompée était en rébellion ouverte. « Il est donc de ma destinée, dit-il à ses amis, d'avoir « dans ma vieillesse à combattre contre des enfants ! » Il disait cela à cause du jeune Marius, qui lui avait donné beaucoup d'inquiétude, et l'avait mis dans le plus grand danger. Mais, quand il apprit la vérité, et qu'il sut d'ailleurs que tout le peuple allait au-devant de Pompée et l'accompagnait en lui prodiguant des témoignages de bienveillance, il voulut les surpasser tous; il sortit à sa rencontre, l'embrassa de la manière la plus affectueuse, et le proclama du nom de Grand, en ordonnant à tous ceux qui le suivaient de lui donner le même titre. Suivant d'autres historiens, ce surnom lui avait été déjà donné en Afrique par toute

l'armée; et Sylla en le lui confirmant le rendit irrévocable. Mais Pompée fut le dernier à le prendre, et ne se le donna que longtemps après, lorsqu'il fut envoyé en Espagne contre Sertorius, avec le titre de proconsul; alors seulement il commença à mettre dans ses lettres et dans ses ordonnances Pompée le Grand; ce titre auquel on était accoutumé ne pouvait plus exciter l'envie. Cet exemple doit nous faire admirer ces anciens Romains, qui récompensaient par des titres et des surnoms honorables non-seulement les exploits militaires, mais encore les vertus politiques. Il y avait déjà eu deux hommes à qui le peuple avait conféré le nom de *Maximus*, très-grand : l'un fut Valérius, pour avoir réconcilié le peuple avec le sénat; et l'autre Fabius Rullus, pour avoir chassé du sénat quelques fils d'affranchis, qui à la faveur de leurs richesses s'étaient fait élire sénateurs.

Pompée, de retour à Rome, demanda le triomphe, qui lui fut refusé par Sylla, sous prétexte que la loi ne l'accordait qu'à des consuls ou des préteurs; que le premier Scipion lui-même, après avoir remporté en Espagne les victoires les plus glorieuses et les plus importantes sur les Carthaginois, ne l'avait pas demandé, parce qu'il n'était ni consul ni préteur : si donc Pompée, qui était encore sans barbe, et à qui sa jeunesse ne permettait pas d'être sénateur, entrait triomphant dans Rome, cette distinction rendrait odieuse la puissance dictatoriale, et deviendrait pour Pompée lui-même une source d'envie. A ces motifs de refus le dictateur ajouta qu'il s'opposerait à son triomphe, et que si Pompée s'y obstinait, il emploierait tout son pouvoir à réprimer son ambition. Pompée, sans s'étonner de sa résistance, lui dit de considérer que plus de gens adoraient le soleil levant que le soleil couchant; voulant lui insinuer par là que sa propre puissance croissait tous les jours, et que celle de Sylla ne faisait que diminuer et s'affaiblir. Sylla, qui ne l'avait pas bien entendu, et qui s'aperçut au visage et aux gestes des autres qu'ils étaient saisis d'étonnement, demanda ce qu'il avait dit. Lorsqu'on le lui eut répété, surpris de son

audace, il s'écria par deux fois : « Qu'il triomphe, qu'il » triomphe ! » Et comme Pompée vit que la plupart de ceux qui étaient présents témoignaient du dépit et de l'indignation, il résolut, pour les irriter encore davantage, de triompher sur un char traîné par quatre éléphants; car il en avait amené d'Afrique un grand nombre qu'il avait pris aux rois vaincus. Mais la porte de la ville s'étant trouvée trop étroite, il y renonça, et son char fut traîné par des chevaux. Ses soldats, qui n'avaient pas eu de lui tout ce qu'ils en avaient espéré, voulaient exciter du tumulte et troubler son triomphe; mais il déclara qu'il s'en souciait fort peu et qu'il aimerait mieux ne pas triompher que de se soumettre à les flatter. Ce fut alors que Servilius, un des plus illustres personnages de Rome, et qui s'était le plus opposé à son triomphe, avoua qu'il voyait maintenant dans Pompée un homme véritablement grand et digne du triomphe. Il paraît certain, d'après cela, qu'il n'eût tenu qu'à lui d'être reçu dès lors dans le sénat; mais il ne montra aucun empressement pour y entrer, parce qu'il ne cherchait, dit-on, la gloire que dans les choses extraordinaires. Il n'eût pas été surprenant que Pompée fût sénateur avant l'âge; mais quelle gloire pour lui d'avoir obtenu les honneurs du triomphe avant d'être sénateur ! Cette distinction lui gagna même de plus en plus l'affection du peuple, qui vit avec plaisir qu'après avoir été décoré du triomphe il restait dans l'ordre des chevaliers, soumis comme eux à la revue des censeurs.

Sylla ne le voyait pas sans peine s'élever à un si haut degré de gloire et de puissance; mais il eut honte d'y mettre obstacle, et se tint en repos jusqu'à ce que Pompée eut, par force et malgré le dictateur, fait nommer Lépidus au consulat en l'appuyant de son crédit et lui rendant le peuple favorable. Sylla, qui après l'élection le vit traverser la place publique suivi d'une foule nombreuse, lui adressa la parole : « Jeune homme, lui » dit-il, je vous vois tout glorieux de votre victoire. » N'est-ce pas en effet un exploit bien honorable et bien » flatteur que d'être parvenu, par vos intrigues auprès » du peuple, à faire que Catulus, le citoyen le plus ver-

» tueux, ne fût nommé au consulat qu'après Lépidus, » le plus méchant des hommes? Je vous préviens, au » reste, de ne pas vous endormir, mais de veiller avec » soin à vos propres affaires; car vous vous êtes donné » un adversaire beaucoup plus fort que vous. » Ce fut surtout dans son testament que Sylla fit paraître son peu d'affection pour Pompée. Il laissa des legs à tous ses amis, et nomma des tuteurs à son fils, sans faire seulement mention de lui. Pompée supporta cette mortification avec une douceur digne d'un homme d'État, au point que, Lépidus et quelques autres voulant empêcher que Sylla fût enterré dans le champ de Mars et qu'on fît publiquement ses funérailles, Pompée les arrêta et procura à ses obsèques la décence et la sûreté.

Sylla fut à peine mort, qu'on vit se vérifier ses prédictions sur Lépidus, qui, voulant succéder à l'autorité du dictateur, au lieu d'user de détours et de déguisements, prit sur-le-champ les armes; et, rallumant les restes des anciennes factions qui avaient échappé aux recherches de Sylla, il se fortifia de leur puissance. Catulus, son collègue au consulat, à qui la meilleure et la plus saine partie du sénat et du peuple s'était attachée, avait la plus grande réputation de sagesse et de justice, et passait pour le plus grand des Romains. Mais on le jugeait plus propre à l'administration civile qu'au commandement des armées. Pompée, qui se voyait appelé au gouvernement par la nature même des circonstances, ne balança pas sur le parti qu'il devait suivre; il se rangea du parti le plus honnête, et fut nommé général de l'armée qu'on faisait marcher contre Lépidus, qui, avec les troupes de Brutus, avait déjà soumis la plus grande partie de l'Italie, et occupait les contrées de la Gaule cisalpine. La présence seule de Pompée eut facilement réduit toutes les villes; Mutine seule, défendue par Brutus, l'arrêta longtemps. Cependant Lépidus, profitant de ce délai, et s'étant porté vers Rome, campa sous ses murs avec une troupe de gens sans aveu, dont il effrayait les Romains, et il demandait un second consulat. Mais une lettre de Pompée, qui mandait que la guerre avait été terminée sans combat,

dissipa cette frayeur. Brutus, ou traître à son armée, ou trahi par elle, se rendit à Pompée, qui lui donna quelques cavaliers pour l'escorter jusqu'à une petite ville située sur le Pô, où il se retira; le lendemain, Pompée envoya Géminius avec ordre de le tuer. Ce meurtre fut généralement blâmé; car, aussitôt après le changement de Brutus, Pompée avait écrit au sénat que ce général s'était rendu volontairement, et ensuite il écrivit une autre lettre pour accuser Brutus, qu'il venait de faire mourir. Ce Brutus était père de celui qui, avec Cassius, donna la mort à César; mais ce fils ne ressembla à son père ni dans la manière de faire la guerre ni dans le genre de sa mort. Lépidus, chassé de l'Italie, se réfugia dans la Sardaigne, où il mourut.

Cependant Sertorius, général si différent en tout de Lépidus, s'était rendu maître d'une partie de l'Espagne et se faisait redouter des Romains, qui se voyaient menacés des plus grands revers. Tous les restes des guerres civiles, tels qu'une dernière maladie du corps politique, s'étaient rassemblés autour de lui. Il avait déjà défait plusieurs généraux sans expérience; et alors il faisait la guerre contre Métellus Pius, capitaine distingué et d'une grande réputation, mais qui, appesanti par l'âge, laissait échapper les occasions favorables que la guerre lui présentait et que Sertorius lui ravissait toujours par sa promptitude et son activité. Celui-ci paraissait tout à coup devant Métellus avec une extrême audace, et, faisant la guerre à la manière des brigands, il troublait sans cesse par ses embûches, par ses courses imprévues, un général accoutumé, comme un athlète, à des combats réguliers, et qui ne savait conduire que des troupes pesamment armées, faites pour combattre de pied ferme. Pompée, qui avait encore toutes ses troupes, intriguait à Rome pour être envoyé au secours de Métellus, et, sans égard à l'ordre que lui avait donné Catulus de licencier ses troupes, il se tenait, sous divers prétextes, toujours en armes autour de la ville, jusqu'à ce qu'enfin, sur la proposition de Philippe, on lui donna le commandement qu'il désirait. Quelqu'un des sénateurs ayant demandé à Philippe avec étonnement s'il

croyait qu'il fallût envoyer Pompée en Espagne pour le consul : « Non-seulement pour le consul, repartit Phi-» lippe, mais pour les consuls; » voulant faire entendre par là que les deux consuls n'étaient propres à rien. Pompée ne fut pas plus tôt arrivé en Espagne, que les nouvelles espérances qu'il fit concevoir, comme il est ordinaire à un nouveau général qui jouit d'une grande réputation, changèrent les dispositions des esprits; les peuples qui n'étaient pas solidement attachés à Sertorius se révoltèrent contre lui; et Sertorius, vivement piqué de cette désertion, se permit contre Pompée des propos pleins d'arrogance et des railleries insultantes : « Si je ne craignais cette vieille, disait-il en parlant de » Métellus, je ne ferais usage contre cet enfant que de » la férule ou du fouet. » Mais au fond il redoutait Pompée; et cette crainte l'obligea de se tenir sur ses gardes et de faire la guerre avec plus de précautions. Car Métellus (ce qu'on aurait eu peine à croire) menait une vie déréglée et s'abandonnait à toutes sortes de voluptés; il s'était fait subitement en lui un changement si extraordinaire, qu'il donnait dans le plus grand luxe et faisait une dépense excessive. Cette conduite attirait à Pompée une bienveillance singulière, et augmentait de plus en plus la bonne opinion qu'on avait de lui : on le voyait avec plaisir ajouter de jour en jour à une frugalité qui ne paraissait par susceptible de retranchement; car il était naturellement porté à la tempérance et à la modération dans tous ses désirs.

Des divers événements qui eurent lieu dans cette guerre aucun n'affligea autant Pompée que la prise de Lauron par Sertorius; il croyait le tenir renfermé devant cette ville, et il s'en était même vanté avec assez de complaisance, quand tout à coup il se trouva lui-même tellement enveloppé, que, n'osant faire aucun mouvement, il vit Lauron livrée aux flammes en sa présence. Il est vrai que bientôt après il vainquit, près de Valence, Hérennius et Perpenna, deux officiers distingués qui s'étaient réfugiés auprès de Sertorius, dont ils étaient les lieutenants, et leur tua plus de dix mille hommes. Enflé de cette victoire, il conçut de plus hautes

espérances, et se hâta de marcher contre Sertorius, afin que Métellus ne partageât point avec lui l'honneur de la victoire. Les armées en vinrent aux mains vers la fin du jour, près de la rivière de Sucron; les deux généraux craignaient également l'arrivée de Métellus : Pompée, pour combattre seul; Sertorius, pour n'avoir à combattre qu'un général. Le succès fut douteux, il y eut des deux côtés une aile victorieuse; mais des deux généraux, Sertorius y acquit plus de gloire, car il renversa et mit en déroute l'aile qui lui était opposée. Durant l'action, Pompée fut attaqué par un cavalier d'une taille avantageuse qui était démonté, ils se chargèrent vigoureusement, et, leurs épées ayant glissé sur leurs mains avec des effets bien différents, Pompée fut légèrement blessé, et il coupa la main de son ennemi. Une foule de barbares, voyant les troupes de Pompée en fuite, coururent tous ensemble sur lui; mais il se sauva contre toute espérance, en abandonnant son cheval, dont le harnais d'or et les riches ornements arrêtèrent les ennemis, qui en se battant pour le partage du butin donnèrent à Pompée le temps de s'échapper. Le lendemain, à la pointe du jour, les deux généraux remirent leurs troupes en bataille, pour assurer la victoire que chacun d'eux disait avoir remportée; mais l'arrivée de Métellus obligea Sertorius de se retirer et de laisser son armée se débander; car ses soldats étaient accoutumés ainsi à se disperser et à se rassembler en un instant; en sorte que souvent Sertorius errait seul dans la campagne, et que tout à coup il reparaissait à la tête de cent cinquante mille combattants, comme un torrent qui, souvent à sec, se trouve plein en un instant.

Après la bataille, Pompée alla au-devant de Métellus; et quand il fut près de lui, il donna ordre à ses lieutenants de baisser leurs faisceaux, pour faire honneur à ce général, qui le surpassait en dignité. Métellus s'y opposa, et en toute occasion il montra la plus grande modestie, ne s'attribuant, soit comme consulaire, soit comme son ancien, d'autres prérogatives que de donner, quand ils campaient ensemble, le mot d'ordre à toute

l'armée : mais le plus souvent leurs camps étaient séparés, car ils avaient affaire à un ennemi qui, toujours en activité, et sachant en un clin d'œil les attirer d'un combat à un autre, les obligeait de diviser souvent leurs forces; enfin, en leur coupant les vivres, en ravageant tout le pays, en se rendant maître de la mer, il les chassa tous deux de l'Espagne, et les força, faute de subsistances, de se retirer dans d'autres provinces. Cependant Pompée, qui avait sacrifié à cette guerre la plus grande partie de sa fortune, écrivit au sénat de lui envoyer de l'argent, s'il ne voulait pas qu'il ramenât son armée en Italie. Lucullus, alors consul et ennemi de Pompée, aspirant à être chargé de la guerre contre Mithridate, réussit à lui en faire envoyer; il craignait que le refus de cet argent ne fournît à Pompée le prétexte qu'il cherchait de laisser là Sertorius et de tourner ses armes contre Mithridate, qui lui offrait une expédition plus glorieuse, et un adversaire plus facile à vaincre.

Cependant Sertorius mourut victime de la trahison de ses propres officiers : à la tête de cette conjuration était Perpenna, qui crut le pouvoir remplacer, parce qu'il avait la même armée et les mêmes appareils de guerre; mais il n'avait pas le même talent pour en faire usage. Pompée, qui s'était aussitôt mis en campagne, informé que Perpenna ne savait par où s'y prendre, lui détacha dix cohortes, comme une amorce pour le combat, avec ordre de s'étendre dans la plaine. Perpenna, ayant donné dans le piége, se mit à la poursuite de ces troupes; mais Pompée, paraissant tout à coup avec le reste de son armée, le charge, le défait et le met en déroute. La plupart des officiers périrent dans le combat; Perpenna fut pris et amené à Pompée, qui le fit tuer sur-le-champ : en cela il ne manqua pas à la reconnaissance, et n'oublia pas les services qu'il en avait reçus en Sicile, comme quelques-uns l'en ont accusé; au contraire, il fit un trait de grandeur d'âme qui sauva la république : car Perpenna, s'étant saisi des papiers de Sertorius, montrait des lettres des plus puissants d'entre les Romains qui, dans l'intention de troubler l'Etat et de changer la forme du gouvernement, appe-

laient ce général en Italie. Pompée, qui craignit que la publicité de ces lettres n'allumât des guerres plus vives que celles qu'on venait d'éteindre, les brûla sans les lire et fit mourir Perpenna. Après avoir séjourné en Espagne autant de temps qu'il en fallut pour en assoupir les plus grands troubles, pour apaiser et dissiper les émotions qui auraient pu ranimer la guerre, il ramena son armée en Italie, où il arriva fort à propos, lorsque la guerre des esclaves était dans sa plus grande vigueur. Crassus, qui commandait les Romains contre ces rebelles, sachant que Pompée approchait, se hâta de livrer témérairement la bataille; il eut le bonheur de la gagner, et tua douze mille trois cents de ces esclaves; mais la fortune, qui voulait absolument faire partager à Pompée la gloire de ce succès, fit que cinq mille de ces fugitifs qui s'étaient sauvés du combat, tombèrent entre ses mains; il les tailla tous en pièces, et, se hâtant de prévenir Crassus, il écrivit promptement au sénat qu'à la vérité Crassus avait défait les gladiateurs en bataille rangée, mais que lui il avait extirpé les racines de cette guerre; ce que les Romains, remplis d'affection pour Pompée, aimaient à entendre et à répéter. Pour la défaite de Sertorius en Espagne, personne n'eût osé dire, même en plaisantant, qu'un autre que Pompée y eût eu part.

Malgré l'estime singulière qu'on avait pour lui, et les hautes espérances qu'il avait fait concevoir, les Romains ne laissaient pas de craindre qu'il ne voulût pas licencier son armée, et que, s'élevant par la force à la suprême puissance, il ne succédât à la tyrannie de Sylla. Aussi, dans cette foule si nombreuse qui allait au-devant de lui sur les chemins pour le recevoir, la crainte en conduisait autant que l'affection; mais l'assurance qu'il donna qu'après son triomphe il congédierait ses troupes ayant dissipé ce soupçon, ses envieux n'eurent plus à lui reprocher que la préférence qu'il donnait au peuple sur le sénat, et le projet qu'il avait formé, pour plaire à la multitude, de relever la dignité du tribunat, abattue par Sylla : ce reproche était fondé, car il n'y avait rien que le peuple romain ne désirât plus ardem-

ment et avec plus de fureur que le rétablissement de cette magistrature. Pompée regardait donc comme un grand bonheur pour lui l'occasion qui se présentait de la lui rendre; il sentait que s'il était prévenu par un autre, il ne s'offrirait jamais une grâce à faire au peuple, par laquelle il pût reconnaître l'affection qu'on lui portait. Il obtint à la fois un second triomphe, et le consulat et la réunion de ces deux honneurs n'ajouta point à l'estime et à l'admiration qu'il inspirait; mais ce qui parut le témoignage le plus illustre de sa grandeur, c'est que Crassus, le plus riche, le plus éloquent, le plus grand de tous ceux qui avaient part au gouvernement, qui méprisait même Pompée et tous les autres magistrats, n'osa cependant briguer le consulat qu'après en avoir demandé la permission à Pompée, à qui cette démarche fit plaisir; car depuis longtemps il cherchait l'occasion d'obliger Crassus et de se lier avec lui; aussi appuya-t-il sa demande avec le plus grand zèle, et en sollicitant le peuple en faveur de Crassus, il protesta qu'il ne saurait pas plus de gré du consulat même, que du choix qu'on ferait de Crassus pour son collègue. Cependant lorsqu'ils eurent été nommés consuls, ils ne cessèrent d'être toujours en opposition.

Crassus avait plus d'autorité dans le sénat, et Pompée plus de crédit auprès du peuple; il lui avait rendu le tribunat et avait permis que, par une loi expresse, les jugements fussent de nouveau transférés aux chevaliers. Le peuple le vit avec un plaisir singulier paraître devant les censeurs pour demander l'exemption du service militaire. C'était la coutume à Rome que les chevaliers, après avoir servi le temps prescrit par la loi amenassent leur cheval sur la place publique, devant les deux magistrats qu'on appelle censeurs; et là, après avoir nommé les généraux et les capitaines sous lesquels ils avaient servi, après avoir rendu compte des campagnes qu'ils avaient faites, ils obtenaient leur congé et recevaient publiquement l'honneur ou la honte que chacun méritait par sa conduite. Les censeurs Gellius et Lentulus étaient assis alors sur leur tribunal, avec les ornements de leur dignité, et ils faisaient la revue des chevaliers,

lorsqu'on vit de loin Pompée descendre vers la place, précédé de tout l'appareil de la dignité consulaire, et menant lui-même son cheval par la bride. Quand il fut assez près pour être reconnu des censeurs, il ordonna à ses licteurs de s'ouvrir, et approcha son cheval du tribunal de ces magistrats. Le peuple, saisi d'admiration, gardait un profond silence; et les censeurs à cette vue montraient une joie mêlée de respect. Le plus ancien de ces magistrats lui adressant la parole : « Pompée le » Grand, lui dit-il, je vous demande si vous avez fait » toutes les campagnes ordonnées par la loi. — Oui, je » les ai toutes faites, répondit Pompée à haute voix, et » je n'ai jamais eu que moi pour général. » A ces mots, le peuple poussa de grands cris, et, dans les transports de sa joie, il ne pouvait mettre fin à ses acclamations; les censeurs se levèrent et le reconduisirent chez lui, pour faire plaisir à la foule de citoyens qui le suivaient avec de grands applaudissements.

Le consulat de Pompée touchait à sa fin, et ses dissensions avec Crassus n'avaient fait qu'augmenter; un certain Caïus Aurélius, de l'ordre des chevaliers, qui ne prenait aucune part aux affaires publiques, montant à la tribune un jour d'assemblée, dit publiquement que Jupiter lui avait apparu dans son sommeil et lui avait ordonné de dire aux consuls de ne point sortir de charge avant de s'être réconciliés. Pompée, après cette déclaration, resta toujours debout, sans proférer une seule parole; mais Crassus, lui prenant la main et le saluant le premier, dit à haute voix : « Romains, je ne crois pas » descendre au-dessous de ma dignité en faisant les » avances à Pompée, à cet homme que vous avez vous-» mêmes honoré du titre de Grand dans sa première » jeunesse, et à qui vous avez décerné le triomphe » avant qu'il eût entré au sénat. » Après cette réconciliation publique ils se démirent du consulat. Crassus continua le genre de vie qu'il avait mené jusqu'alors, et Pompée évita de plaider, autant qu'il lui fut possible; il se retira peu à peu de la place, parut rarement en public et toujours accompagné d'une suite nombreuse; il n'était plus facile de le voir et de lui parler qu'au mi-

lieu de la foule; il aimait à se montrer entouré d'un grand nombre de personnes qui lui faisaient la cour, persuadé que ce cortége lui donnait un air de grandeur et de majesté qui attirait le respect, et qu'il fallait pour conserver sa dignité ne jamais se familiariser avec des gens d'une condition obscure. Ceux en effet qui doivent leur grandeur à leurs succès dans les armes, et qui ne savent pas se plier à l'égalité populaire, courent risque d'être méprisés quand reprenant la toge ils veulent être les premiers dans la ville, comme ils l'ont été dans les camps : d'un autre côté, ceux qui n'ont joué à l'armée qu'un rôle inférieur ne peuvent supporter de ne pas avoir au moins dans la ville le premier rang; aussi quand ils tiennent dans les assemblées un homme qui s'est illustré par ses victoires, ils le rabaissent autant qu'ils peuvent, et le mettent presque sous leurs pieds; mais s'il leur cède dans la ville l'honneur et l'autorité, alors ils ne lui envient pas sa gloire militaire; c'est ce que donnèrent clairement à connaître les événements qui eurent lieu peu de temps après.

La puissance des pirates, qui prit naissance en Cilicie, eut une origine d'autant plus dangereuse, qu'elle fut d'abord à peine connue. Les services qu'ils rendirent à Mithridate pendant sa guerre contre les Romains augmentèrent leurs forces et leur audace. Dans la suite, les Romains, qui, occupés par leurs guerres civiles, se livraient mutuellement des combats jusqu'aux portes de Rome, laissèrent la mer sans armée et sans défense. Attirés insensiblement par cet abandon, les pirates firent de tels progrès, que, non contents d'attaquer les vaisseaux, ils ravageaient les îles et les villes maritimes. Déjà même les hommes les plus riches, les plus distingués par leur naissance et par leur capacité, montaient sur des vaisseaux corsaires et se joignaient à eux; il semblait que la piraterie fût devenue un métier honorable et qui dût flatter l'ambition. Ils avaient en plusieurs endroits des arsenaux, des ports et des tours d'observation très-bien fortifiées; leurs flottes, remplies de bons rameurs et de pilotes habiles; fournies de vaisseaux légers, que leur vitesse rendait propres à toutes

les manœuvres, affligeaient encore plus par leur magnificence qu'elles n'effrayaient par leur appareil : leurs poupes étaient dorées; ils avaient des tapis de pourpre et des rames argentées ; on eût dit qu'ils faisaient trophée de leur brigandage : on entendait partout sur les côtes les sons des instruments de musique; partout on voyait des hommes plongés dans l'ivresse; partout, à la honte de la puissance romaine, des officiers du premier ordre étaient jetés dans les fers et des villes captives se rachetaient à prix d'argent : on comptait plus de mille de ces vaisseaux corsaires qui infestaient les mers et qui déjà s'étaient emparés de plus de quatre cents villes. Les temples, jusqu'alors inviolables, étaient profanés et pillés; tels que ceux de Claros, de Didyme, de Samothrace, ceux de Cérès à Hermione et d'Esculape à Épidaure; ceux de Neptune dans l'isthme, à Ténare et à Calaurie, d'Apollon à Actium et à Leucade; enfin ceux de Junon à Samos, à Argos et à Lacinie. Ils faisaient aussi des sacrifices barbares qui étaient en usage à Olympe, et ils célébraient des mystères secrets, entre autres ceux de Mithrès, qui se sont conservés jusqu'à nos jours, et qu'ils avaient, les premiers, fait connaître.

Non contents d'insulter ainsi les Romains, ils osèrent encore descendre à terre, infester les chemins par leurs brigandages et ruiner même les maisons de plaisance qui avoisinaient la mer. Ils enlevèrent deux préteurs, Sextilius et Bellinus, vêtus de leurs robes de pourpre, et les emmenèrent avec leurs domestiques et les licteurs qui portaient les faisceaux devant eux. La fille d'Antonius, magistrat honoré du triomphe, fut aussi enlevée en allant à sa maison de campagne, et obligée, pour obtenir sa liberté, de payer une grosse rançon. Leur insolence, enfin, était venue à un tel point, que lorsqu'un prisonnier s'écriait qu'il était Romain et qu'il disait son nom, ils feignaient d'être étonnés et saisis de crainte; ils se frappaient la cuisse, se jetaient à ses genoux et le priaient de leur pardonner. Leur humiliation, leur état de suppliants faisaient d'abord croire au prisonnier qu'ils agissaient de bonne foi; car les uns lui mettaient des souliers, les autres une toge, afin, di-

saient-ils, qu'il ne fût plus méconnu. Après s'être ainsi longtemps joués de lui et avoir joui de son erreur, ils finissaient par descendre une échelle au milieu de la mer, lui ordonnaient de descendre et de s'en retourner paisiblement chez lui; s'il refusait de le faire, ils le précipitaient eux-mêmes dans les flots et le noyaient.

Toute notre mer (1), infestée par ces pirates, était fermée à la navigation et au commerce. Ce motif, plus qu'aucun autre, détermina les Romains, qui, commençant à manquer de vivres, craignaient déjà la famine, à envoyer Pompée contre ces brigands, pour leur ôter l'empire de la mer. Gabinius, un de ses amis, en proposa le décret, qui non-seulement conférait à Pompée le commandement de toutes les forces maritimes, mais qui lui donnait encore une autorité monarchique et une puissance absolue sur toutes les personnes, sans avoir à en rendre compte; il lui attribuait aussi l'empire sur toute la mer, jusqu'aux colonnes d'Hercule, et sur toutes les côtes à la distance de quatre cents stades (2). Cet espace renfermait la plus grande partie des terres de la domination romaine, les nations les plus considérables et les rois les plus puissants. Il était autorisé enfin à choisir dans le sénat quinze lieutenants, qui rempliraient sous lui les fonctions qu'il voudrait leur assigner; à prendre chez les questeurs et les receveurs des deniers publics tout l'argent qu'il voudrait; à équiper une flotte de deux cents voiles, à lever tous les gens de guerre, tous les rameurs et tous les matelots dont il aurait besoin.

Ce décret, lu publiquement, fut ratifié par le peuple avec l'empressement le plus vif. Mais les premiers et les plus puissants d'entre les sénateurs jugèrent que cette puissance absolue et illimitée, si elle pouvait être au-dessus de l'envie, était faite au moins pour inspirer de la crainte; ils s'opposèrent donc au décret, à l'exception de César, qui l'approuva, moins pour favoriser Pompée que pour s'insinuer de bonne heure dans les

(1) La mer de Toscane, ou la mer Adriatique.
(2) Quatre-vingts kilomètres environ.

bonnes grâces du peuple et se ménager à lui-même sa faveur. Tous les autres s'élevèrent avec force contre Pompée; et l'un des consuls lui ayant dit qu'en voulant suivre les traces de Romulus, il aurait la même fin que lui, il fut sur le point d'être mis en pièces par le peuple. Catulus s'étant levé pour parler contre cette loi, le peuple, qui le respectait, l'écouta dans le plus grand silence. Il fit d'abord un grand éloge de Pompée, sans laisser voir aucun sentiment d'envie; il conseilla au peuple de le ménager, de ne pas exposer sans cesse aux périls de tant de guerres un si grand personnage. « Car » enfin, leur dit-il, si vous venez à le perdre, quel autre » général aurez-vous pour le remplacer? — Vous-» même, » s'écria-t-on tout d'une voix. Catulus, voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur le peuple, se retira. Roscius se présenta ensuite; et personne n'ayant voulu l'écouter, il fit signe des doigts qu'il ne fallait pas nommer Pompée seul, mais lui donner un second. Le peuple, impatienté par ces difficultés, jeta de si grands cris, qu'un corbeau qui volait dans ce moment au-dessus de l'assemblée en fut étourdi et tomba au milieu de la foule : ce qui prouve que ce n'est pas la rupture et la séparation de l'air agité qui fait quelquefois tomber des oiseaux à terre; cela vient de ce qu'ils sont frappés par ces clameurs qui, poussées avec force, excitent dans l'air une secousse violente et un tourbillon rapide. L'assemblée se sépara sans rien conclure; mais le jour qu'on devait donner les suffrages, Pompée s'en alla secrètement à la campagne; et dès qu'il sut que le décret avait été confirmé il rentra de nuit dans Rome, pour éviter l'envie qu'aurait excitée l'empressement du peuple à aller à sa rencontre.

Le lendemain, à la pointe du jour, il sortit pour sacrifier aux dieux; et le peuple s'étant assemblé, il obtint presque le double de ce que le décret lui accordait pour ses préparatifs de guerre. Il était autorisé à équiper cinq cents galères, à mettre sur pied cent vingt mille hommes d'infanterie et cinq mille chevaux. On choisit pour ses lieutenants vingt-quatre sénateurs, qui tous avaient commandé des armées, et on y ajouta deux

questeurs. Le prix des denrées ayant baissé tout à coup, le peuple satisfait en prit occasion de dire que le nom seul de Pompée avait déjà terminé cette guerre. Pompée divisa d'abord toute la mer Méditerranée en treize régions; il assigna à chaque division une escadre avec un commandant; et, étendant ainsi de tous côtés ses forces navales, il enveloppa, comme dans des filets, tous les vaisseaux des corsaires, leur donna la chasse, et les fit conduire dans ses ports. Ceux qui, l'ayant prévenu, s'étaient hâtés de lui échapper en se séparant, avaient cherché une retraite en divers endroits de la Cilicie, comme des essaims d'abeilles dans leurs ruches : il se disposa à les poursuivre avec soixante de ses meilleurs vaisseaux; mais il ne voulut partir qu'après avoir purgé la mer de Toscane et celles d'Afrique, de Sardaigne, de Corse et de Sicile, des brigands qui les infestaient; il le fit en quarante jours : il est vrai qu'il lui en coûta des peines infinies, et que ses lieutenants le secondèrent avec la plus grande ardeur.

Cependant à Rome le consul Pison, transporté de colère et d'envie, cherchait à ruiner les préparatifs de Pompée, et déjà il avait congédié les rameurs. Pompée, qui en fut instruit, envoya toutes ses flottes à Brunduse, et se rendit lui-même à Rome par la Toscane. Dès qu'on y fut informé de son arrivée, le peuple sortit en foule au-devant de lui, comme s'il y eût eu longtemps qu'il l'avait conduit hors de la ville à son départ. Ce qui causait la joie de la multitude, c'est que, par un changement aussi prompt qu'inespéré, les vivres arrivaient avec la plus grande abondance. Aussi Pison risqua-t-il d'être déposé du consulat : Gabinius en avait déjà dressé le décret; mais Pompée empêcha qu'il ne fût proposé. Après avoir terminé les affaires avec beaucoup de douceur et avoir pourvu à tous ses besoins, il se rendit à Brunduse, où il s'embarqua. Comme il était pressé par le temps, il n'entra dans aucune des villes qui se trouvaient sur son passage; il s'arrêta seulement à Athènes, et, après y avoir fait des sacrifices aux dieux et salué le peuple, il s'en retourna. En sortant, il vit des inscriptions qu'on avait faites à sa louange, et qui

n'avaient chacune qu'un seul vers, l'une était au-dedans de la porte, et disait :

> Plus tu te montres homme, et plus tu parais dieu;

l'autre, placée en dehors, était conçue en ces termes :

> Athènes t'attendait; elle te voit, t'honore.

Quelques-uns de ces pirates qui, réunis ensemble, écumaient encore les mers, ayant eu recours aux prières, il les avait traités avec beaucoup de douceur : maître de leurs vaisseaux et de leurs personnes, il ne leur avait fait aucun mal. Cet exemple ayant donné à un grand nombre d'autres d'heureuses espérances, ils évitèrent les lieutenants de Pompée et allèrent se rendre à lui avec leurs enfants et leurs femmes. Il leur fit grâce à tous et se servit d'eux pour suivre à la piste ceux qui, se sentant coupables de trop grands crimes pour en espérer le pardon, se cachaient avec soin; il en prit plusieurs. Le plus grand nombre (c'étaient aussi les plus puissants) ayant mis en sûreté leurs familles, leurs richesses, et la multitude inutile, dans des châteaux et des forteresses du mont Taurus, montèrent sur leurs vaisseaux devant la ville de Coracésium en Cilicie, et attendirent Pompée, qui venait les attaquer. Après un grand combat, dans lequel ils furent battus, ils se renfermèrent dans la ville, où Pompée les assiégea; mais bientôt, ayant demandé à être reçus à composition, ils se rendirent, livrèrent les villes et les îles qu'ils occupaient et qu'ils avaient si bien fortifiées, qu'elles étaient non-seulement difficiles à forcer, mais presque inaccessibles. Leur soumission termina la guerre. Pompée n'avait pas mis plus de trois mois à purger les mers de tous ces pirates. Il prit un très-grand nombre de vaisseaux, entre autres quatre-vingt-dix galères armées d'éperons d'airain, et fit vingt mille prisonniers. Il ne voulut pas les faire mourir; mais il ne crut pas sûr de renvoyer tant de gens pauvres et aguerris, ni de leur laisser la liberté de s'écarter ou de se rassembler de nouveau. Réfléchissant que l'homme n'est pas, de sa

nature, un animal farouche et indomptable; qu'il ne le devient qu'en se livrant au vice contre son naturel; qu'il s'apprivoise en changeant d'habitation et de genre de vie, que les bêtes sauvages elles-mêmes, quand on les accoutume à une vie plus douce, dépouillent leur férocité, il résolut d'éloigner ces pirates de la mer, de les transporter dans les terres et de leur inspirer le goût d'une vie paisible, en les occupant à travailler dans les villes ou à cultiver les champs. Il plaça les uns dans les petites villes de la Cilicie les moins peuplées, qui les reçurent avec plaisir, parce qu'il leur donna des terres pour leur entretien. Il en mit un grand nombre dans la ville de Soles, que Tigrane avait depuis peu détruite et dépeuplée, et qu'il fit rebâtir. Enfin, il envoya les autres à Dyme, ville d'Achaïe, qui manquait d'habitants, et dont le territoire était aussi étendu que fertile.

Cette conduite fut blâmée par ses envieux, mais ses procédés en Crète à l'égard de Métellus affligèrent ses meilleurs amis mêmes. Ce Métellus, parent de celui que Pompée avait eu pour collègue en Espagne, était allé commander en Crète avant que Pompée fût nommé pour faire la guerre aux corsaires. Après la Cilicie, l'île de Crète était une seconde pépinière de pirates; Métellus, en ayant pris un grand nombre, les avait fait punir de mort. Ceux qui restaient, étant assiégés par ce général, envoyèrent des députés à Pompée pour le supplier de venir dans leur île, qui faisait partie de son gouvernement et se trouvait renfermée de tous côtés dans l'étendue de mer soumise à son autorité. Pompée accueillit leur demande et écrivit à Métellus pour lui défendre de continuer la guerre. Il manda aussi aux villes de ne plus recevoir les ordres de Métellus, et envoya son lieutenant Lucius Octavius pour commander à sa place. Octavius étant entré dans les villes assiégées, y combattit pour la défense des pirates et rendit Pompée non moins ridicule qu'odieux, de prêter ainsi son nom à des scélérats, à des impies, et par suite de sa rivalité, de sa jalousie contre Métellus, de les couvrir de sa réputation comme d'une sauvegarde : car, disait-on, Achille

même dans Homère se conduit non en homme sensé, mais comme un jeune étourdi qu'emporte un vain amour de gloire, lorsqu'il fait signe aux autres Grecs de ne pas tirer sur Hector,

Pour qu'on laisse à lui seul l'honneur de la victoire.

Que penser donc de Pompée combattant pour sauver les ennemis communs du genre humain, afin de priver des honneurs du triomphe un général qui avait pris tant de peine à les détruire? Métellus ne céda point à l'autorité de Pompée; il prit d'assaut ces corsaires, les fit punir de mort; et après avoir accablé de reproches Octavius au milieu même du camp, il le renvoya couvert de mépris.

Quand on apprit à Rome que la guerre des pirates était terminée, et que Pompée profitant de son loisir pour visiter les villes de son gouvernement, un tribun du peuple, nommé Manilius, proposa un décret qui, donnant à Pompée le commandement de toutes les provinces et de toutes les troupes que Lucullus avait sous ses ordres, y joignait la Bithynie, occupée par Glabrion, le chargeait d'aller faire la guerre aux rois Mithridate et Tigrane, l'autorisait à conserver toutes les forces maritimes et à commander avec la même puissance qu'on lui avait conférée pour la guerre précédente. C'était soumettre à un seul homme tout l'empire romain; car les provinces que le premier décret ne lui donnait pas à gouverner, telles que la Phrygie, la Lycaonie, la Galatie, la Cappadoce, la Cilicie, la Haute-Colchide et l'Arménie, lui étaient attribuées par le second, avec toutes les forces, toutes les armées que Lucullus avait employées à vaincre Mithridate et Tigrane. Le tort que ce décret faisait à Lucullus, en le privant de la gloire de ses exploits, en lui donnant un successeur aux honneurs du triomphe plutôt qu'aux travaux de la guerre, affligea les nobles, qui ne pouvaient se cacher l'injustice et l'ingratitude dont on payait ses services; mais ce n'était pas ce qui les touchait le plus : rien ne leur paraissait plus intolérable que de voir élever Pompée à un

degré de puissance qu'ils regardaient comme une tyrannie véritable et déjà tout établie. Ils s'encourageaient donc les uns les autres à faire rejeter cette loi et à ne pas trahir la cause de la liberté. Mais quand le jour fut venu, la crainte qu'ils eurent du peuple leur ôta le courage, et ils gardèrent tous le silence, à l'exception de Catulus, qui, après avoir longtemps combattu la loi, voyant qu'il ne gagnait personne du peuple, adressa la parole aux sénateurs et leur cria plusieurs fois, du haut de la tribune, de chercher, comme leurs ancêtres, une montagne ou une roche, où ils pussent se retirer et se conserver libres. Mais tout fut inutile; la loi passa au suffrage unanime des tribus; et Pompée, absent, fut déclaré maître absolu de presque tout ce que Sylla avait usurpé par les armes, en faisant la guerre à sa patrie. Quand il reçut les lettres qui lui apprenaient ce que le peuple venait de décréter pour lui, et que ceux de ses amis qui étaient présents l'en félicitèrent, il fronça les sourcils, se frappa la cuisse et s'écria, comme affligé et surchargé même de ce nouveau commandement : « Ah! » mes travaux ne finiront donc pas! Quel bonheur pour » moi si je n'avais été qu'un particulier inconnu! Passerai-je sans cesse d'un commandement à un autre! » Ne pourrai-je jamais me dérober à l'envie et mener » à la campagne, avec ma femme, une vie douce et » paisible! » Cette dissimulation déplut à ses meilleurs amis, qui savaient très-bien que son ambition naturelle et sa passion pour le commandement, enflammées encore par ses différends avec Lucullus, lui rendaient très-agréable ce nouvel emploi.

Ses actions l'eurent bientôt démasqué, car il fit afficher partout ses ordonnances pour rappeler les gens de guerre et mander auprès de lui les rois et les princes compris dans l'étendue de son gouvernement. Quand il fut arrivé en Asie, il ne laissa rien subsister de ce que Lucullus avait ordonné, remit aux uns les peines prononcées contre eux, priva les autres des récompenses qui leur avaient été décernées; enfin, il prit à tâche de montrer aux admirateurs de Lucullus que ce général n'avait plus aucune autorité. Lucullus lui en fit porter

ses plaintes par des amis communs, qui furent d'avis qu'ils eussent ensemble une conférence; elle eut lieu dans la Galatie : comme c'étaient deux grands généraux, qui s'étaient illustrés par les plus glorieux exploits, les faisceaux des licteurs qui marchaient devant eux étaient entourés de branches de laurier. Ces officiers furent les premiers qui se rencontrèrent. Lucullus venait d'un pays couvert de bois et de verdure; Pompée, au contraire, avait fait une longue marche à travers des lieux arides, où l'on ne trouvait pas un seul arbre. Les licteurs de Lucullus, voyant que ceux de Pompée avaient leurs lauriers flétris et desséchés, leur firent part des leurs qui étaient fraîchement cueillis et en couronnèrent leurs faisceaux : on en tira le présage que Pompée venait pour frustrer Lucullus du prix de ses victoires et lui en dérober toute la gloire. Lucullus avait sur Pompée l'avantage d'avoir été plus tôt consul que lui et d'être plus âgé; Pompée, honoré de deux triomphes, avait plus de dignités. Leur entrevue fut d'abord très-honnête; ils se donnèrent réciproquement les plus grandes marques d'amitié, exaltèrent les exploits l'un de l'autre et se félicitèrent de leurs succès; mais dans la suite de leur conversation ils ne gardèrent plus ni retenue ni mesure, et en vinrent jusqu'aux injures; Pompée blâma l'avarice de Lucullus, Lucullus censura l'ambition de Pompée, et leurs amis eurent bien de la peine à les séparer. Lucullus distribua, comme il voulut les terres de la Galatie qu'il avait conquises, et fit beaucoup d'autres présents. Pompée, s'étant campé auprès de lui, défendit de lui obéir et lui enleva tous ses soldats, à la réserve de seize cents, dont il voyait bien qu'il ne pourrait tirer lui-même aucun service, à cause de leur mutinerie, et qu'il savait d'ailleurs mal disposés pour Lucullus. Non content de ces mauvais procédés, il décriait hautement ses exploits : Lucullus, disait-il, n'avait fait la guerre que contre la pompe et le vain faste des deux rois, et lui avait laissé à combattre leur véritable puissance, puisque Mithridate, instruit enfin par ses revers, avait eu recours aux boucliers, aux épées, et à la cavalerie qui faisait sa force. Lucullus, usant de représailles, disait qu'il ne restait

plus à Pompée qu'un fantôme, une ombre de guerre; que, comme un oiseau de proie lâche et timide, il avait coutume de se jeter sur les corps qu'il n'avait pas tués et de déchirer, pour ainsi dire, des restes de guerre; il s'était de même attribué la défaite de Sertorius, celles de Lépidus et de Spartacus, quoiqu'elles fussent l'ouvrage de Crassus, de Métellus et de Catulus; il n'était donc pas étonnant qu'il voulût usurper la gloire d'avoir terminé les guerres d'Arménie et de Pont, lui qui était parvenu, par toutes sortes de voies à s'ingérer dans le triomphe de Crassus pour les esclaves fugitifs.

Lucullus ne tarda pas à partir pour l'Italie; et Pompée, après avoir occupé avec sa flotte toute la mer qui s'étend depuis la Phénicie jusqu'au Bosphore, afin d'en rendre la navigation sûre, alla par terre chercher Mithridate : ce prince avait une armée de trente mille hommes de pied et de deux mille chevaux; mais il n'osait risquer la bataille. Campé d'abord sur une montagne très-forte d'assiette et où il n'était pas facile de l'attaquer, il fut obligé de l'abandonner, parce qu'il y manquait d'eau. Pompée s'en saisit aussitôt; et, conjecturant, par la nature des plantes qu'elle produisait et par les ravins qui la coupaient en plusieurs endroits, qu'il devait y avoir des sources, il fit creuser partout des puits, et dans peu de temps le camp eut de l'eau en abondance. Pompée ne concevait pas que Mithridate eût ignoré si longtemps un tel avantage. Il alla se camper autour de ce prince, dont il environna le camp d'une muraille; mais Mithridate, qu'il y tenait assiégé depuis quarante-cinq jours, se sauva sans être aperçu, avec l'élite de son armée, après avoir fait tuer tous les malades et toutes les personnes inutiles.

Pompée, l'ayant atteint près de l'Euphrate, campa dans son voisinage; et, craignant qu'il ne se pressât de passer le fleuve, il fit marcher au milieu de la nuit son armée en ordre de bataille, et, à ce qu'on assure, à l'heure même où Mithridate avait eu, pendant son sommeil, une vision qui lui présageait sa destinée future. Il lui sembla que, faisant voile sur la mer de Pont par

un vent favorable, il était déjà en vue du Bosphore, et que, ne doutant plus de son salut, il s'en réjouissait avec ceux qui étaient dans le vaisseau, lorsqu'il se vit subitement privé de tout secours et emporté au gré des vents sur un des débris de son naufrage : comme il était violemment agité par ce songe, ses amis entrèrent dans sa tente pour le réveiller et lui apprendre que Pompée allait arriver. Il se vit dans la nécessité de combattre pour la défense de son camp; et ses généraux, ayant fait prendre les armes à ses troupes les rangèrent en bataille. Pompée, averti qu'ils se préparaient à le recevoir, n'osait risquer un combat nocturne; il voulait se borner à les envelopper pour empêcher qu'ils ne prissent la fuite, et les attaquer le lendemain à la pointe du jour avec des troupes meilleures que celles des ennemis; mais les plus vieux officiers le déterminèrent, par leurs plus vives instances, à combattre sans différer, parce que la nuit n'était pas tout à fait obscure, et que la lune, qui était déjà basse, faisait suffisamment reconnaître les objets. Ce fut là surtout ce qui trompa les troupes du roi. Les Romains avaient la lune derrière le dos, et, comme elle penchait vers le couchant, les ombres des corps, en se prolongeant fort loin, tombaient sur les ennemis et les empêchaient de juger avec sûreté quel était l'intervalle qui les séparait des troupes de Pompée. Ils s'en croyaient donc très-près, et, comme si l'on en fût déjà venu aux mains, ils lançaient leurs javelots, qui n'atteignaient personne. Les Romains s'en étant aperçus courent sur eux en jetant de grands cris, et les barbares n'osant pas les attendre, saisis de frayeur, prennent ouvertement la fuite : il en périt plus de dix mille, et leur camp tomba au pouvoir de Pompée.

Dès le commencement de l'action, Mithridate s'était fait jour à travers les Romains avec huit cents chevaux, et avait abandonné le champ de bataille; mais bientôt ses cavaliers se dispersèrent, et il resta seul avec trois personnes, parmi lesquelles était Hypsicratia, une de ses femmes, qui avait toujours montré un courage si mâle et une audace si extraordinaire, que le roi l'ap-

pelait Hypsicrate (1) : habillée ce jour-là à la mode des Perses et montant aussi un cheval perse, elle supporta sans fatigue les plus longues courses, servant toujours le roi et pansant elle-même son cheval, jusqu'à ce qu'enfin ils arrivèrent à une forteresse appelée Inora, où étaient les trésors et les meubles de Mithridate : là ce prince prit les robes les plus magnifiques, qu'il distribua à ceux qui s'étaient rassemblés autour de lui, et donna à chacun de ses amis un poison mortel, afin qu'aucun d'eux ne tombât vivant, malgré lui, entre les mains des ennemis. De là il prit le chemin de l'Arménie pour aller joindre Tigrane, qui lui refusa l'entrée de ses Etats, et fit même publier qu'il donnerait cent talents (2) à quiconque lui apporterait sa tête; ce qui obligea Mithridate d'aller passer l'Euphrate à sa source, pour s'enfuir par la Colchide.

Cependant Pompée entra dans l'Arménie, où il était appelé par le jeune Tigrane, qui s'était déjà révolté contre son père et qui vint au-devant du général romain jusqu'aux bords de l'Araxe : ce fleuve prend sa source dans les mêmes lieux que l'Euphrate, et, continuant son cours vers le levant, il va se jeter dans la mer Caspienne. Lorsque Pompée et le jeune Tigrane se furent joints, ils avancèrent ensemble dans le pays et reçurent les villes qui se soumettaient. Le roi Tigrane, qui venait d'être entièrement défait par Lucullus, informé que Pompée était d'un caractère doux et facile, reçut dans sa capitale une garnison romaine; et, prenant avec lui ses parents et ses amis, il partit pour aller se rendre à Pompée. Il arrivait à cheval près des retranchements, lorsque deux licteurs de Pompée, allant à sa rencontre, lui ordonnèrent de descendre de cheval et d'entrer à pied, en lui disant que jamais on n'avait vu personne à cheval dans un camp romain. Tigrane obéit et ôta même son épée, qu'il remit aux licteurs. Quand il fut auprès de Pompée, il détacha son diadème pour le mettre aux pieds de ce général, et, en se pros-

(1) Pour faire entendre qu'elle avait le courage d'un homme.
(2) Environ cinq cent mille livres.

ternant bassement à terre, lui embrasser les genoux. Pompée le prévint, et, le prenant par la main, il le conduisit dans sa tente, le fit asseoir à un de ses côtés, et Tigrane, son fils, à l'autre : « Tigrane, lui dit-il, » c'est à Lucullus que vous devez vous en prendre des » pertes que vous avez faites jusqu'ici; c'est lui qui » vous a enlevé la Syrie, la Phénicie, la Cilicie, la » Galatie et la Sophène : je vous laisse tout ce que » vous aviez lorsque je suis venu dans ces contrées, » à condition que vous paierez aux Romains six mille » talents (1), pour réparer les torts que vous leur avez » faits : je donne à votre fils le royaume de Sophène. » Tigrane, satisfait de ces conditions et salué roi par les Romains, fut si transporté de joie, qu'il promit de donner à chaque soldat une demi-mine, dix mines à chaque centurion et un talent à chaque tribun (2); mais son fils parut très-mécontent, et Pompée l'ayant fait inviter à souper, il répondit qu'il n'avait pas besoin de Pompée ni des honneurs qu'il donnait; qu'il trouverait d'autres Romains qui sauraient lui en procurer de plus considérables. Pompée, piqué de cette réponse, le fit charger de chaînes, et le réserva pour son triomphe. Peu de temps après, Phraate, roi des Parthes, envoya redemander ce jeune prince, qui était son gendre, et représenter à Pompée qu'il devait borner ses conquêtes à l'Euphrate. Pompée répondit que le jeune Tigrane tenait de plus près à son père, qu'à son beau-père, et que la justice règlerait seule les bornes qu'il mettrait à ses conquêtes.

Après avoir préposé Afranius à la garde de l'Arménie, il fut obligé, pour suivre Mithridate, de prendre sa route à travers les nations qui habitent les environs du Caucase. Les plus puissantes sont les Albaniens et les Ibériens; ces derniers s'étendent jusqu'aux montagnes Moschiques et au royaume de Pont; les Albaniens tournent plus à l'orient et vers la mer Caspienne. Ces derniers accordèrent d'abord le passage que Pompée leur

(1) Trente millions de livres.
(2) La demi-mine valait quarante-cinq livres; les dix mines, neuf cents livres; le talent, cinq mille livres.

avait demandé sur leurs terres; mais l'hiver ayant surpris son armée dans leur pays, et la fète des Saturnales étant arrivée dans ce temps-là, ces barbares, au nombre au moins de quarante mille, voulurent les attaquer; et dans cette intention ils passèrent le fleuve Cyrnus, qui prend sa source dans les montagnes d'Ibérie et, après avoir reçu l'Araxe, qui descend de l'Arménie, se jette par douze embouchures dans la mer Caspienne. Suivant d'autres auteurs, le Cyrnus ne reçoit pas l'Araxe; il a son cours séparé près de ce dernier fleuve et se décharge dans la même mer. Pompée eût pu facilement s'opposer au passage des ennemis; mais il les laissa traverser sans obstacle; et dès qu'ils furent passés il les chargea si brusquement qu'il les mit en fuite et en fit un grand carnage. Leur roi eut recours aux prières, et envoya des ambassadeurs à Pompée, qui lui pardonna son injustice, fit la paix avec lui, et marcha contre les Ibériens, qui, aussi nombreux et plus aguerris que les Albaniens, avaient le plus grand désir de servir Mithridate et de repousser Pompée. Ces Ibériens n'avaient jamais été soumis ni aux Mèdes ni aux Perses; ils avaient même évité l'empire des Macédoniens, parce qu'Alexandre avait été obligé de quitter promptement l'Hyrcanie. Pompée les vainquit dans un grand combat, leur tua neuf mille hommes, et fit plus de dix mille prisonniers : il entra tout de suite dans la Colchide, où Servilius vint le retrouver à l'embouchure du Phase, avec les vaisseaux qui lui avaient servi à garder le Pont-Euxin.

La poursuite de Mithridate, qui s'était caché parmi les nations du Bosphore et des Palus-Méotides, entraînait de grandes difficultés : d'ailleurs Pompée reçut la nouvelle que les Albaniens s'étaient révoltés de nouveau. La colère et le désir de se venger l'ayant ramené contre eux, il repassa le Cyrnus avec beaucoup de peine et de danger : les barbares en avaient fortifié la rive par une palissade de troncs d'arbres : après l'avoir traversé, il lui restait une longue route à faire dans un pays sec et aride; il fit donc remplir d'eau dix mille outres et continua sa marche pour aller joindre les ennemis, qu'il trouva rangés en bataille sur le bord du

fleuve Abas : ils avaient soixante mille hommes de pied, et douze mille chevaux; mais ils étaient mal armés et n'avaient la plupart pour toute défense que des peaux de bêtes. Cosis, frère du roi, les commandait : dès que le combat fut engagé, ce prince, courant sur Pompée, lui lança son javelot et l'atteignit au défaut de sa cuirasse. Pompée, l'ayant joint, le perça de sa javeline, et l'étendit roide mort.

Après ce combat, Pompée se mit en chemin pour aller dans l'Hyrcanie, et de là jusqu'à la mer Caspienne; il n'en était qu'à trois journées de chemin, mais, arrêté par le grand nombre de serpents venimeux qu'on trouve dans ces contrées, il revint sur ses pas et se retira dans la petite Arménie, où il reçut des ambassadeurs des rois des Elymiens et des Mèdes, à qui il écrivit des lettres remplies de témoignages d'amitié. Le roi des Parthes s'était jeté dans la Gordyenne, où il opprimait les sujets de Tigrane; Pompée détacha contre lui Afranius; qui le chassa et le poursuivit jusqu'à l'Arbélitide. Stratonice, la femme qui avait le plus de crédit près de Mithridate, livra à Pompée la forteresse qu'elle avait en garde, et lui fit de riches présents; mais Pompée ne prit que ce qui pouvait servir à la décoration des temples et à l'ornement de son triomphe; il voulut que Stratonice gardât tout le reste pour elle.

Le roi des Ibériens lui envoya un lit, une table et un trône, le tout d'or massif, et le fit prier de les recevoir comme un gage de son amitié. Pompée les remit aux questeurs pour le trésor public. Dans un château appelé Cénon, il trouva des papiers secrets de Mithridate, qu'il lut avec plaisir, parce qu'ils contenaient des preuves frappantes du caractère de ce prince. C'étaient des Mémoires qui attestaient qu'il avait empoisonné plusieurs personnes, entre autres son fils Ariarathe et Alcée de Sardis, qui avait remporté sur lui le prix de la course des chevaux. Théophane prétend qu'il y trouva aussi un discours de Rutilius, dont le but était d'engager Mithridate à faire massacrer tous les Romains qui étaient dans l'Asie; mais la plupart des auteurs soupçonnent, avec bien de la vraisemblance, que c'est une

méchanceté de Théophane, qui haïssait Rutilius, sans doute parce qu'il ne lui ressemblait en rien. Peut-être a-t-il inventé ce fait pour faire plaisir à Pompée, dont le père était représenté dans l'histoire de Rutilius comme le plus méchant des hommes. Pompée, s'étant remis en marche, gagna la ville d'Amisus, où son ambition lui fit tenir la conduite la plus blâmable : il avait repris Lucullus avec aigreur d'avoir, avant la fin de la guerre, disposé des gouvernements, décerné des dons et des honneurs, ce que les vainqueurs ne font ordinairement que lorsque la guerre est terminée; et lui-même lorsque Mithridate dominait encore dans le Bosphore, qu'il y avait rassemblé une puissante armée, il fit ce qu'il avait condamné dans Lucullus, et comme si la guerre eût été finie, il donna des commandements de provinces et distribua des présents. Plusieurs capitaines et plusieurs princes, entre autres douze rois barbares, se rendirent auprès de lui; et pour lui faire plaisir, en écrivant au roi des Parthes, il ne lui donna pas dans ses lettres, comme les autres princes le faisaient, le titre de roi des rois.

Pendant son séjour dans cette ville, il conçut le plus violent désir de reconquérir la Syrie et de pénétrer par l'Arabie jusqu'à la mer Rouge, afin d'avoir de tous côtés, pour bornes de ses conquêtes, l'Océan, qui environne la terre. En Afrique, il était le premier qui se fût ouvert par ses victoires un chemin jusqu'à la mer extérieure (1); en Espagne, il avait donné la mer Atlantique pour borne à l'empire romain; et tout récemment encore, en poursuivant les Albaniens, il s'était approché de bien près de la mer d'Hyrcanie. Il partit donc dans la résolution de faire le tour de la mer Rouge; car il voyait que Mithridate était difficile à suivre à main armée, et plus dangereux dans sa fuite que dans sa résistance. Et, disant qu'il allait lui laisser un ennemi plus fort que lui-même, c'est-à-dire la famine, Pompée mit des vaisseaux en croisière sur le Pont-Euxin, afin d'enlever les marchands qui porteraient des provisions dans le Bosphore :

(1) L'Océan.

la peine de mort était décernée contre tous ceux qui seraient pris. En poursuivant sa route avec la plus grande partie de son armée, il arriva sur le champ de bataille où étaient les cadavres des soldats romains qui, sous Triarius, avaient combattu malheureusement contre Mithridate, et dont les corps étaient restés sans sépulture. Il les fit tous enterrer avec autant de soin que de magnificence; ce devoir, négligé par Lucullus, fut, à ce qu'il paraît, une des principales causes de la haine que ses soldats conçurent contre lui. Pompée, après avoir soumis, par son lieutenant Afranius, les Arabes qui habitent autour du mont Amanus, descendit dans la Syrie; et, comme elle n'avait pas de rois légitimes, il en fit une province romaine. Il subjugua la Judée et fit prisonnier le roi Aristobule; il y fonda quelques villes, rendit la liberté à d'autres et punit les tyrans qui en avaient usurpé l'autorité. Mais il s'y occupa surtout de rendre la justice, de concilier les différends des villes et des rois; et quand il ne pouvait s'y transporter en personne, il y envoyait ses amis : c'est ce qu'il fit en particulier pour les Arméniens et les Parthes qui se disputaient quelque province; ils s'en rapportèrent à sa décision, et il leur envoya trois arbitres pour juger leurs prétentions respectives, car l'opinion qu'on avait de sa justice et de sa douceur égalait celle de sa puissance; c'était même par là qu'il couvrait la plupart des fautes de ses amis et de ceux qui avaient sa confiance : trop faible pour les empêcher de les commettre ou pour les en punir, il montrait une si grande douceur à ceux qui venaient se plaindre, qu'il leur faisait supporter patiemment l'avarice et la dureté de ses agents.

Démétrius, son affranchi, était de tous ses domestiques celui qui avait le plus de crédit auprès de son maître; il était jeune et ne manquait pas d'esprit, mais il abusait de sa fortune. On raconte à ce sujet que Caton le philosophe, qui dans sa jeunesse même avait déjà une grande réputation de sagesse et de grandeur d'âme, alla voir la ville d'Antioche, pendant que Pompée en était absent. Il marchait à pied, selon sa coutume, et ses amis le suivaient à cheval. En arrivant aux portes

de la ville, il vit une foule de gens vêtus de robes blanches, et des deux côtés du chemin de jeunes garçons et des enfants rangés en haie. Caton, qui crut que tous ces préparatifs étaient faits pour lui et qu'on venait par honneur au-devant de lui, en fut très-mécontent, car il ne voulait aucune cérémonie. Il ordonna donc à ses amis de descendre de cheval et de l'accompagner à pied. Lorsqu'ils eurent joint cette troupe, celui qui réglait la fête et qui avait placé tout le monde, étant venu au-devant d'eux, avec une verge à la main et une couronne sur la tête, leur demanda où ils avaient laissé Démétrius et à quelle heure il arriverait. Les amis de Caton éclatèrent de rire : « O malheureuse ville ! » s'écria Caton; et il continua sa route sans rien ajouter. Il est vrai que Pompée lui-même adoucissait la haine qu'on portait à son affranchi, par la patience avec laquelle il souffrait son audace sans jamais se fâcher. On assure que souvent Pompée attendait les convives qu'il avait priés à souper, afin de les recevoir, pendant que Démétrius était déjà assis à table et qu'il avait sur sa tête son bonnet insolemment enfoncé jusqu'au-dessous des oreilles. Avant son retour en Italie, il avait acquis dans les environs de Rome les plus belles maisons de campagne, les plus beaux parcs pour les exercices; il avait des jardins magnifiques qu'on appelait les jardins de Démétrius, tandis que Pompée jusqu'à son troisième triomphe était logé de la manière la plus simple et la plus modeste. Ce ne fut qu'après avoir construit ce théâtre si magnifique et si célèbre qui porte son nom, qu'il se fit bâtir, comme une espèce d'accessoire, une maison plus belle que la première, mais qui n'était pas faite pour exciter l'envie. Aussi celui qui en fut le maître après Pompée, étonné, en y entrant, de sa simplicité, demanda où était la salle à manger du grand Pompée; c'est du moins ce qu'on rapporte.

Le roi de l'Arabie Pétrée, qui ne s'était pas fort inquiété jusqu'alors de la puissance romaine, effrayé à l'approche de Pompée, lui écrivit qu'il était disposé à faire tout ce qu'il lui ordonnerait. Pompée, pour l'affermir dans cette résolution, mena son armée devant

Pétra : mais cette expédition fut généralement blâmée; on crut que c'était un prétexte pour cesser de poursuivre Mithridate, contre lequel il devait, disait-on, tourner toutes ses forces, parce que c'était l'ancien ennemi des Romains, qu'il commençait à rallumer la guerre, et que, d'après les nouvelles qu'on en avait reçues du Bosphore, il se préparait à traverser la Scythie et la Péonie, pour entrer avec son armée en Italie. Pompée, persuadé qu'il était plus facile de ruiner sa puissance, en lui laissant continuer la guerre, que de le prendre dans la fuite, ne voulut pas inutilement le poursuivre; et pour gagner du temps, il chercha dans l'intervalle à faire d'autres expéditions. Mais la fortune trancha la difficulté : il n'était pas loin de Pétra, et, après avoir assis son camp pour ce jour-là, il s'exerçait hors des retranchements à faire manœuvrer un cheval, lorsqu'il vit arriver du royaume de Pont des courriers qui lui apportaient d'heureuses nouvelles; on le reconnut aux lauriers qui en pareil cas entourent, selon la coutume des Romains, la pointe de leurs javelines. Les soldats, les ayant aperçus, accoururent auprès de Pompée; il voulait, avant de donner audience aux courriers, achever son exercice; mais, les soldats l'ayant supplié à grands cris de lire ces lettres, il descendit de cheval, prit les dépêches et rentra dans son camp. Il n'y avait point de tribunal dressé, et les soldats, aussi curieux qu'impatients de savoir les nouvelles, ne se donnent pas le temps d'en élever un, tel qu'il est d'usage de le faire dans les camps, ils coupent d'épaisses mottes de terre qu'ils entassent les unes sur les autres, mettent en un monceau les bâts des bêtes de somme et en font un tribunal. Pompée y monte et leur annonce que Mithridate est mort; que la révolte de son fils Pharnace l'a porté à se tuer lui-même; que Pharnace s'est emparé de tous les Etats de son père, et qu'il lui mande, dans ses lettres, qu'il en a pris possession pour lui et pour les Romains.

Aussitôt l'armée, se livrant aux transports de joie que devait lui causer cette nouvelle, fit des sacrifices et des festins, comme si la mort de Mithridate l'eût délivrée d'un nombre infini d'ennemis. Pompée, ayant ainsi mis

à ses exploits une fin beaucoup plus facile qu'il n'avait pu l'espérer, partit de l'Arabie, et, traversant d'une marche rapide les provinces qui la séparent de la Galatie, il se rendit à Amisus, où il trouva des présents magnifiques que Pharnace lui envoyait, et plusieurs corps morts des princes du sang royal, au nombre desquels était celui de Mithridate : ce dernier n'était pas facile à reconnaître aux traits du visage, parce que les esclaves qui l'avaient embaumé avaient oublié d'en dessécher la cervelle; mais ceux qui furent curieux de l'examiner le reconnurent à des cicatrices qu'il avait au visage. Pompée refusa de le voir, et, pour détourner de lui la vengeance céleste, il le renvoya à Sinope. Mais il admira la magnificence de son habillement, la grandeur et l'éclat de ses armes. Car un certain Publius avait volé le fourreau de son épée qui avait coûté quatre cents talents (1), et qu'il vendit à Ariarathe; Caïus, qui avait été nourri avec Mithridate, prit le diadème de ce prince, dont le travail était admirable, et qu'il donna secrètement à Faustus, fils de Sylla, qui le lui avait demandé. Pompée ignora alors ces deux vols; mais dans la suite Pharnace les ayant découverts en fit punir les auteurs. Pompée, après avoir tout réglé, tout affermi dans ces provinces, voyagea avec beaucoup de pompe, en célébrant sur sa route des fêtes et des réjouissances publiques. A Mitylène, il déclara la ville libre, par estime pour Théophane, et il assista aux combats des poëtes usités dans ce pays; ils avaient pris pour sujet de leurs ouvrages de poésie les exploits de Pompée. Il fut si charmé de leur théâtre, qu'il en fit lever et dessiner le plan pour en faire exécuter à Rome un pareil, mais plus grand et plus magnifique. De là passant à Rhodes, il y entendit discourir tous les sophistes, et leur donna à chacun un talent (2). Posidonius a laissé par écrit le discours qu'il prononça devant lui, pour réfuter l'opinion d'Hermagoras sur la question générale. Dans Athènes, il traita les philosophes avec la même généro-

(1) Environ deux millions de notre monnaie.
(2) Cinq mille livres.

sité qu'à Rhodes, et fit présent à la ville de cinquante talents (1) pour la réparer.

Pompée comptait arriver en Italie comblé de gloire, et désiré par tous ses concitoyens. Mais il avait été précédé à Rome par divers bruits qui couraient sur son compte ; ils y causèrent même un grand trouble, parce qu'on avait répandu qu'il entrerait dans la ville avec son armée et qu'il usurperait le pouvoir souverain. Crassus, soit qu'il le craignît réellement, ou, comme il est plus vraisemblable, pour accréditer ce bruit calomnieux et aigrir encore l'envie qu'on portait à Pompée, sortit secrètement de Rome avec ses enfants et ce qu'il avait de plus précieux. Mais Pompée, à peine entré en Italie, assembla ses soldats; et, après leur avoir parlé selon que l'exigeaient les circonstances, et les avoir remerciés de leurs services, il leur ordonna de se disperser chacun dans sa ville et de ne pas oublier de revenir à Rome pour son triomphe. Son armée se sépara ; et la nouvelle s'en étant bientôt répandue partout, elle produisit un effet admirable. Les villes qu'il traversait dans sa route voyant le grand Pompée sans aucune escorte de gens de guerre, accompagné seulement d'un petit nombre d'amis, comme au retour d'un simple voyage, entraînées par un vif sentiment d'affection, se répandirent en foule au-devant de lui, et le suivirent jusqu'à Rome, où il arriva avec de plus grandes forces que celles qu'il avait ramenées ; et s'il avait eu envie de remuer et d'introduire des nouveautés dans le gouvernement, il n'aurait pas eu besoin de son armée.

La loi ne lui permettant pas d'entrer dans Rome avant son triomphe, il envoya prier le sénat de différer l'élection des consuls et de lui accorder la grâce de pouvoir solliciter en personne pour Pison. Mais, sur l'opposition de Caton, sa demande fut rejetée. La liberté de Caton et sa fermeté à soutenir ouvertement le parti de la justice inspiraient tant d'admiration à Pompée, qu'il désira vivement l'acquérir à quelque prix que ce fût. Il résolut

(1) Deux cent cinquante mille livres.

donc d'épouser une de ses deux nièces et de donner l'autre à son fils. Caton, ayant soupçonné que cette demande était un moyen imaginé par Pompée pour le corrompre et le séduire à la faveur de cette alliance, le refusa, au grand regret de sa femme et de sa sœur, qui ne lui pardonnaient pas de rejeter l'alliance du grand Pompée. Cependant Pompée, qui voulait porter Afranius au consulat, répandit de l'argent parmi les tribus : et ce fut dans ses jardins mêmes qu'on le distribua. On le sut bientôt dans toute la ville, et Pompée fut généralement blâmé de rendre vénale, pour des hommes qui ne pouvaient l'obtenir par leur vertu, une charge qu'il avait lui-même obtenue comme le prix de ses exploits. « Voilà, dit alors Caton à sa femme et à sa » sœur, voilà les reproches que notre alliance avec » Pompée nous aurait fait partager. » Elles convinrent qu'il avait mieux jugé qu'elles ce qu'il convenait de faire.

Quoique le triomphe de Pompée eût occupé deux journées entières, ce temps ne suffit pas pour en étaler toute la magnificence. Une grande partie de ce qu'on avait préparé ne put être exposée aux regards du public; et ce qui resta était si considérable, qu'on aurait pu en orner un second triomphe : la pompe était précédée de plusieurs écriteaux qui portaient les noms des nations conquises; c'étaient le Pont, l'Arménie, la Cappadoce, la Paphlagonie, la Médie, la Colchide, les Ibériens, les Albaniens, la Syrie, la Cilicie, la Mésopotamie, la Phénicie, la Palestine, la Judée, l'Arabie, les pirates vaincus sur terre et sur mer. On y lisait que, dans ces divers pays, Pompée avait pris mille forteresses et près de trois cents villes, enlevé aux pirates huit cents vaisseaux, et repeuplé trente-neuf villes que leurs habitants avaient abandonnées. On y voyait que les revenus publics, qui ne montaient avant Pompée qu'à cinq mille myriades ou cinquante millions de drachmes, avaient été portés par ses conquêtes à huit mille cinq cents myriades, ou quatre-vingt-un millions cinq cent mille drachmes; qu'il avait versé dans le trésor public, tant en argent monnayé qu'en meu-

bles d'or et d'argent, vingt mille talents (1), outre ce qu'il avait donné à ses soldats, dont le moins récompensé avait reçu quinze cents drachmes (2). Les prisonniers menés en triomphe furent, outre les chefs des pirates, le fils de Tigrane, roi d'Arménie, avec sa femme et sa fille; Zozime, femme du vieux Tigrane; Aristobule, roi des Juifs; la sœur de Mithridate, avec cinq de ses enfants, des femmes scythes; les otages des Albaniens et des Ibériens, et ceux du roi de Comagène; on y portait autant de trophées qu'il avait gagné de batailles, soit en personne, soit par ses lieutenants. Mais ce qui relevait encore plus sa gloire, et qui n'était arrivé à aucun autre Romain avant lui, c'est qu'après avoir triomphé de deux parties du monde, il triomphait alors de la troisième. On avait bien vu déjà d'autres Romains honorés de trois triomphes; mais Pompée avait triomphé la première fois de l'Afrique; la seconde, de l'Europe, et la troisième, de l'Asie : ainsi dans ses trois triomphes il avait triomphé de la terre entière. Il était pourtant encore assez jeune; et ceux qui, le comparant à Alexandre, veulent à quelque prix que ce soit, qu'il ressemblât en tout à ce prince, disent qu'il n'avait pas tout à fait trente-quatre ans; mais, dans la vérité, il approchait de quarante.

Heureux s'il eût terminé sa vie à cette époque, et qu'il n'eût vécu qu'autant de temps qu'il conserva la fortune d'Alexandre! mais dans le reste de sa vie il n'eut plus, ou que des prospérités qui lui attirèrent l'envie, ou que des adversités qui furent sans remède; en faisant servir à l'injustice d'autrui l'autorité qu'il avait acquise par des voies légitimes, il perdait de sa réputation autant qu'il en augmentait la puissance de ceux qu'il favorisait. Ainsi, sans s'en apercevoir, il trouva sa perte dans sa force même et dans sa grandeur. Les endroits les mieux fortifiés des villes assié-

(1) Les cinquante millions de drachmes faisaient environ quarante-huit millions de notre monnaie actuelle; les quatre-vingt-un millions cinq cent mille drachmes environ soixante-dix-huit millions. Les vingt mille talents valaient plus de cent millions.

(2) Environ treize cent cinquante livres.

gées communiquent aux ennemis qui s'en emparent ce qu'elles ont de force; de même César, agrandi par la puissance de Pompée, le ruina ensuite et le renversa par la force même qu'il avait reçue de lui contre ses concitoyens : je dois dire comment arriva cette fatale catastrophe. Quand Lucullus revint d'Asie, où Pompée l'avait accablé d'outrages, le sénat le reçut de la manière la plus honorable; et le pressa vivement, après le retour de Pompée, de s'occuper des affaires du gouvernement. Mais le courage et l'activité de Lucullus étaient bien refroidis; il s'était abandonné à l'oisiveté, et à toutes les jouissances que donnent les richesses. Cependant, lorsque Pompée fut arrivé, il reprit de l'ardeur, et l'attaqua si vigoureusement sur l'injure qu'il lui avait faite en Asie en cassant toutes ses ordonnances, que, soutenu de l'appui de Caton, il prenait déjà le dessus et l'emportait sur lui dans le sénat. Pompée qui se sentait le plus faible et se voyait rebuté partout, fut forcé de recourir aux tribuns du peuple et de s'attacher une foule de jeunes gens. Le plus scélérat et le plus audacieux d'entre eux, nommé Clodius, s'étant emparé de lui, le jetait à la tête du peuple et avilissait sa dignité en le traînant sans cesse après lui dans les assemblées publiques, où il le faisait servir à confirmer toutes les nouveautés qu'il proposait, dans la vue de flatter la populace et de s'insinuer dans sa faveur. Il alla plus loin encore, et comme s'il eût rendu à Pompée des services importants tandis qu'il ne faisait que le déshonorer, il exigea et obtint de lui, pour salaire, le sacrifice de Cicéron, le meilleur ami de Pompée, et qui, dans le cours de son administration, avait tout fait pour lui. Cicéron, dans le danger dont il était menacé, eut recours à Pompée, qui ne voulut pas le voir; il fit même refuser l'entrée de sa maison à ceux qui venaient de sa part, et sortit par une porte de derrière. Cicéron, qui craignit l'issue du jugement, se déroba de la ville et s'en alla en exil. Quelque temps auparavant, César, revenu de sa préture d'Espagne, avait formé une intrigue politique qui lui acquit dans ce moment une grande faveur et dans la suite une puissance considérable, mais qui

devint funeste à Pompée et à Rome. Il demandait son premier consulat; et, sentant bien que tant que Crassus et Pompée seraient mal ensemble il ne pourrait s'attacher à l'un sans avoir l'autre pour ennemi, il travailla à les réconcilier : action d'une sage politique sans doute, mais faite par un mauvais motif, et aussi adroite qu'insidieuse. Cette puissance, divisée entre deux rivaux, conservait l'équilibre dans Rome, comme une cargaison également distribuée le maintient dans un vaisseau : mais dès qu'elle fut réunie, et qu'elle pesa tout entière sur un seul point, elle devint si forte, que n'ayant plus de contre-poids, elle finit par renverser la république.

On disait un jour devant Caton que les différends qui survinrent dans la suite entre César et Pompée avaient causé la ruine de la république : « Vous vous trompez, » leur dit-il, d'imputer, ce malheur à ces derniers événements; ce n'est ni leur discorde, ni leur inimitié, » mais plutôt leur amitié et leur union qui ont été la » première et la plus funeste cause de nos calamités. » Ce fut, en effet, cette liaison qui porta César au consulat; et il l'eut à peine obtenu, que, flattant la populace, les pauvres et les indigents, il proposa des lois pour établir de nouvelles colonies et faire des partages de terres, n'ayant pas honte d'avilir ainsi la dignité de sa magistrature et de faire dégénérer en un vrai tribunal la puissance consulaire. Bibulus, son collègue, s'opposait fortement à ces entreprises; et Caton se préparait à le soutenir de tout son pouvoir, lorsque César, amenant Pompée à la tribune, lui demande à haute voix s'il approuve ses lois. Sur sa réponse affirmative, il lui demande encore : « Si quelqu'un veut s'opposer » par la force à leur autorisation, ne viendrez-vous pas » auprès du peuple pour le soutenir? — J'y viendrai, » répondit Pompée; et contre ceux qui nous menacent » de l'épée; j'apporterai l'épée et le bouclier. » Pompée n'avait encore rien fait ni rien dit de si violent; et ses amis pour l'excuser disaient que cette parole lui était échappée sans réflexion. Mais tout ce qu'il fit depuis ne prouva que trop qu'il s'était entièrement livré aux vo-

lontés de César. Car peu de temps après, contre l'attente de tout le monde, il épousa Julie, fille de César, déjà promise à Cépion, qui devait l'épouser bientôt; et pour calmer le ressentiment de celui-ci il lui donna sa fille, dont le mariage avec Faustus, fils de Sylla, était arrêté. César épousa Calpurnie, fille de Pison. Dès ce moment Pompée, remplissant la ville de soldats, s'empara des affaires à force ouverte. Le consul Bibulus étant descendu à la place publique avec Lucullus et Caton, les soldats se jetèrent sur ce premier magistrat et brisèrent ses faisceaux; quelqu'un même d'entre eux osa lui jeter sur la tête un panier plein de fumier, et deux tribuns du peuple qui l'accompagnaient furent blessés. Par ces violences ils chassèrent de la place publique tous ceux qui voulurent leur résister, et ils firent passer la loi qui ordonnait un partage de terres. Le peuple, séduit par cet appât, se laissa conduire à leur gré, et, ne songeant pas même à faire la moindre opposition, il donna son suffrage sans rien dire. Pompée fit confirmer toutes celles de ses ordonnances que Lucullus attaquait; César eut pour cinq ans le gouvernement des Gaules cisalpine et transalpine, et celui de l'Illyrie avec quatre légions complètes; on désigna consul pour l'année suivante Pison, beau-père de César, et Gabinus, le plus outré des flatteurs de Pompée.

Bibulus, ne pouvant arrêter ces désordres, se tint renfermé dans sa maison, et n'en sortit pas les huit derniers mois de son consulat pour remplir les fonctions de sa charge : il les bornait à envoyer afficher des placards pleins d'invectives et d'accusations contre César et Pompée. Caton, comme inspiré par un esprit prophétique, annonçait dans le sénat les malheurs qui menaçaient Rome et Pompée lui-même. Lucullus, renonçant aux affaires, auxquelles son âge le rendait peu propre, vivait tranquille dans la retraite; ce fut alors que Pompée lui dit qu'il était moins de saison pour un vieillard de s'abandonner aux délices que de s'occuper d'administration. Mais lui-même se laissa bientôt amollir par l'amour qu'il avait pour sa jeune femme. Uniquement occupé de lui plaire, il passait les journées entières avec

elle, dans ses maisons de campagne ou dans ses jardins, et ne songeait plus aux affaires publiques. Aussi Clodius même, alors tribun du peuple, n'ayant plus pour lui que du mépris, osa se porter aux entreprises les plus audacieuses. Après qu'il eut chassé Cicéron de Rome, et relégué Caton en Cypre; sous prétexte d'une expédition militaire; qu'il eut vu César partir pour la Gaule et qu'il fut assuré du dévouement du peuple, à qui il s'étudiait à complaire dans toute son administration, il entreprit de casser quelques ordonnances de Pompée, il lui enleva de force le jeune Tigrane, son prisonnier, qu'il retint chez lui, et suscita des procès aux amis de Pompée, pour essayer, dans leurs personnes, jusqu'où allait la puissance de leur protecteur. Enfin, un jour que Pompée assistait à l'instruction d'un procès, Clodius, entouré d'une troupe de scélérats audacieux, monta sur un lieu élevé, d'où il pouvait être vu de toute l'assemblée, et fit à haute voix les questions suivantes : « Quel est le souverain intempérant? Quel est l'homme » qui cherche un homme? Qui est celui qui se gratte la » tête avec un doigt? » Après chacune de ces questions, Clodius secouait sa robe, et ses satellites, comme un chœur qui répond alternativement à un des personnages, répétaient avec de grands cris : « C'est Pompée! »

Ces outrages causaient un véritable chagrin à Pompée, qui n'était pas accoutumé à se voir outrager publiquement, et qui n'était pas fait à ces sortes de combats; il était encore plus affligé de la joie qu'en témoignait le sénat, qui regardait ces insultes comme la juste punition de la lâcheté qu'il avait eue de sacrifier Cicéron à Clodius. Mais lorsqu'on en fut venu aux mains sur la place publique même, et qu'il y eut eu plusieurs personnes de blessées; qu'un esclave de Clodius, qui s'était glissé dans la foule jusqu'auprès de Pompée, eut été surpris avec un poignard, Pompée prit prétexte de la crainte que lui donnaient l'insolence et les calomnies de Clodius, pour ne plus paraître aux assemblées tant que Clodius fut en charge, et, se tenant retiré dans sa maison, il s'occupait des moyens de calmer le ressentiment du sénat et des meilleurs citoyens Il rejeta

le conseil que lui donnait Calléon de répudier Julie et de renoncer à l'amitié de César, pour s'attacher au sénat; mais il écouta ceux qui lui proposèrent de rappeler Cicéron, l'ennemi le plus déclaré de Clodius, et fort ami du sénat. Il mena lui-même, accompagné d'une troupe nombreuse, le frère de Cicéron sur la place publique, pour faire au peuple la demande de son rappel. Il y eut encore à cette occasion un grand nombre de blessés et quelques morts de part et d'autre; mais enfin Pompée l'emporta sur Clodius.

Cicéron, rappelé par un décret du peuple, ne fut pas plus tôt de retour à Rome, qu'il réconcilia Pompée avec le sénat; il fit passer la loi qui le chargeait de faire venir des blés en Italie, et le rendit, en quelque sorte, une seconde fois maître de tout l'empire romain, et sur terre et sur mer. Cette loi mettait dans sa dépendance tous les ports, tous les marchés, toutes les ventes de fruits, en un mot, tout le commerce maritime et tout le trafic des laboureurs. Clodius blâmait cette loi; il prétendait qu'elle n'avait pas été faite pour pourvoir à la disette des blés, mais qu'on avait fait exprès la disette pour avoir un prétexte de faire la loi, afin que, par cette nouvelle commission, Pompée pût ranimer sa puissance, qui commençait à languir, et à tomber, pour ainsi dire, en faiblesse. D'autres disent que ce fut une ruse du consul Spinther, qui, désirant d'être envoyé en Egypte au secours du roi Ptolémée, avait voulu comme renfermer Pompée dans un emploi plus important. Cependant le tribun Canidius proposa, par un autre décret, d'envoyer Pompée en Egypte sans troupes et avec deux licteurs seulement, pour remettre en paix le roi avec le peuple d'Alexandrie. Ce décret ne paraissait pas déplaire à Pompée; mais le sénat le rejeta, sous le prétexte honnête qu'il craignait pour un si grand personnage. Cependant on trouvait souvent sur la place, et devant le lieu où le sénat s'assemblait, des billets qui portaient que Ptolémée lui-même demandait pour général Pompée, au lieu de Spinther. Suivant Timagène, Ptolémée quitta l'Egypte sans nécessité et à l'instigation de Théophane, qui voulait procurer à Pom-

pée des moyens de s'enrichir, et de nouveaux sujets de faire la guerre; mais la méchanceté de Théophane ne saurait donner à ce conte autant de vraisemblance que le caractère de Pompée le rend incroyable; car jamais il ne fut méchant et ne souilla son ambition par aucune bassesse. Chargé donc de la commission de procurer des blés à Rome, il envoya de tous côtés ses lieutenants et ses amis; et, s'étant embarqué lui-même pour la Sicile, la Sardaigne et l'Afrique, il en fit des provisions considérables. Comme il allait se remettre en mer, il s'éleva un vent si impétueux, que les pilotes balançaient à partir. Mais Pompée, montant le premier sur son vaisseau, ordonne qu'on lève les ancres et crie à haute voix : « Il est nécessaire que je parte; il ne l'est pas » que je vive. » Son audace et son activité trouvèrent la fortune favorable : arrivé en Italie, il remplit de blé tous les marchés, et couvrit la mer de vaisseaux; le superflu de ces provisions immenses suffit aux peuples voisins, et fut comme une source féconde qui coula partout sans interruption.

Dans ce même temps les guerres des Gaules augmentaient chaque jour la puissance de César : placé à un grand éloignement de Rome, il ne paraissait attaché qu'à combattre les Belges, les Suèves et les Bretons; et cependant, sans qu'on s'en doutât, il était au milieu du peuple, et conduisant avec la plus grande habileté les principales affaires, il minait peu à peu le crédit de Pompée, s'incorporait en quelque sorte son armée, et l'employait moins pour faire la guerre aux barbares, qu'il ne se servait de ces combats comme de chasses militaires pour endurcir ses soldats, pour les rendre redoutables et invincibles : il envoyait à Rome tout l'or et l'argent, toutes les dépouilles et les autres richesses qu'il prenait sur un si grand nombre d'ennemis, et il les faisait servir à corrompre ceux qui pouvaient lui être utiles; les riches présents qu'il faisait aux édiles, aux préteurs, aux consuls et à leurs femmes, lui gagnaient un grand nombre de partisans; aussi, lorsqu'il eut repassé les Alpes et qu'il vint hiverner à Lucques, il se rendit de Rome dans cette ville une foule innom-

brable d'hommes et de femmes, qui accouraient à l'envi : dans ce nombre il se trouva deux cents sénateurs, en particulier Crassus et Pompée, et l'on voyait tous les jours à sa porte jusqu'à cent vingt faisceaux de proconsuls et de préteurs; il les renvoya tous comblés de ses dons et remplis des plus belles espérances; mais il fit avec Crassus et Pompée un traité secret, qui portait que ces deux derniers demanderaient ensemble un second consulat; que César, pour appuyer leur brigue enverrait à Rome un grand nombre de ses soldats, qui donneraient leurs suffrages en leur faveur; qu'aussitôt après leur élection, ils travailleraient à obtenir pour eux-mêmes des gouvernements de provinces, des commandements d'armée, et à faire continuer César pour cinq ans dans ceux qu'il avait déjà. Dès que ce traité fut connu dans Rome, il excita parmi les principaux citoyens une telle indignation, que le consul Marcellinus, s'étant levé dans l'assemblée du peuple, demanda à Crassus et à Pompée s'ils brigueraient le consulat; et le peuple leur ayant ordonné de répondre, Pompée prit le premier la parole, et dit qu'il le briguerait peut-être, et que peut-être aussi il ne le briguerait pas. Crassus, en politique plus habile, répondit qu'il ferait ce qui lui paraîtrait plus utile pour le bien public. Macellinus donc, s'attachant à Pompée, lui parla avec un tel emportement, que Pompée lui reprocha d'être le plus injuste et le plus ingrat des hommes, d'avoir oublié que c'était lui qui, de muet et d'affamé qu'il était, lui avait rendu la parole et lui avait donné les moyens de se rassasier jusqu'à rendre gorge.

Tous les autres prétendants au consulat s'étant désistés de leur poursuite, Lucius Domitius continua seul de le briguer, à la persuasion de Caton, qui, pour l'encourager à ne pas abandonner sa brigue, lui représenta que dans cette lutte il s'agissait moins du consulat que de la liberté publique, qu'il fallait défendre contre les tyrans. Les partisans de Pompée, redoutant la fermeté de Caton, et craignant qu'ayant déjà le sénat pour lui, il ne fît changer la plus saine partie du peuple et ne l'entraînât dans son parti, résolurent d'empêcher que Domitius ne descendît à la place publique pour solliciter

les suffrages. Des gens armés qu'ils envoyèrent contre lui tuèrent l'esclave qui marchait devant son maître avec un flambeau et obligèrent les autres de prendre la fuite; Caton, blessé au bras droit en défendant Domitius, se retira le dernier. Parvenus au consulat par ces violences, Crassus et Pompée ne montrèrent pas plus de modération dans le reste de leur conduite; et d'abord, voyant que le peuple, qui voulait élever Caton à la préture, commençait à lui donner les suffrages, Pompée rompit l'assemblée, sous prétexte qu'il avait eu quelque augure défavorable; et, ayant ensuite corrompu les tribus à prix d'argent, ils portèrent à la préture Antias et Vatinius, firent proposer, par le tribun du peuple Trébonius, les décrets dont ils étaient convenus à Lucques : l'un continuait à César pour cinq ans les gouvernements dont il était déjà pourvu, un second donnait à Crassus la Syrie et la conduite de la guerre contre les Parthes; le troisième attribuait à Pompée le gouvernement de toute l'Afrique et des deux Espagnes, avec quatre légions; il en prêta deux à César, qui les lui demanda pour la guerre des Gaules. Crassus, à la fin de son consulat, partit pour son gouvernement. Pompée resta dans Rome pour la dédicace de son théâtre, et fit célébrer des jeux gymniques, des chœurs de musique, et des combats d'animaux, où il y eut jusqu'à cinq cents lions de tués; ils furent terminés par un combat d'éléphants, le plus terrible des spectacles.

Cette magnificence lui mérita de nouveau l'admiration et la bienveillance du peuple; mais bientôt il ne fut pas moins l'objet de son envie, quand on le vit abandonner à ceux de ses lieutenants qu'il chérissait le plus ses gouvernements et ses armées, et passer son temps à se promener avec sa femme dans ses plus belles maisons de plaisance. Julie étant venue à mourir, sa mort fut bientôt suivie d'une agitation violente qui excita la plus grande fermentation. L'alliance entre César et Pompée, qui couvrait leur ambition plutôt qu'elle ne la réprimait, étant rompue, on ne parlait dans la ville que de division et de rupture. Peu de temps après, on apprit que Crassus avait été défait et tué par les Parthes, et

sa mort faisait tomber la plus forte barrière qui restât encore contre la guerre civile. La crainte que César et Pompée avaient de Crassus leur faisaient observer l'un envers l'autre jusqu'à un certain point les lois de la justice ; mais quand la fortune leur eut ôté cet athlète, qui pouvait lutter contre celui des deux à qui la victoire serait restée, alors on put leur appliquer ces vers d'un poëte comique :

Je vois ces deux rivaux préparer leurs combats :
L'huile couvre leurs corps, la poussière leurs bras;

tant la fortune a peu de pouvoir sur la nature, dont elle ne saurait satisfaire les désirs! car une si grande autorité, une si vaste étendue de pays, ne purent assouvir l'ambition de ces deux hommes, qui cependant avaient souvent lu et entendu dire :

Qu'en trois parts l'univers divisé par les dieux
Du sort qui leur échut les rendit tous heureux.

Ils n'étaient que deux à partager l'empire romain, et ils ne croyaient pas qu'il pût leur suffire. Cependant Pompée, en parlant du peuple, dit qu'il avait obtenu toutes les charges beaucoup plus tôt qu'il ne l'avait espéré, et qu'il les avait toujours quittées plus tôt qu'on ne s'y était attendu. Il avait en effet pour témoins de cette vérité les armées qu'il avait toujours licenciées de bonne heure ; mais alors, persuadé que César ne congédierait pas la sienne, il voulut, sans rien innover, sans paraître se défier de lui, mais plutôt le mépriser et n'en tenir aucun compte, il voulut, dis-je, se faire des principales dignités de la république un rempart contre lui ; mais, quand il vit que les citoyens, corrompus à prix d'argent, ne distribuaient pas les magistratures selon ses désirs, il laissa régner l'anarchie dans la ville.

D'abord on sema le bruit qu'il fallait nommer un dictateur ; le tribun Lucilius osa le premier en faire la proposition et conseiller au peuple d'élire Pompée. Caton s'éleva contre le tribun avec tant de force, que ce magistrat fut en danger de perdre sa charge ; plusieurs

amis de Pompée se présentèrent pour le justifier, et assurèrent qu'il n'avait jamais ni demandé ni désiré la dictature. Caton donna de grands éloges à Pompée et le pria qu'on observât en tout l'ordre et la décence. Pompée alors eut honte de ne pas s'y prêter, et il veilla si bien, que Domitius et Messala furent nommés consuls (1); mais bientôt une nouvelle anarchie ayant fait proposer par plusieurs personnes, avec encore plus d'audace, l'élection d'un dictateur, Caton, qui craignit d'être forcé, résolut d'abandonner à Pompée une grande autorité, mais limitée par les lois, afin de s'éloigner d'une magistrature dont la puissance tyrannique ne connaissait point de bornes. Bibulus lui-même, tout ennemi qu'il était de Pompée, proposa le premier dans le sénat de l'élire seul consul. « Par là, disait-il, la ville » sortira de la confusion où elle est, ou du moins elle » sera dans la puissance de l'homme qui vaut le mieux. » Cet avis ayant paru fort extraordinaire de la part de Bibulus, Caton se leva; et, comme on ne douta point que ce ne fût pour le combattre, il se fit un grand silence : « Jamais, dit-il, je n'aurais ouvert l'avis que » vous venez d'entendre; mais puisqu'un autre l'a fait, » je crois que vous devez le suivre; je préfère à l'anar» chie un magistrat, quel qu'il puisse être, et je ne » connais personne de plus propre que Pompée à com» mander dans de si grands troubles. » Le sénat suivit son opinion, et décréta que Pompée serait nommé seul au consulat; que s'il croyait avoir besoin d'un collègue, il le choisirait lui-même; mais que ce ne pourrait être avant deux mois. Pompée, déclaré seul consul par Sulpicius, qui ce jour-là faisait, pendant l'interrègne, les fonctions de roi, alla embrasser Caton et lui donna les plus grands témoignages d'amitié; il avoua qu'il ne devait qu'à lui l'honneur qu'il recevait, et le conjura de l'aider de ses conseils dans l'exercice de sa charge : « Vous ne me devez aucune reconnaissance, lui répon» dit Caton; en opinant, je n'ai rien dit par considéra» tion pour vous, et je n'ai consulté que l'intérêt de la

(1) L'an Rome de 701.

» république. Je vous aiderai en particulier de mes con-
» seils toutes les fois que vous me les demanderez; si
» vous ne me les demandez pas, je dirai toujours publi-
» quement ce que je penserai. » Tel était Caton dans toute sa conduite.

Pompée, étant rentré dans Rome, épousa Cornélie, fille de Métellus Scipion, et depuis peu veuve de Publius, fils de Crassus, à qui elle avait été mariée fort jeune, et qui venait de périr chez les Parthes. Cette femme avait, outre sa beauté, bien des moyens de plaire, elle était versée dans la littérature, jouait très-bien de la lyre, savait la géométrie et lisait avec fruit les ouvrages de philosophie : avec tant d'avantages, elle avait su se garantir de ces airs de fierté, de ces manières dédaigneuses que donnent ordinairement aux jeunes femmes ces sortes de connaissances; elle avait d'ailleurs un père irréprochable dans sa naissance et dans sa réputation. Cependant ce mariage ne fut presque approuvé de personne : les uns y blâmaient la disproportion de l'âge : Cornélie était assez jeune pour avoir été mariée plus convenablement au fils de Pompée. Les plus honnêtes citoyens trouvaient que dans cette occasion il avait sacrifié les intérêts de la république, qui dans l'extrémité où elle était réduite l'avait choisi pour son médecin et s'en était rapportée à lui seul de sa guérison : au lieu de répondre à cette confiance, on le voyait, couronné de fleurs, faire des sacrifices et célébrer des noces, tandis qu'il aurait dû regarder comme une calamité publique ce consulat qu'il n'aurait pas eu, contre les lois, seul et sans collègue, si Rome eût été plus heureuse.

Il s'occupa d'abord de faire procéder contre ceux qui avaient acheté les suffrages pour parvenir aux charges, et fit des lois pour régler les jugements. Il mit dans tout le reste de sa conduite autant de dignité que d'intégrité; et, en présidant lui-même à ces jugements avec des gens armés, il y rétablit l'ordre et la tranquillité. Mais, Scipion, son beau-père, ayant été cité en justice, Pompée fit venir chez lui les trois cent soixante juges, et les pria d'être favorables à l'accusé. L'accusateur,

voyant Scipion reconduit par les juges, de la place publique jusqu'à sa maison, se désista de sa poursuite. Cette inconséquence fit tort à Pompée. Il fut encore plus blâmé lorsque, au mépris d'une loi qui défendait de louer les accusés dans le cours de l'instruction du procès, et dont il était l'auteur, il se présenta lui-même pour faire l'éloge de Plancus. Caton, qui était au nombre des juges, se boucha les oreilles avec les deux mains, en disant qu'il ne convenait pas d'entendre louer un accusé contre la disposition des lois. On en prit prétexte pour récuser Caton avant qu'il donnât son avis; mais, à la honte de Pompée, Plancus n'en fut pas moins condamné par tous les autres juges. Peu de jours après, Hypséus, homme consulaire, appelé de même devant les tribunaux, attendit Pompée au moment où il sortait du bain pour aller se mettre à table; et, se jetant à ses genoux, il implora sa protection. Pompée passa outre avec un air méprisant, et lui dit, pour toute réponse, qu'il ne gagnait, en le retenant, que de faire gâter son souper. Cette inégalité de conduite fut généralement blâmée; il mit d'ailleurs dans tout le reste le plus grand ordre, et se donna, pour les cinq mois qui restaient de son consulat, son beau-père pour collègue. On lui continua ses gouvernements pour quatre autres années, et on l'autorisa à prendre tous les ans dans le trésor public mille talents (1) pour l'entretien et la solde des troupes.

Les amis de César se prévalurent de cet exemple pour demander qu'on eût égard à tous les combats qu'il livrait pour étendre l'empire romain; il méritait, disaient-ils, ou qu'on lui donnât un second consulat, ou qu'on lui continuât son gouvernement, afin qu'un successeur ne vînt pas lui enlever la gloire de tant de travaux, et que, commandant seul dans les lieux qu'il avait soumis, il jouît en paix des honneurs que ses exploits lui avaient mérités. Cette demande ayant donné lieu à une grande discussion, Pompée, comme s'il eût voulu, par amitié, détourner l'envie qu'elle pouvait exciter contre César, dit qu'il avait des lettres de lui par lesquelles il deman-

(1) Cinq millions.

dait qu'on lui donnât un successeur, et qu'il fût déchargé de cette guerre; que, pour le consulat, il lui paraissait juste qu'on lui permît de le demander, quoique absent. Caton s'opposa avec force à cette proposition; il exigea que César, réduit à l'état de simple particulier, après avoir posé les armes, vînt en personne solliciter auprès de ses concitoyens la récompense de ses services. Pompée n'insista plus; et, comme vaincu par les raisons de Caton, il garda le silence, et fit soupçonner que ces dispositions pour César n'étaient pas sincères. Il lui fit même redemander les deux légions qu'il lui avait prêtées, et allégua la guerre des Parthes, dont il était chargé. César, qui ne se méprit point sur le motif de cette demande, les lui renvoya, comblées de présents.

Bientôt après, Pompée tomba dangereusement malade à Naples; il guérit cependant; et les Napolitains, par le conseil de Praxagoras, firent des sacrifices d'actions de grâces pour sa guérison. Les peuples voisins suivirent leur exemple, et ce zèle se communiqua tellement à toute l'Italie, qu'il n'y eut point de ville, petite ou grande, qui ne célébrât des fêtes pendant plusieurs jours. Il n'y avait pas d'endroits assez spacieux pour contenir tous ceux qui venaient au-devant de lui : les grands chemins, les bourgs et les ports étaient pleins de gens qui faisaient des sacrifices et des banquets pour témoigner leur joie de son rétablissement. Un grand nombre, couronnés de fleurs, allaient le recevoir avec des flambeaux et l'accompagnaient en lui jetant des fleurs; le cortége dont il était suivi dans sa marche offrait le spectacle le plus agréable et le plus magnifique. Mais aussi ce ne fut pas une des moindres causes de la guerre civile. L'opinion présomptueuse qu'il conçut de lui-même et l'extrême joie qu'il ressentit de tous ces honneurs surmontèrent tous les raisonnements que la nature même des affaires devait lui suggérer : oubliant cette sage prévoyance qui jusque-là avait assuré ses prospérités et le succès de ses entreprises, il se laissa aller à une confiance audacieuse, à un mépris insensé de la puissance de César, jusqu'à croire qu'il n'avait besoin contre lui ni d'armes ni d'efforts, et qu'il le ren-

verserait plus facilement qu'il ne l'avait élevé. Il était dans ces dispositions lorsque Appius lui ramena de Gaule les troupes qu'il avait prêtées à César. Cet officier affecta de rabaisser les exploits qui s'étaient faits dans cette contrée et de répandre des bruits injurieux à César. Il fallait, disait-il, que Pompée connût bien peu ses forces et sa réputation pour vouloir se défendre contre César avec d'autres troupes que celles qu'il avait; il le vaincrait avec les légions mêmes de son ennemi, aussitôt qu'il paraîtrait, tant les soldats haïssaient César et désiraient de revoir Pompée! Ces vains propos lui enflèrent si fort le cœur, et, en lui inspirant une confiance présomptueuse, le jetèrent dans une telle négligence, qu'il se moquait de ceux qui craignaient cette guerre : et quand on lui disait que si César marchait contre Rome on ne voyait pas avec quelles troupes on pourrait lui résister, il répondait avec un air riant et un visage serein qu'il ne fallait pas s'en inquiéter, qu'en quelque endroit de l'Italie qu'il frappât du pied, il en sortirait des légions.

César, de son côté, suivait ses propres affaires avec plus d'ardeur que jamais; il s'approchait de l'Italie, et ne cessait d'envoyer des soldats à Rome pour se trouver aux élections. Il corrompait secrètement plusieurs des magistrats, entre autres Paulus, un des consuls, qu'il attira à son parti en lui donnant quinze cents talents; Curion, tribun du peuple, dont il paya les dettes immenses, et Marc-Antoine, qui, ami intime de Curion, s'était rendu caution pour ses dettes. Un des capitaines que César avait envoyés à Rome, et qui se tenait à la porte du sénat, ayant su que les sénateurs lui refusaient la prolongation de son gouvernement, frappa de sa main sur la garde de son épée, en disant « Celle-ci la lui » donnera. » C'était en effet le but vers lequel César dirigeait toutes ses démarches et tous ses préparatifs. Il est vrai que les propositions que Curion faisait pour lui paraissaient plus raisonnables et plus populaires : il demandait de deux choses l'une : ou que Pompée licenciât ses troupes, ou que César retînt les siennes. Réduits à l'état de simples particuliers, disait-il, ils en

viendront à des conditions équitables; ou s'ils restent armés, ils se contenteront de ce qu'ils possèdent, et se tiendront tranquilles : affaiblir l'un par l'autre, ce serait doubler la puissance qu'on craint. Le consul Marcellus, en répondant à Curion, traita César de brigand, et proposa, s'il ne voulait pas mettre bas les armes, de le déclarer ennemi de la patrie; mais Curion, soutenu par Antoine et par Pison, parvint à faire mettre à l'épreuve l'opinion du sénat; il ordonna que ceux qui voulaient que César seul posât les armes et que Pompée retînt le commandement se missent tous du même côté; ce fut le plus grand nombre. Il dit ensuite à ceux qui étaient d'avis qu'ils posassent tous deux les armes, et qu'aucun ne conservât son armée, de passer du même côté; il n'y en eut que vingt-deux qui restèrent fidèles à Pompée, tous les autres se rangèrent auprès de Curion, qui, fier de sa victoire et transporté de joie, courut à l'assemblée du peuple, qui le reçut avec de vifs applaudissements, et le couvrit de bouquets de fleurs et de couronnes. Pompée n'était pas alors au sénat; il n'est pas permis aux généraux qui reviennent à la tête de leurs armées d'entrer dans Rome; mais Marcellus, s'étant levé, dit qu'il ne resterait pas tranquillement assis à écouter de vaines paroles, lorsqu'il voyait déjà dix légions s'avancer du sommet des Alpes vers la ville; qu'il allait envoyer contre elles un homme capable de les arrêter et de défendre la patrie.

Dès ce moment on changea d'habit dans Rome comme pour un deuil public. Et Marcellus, traversant la place, suivi de tout le sénat, alla trouver Pompée, et s'arrêtant devant lui : « Pompée, lui dit-il, je vous ordonne » de secourir la patrie, de vous servir pour cela des » forces que vous avez déjà, et d'en rassembler de nou» velles. » Lentulus, l'un des consuls désignés pour l'année suivante, lui fit la même déclaration. Pompée commença donc à faire des levées; mais les uns refusèrent de donner leurs noms; d'autres, en petit nombre, y vinrent de mauvaise grâce, et la plupart demandèrent qu'on prît des voies de conciliation. Car Antoine, malgré le sénat, avait lu devant le peuple une lettre de

César, qui contenait des propositions très-propres à attirer la multitude dans son parti : il demandait que Pompée et lui, après avoir quitté leurs gouvernements et licencié leurs troupes, se présentassent devant le peuple pour y rendre compte de leurs actions. Lentulus, qui était déjà dans l'exercice de sa charge, n'assemblait point le sénat; Cicéron, nouvellement arrivé de la Cilicie, proposait pour accommodement que César quittât la Gaule et licenciât son armée, dont il ne conserverait que deux légions, avec le gouvernement de l'Illyrie, où il attendrait son second consulat. Pompée ayant désapprouvé ce moyen de conciliation, les amis de César consentirent à lui proposer de licencier une des deux légions; mais Lentulus s'étant encore opposé à cette proposition, et Caton criant de son côté que Pompée faisait une grande faute en se laissant ainsi tromper, la négociation fut rompue. On apprit en même temps que César s'était emparé d'Ariminium, ville considérable de l'Italie, et qu'il marchait droit à Rome avec toute son armée. Mais cette dernière circonstance était fausse; il n'avait avec lui que trois cents chevaux et cinq mille hommes d'infanterie; il était parti sans attendre le reste de ses troupes, qui étaient encore au-delà des Alpes, parce qu'il voulait tomber brusquement sur des gens troublés et qui ne l'attendaient pas, au lieu de leur donner le temps de revenir de leur frayeur, et d'avoir à les combattre bien préparés. Arrivé sur les bords du Rubicon, qui faisait les limites de son gouvernement, il s'y arrêta, plongé dans un profond silence; et, réfléchissant en lui-même sur la grandeur et sur la témérité de son entreprise, il différa quelque temps de passer ce fleuve. Mais enfin, comme ceux qui se précipitent du haut d'un rocher dans un abîme profond, il fit taire le raisonnement, et, s'étourdissant sur le danger, il dit à haute voix, en langue grecque, à ceux qui l'environnaient : « Le sort en est jeté! » et il fit passer le Rubicon à son armée.

Cette nouvelle, portée à Rome, jeta toute la ville dans un étonnement, un trouble et une frayeur dont il n'y avait pas encore eu d'exemple. A l'instant le sénat

en corps et tous les magistrats se rendirent précipitamment auprès de Pompée. Tullus lui ayant demandé quelles forces et quelle armée il avait à sa disposition, Pompée, après quelques moments de réflexion, lui répondit d'un ton mal assuré qu'il avait de prêtes les deux légions que César lui avait renvoyées, et que les nouvelles levées pourraient fournir promptement trente mille hommes. « Pompée, s'écria Tullus, vous nous » avez trompés : » et il conseilla d'envoyer des ambassadeurs à César. Un certain Favonius, qui, sans être méchant, croyait, par une audace obstinée et souvent insultante, imiter la franchise de Caton, dit à Pompée de frapper du pied la terre pour en faire sortir les légions qu'il avait promises. Pompée souffrit avec douceur une raillerie si déplacée; et Caton lui ayant rappelé ce qu'il lui avait prédit dès le commencement au sujet de César : « Dans tout ce que vous m'en avez » dit, lui répondit Pompée, vous avez mieux deviné » que moi; dans tout ce que j'ai fait, je me suis plus » conduit en ami. » Caton ouvrit l'avis de nommer Pompée général, avec un pouvoir absolu, en disant que ceux qui font les grands maux sont aussi ceux qui savent mieux y apporter des remèdes. Pompée partit aussitôt pour la Sicile, dont le gouvernement lui était échu par le sort, et tous les autres magistrats se rendirent de même dans les provinces qui leur avaient été assignées.

Cependant l'Italie était presque entièrement soulevée, et l'on était partout dans la plus grande perplexité. Ceux qui se trouvaient absents de Rome y accouraient de toutes parts, tandis que ceux qui l'habitaient se hâtaient d'en sortir, et d'abandonner une ville où, dans une si grande tempête, dans un trouble si violent, les citoyens bien intentionnés étaient trop faibles, et ceux qui pouvaient nuire opposaient aux magistrats une force redoutable et difficile à réduire. Il était même impossible de calmer la frayeur générale; et Pompée n'avait pas la liberté de suivre ses propres conseils pour remédier au désordre : chacun voulait lui inspirer la passion dont il était le plus affecté, soit de crainte, de tristesse,

d'agitation ou d'inquiétude : aussi prenait-il dans un même jour les résolutions les plus contraires. Il ne pouvait rien savoir de certain sur les ennemis ; on lui rapportait au hasard des choses opposées ; et s'il refusait de les croire, on s'irritait contre lui. Enfin, après avoir déclaré que dans la confusion où l'on était il ne pouvait rien résoudre, il ordonna à tous les sénateurs de le suivre, protesta qu'il regarderait comme partisans de César tous ceux qui resteraient dans Rome, et en sortit lui-même sur le soir. Les consuls abandonnèrent aussi la ville, sans avoir fait aux dieux les sacrifices d'usage avant de partir pour la guerre. Ainsi, dans une conjoncture si périlleuse, Pompée pouvait paraître encore digne d'envie pour l'affection que tout le monde lui témoignait. Si la plupart des Romains blâmaient cette guerre, personne ne haïssait le général ; et il en vit un grand nombre le suivre, moins par amour pour la liberté que parce qu'ils ne pouvaient se résoudre à l'abandonner lui-même.

Peu de jours après, César entra dans Rome, et, s'en étant rendu maître, il traita avec douceur ceux qui étaient restés, et les rassura. Seulement Métellus, un des tribuns, ayant voulu l'empêcher de prendre de l'argent dans le trésor public, il le menaça de la mort ; et à cette terrible menace il ajouta cette parole, plus terrible encore, qu'il lui était moins difficile de le faire que de le dire. Ayant ainsi écarté Métellus, et pris tout l'argent dont il avait besoin, il se mit à la poursuite de Pompée, qu'il voulait éloigner promptement de l'Italie, avant que les troupes qu'il attendait d'Espagne fussent arrivées. Pompée s'était emparé de Brindes ; et, après avoir ramassé un grand nombre de vaisseaux, il embarqua les consuls avec trente cohortes, qu'il envoya devant lui à Dyrrachium. Il fit partir en même temps pour la Syrie Scipion son beau-père, et Cnéius Pompéius, son fils, qu'il chargea de lui équiper une flotte. Lui-même, après avoir barricadé les portes de la ville, et placé sur les murailles les soldats les plus agiles ; après avoir ordonné aux Brindisiens de se tenir tranquillement renfermés dans leurs maisons, il fit couper

toutes les rues par des tranchées qu'il remplit de pieux pointus, et qu'il couvrit de claies; il ne réserva que deux rues, par lesquelles il se rendait au port. Au bout de trois jours, il eut paisiblement embarqué le reste de ses troupes; alors, élevant tout à coup un signal aux soldats qui gardaient les murailles, ils accoururent promptement; il les prit dans ses vaisseaux, et traversa la mer.

Dès que César vit les murailles désertes, il se douta de la fuite de Pompée, et, en se pressant de le suivre, il manqua d'aller s'enferrer dans les pieux qui bordaient les tranchées que Pompée avait fait creuser dans les rues; mais, averti par les Brindisiens, il évita de passer dans la ville, et, ayant pris un détour pour aller au port, il trouva toute la flotte partie, à l'exception de deux vaisseaux montés de quelques soldats. On regarde cet embarquement comme un des meilleurs expédients dont Pompée pût se servir; mais César s'étonnait qu'ayant en son pouvoir une ville aussi forte que Rome, attendant des secours d'Espagne et étant maître de la mer, il eût abandonné et livré l'Italie. Cicéron même le blâme d'avoir, dans une situation d'affaires plus semblable à celle où se trouvait Périclès qu'à celle où était Thémistocle, imité ce dernier plutôt que l'autre. César, lui-même fit voir, par sa conduite, combien il craignait les effets du temps; car, ayant fait prisonnier Numérius, un des amis de Pompée, il l'envoya à Brindes pour proposer un accommodement à des conditions raisonnables; mais Numérius s'embarqua avec Pompée. César s'étant ainsi rendu, en soixante jours, maître de toute l'Italie sans verser une goutte de sang, voulait sur-le-champ se mettre à la poursuite de Pompée; mais, faute de vaisseaux, il fut obligé de changer de dessein : et prit aussitôt la route d'Espagne pour attirer à son parti les troupes qui ser vaient dans cette province.

Cependant Pompée avait assemblé les forces les plus considérables; sa flotte pouvait passer pour invincible; elle était composée de cinq cents vaisseaux de guerre, avec un plus grand nombre de brigantins et d'autres vaisseaux légers. Dans son armée de terre, la cavalerie

était la fleur des chevaliers de Rome et de l'Italie; il en avait sept mille; tous distingués par leur naissance et par leurs richesses, autant que par leur courage. Son infanterie, formée de soldats ramassés de toutes parts, avait besoin d'être disciplinée : aussi l'exerça-t-il sans relâche pendant son séjour à Béroé; lui-même, toujours en activité et comme s'il eût été dans la vigueur de l'âge, faisait les mêmes exercices que ses soldats. C'était pour ses troupes un grand motif d'encouragement, que de voir le grand Pompée, à l'âge de cinquante-huit ans, s'exercer à pied tout armé, monter ensuite à cheval, tirer facilement son épée en courant à toute bride, et la remettre aussi aisément dans le fourreau, lancer le javelot, non-seulement avec justesse, mais encore avec force et à une distance que la plupart des jeunes gens ne pouvaient passer. Il voyait arriver chaque jour à son camp les rois et les princes des nations voisines; et le grand nombre de capitaines romains qui s'y rendaient de tous côtés présentait l'image d'un sénat complet : on y vit aussi arriver Labiénus, qui avait abandonné César, dont il était l'ami intime et avec qui il avait fait la guerre des Gaules. Brutus, fils de celui qui avait été tué dans la Gaule, homme d'un grand courage, qui jusqu'alors n'avait jamais voulu ni parler à Pompée ni même le saluer, parce qu'il le regardait comme le meurtrier de son père, ne voyant plus en lui que le défenseur de la liberté de Rome, alla se ranger sous ses étendards. Cicéron même, qui avait donné de vive voix et par écrit des conseils tout opposés à ceux qu'on suivait, eut honte de n'être pas du nombre de ceux qui s'exposaient au danger pour la patrie. Tidius Sextilius, déjà dans l'extrême vieillesse et boiteux d'une jambe, alla joindre l'armée en Macédoine; les autres officiers en le voyant se mirent à rire et à le plaisanter; Pompée ne l'eut pas plus tôt aperçu, que, se levant de son siége, il courut au-devant de lui, regardant comme un témoignage bien honorable à sa cause le concours de ces vieillards, qui, s'élevant au-dessus de leur âge et de leurs forces, préféraient à la sûreté qu'ils auraient trouvée ailleurs le danger qu'ils venaient courir auprès de lui; mais quand

le sénat, sur la proposition de Caton, eut décrété qu'on ne ferait mourir aucun citoyen romain ailleurs que dans le combat et qu'on ne pillerait aucune des villes soumises à la république, le parti de Pompée prit encore plus de faveur; ceux que leur éloignement ou leur faiblesse faisait négliger, et qui par là ne prenaient point de part à la guerre, le favorisaient par leurs désirs, et soutenaient, du moins par leurs discours, les intérêts de la justice; ils regardaient comme ennemi des dieux et des hommes quiconque ne souhaitait pas la victoire à Pompée.

César, de son côté, se montra doux et modéré dans ses succès. En Espagne, où il vainquit et fit prisonnière l'armée de Pompée, il renvoya les capitaines et retint les soldats. Repassant aussitôt les Alpes et traversant l'Italie, il arrive à Brindes vers le solstice d'hiver; il passe la mer et va débarquer à Oricum, d'où il envoie à Pompée Vibius, qu'il avait fait prisonnier et qui était ami de ce général, pour lui demander une conférence, lui proposer de licencier, au bout de trois jours, toutes leurs troupes, de renouer leur ancienne liaison, et, après l'avoir confirmée par le serment, de retourner tous deux en Italie. Pompée, qui regarda ces propositions comme un nouveau piége, se hâta de descendre vers la mer, se saisit de tous les postes, de tous les lieux fortifiés propres à loger une armée de terre, de tous les ports, de toutes les rades commodes pour les vaisseaux. Dans cette position, tous les vents le favorisaient pour faire venir aisément des vivres, des troupes et de l'argent. César, au contraire, environné de difficultés et par terre et par mer, cherchait, par nécessité, tous les moyens de combattre. Chaque jour il attaquait Pompée dans ses retranchements, et le provoquait à une action décisive : il avait ordinairement l'avantage dans ces escarmouches; mais dans une dernière attaque il fut sur le point d'être entièrement défait et de perdre toute son armée. Pompée combattit avec un tel courage, qu'il mit ses troupes en fuite et lui tua deux mille hommes, mais il ne put ou plutôt il n'osa pas le poursuivre et entrer avec les fuyards dans son

camp. César avoua à ses amis que ce jour-là les ennemis avaient la victoire entre les mains si leur général avait su vaincre.

Ce premier avantage inspira tant de confiance aux troupes de Pompée, qu'elles voulurent terminer promptement la guerre par une action générale. Pompée lui-même écrivit aux rois, aux officiers et aux villes de son parti, comme s'il était déjà vainqueur : il redoutait cependant l'issue d'une bataille, et penchait plutôt à miner par le temps et par les fatigues des hommes invincibles sous les armes, accoutumés depuis longtemps à toujours vaincre, quand ils combattaient ensemble; mais qui, hors d'état par leur vieillesse de soutenir les autres travaux de la guerre, de faire de longues marches, de décamper tous les jours, de creuser des tranchées, d'élever des fortifications, devaient être pressés d'en venir aux mains, et de tout terminer par une bataille. Malgré tous ces motifs, Pompée eut bien de la peine à persuader à ses troupes de se tenir tranquilles; mais lorsque César, réduit par le dernier combat à une disette extrême, eut décampé pour gagner la Thessalie, par le pays des Athamanes, il ne fut plus possible à Pompée de contenir la fierté de ses soldats; ils se mirent à crier que César s'enfuyait et demandèrent, les uns qu'on se mît à sa poursuite, les autres qu'on retournât en Italie; quelques-uns même envoyèrent leurs amis ou leurs domestiques à Rome, pour y retenir les maisons les plus voisines de la place, dans l'espoir de briguer bientôt les charges. Plusieurs enfin firent voile vers Lesbos, où Pompée avait fait passer Cornélie, afin de lui apprendre que la guerre était terminée.

Le sénat s'étant assemblé pour délibérer sur ces différentes propositions, Afranius ouvrit l'avis de regagner l'Italie, dont la possession était le plus grand prix de cette guerre, et entraînerait celle de la Sicile, de la Sardaigne, de la Corse, de l'Espagne et de toutes les Gaules : ce qui devait, ajouta-t-il, toucher encore plus Pompée, c'était que, la patrie lui tendant de si près les mains, il serait honteux de la laisser en proie aux esclaves et aux flatteurs des tyrans, qui l'accablaient d'ou-

trages et la réduisaient à la plus indigne servitude; mais Pompée eût cru flétrir sa réputation en fuyant une seconde fois, et s'exposant à être poursuivi par César, quand la fortune lui donnait le moyen de le poursuivre; d'un autre côté, il trouvait injuste d'abandonner Scipion et les autres personnages consulaires, qui, répandus dans la Grèce et dans la Thessalie, tomberaient aussitôt au pouvoir de César, avec des trésors et des troupes considérables; que le plus grand soin qu'on pût prendre de Rome, c'était de combattre pour elle le plus loin de ses murs qu'il serait possible et de la préserver des maux de la guerre, afin qu'éloignée même du bruit des armes elle attendît paisiblement le vainqueur. Son avis ayant prévalu, il se mit à la poursuite de César, résolu d'éviter le combat, mais de le tenir assiégé, de le ruiner par la disette, en s'attachant à le suivre de près : outre qu'il regardait ce parti comme le plus utile, on lui avait rapporté que les chevaliers avaient dit entre eux qu'il fallait se défaire promptement de César, pour se débarrasser tout de suite après de Pompée. Ce fut même, dit-on, pour cela qu'il ne donne à Caton aucune commission importante; lorsqu'il marcha contre César, il le laissa sur la côte pour garder les bagages, craignant qu'après que César serait vaincu Caton ne le forçât lui-même à déposer le commandement.

Quand on le vit ainsi poursuivre tranquillement les ennemis, on se plaignit hautement de lui, on l'accusa de faire la guerre, non à César, mais à sa patrie et au sénat, afin de se perpétuer dans le commandement et d'avoir toujours auprès de lui pour satellites et pour gardes ceux qui devaient commander à l'univers entier. Domitius Enobarbus, en ne l'appelant jamais qu'Agamemnon et roi des rois, excitait contre lui l'envie. Favonius le blessait autant par ses plaisanteries que les autres par une trop grande liberté. « Mes amis, criait-» il à tout moment, vous ne mangerez pas cette année » des figues de Tusculum. » Lucius Afranius, celui qui avait perdu les troupes d'Espagne et qui était accusé de trahison, voyant Pompée éviter le combat, s'étonnait que ses accusateurs n'osassent pas se présenter, pour

attaquer un homme qui trafiquait des provinces. Pompée, trop sensible à ces propos, dominé d'ailleurs par l'amour de la gloire et par une honte ridicule, qui le soumettait aux désirs de ses amis, se laissa entraîner par leurs espérances, et renonça aux vues sages qu'il avait suivies jusqu'alors, faiblesse qui eût été inexcusable dans un simple pilote, à plus forte raison dans un général qui commandait à tant de nations et à de si grandes armées. Il louait ces médecins qui n'accordent jamais rien aux désirs déréglés de leurs malades; et lui-même cédait à la partie la moins saine de ses partisans, par la crainte de leur déplaire dans une occasion où il s'agissait de leur vie. Peut-on regarder en effet comme des esprits sains des hommes dont les uns, en se promenant dans le camp, songeaient à briguer les consulats et les prétures, dont les autres, tels que Spinther, Domitius et Scipion, disputaient entre eux avec chaleur, et cabalaient pour la charge de souverain pontife, dont César était revêtu? On eût dit qu'ils n'avaient à combattre que contre un Tigrane, roi d'Arménie, ou un roi des Nabathéens, et non pas contre ce César et contre cette armée qui avaient pris d'assaut un millier de villes, dompté plus de trois cents nations, gagné contre les Germains et les Gaulois, sans jamais avoir été vaincus, des batailles innombrables, fait un million de prisonniers, et tué un pareil nombre d'ennemis en bataille rangée.

Peu touchés de ces considérations, ils ne cessaient de presser et d'importuner Pompée : à peine descendus dans la plaine de Pharsale, ils le forcèrent d'assembler un conseil, dans lequel Labiénus, commandant de la cavalerie, se levant le premier, jura qu'il ne cesserait de combattre qu'après avoir mis les ennemis en fuite; et ce serment fut répété par tous les autres. La nuit suivante, Pompée crut voir en songe qu'il était reçu au théâtre par le peuple avec de vifs applaudissements, et qu'il ornait de riches dépouilles la chapelle de Vénus Nicéphore. Si cette vision le rassurait d'un côté, elle le troublait de l'autre, en lui faisant craindre que César, qui rapportait son origine à Vénus, ne tirât des dé-

pouilles de son rival plus d'éclat et de gloire. Dans ce moment des terreurs paniques qui s'élevèrent dans son camp l'éveillèrent en sursaut; et le matin, comme on posait les gardes, on vit tout à coup sur le camp de César, où régnait la plus grande tranquillité, s'élever une vive lumière à laquelle s'alluma un flambeau ardent qui vint fondre sur le camp de Pompée. César lui-même dit l'avoir vue en allant visiter ses gardes. A la pointe du jour, César se disposait à porter son camp près de Scoluse, et déjà les soldats, levant leurs tentes, faisaient partir devant eux les valets et les bêtes de somme, lorsque ses coureurs vinrent lui rapporter qu'ils avaient aperçu un grand mouvement d'armes dans le camp des ennemis; que le bruit et le tumulte qu'on y entendait annonçaient les préparatifs d'un combat; bientôt après il en arriva d'autres qui assurèrent que les premiers rangs s'étaient déjà mis en bataille.

A cette nouvelle, César s'écria qu'enfin arrivait ce jour attendu depuis si longtemps, où ils allaient combattre non contre la faim et la disette, mais contre des hommes; il ordonne en même temps qu'on place devant sa tente une cotte d'armes de pourpre, signal ordinaire de la bataille chez les Romains. A peine les soldats l'ont aperçue, que, poussant des cris de joie, ils laissent leurs tentes et courent aux armes. Les officiers les conduisirent aux postes qui leur étaient assignés, et chacun prend sa place avec autant d'ordre et de tranquillité que si l'on n'eût arrangé qu'un chœur de tragédie. Pompée commandait l'aile droite, et avait Antoine en tête. Le centre était occupé par son beau-père Scipion, qui se trouvait opposé à Lucius Albinus : il plaça Domitius à l'aile gauche, qu'il fortifia par la cavalerie; car presque tous les chevaliers romains s'y étaient portés, dans l'espoir de forcer César et de tailler en pièces la dixième légion, qui était célèbre par sa valeur, et au milieu de laquelle César avait coutume de combattre. Mais quand il vit la gauche des ennemis soutenue par une cavalerie si nombreuse, craignant pour ses soldats l'éclat étincelant des armes des chevaliers de Pompée, il fit venir du corps de réserve six cohortes,

qu'il plaça derrière la dixième légion avec ordre de se tenir tranquilles sans se montrer aux ennemis, et lorsque leur cavalerie commencerait la charge, de s'avancer aux premiers rangs, et au lieu de lancer de loin leurs javelots, comme font ordinairement les plus braves qui sont pressés d'en venir à l'épée, de les porter droit à la visière du casque, et de frapper les ennemis aux yeux et au visage : « Car, leur disait-il, ces beaux » danseurs si fleuris, jaloux de conserver leur jolie » figure, ne soutiendront pas l'éclat du fer qui brillera » de si près à leurs yeux. » Telles furent les dispositions de César. Pompée, de son côté, étant monté à cheval, considérait l'ordonnance des deux armées; et voyant que celle des ennemis attendait tranquillement le signal de l'attaque; qu'au contraire la plus grande partie des siens, au lieu de rester immobiles dans leurs rangs, s'agitaient dans un grand désordre, faute d'expérience, il craignait que dès le commencement de l'action ils ne rompissent leur ordonnance : il envoya donc à ses premiers rangs l'ordre de rester fermes dans leurs postes, de se tenir serrés les uns contre les autres, et de soutenir ainsi le choc de l'ennemi. César blâme cette disposition; il prétend qu'elle affaiblit la vigueur que donne aux coups que portent les soldats l'impétuosité de leur course; qu'elle émousse cette ardeur d'où naissent l'enthousiasme et la fureur guerrière qui sont l'âme des combattants; que les chocs mutuels enflamment de plus en plus les courages, échauffés encore par la course et les cris. En leur ôtant ces avantages, Pompée amortit et glaça, pour ainsi dire, le cœur de ses soldats. César avait environ vingt-deux mille hommes, et Pompée un peu plus du double.

Dès que les trompettes eurent donné de part et d'autre le signal du combat, chacun, dans cette grande multitude, ne songea qu'à ce qu'il avait à faire personnellement; mais un petit nombre des plus vertueux d'entre les Romains, et quelques Grecs qui se trouvaient sur les lieux, hors du champ de bataille, en voyant arriver l'instant décisif, se mirent à réfléchir sur la situation affreuse où l'empire romain se trouvait réduit

par l'avarice et l'ambition de ces deux rivaux. C'étaient des deux côtés les mêmes armes, la même ordonnance de bataille, des enseignes semblables, la fleur des guerriers d'une même ville; enfin, une seule puissance qui, prête à se heurter elle-même, allait donner le plus terrible exemple de l'aveuglement et de la fureur dont la nature humaine est capable, quand la passion la maîtrise. Si, contents de jouir de leur gloire, ils avaient voulu commander au sein de la paix, n'auraient-ils pas eu, et sur terre et sur mer, la plus grande et la meilleure partie de l'univers soumise à leur autorité? ou s'ils voulaient satisfaire cet amour des trophées et des triomphes, et en étancher la soif, n'avaient-ils pas à dompter les Parthes et les Germains? La Scythie et les Indes n'ouvraient-elles pas un vaste champ à leurs exploits? N'avaient-ils pas un prétexte honnête de leur déclarer la guerre, en couvrant leur ambition du dessein de civiliser ces nations barbares? Et quelle cavalerie scythe, quelles flèches des Parthes, quelles richesses des Indiens, auraient pu soutenir l'effort de soixante-dix mille Romains armés, commandés par César et Pompée, dont ces peuples avaient connu les noms avant celui des Romains, tant ces deux généraux avaient porté loin leurs victoires! tant ils avaient dompté de nations sauvages et barbares! Mais alors ils étaient sur le même champ de bataille pour combattre l'un contre l'autre, sans être touchés du danger de leur gloire, à laquelle ils sacrifiaient jusqu'à leur patrie, et qu'ils allaient déshonorer l'un ou l'autre en perdant le titre d'invincible.

Dès que la plaine de Pharsale fut couverte d'hommes, d'armes et de chevaux, et que dans les deux armées on eut donné le signal de la charge, on vit courir le premier à l'ennemi, du côté de César, Caïus Crassianus, qui, à la tête d'une compagnie de cent vingt hommes, se montrait jaloux de tenir tout ce qu'il avait promis à son général. César l'avait rencontré le premier en sortant du camp; et, l'ayant salué par son nom, il lui demanda ce qu'il pensait de la bataille. Crassianus lui tendant la main : « César, lui dit-il, vous la gagnerez » avec gloire, et vous me louerez aujourd'hui mort ou

» vif. » Il se souvenait de cette parole; et, s'élançant le premier hors des rangs, il entraîne avec lui plusieurs de ses camarades, et se précipite au milieu des ennemis. On en vint là tout de suite aux épées, et le combat y fut sanglant. Crassianus poussait toujours en avant, et faisait main basse sur tous ceux qui lui résistaient; mais enfin un soldat ennemi, l'attendant de pied ferme, lui enfonce son épée dans la bouche avec tant de force, que la pointe sortit par la nuque du cou. Crassianus tomba mort; mais le combat se soutint en cet endroit avec un égal avantage. Pompée, au lieu de faire charger promptement son aile droite, jetait les yeux de côté et d'autre pour voir ce que ferait sa cavalerie, et par là perdit un temps précieux. Déjà cette cavalerie étendait ses escadrons afin d'envelopper César, et de repousser sur son infanterie le peu de gens de cheval qu'il avait. Mais César ayant élevé le signal dont il était convenu, ses cavaliers s'ouvrent, et les cohortes qu'il avait cachées derrière sa dixième légion, au nombre de trois mille hommes, courent au-devant de la cavalerie de Pompée pour l'empêcher de les tourner, la joignent de près, et, dressant la pointe de leurs javelots, suivant l'ordre qu'ils en avaient reçu, ils portent leurs coups au visage. Ces jeunes gens, qui ne s'étaient jamais trouvés à aucun combat et qui s'attendaient encore moins à ce genre d'escrime, dont ils n'avaient pas même l'idée, n'eurent pas le courage de soutenir les coups qu'on leur portait aux yeux : ils détournèrent la tête, se couvrirent le visage avec les mains, et prirent honteusement la fuite. Les soldats de César ne daignèrent pas même les poursuivre, et coururent charger l'infanterie de cette aile, qui dénuée de sa cavalerie, était facile à envelopper; ils la prirent en flanc, pendant que la dixième légion la chargeait de front. Elle ne soutint pas longtemps ce double choc; et se voyant elle-même enveloppée, au lieu de tourner les ennemis, comme elle l'avait espéré, elle abandonna le champ de bataille. Pompée, voyant la poussière que cette fuite faisait élever, se douta de ce qui était arrivé à sa cavalerie. Il n'est pas facile de conjecturer quelle

fut sa pensée dans ce moment; mais il eut l'air d'un homme frappé tout à coup de vertige, et qui a perdu le sens : oubliant qu'il était le grand Pompée, il se retira à petits pas dans son camp, sans rien dire à personne; parfaitement semblable à Ajax, de qui Homère dit :

Mais dans ce même instant le souverain des dieux
Au cœur du fier Ajax lance du haut des cieux
La crainte et la terreur : tout à coup il s'arrête,
S'éloigne, mais sans fuir, tourne souvent la tête,
Et, de son bouclier couvrant son large dos,
Fixe les ennemis, se retire en héros.

Pompée entra de même dans sa tente, et s'y assit en silence, jusqu'à ce que les ennemis, qui poursuivaient les fuyards, étant arrivés à ses retranchements, il s'écria : « Quoi! jusque dans mon camp? » et, sans ajouter un mot de plus, il se leva, prit une robe convenable à sa fortune présente, et sortit sans être vu de personne. Ses autres légions ayant aussi pris la fuite, les ennemis s'emparèrent du camp, où ils firent un grand carnage des valets et des soldats qui étaient restés pour le garder. Car de ceux qui combattirent, il n'y en eut, au rapport d'Asinius Pollion, qui était à cette bataille dans l'armée de César, que six mille de tués. Après que le camp eut été forcé, on vit jusqu'à quel point les ennemis avaient porté la folie et la légèreté : toutes les tentes étaient couronnées de myrtes, les lits couverts d'étoffes précieuses, les tables chargées de vaisselle d'argent et d'urnes pleines de vin; tout annonçait l'appareil d'une fête et les dispositions d'un sacrifice, plutôt que les préparatifs d'un combat : tant, en partant pour l'armée, ils avaient été séduits par les plus vaines espérances et remplis d'une folle témérité! Quand Pompée, qui n'avait avec lui que très-peu de personnes, se fut un peu éloigné du camp, il quitta son cheval; et, ne se voyant pas poursuivi, il marcha lentement, tout entier aux réflexions qui devaient naturellement occuper un homme accoutumé depuis trente-quatre ans à tout subjuguer, et qui, dans sa vieillesse, faisait la première expérience de la déroute et de la fuite. Il se demandait

à lui-même comment une gloire et une puissance qui s'étaient toujours accrues par tant de combats et de victoires avaient pu s'évanouir en une heure : comment, après s'être vu naguère environné de tant de milliers de gens de pied et de cavaliers, et escorté de flottes nombreuses, il était maintenant si faible, et réduit à un équipage si simple, que les ennemis mêmes qui le cherchaient ne pouvaient le reconnaître. Il passa la ville de Larisse sans s'y arrêter, et entra dans la vallée de Tempé, où, pressé par la soif, il se jeta le visage contre terre et but dans la rivière. Après s'être relevé, il traversa la vallée, et se rendit au bord de la mer. Il passa la nuit dans une cabane de pêcheur; et dès le point du jour, montant dans un bateau de rivière avec les personnes de condition libre qui l'avaient accompagné, il ordonna aux esclaves de se rendre auprès de César et de ne rien craindre.

Il côtoyait le rivage, lorsqu'il aperçut un grand vaisseau de charge prêt à lever l'ancre : il avait pour patron un Romain qui n'avait jamais eu de rapport avec Pompée et qui ne le connaissait que de vue; il s'appelait Péticius. La nuit précédente, Pompée lui avait apparu en songe, non tel qu'il l'avait souvent vu, mais s'entretenant avec lui dans un état d'humiliation et d'abattement. Péticius, comme il est d'ordinaire à des gens désœuvrés quand ils ont eu des songes sur quelques objets importants, racontait le sien aux passagers; et tout à coup un des matelots lui dit qu'il apercevait un bateau de rivière qui venait à eux en forçant de rames, et des hommes qui faisaient signe avec leurs robes en leur tendant les mains. Péticius s'étant levé reconnut d'abord Pompée tel qu'il l'avait vu en songe, et, se frappant la tête de douleur, il ordonna aux matelots de descendre l'esquif. En même temps il tendit la main à Pompée, en l'appelant par son nom, et conjectura, par l'état dans lequel il le voyait, le changement de sa fortune. Aussi, sans attendre de sa part ni prière ni discours, le reçut-il dans son vaisseau, et avec lui tous ceux que voulut Pompée, entre autres les deux Lentulus et Favonius. Il mit aussitôt à la voile. Peu de temps après ils virent sur

le rivage le roi Déjotarus, qui faisait des signes pour être aperçu d'eux; et ils le reçurent dans leur vaisseau. Quand l'heure du repas fut venue, le patron lui-même l'apprêta avec les provisions qu'il avait; et Favonius, voyant que Pompée, faute de domestiques, ôtait lui-même ses habits pour se baigner, courut à lui, le déshabilla, le mit dans le bain et le frotta d'huile. Depuis ce moment il ne cessa d'en avoir soin et de lui rendre tous les services qu'un esclave rend à son maître, jusqu'à lui laver les pieds et lui préparer ses repas. Quelqu'un, voyant avec quelle noblesse et quelle simplicité éloignée de toute affectation il s'acquittait de ce service, s'écria :

Grands dieux! comme tout sied aux âmes généreuses!

Pompée, ayant passé devant Amphipolis, fit voile de là vers Mitylène, pour y reprendre Cornélie et son fils. Lorsqu'il eut jeté l'ancre devant l'île, il envoya à la ville un courrier, non tel que Cornélie l'attendait, après les nouvelles agréables qui lui avaient été annoncées de vive voix et par écrit, et qui lui faisaient espérer que, la victoire de Dyrrachium ayant terminé la guerre, Pompée n'aurait plus eu qu'à poursuivre César. Le courrier, la trouvant toute pleine de cette espérance, n'eut pas la force de la saluer; mais, lui faisant connaître l'excès de ses malheurs plus par ses larmes que par ses paroles, il lui dit de se hâter si elle voulait voir Pompée sur un seul vaisseau, qui même ne lui appartenait pas. A cette nouvelle, Cornélie se jette à terre et y reste longtemps, l'esprit égaré, sans proférer une seule parole. Revenue à elle-même avec peine, et sentant que ce n'était pas le moment des gémissements et des larmes, elle traverse la ville et court au rivage. Pompée alla au-devant d'elle et la reçut dans ses bras près de s'évanouir : « O mon époux! lui dit-elle, ce » n'est pas ta mauvaise fortune, c'est la mienne qui t'a » réduit à une seule barque; toi qui, avant d'épouser » Cornélie, voguais sur cette mer avec cinq cents voiles! » Pourquoi venir me chercher? Que ne m'abandonnais- » tu à ce funeste destin qui seul attire sur toi tant de

» calamités? Quel bonheur pour moi, si j'avais pu » mourir avant que d'apprendre la mort de Publius » Crassus, mon premier mari qui a péri par la main des » Parthes! ou que j'aurais été sage, si, après sa mort, » j'avais quitté la vie, comme j'en avais d'abord eu le » dessein! Je ne l'ai donc conservée que pour faire le » malheur du grand Pompée! » Telles furent, dit-on les paroles de Cornélie à son mari : « Cornélie, lui ré- » pondit Pompée, tu n'avais connu encore que les fa- » veurs de la fortune : et c'est sans doute leur durée » au-delà du terme ordinaire qui fait aujourd'hui ton » erreur. Mais puisque nous sommes nés mortels, il » faut savoir supporter les disgrâces et tenter encore » la fortune : ne désespérons pas de revenir de mon » état présent à ma grandeur passée, comme de ma » grandeur je suis tombé dans l'état où tu me vois. »

Cornélie fit venir de Mitylène ses domestiques et ses effets les plus précieux, les Mytiléniens vinrent saluer Pompée, et le prièrent d'entrer dans leur ville; mais il le refusa, et leur dit de se soumettre au vainqueur avec confiance : « Car, ajouta-t-il, César est bon et clément. » Se tournant ensuite vers le philosophe Cratippe, qui était descendu de Mitylène pour le voir, il se plaignit de la Providence divine, et témoigna quelques doutes sur son existence. Cratippe, en paraissant entrer dans ses raisons, tâchait de le ramener à de meilleures espérances; il craignit sans doute de se rendre importun en le contredisant mal à propos. Car, aux doutes que Pompée élevait sur la Providence, Cratippe pouvait répondre en lui montrant que, dans le désordre où la république était tombée, elle avait besoin d'un gouvernement monarchique. Il aurait pu lui dire encore : « Comment et » à quelle marque pourrions-nous croire, Pompée, que » si la victoire s'était déclarée en votre faveur, vous » auriez usé mieux que César de votre fortune? » Mais laissons là ces questions, comme toutes celles qui regardent les dieux.

Pompée, ayant pris sur son vaisseau sa femme et ses amis, continua sa route sans s'arrêter ailleurs que dans les ports, quand le besoin de faire de l'eau et de pren-

dre des vivres le forçait de relâcher. La première ville où il descendit fut Attalie, dans la Pamphylie. Il y arriva quelques galères qui venaient de Cilicie, et il parvint à rassembler quelques troupes; il eut même bientôt auprès de lui jusqu'à soixante sénateurs; et, ayant appris que sa flotte n'avait reçu aucun échec, que Caton, après avoir recueilli un grand nombre de soldats de la déroute de Pharsale, était passé en Afrique, il se plaignit à ses amis et se fit à lui-même les plus vifs reproches de s'être laissé forcer à combattre avec sa seule armée de terre, sans employer ses troupes de mer, qui faisaient ses principales forces; ou du moins de ne s'être pas fait comme un rempart de sa flotte, qui, en cas d'une défaite sur terre, lui aurait fourni une autre armée si puissante, si capable de résister à l'ennemi. Il est vrai que la plus grande faute de Pompée, comme la ruse la plus habile de César, fut d'avoir placé le lieu du combat aussi loin du secours que Pompée pouvait tirer de sa flotte. Cependant celui-ci, forcé de tenter quelque entreprise avec les faibles ressources qui lui restaient, envoya ses amis dans quelques villes, alla lui-même dans d'autres pour demander de l'argent et équiper des vaisseaux; mais, craignant qu'un ennemi aussi prompt et aussi actif que César ne vînt subitement lui enlever tous les préparatifs qu'il aurait pu faire, il examinait quelle retraite, quel asile il pouvait espérer dans sa fortune présente.

Après en avoir délibéré avec ses amis, il ne vit aucune province de l'empire où il pût se retirer en sûreté. Entre les royaumes étrangers, il ne voyait que celui des Parthes qui pour le moment fût le plus propre à les recevoir, à protéger d'abord leur faiblesse, ensuite à les remettre en pied et à les renvoyer avec des forces considérables. La plupart de ses amis penchaient pour l'Afrique et pour le roi Juba; mais Théophane de Lesbos représenta que ce serait la plus grande folie de laisser là l'Egypte, qui n'était qu'à trois journées de navigation, dont, à la vérité, le roi Ptolémée sortait à peine de l'enfance, mais devait à Pompée tant de reconnaissance pour les services et les témoignages d'amitié que

son père en avait reçus, et d'aller se jeter entre les mains des Parthes, la plus perfide de toutes les nations : « Serait-il raisonnable, ajouta-t-il, que Pompée, » qui refuse d'être le second après un Romain dont il a » été le gendre pour être le premier de tous les autres, » qui ne veut pas faire l'épreuve de la modération de » César, allât livrer sa personne à un Arsace, qui n'a » jamais pu avoir en sa puissance Crassus vivant? Mè- » nerait-il une jeune femme du sang des Scipions au » milieu de ces barbares, qui ne mesurent leur pouvoir » que sur la licence qu'ils prennent d'assouvir leurs » passions brutales? et quand elle ne devrait recevoir » aucun outrage, ne serait-il pas indigne d'elle d'être » seulement exposée au soupçon d'en avoir souffert; » par cela seul qu'elle aurait été avec des hommes capa- » bles de le faire? » Cette dernière raison fut, dit-on, la seule qui détourna Pompée de prendre le chemin de l'Euphrate, si toutefois ce fut la réflexion de Pompée, et non pas son mauvais génie, qui lui fit prendre l'autre route. L'avis de se retirer en Egypte ayant donc prévalu, il partit de Cypre avec sa femme, sur une galère de Séleucie : les autres personnes de sa suite montaient, ou des vaisseaux longs, ou des navires marchands, la traversée fut heureuse. En arrivant en Egypte, il apprit que Ptolémée était à Péluse avec son armée, et qu'il faisait la guerre à sa sœur : il se mit en chemin pour s'y rendre et se fit précéder par un de ses amis, chargé d'informer le roi de son arrivée et de lui demander un asile dans ses Etats.

Ptolémée était extrêmement jeune; mais Pothin, qui exerçait sous son nom toute l'autorité, assembla sur-le-champ un conseil des principaux courtisans, qui tous n'avaient d'autre pouvoir que celui qu'il voulait bien leur communiquer, et leur ordonna de dire chacun son avis. Il était déjà bien humiliant pour le grand Pompée que son sort dépendît de la délibération d'un Pothin, valet de chambre du roi; d'un Théodote de Chio, gagé par le prince pour lui enseigner la rhétorique, et de l'Egyptien Achillas; car ces trois hommes, pris entre les valets de chambre du roi et parmi ceux qui l'avaient

élevé, étaient ses principaux ministres : voilà le conseil dont Pompée, arrêté à l'ancre et loin du rivage, attendait la décision, lui qui n'avait pas cru qu'il fût de sa dignité de devoir sa vie à César. Les opinions furent tellement opposées, que les uns voulaient qu'on renvoyât Pompée, les autres qu'on le reçût; mais Théodote, pour faire parade de son art de rhéteur, soutint qu'il n'y avait de sûreté dans aucun de ces deux avis; que recevoir Pompée, c'était se donner César pour ennemi et Pompée pour maître; que si on le renvoyait, il pourrait les faire repentir un jour de l'avoir chassé, et César de l'avoir obligé de le poursuivre : le meilleur parti était donc de le recevoir et de le faire périr; par là ils obligeraient César, sans avoir à craindre Pompée : « Car, ajouta-t-il en souriant, un mort ne mord pas. »

Tout le conseil adopta cet avis; et Achillas, ayant été chargé de l'exécution, prit avec lui deux Romains, nommés Septimius et Salvius, qui avaient été autrefois l'un chef de bande, et l'autre centurion sous Pompée, y joignit trois ou quatre esclaves et se rendit avec cette suite à la galère de Pompée, où les principaux d'entre ceux qui l'avaient accompagné s'étaient rassemblés pour voir quel serait le succès de son message. Lorsqu'au lieu d'une réception magnifique et digne d'un roi, telle que Théophane en avait donné l'espérance, ils ne virent que ce petit nombre d'hommes qui venaient dans un bateau de pêcheur, ce mépris affecté leur parut suspect, et ils conseillèrent à Pompée de gagner le large, pendant qu'ils étaient encore hors de la portée du trait. Cependant le bateau s'étant approché, Septimius se leva le premier, et, saluant Pompée en sa langue, il lui donna le titre d'*imperator*. Achillas, l'ayant salué en langue grecque, l'invita à passer dans sa barque, parce que la côte était trop vaseuse, et que la mer, hérissée de bancs de sable, n'avait pas de profondeur pour sa galère. On voyait en même temps armer des vaisseaux du roi et des soldats se répandre sur le rivage; ainsi la fuite devenait impossible à Pompée, quand même il aurait changé d'avis; d'ailleurs, montrer de la défiance, c'était fournir aux assassins l'excuse de leur crime.

Après avoir embrassé Cornélie, qui pleurait déjà sa mort, il ordonna à deux centurions de sa suite, à Philippe, un de ses affranchis, et à un de ses esclaves, nommé Scythès, de monter les premiers dans la barque; et, voyant Achillas lui tendre la main de dessus le bateau, il se retourna vers sa femme et son fils, et leur dit ces vers de Sophocle :

Dans la cour d'un tyran quiconque s'est jeté,
Quelque libre qu'il soit, y perd sa liberté.

Ce furent les dernières paroles qu'il dit aux siens, et il passa dans la barque.

Il y avait loin de sa galère au rivage; et comme, dans le trajet, aucun de ceux qui étaient avec lui dans la barque ne disait un mot d'honnêteté, il jeta les yeux sur Septimius : « Mon ami, lui dit-il, me trompé-je, ou » n'as-tu pas fait autrefois la guerre avec moi? » Septimius lui répondit affirmativement par un signe de tête, sans lui dire une parole, sans lui montrer aucun intérêt. Il se fit de nouveau un profond silence; et Pompée, prenant des tablettes où il avait écrit un discours grec qu'il devait adresser à Ptolémée, se mit à le lire. Lorsqu'ils furent près du rivage, Cornélie, en proie aux plus vives inquiétudes, regardait avec ses amis de dessus la galère ce qui allait arriver; elle commençait à se rassurer, en voyant plusieurs officiers du roi venir au débarquement de Pompée, comme pour lui faire honneur. Mais dans le moment où il prenait la main de Philippe son affranchi, pour se lever plus facilement, Septimius lui passa le premier, par derrière, son épée au travers du corps, et aussitôt Salvius et Achillas tirèrent leurs épées. Pompée, prenant sa robe avec ses deux mains, s'en couvrit le visage, et sans rien dire ni rien faire d'indigne de lui, jetant un simple soupir, il reçut avec courage tous les coups dont on le frappa. Il était âgé de cinquante-neuf ans et fut tué le lendemain du jour de sa naissance. A la vue de cet assassinat, ceux qui étaient dans la galère de Cornélie et dans les deux autres navires poussèrent des cris affreux qui retentirent jusqu'au rivage; et, levant les ancres, ils prirent pré-

cipitamment la fuite, poussés par un vent fort qui les prit en poupe; les Egyptiens, qui se disposaient à les poursuivre, renoncèrent à leur dessein. Les assassins coupèrent la tête à Pompée, et jetèrent hors de la barque le corps tout nu, qu'ils laissèrent exposé aux regards de ceux qui voulurent se repaître de ce spectacle.

Après qu'ils s'en furent rassasiés, Philippe, qui ne l'avait point quitté, lava le corps dans l'eau de la mer, l'enveloppa, faute de vêtement, de sa propre tunique, et ramassa sur le rivage quelques débris d'un bateau de pêcheur, presque pourris de vétusté, mais qui suffirent pour composer un bûcher à un corps nu qui n'était pas même entier. Pendant qu'il rassemblait ces restes pour les porter sur le bûcher, un Romain, déjà vieux, qui dans sa jeunesse avait fait ses premières campagnes sous Pompée, s'approcha de lui : « Qui es-» tu, mon ami, lui dit-il, toi qui te disposes à faire les » obsèques du grand Pompée? » Philippe lui ayant répondu qu'il était son affranchi : « Tu n'auras pas seul » cet honneur, reprit le vieillard; conduit ici par un » hasard favorable, je m'associerai à cette pieuse céré-» monie. Je n'aurai pas à me plaindre en tout de mon » séjour dans une terre étrangère, puisque, après tant » de malheurs, j'éprouve la consolation de toucher et » d'enterrer le corps du plus grand capitaine que les » Romains aient eu. » Voilà les funérailles qu'on fit à Pompée. Le lendemain, Lucius Lentulus, qui ignorait ce qui s'était passé et qui, venant de Cypre, longeait la côte d'Egypte, vit le feu du bûcher, et tout auprès Philippe, qu'il ne reconnut pas. « Quel est celui, dit-il » en lui-même, qui est venu terminer ici sa destinée et » s'y reposer de ses travaux? » Un moment après, jetant un profond soupir : « Hélas! dit-il, c'est peut-être » toi, grand Pompée! » Lentulus, ayant débarqué bientôt après, fut pris et tué. Ainsi finit le grand Pompée.

César ne fut pas longtemps sans se rendre en Egypte, et trouva ce royaume agité des plus grands troubles; quand il vit la tête de Pompée, il ne put soutenir la vue du scélérat qui la lui présentait et se détourna avec horreur. On lui remit son cachet, qu'il reçut en pleu-

rant : il avait pour empreinte un lion qui tient une épée. Il fit mettre à mort Achillas et Pothin : le roi Ptolémée, défait dans un combat près du Nil, disparut et ne fut pas retrouvé depuis. Théodote le Sophiste se déroba à la vengeance de César : ayant trouvé moyen de s'enfuir d'Egypte, il fut longtemps errant, réduit à la dernière misère et détesté de tout le monde. Mais, dans la suite, Marcus Brutus, après avoir tué César et s'être rendu le maître en Asie, y découvrit Théodote et le fit expirer au milieu des tourments les plus cruels. Les cendres de Pompée furent portées à Cornélie, qui les déposa dans un tombeau à sa maison d'Albe.





CICÉRON.

Conjuration de Catilina (63—62).

La mère de Cicéron se nommait Helvia; elle était d'une famille distinguée, et soutint par sa conduite la noblesse de son origine. On a sur la condition de son père des opinions très-opposées : les uns prétendent qu'il naquit et fut élevé dans la boutique d'un foulon; les autres font remonter sa maison à ce Tullus Attius qui régna sur les Volsques avec tant de gloire. Le premier de cette famille qui eut le surnom de Cicéron fut un homme très-estimable; aussi ses descendants, loin de rejeter ce surnom, se firent un honneur de le porter, quoiqu'il eût été souvent tourné en ridicule. Il vient d'un mot latin qui signifie pois chiche; et le premier à qui on le donna avait à l'extrémité du nez une excroissance qui ressemblait à un pois chiche et qui lui en fit donner le surnom. Cicéron, celui dont nous écrivons la vie, la première fois qu'il se mit sur les rangs pour briguer une charge, et qu'il s'occupa des affaires publiques, fut sollicité par ses amis de quitter ce surnom et d'en prendre un autre; mais il leur répondit, avec la présomption d'un jeune homme, qu'il ferait en sorte de rendre le nom de Cicéron plus célèbre que ceux des

Scaurus et des Catulus (1). Pendant sa questure en Sicile, il fit aux dieux l'offrande d'un vase d'argent, sur lequel il fit graver en entier ses deux premiers noms, Marcus Tullius; et au lieu du troisième, il voulut, par plaisanterie, que le graveur mît un pois chiche. Voilà ce qu'on dit de son nom.

Sa mère le mit au monde sans travail et sans douleur; il naquit le 3 de janvier, jour auquel maintenant les magistrats de Rome font des vœux et des sacrifices pour la prospérité de l'empereur. Il apparut, dit-on, à sa nourrice un fantôme qui lui dit que l'enfant qu'elle nourrissait procurerait un jour aux Romains les plus grands avantages. On traite ordinairement de rêves et de folies ces sortes de prédictions; mais le jeune Cicéron fut à peine en âge de s'appliquer à l'étude qu'il vérifia celle-ci. L'excellent naturel qu'on vit briller en lui le rendit si célèbre entre ses camarades, que les pères de ces enfants allaient aux écoles pour le voir, pour être témoins eux-mêmes de tout ce qu'on racontait de son grand sens et de la vivacité de sa conception; les plus grossiers d'entre eux s'emportaient même contre leurs fils, quand ils les voyaient, dans les rues, mettre, par honneur, Cicéron au milieu d'eux. Il avait reçu de la nature un esprit né pour la philosophie et avide d'apprendre, tel que le demande Platon (1); fait pour embrasser toutes les sciences, il ne dédaignait aucun genre de savoir et de littérature; mais il se porta d'abord avec plus d'ardeur vers la poésie; et l'on a de lui un petit poëme en vers tétramètres, intitulé *Pontius Glaucus*, qu'il composa dans sa très-grande jeunesse. En avançant en âge, il cultiva de plus en plus ce talent, et s'exerça sur divers genres de poésie avec tant de succès, qu'il fut regardé non-seulement comme le premier des orateurs romains, mais encore comme le meilleur de leurs poëtes. La célébrité que lui acquit son éloquence subsiste encore, malgré les changements que

(1) Deux des plus anciennes et des plus illustres maisons de Rome.

(2) Voyez Platon, liv. V de la *République*, et le commencement du VIe.

la langue latine a éprouvés; mais le grand nombre de poëtes excellents qui sont venus après lui ont entièrement éclipsé sa gloire poétique.

Après avoir terminé ses premières études, il prit des leçons de Philon, philosophe de l'Académie, celui de tous les disciples de Clitomachus qui avait excité le plus l'admiration des Romains par la beauté de son éloquence, et mérité leur affection par l'honnêteté de ses mœurs. Cicéron étudiait en même temps la jurisprudence sous Mucius Scévola, l'un des plus grands jurisconsultes, et le premier entre les sénateurs; il puisa dans ses leçons une connaissance profonde des lois romaines. Il servit quelque temps sous Sylla dans la guerre des Marses; mais, voyant la république agitée par des guerres civiles, et tombée, par ces divisions, sous une monarchie absolue il se livra à la méditation et à l'étude, il fréquenta les Grecs les plus instruits, et s'appliqua aux mathématiques, jusqu'à ce qu'enfin Sylla s'étant emparé du pouvoir suprême, eut donné au gouvernement une sorte de stabilité. Vers ce même temps, Chrysogone, affranchi de Sylla, ayant acheté, pour la somme de deux mille drachmes, les biens d'un homme que le dictateur avait fait mourir, comme proscrit, Roscius, fils et héritier du mort, indigné de cette vente inique, prouva que ces biens vendus à si bas prix, valaient deux cent cinquante talents. Sylla, qui se voyait convaincu d'une énorme injustice, fut très-irrité contre Roscius; et, à l'instigation de son affranchi, il fit intenter à ce malheureux jeune homme une accusation de parricide. Personne n'osait venir à son secours; l'effroi qu'inspirait la cruauté de Sylla, éloignait tous ceux qui auraient pu le défendre. Le jeune Roscius, abandonné de tout le monde, eut recours à Cicéron, que ses amis pressèrent vivement de se charger d'une affaire qui lui offrait pour entrer dans la carrière de la gloire l'occasion la plus brillante, qui pût jamais se présenter. Il prit donc la défense de Roscius, et le succès qu'il eut lui attira l'admiration générale; mais la crainte du ressentiment de Sylla le détermina à voyager en Grèce; et il donna pour prétexte le besoin de rétablir

sa santé. Il est vrai qu'il était maigre et décharné, et qu'il avait l'estomac si faible, qu'il ne pouvait manger que fort tard et ne prenait que peu de nourriture. Ce n'est pas que sa voix ne fût forte et sonore; mais elle était dure et peu flexible : et comme il déclamait avec beaucoup de chaleur et de véhémence, en s'élevant toujours aux tons les plus hauts, on craignait que son tempérament n'en fût altéré.

Arrivé à Athènes, il suivit les leçons d'Antiochus l'Ascalonite, dont il aimait la douceur et la grâce, quoiqu'il n'approuvât pas les nouvelles opinions qu'il avait établies. Antiochus s'était déjà séparé de la nouvelle académie et de l'école de Carnéade; soit qu'il en eût été détaché par l'évidence des choses, et par son adhésion au rapport des sens; soit, comme d'autres le veulent, que la jalousie et le désir de contester avec les disciples de Clitomachus et de Philon lui eussent fait changer de sentiment et embrasser la plupart des dogmes du Portique. Cicéron aimait beaucoup la philosophie, et s'attachait de plus en plus à son étude; déjà même il projetait, si jamais il était forcé d'abandonner les affaires et de renoncer au barreau et aux assemblées publiques, de se retirer à Athènes pour y mener une vie tranquille, dans le sein de la philosophie. Lorsqu'il apprit la mort de Sylla et qu'il sentit que son corps, fortifié par l'exercice, avait repris toute sa vigueur; que sa voix, bien formée, était devenue plus forte à la fois et plus douce, et assez proportionnée à son tempérament; pressé d'ailleurs par ses amis de revenir dans sa patrie, exhorté enfin par Antiochus d'entrer dans l'administration des affaires, il résolut de retourner à Rome; mais, voulant former encore avec plus de soin son éloquence, comme un instrument qui lui devenait absolument nécessaire, et développer ses facultés politiques, il s'exerçait à la composition et fréquentait les orateurs les plus estimés.

Il passa donc à Rhodes, et de là en Asie, où il fréquenta les écoles des rhéteurs Xénoclès d'Adrumette, Denys de Magnésie et Ménippe le Carien. A Rhodes, il s'attacha aux philosophes Apollonius Molon et Posido-

nius. Apollonius, qui ne savait pas la langue latine, pria, dit-on, Cicéron de parler en grec; ce que Cicéron fit volontiers, assuré que ses fautes seraient mieux corrigées. Un jour qu'il avait déclamé en public, tous ses auditeurs, ravis d'admiration, le comblèrent à l'envi de louanges; mais Apollonius, en l'écoutant, ne donna aucun signe d'approbation, et quand le discours fut fini, il demeura longtemps pensif, sans rien dire. Comme Cicéron paraissait affecté de son silence : « Cicéron, lui » dit Apollonius, je vous loue, je vous admire; mais je » plains le sort de la Grèce, en voyant que les seuls » avantages qui lui restaient, le savoir et l'éloquence, » vous allez les transporter aux Romains. »

Cicéron, rempli des plus flatteuses espérances, retournait à Rome pour se livrer aux affaires publiques, lorsqu'il fut un peu refroidi par la réponse qu'il reçut de l'oracle de Delphes. Il avait demandé au dieu par quel moyen il pourrait acquérir une très-grande gloire : « Ce sera, lui répondit la pythie, en prenant pour » guide de votre vie, non l'opinion du peuple, mais » votre naturel. » Quand il fut à Rome, il s'y conduisit dans les premiers temps avec beaucoup de réserve; il voyait rarement les magistrats, qui lui témoignaient eux-mêmes peu de considération; il s'entendait donner les noms injurieux de Grec et d'écolier, termes familiers à la plus vile populace de Rome; mais son ambition naturelle, enflammée encore par son père et par ses amis, le poussa aux exercices du barreau, où il parvint au premier rang, non par des progrès lents et successifs, mais par des succès si brillants et si rapides, qu'il laissa bientôt derrière lui tous ceux qui couraient la même carrière. Il avait pourtant, à ce qu'on assure, et dans la prononciation et dans le geste, les mêmes défauts que Démosthène; mais les leçons de Roscius et d'Esope, deux excellents acteurs, l'un pour la tragédie et l'autre pour la comédie, l'en eurent bientôt corrigé. On raconte de cet Esope, qu'un jour qu'il jouait le rôle d'Atrée, qui délibère sur la manière dont il se vengera de son frère Thyeste, un de ses domestiques étant passé tout à coup devant lui dans le moment où la violence de

la passion l'avait mis hors de lui-même, il lui donna un si grand coup de son sceptre, qu'il l'étendit mort à ses pieds. La grâce de la déclamation donnait à l'éloquence de Cicéron une force persuasive. Aussi se moquait-il de ces orateurs qui n'avaient d'autre moyen de toucher que de pousser de grands cris. « C'est par faiblesse, disait-il, » qu'ils crient ainsi, comme les boiteux montent à cheval » pour se soutenir. » Au reste, ces plaisanteries fines, ces reparties vives conviennent au barreau; mais l'usage que Cicéron en faisait jusqu'à la satiété blessait les auditeurs et lui donna la réputation de méchant.

Nommé questeur dans un temps de disette, et le sort lui ayant donné la Sicile en partage, il déplut d'abord aux Siciliens en exigeant d'eux des contributions de blé qu'il était forcé d'envoyer à Rome; mais quand ils eurent reconnu sa vigilance, sa justice et sa douceur, ils lui donnèrent plus de témoignages d'estime et d'honneur, qu'à aucun des préteurs qu'ils avaient eus jusqu'alors. Plusieurs jeunes gens des premières familles de Rome, ayant été accusés de mollesse et d'insubordination dans le service militaire, furent envoyés en Sicile auprès du préteur; Cicéron entreprit leur défense et parvint à les justifier. Plein de confiance en lui-même, après tous ses succès, il retournait à Rome, lorsqu'il eut en route une aventure assez plaisante, qu'il nous a lui-même transmise. En traversant la Campanie, il rencontra un Romain de distinction qu'il croyait son ami. Persuadé que Rome était remplie du bruit de sa renommée, il lui demanda ce qu'on y pensait de lui et de tout ce qu'il avait fait. « Eh! où donc avez-vous été, Cicéron, pendant » tout ce temps-ci? » lui répondit cet homme. Cette réponse le découragea fort, en lui apprenant que sa réputation s'était perdue dans Rome comme dans une mer immense et ne lui avait produit aucune gloire solide.

La réflexion diminua depuis son ambition, en lui faisant sentir que cette gloire à laquelle il aspirait n'avait point de bornes et qu'on ne pouvait espérer d'en atteindre le terme. Cependant il conserva toute sa vie un grand amour pour les louanges et une passion vive pour la gloire, qui l'empêchèrent souvent de suivre,

dans sa conduite, les vues sages que la raison lui inspirait. Entré dans l'administration avec un désir ardent d'y réussir, il sentit, d'après l'exemple des artisans qui, n'employant que des outils et des instruments inanimés, savent en détail les noms de chacun et à quel usage ils sont propres; il sentit, dis-je, qu'il serait honteux à un homme d'Etat dont les fonctions publiques ne s'exercent que par le ministère des hommes, de mettre de la négligence et de la paresse à connaître ses citoyens. Il s'attacha donc non-seulement à retenir les noms des plus considérables, mais encore à savoir leur demeure à la ville, leurs maisons de campagne, leurs voisins, leurs amis; en sorte qu'il n'allait dans aucun endroit de l'Italie qu'il ne pût nommer facilement, et montrer même les terres et les maisons de ses amis.

Son bien était modique, mais il suffisait à sa dépense; et ce qui le faisait admirer de tout le monde, c'est que, avec si peu de fortune, il ne recevait pour ses plaidoyers ni salaire ni présent. Il fit paraître surtout ce désintéressement dans l'accusation de Verrès. Cet homme avait été préteur en Sicile, où il avait commis les excès les plus révoltants. Il fut mis en justice par les Siciliens; et Cicéron le fit condamner, non en plaidant contre lui, mais pour ainsi dire en ne plaidant pas. Les autres préteurs voulaient le sauver; et, par des délais continuels, ils avaient fait traîner l'affaire jusqu'au dernier jour des audiences, afin que, la journée ne suffisant pas pour la plaidoirie, la cause ne fût pas jugée. Cicéron s'étant levé, dit qu'il n'avait pas besoin de plaider; et, produisant les témoins sur chaque fait, il les fit interroger et obligea les juges de prononcer. On rapporte cependant plusieurs bons mots qu'il dit dans le cours du procès. Les Romains appellent, en leur langue, le pourceau, *verres*, et comme un affranchi, nommé Cécilius, qui passait pour être de la religion des Juifs, voulait écarter les Siciliens de la cause, afin de se porter lui-même pour accusateur de Verrès : « Que peut avoir » de commun un Juif avec un verrat? » dit Cicéron. Verrès avait un fils qui passait pour ne pas user honnêtement de sa jeunesse. Un jour Verrès ayant osé traiter

Cicéron d'efféminé : « Ce sont, lui répondit cet orateur, » des reproches qu'il faut faire à ses enfants les portes » fermées. »

L'orateur Hortensius n'osa pas se charger ouvertement de défendre Verrès; mais on obtint de lui de se trouver au jugement, lorsqu'il s'agirait de fixer l'amende qu'on prononcerait contre l'accusé. Il reçut pour prix de cette complaisance un sphinx d'ivoire; et Cicéron lui ayant dit un jour quelques mots équivoques, Hortensius lui répondit qu'il ne savait pas deviner les énigmes : « Vous avez pourtant le sphinx chez vous, » lui repartit Cicéron. Verrès fut condamné; et Cicéron ayant fixé l'amende à sept cent cinquante mille drachmes, fut accusé d'avoir reçu de l'argent pour l'avoir borné à une somme si modique. Cependant, lorsqu'il fut nommé édile, les Siciliens, voulant lui témoigner leur reconnaissance, lui apportèrent de leur île plusieurs choses précieuses pour servir d'ornement à ses jeux; mais il n'employa pour lui-même aucun de ces présents, et ne fit usage de la libéralité des Siciliens que pour diminuer à Rome le prix des denrées.

Il avait à Arpinum une belle maison de campagne, une terre aux environs de Naples et une autre près de Pompéia, toutes deux peu considérables. La dot de sa femme Térentia était de cent vingt mille drachmes (1); et il eut une succession qui lui en valut quatre-vingt-dix mille (2). Avec cette modique fortune il vivait honorablement, mais avec sagesse, et il faisait sa société ordinaire des Grecs et des Romains instruits. Il était rare qu'il se mît à table avant le coucher du soleil, moins à cause de ses occupations, que pour ménager la faiblesse de son estomac. Il soignait son corps avec une exactitude recherchée, au point qu'il avait chaque jour un nombre réglé de frictions et de promenades. Il parvint, par ce régime, à fortifier son tempérament, à le rendre sain et vigoureux et capable de supporter les travaux pénibles et les grands combats qu'il eut à sou-

(1) Cent huit mille livres de notre monnaie.
(2) Quatre-vingt-un mille livres.

tenir dans la suite. Il abandonna à son frère la maison paternelle, et alla se loger près du mont Palatin, afin que ceux qui venaient lui faire la cour n'eussent pas la peine de l'aller chercher si loin; car tous les matins il se présentait à sa porte autant de monde qu'à celle de Crassus et de Pompée, les premiers et les plus honorés des Romains, l'un pour ses richesses et l'autre pour l'autorité dont il jouissait dans les armées. Cependant Pompée lui-même recherchait Cicéron, dont l'appui lui fut très-utile pour augmenter sa gloire et sa puissance.

Quand Cicéron brigua la préture, il avait plusieurs concurrents distingués; il fut nommé néanmoins le premier de tous; et les jugements qu'il rendit pendant sa magistrature lui firent une grande réputation de droiture et d'équité. Licinius Macer, qui, déjà puissant par lui-même, était encore soutenu de tout le crédit de Crassus, fut accusé de péculat devant Cicéron. Plein de confiance dans son pouvoir et dans le zèle de ses amis, il se croyait si sûr d'être absous, que, lorsque les juges commencèrent à donner leurs voix, il courut chez lui, se fit couper les cheveux, prit une robe blanche et se mit en chemin pour retourner au tribunal. Crassus alla promptement au-devant de lui, et, l'ayant rencontré dans sa cour, prêt à sortir, il lui apprit qu'il venait d'être condamné à l'unanimité des suffrages. Il fut si frappé de ce coup inattendu, qu'étant rentré chez lui, il se coucha et mourut subitement. Ce jugement fit beaucoup d'honneur à Cicéron, parce qu'il montra la plus grande fermeté. Vatinius, homme de mœurs dures, qui dans ses plaidoyers traitait fort légèrement ses juges, et qui avait le cou plein d'écrouelles, s'approchant un jour du tribunal de Cicéron, lui demanda quelque chose que le préteur ne lui accorda pas tout de suite, et sur laquelle il réfléchit assez longtemps. « Si j'étais » préteur, lui dit Vatinius, je ne balancerais pas tant. » — Aussi, lui répondit Cicéron en se tournant vers » lui, n'ai-je pas le cou aussi gros que toi. »

Deux ou trois jours avant l'expiration de sa préture, Manilius fut accusé de péculat à son tribunal. Manilius

avait la faveur et l'affection du peuple, qui le croyait en butte à l'envie, à cause de Pompée dont il était l'ami. L'accusé ayant demandé de lui fixer un jour pour répondre aux charges, Cicéron lui donna le lendemain; ce qui irrita fort le peuple, les préteurs étant dans l'usage d'accorder au moins dix jours aux accusés. Les tribuns ayant cité Cicéron devant l'assemblée du peuple, où ils l'accusèrent d'avoir prévariqué, il demanda d'être entendu. « M'étant toujours montré, dit-il, aussi » favorable aux accusés que j'ai pu le faire sans violer » les lois, je me croirais bien coupable si je n'avais pas » traité Manilius avec autant de douceur et d'humanité » que les autres. Je lui ai donc donné exprès le seul » jour de ma préture qui me restait et dont je pouvais » encore disposer. Si j'eusse renvoyé à un autre préteur » le jugement de son affaire, ce n'eût pas été lui rendre » service. » Cette justification produisit dans le peuple un changement si merveilleux, qu'il combla Cicéron de louanges et le pria de défendre lui-même Manilius; il s'en chargea volontiers, surtout par égard pour Pompée, alors absent; et, ayant pris l'affaire dès l'origine, il parla avec la plus grande force contre les partisans de l'oligarchie et contre les envieux de Pompée.

Cependant le parti des nobles ne montra pas moins d'ardeur que le peuple pour le porter au consulat. L'intérêt public réunit, dans cette occasion, tous les esprits; et voici quel en fut le motif. Le changement que Sylla avait fait dans le gouvernement, et qui d'abord avait paru fort étrange, semblait, par un effet du temps et de l'habitude, prendre une sorte de stabilité et plaire assez au peuple. Mais des hommes animés par leur cupidité particulière, et non par des vues du bien général, cherchaient à remuer, à renverser l'état actuel de la république. Pompée faisait la guerre aux rois de Pont et d'Arménie, et personne à Rome n'avait assez de puissance pour tenir tête à ces factieux, amoureux de nouveautés. Leur chef était un homme audacieux et entreprenant, et d'un caractère qui se pliait à tout; c'était Lucius Catilina. A tous les forfaits dont il s'était souillé, il avait ajouté le meurtre de son frère. Dans la

crainte d'être traduit devant les tribunaux pour ce dernier crime, il avait engagé Sylla à mettre ce frère au nombre des proscrits, comme s'il eût encore été en vie. Les scélérats de Rome, ralliés autour d'un pareil chef, non contents de s'être engagé mutuellement leur foi par les moyens ordinaires, égorgèrent un homme et mangèrent tous de sa chair.

Catilina avait corrompu la plus grande partie de la jeunesse romaine, en lui prodiguant tous les jours les festins, les plaisirs, les voluptés de toutes espèces, et n'épargnant rien pour fournir à profusion à cette dépense. Déjà toute l'Etrurie et la plupart des peuples de la Gaule cisalpine étaient disposés à la révolte; et l'inégalité qu'avait mise dans les fortunes la ruine des citoyens les plus distingués par leur naissance et par leur courage, qui, consumant leurs richesses en banquets, en spectacles, en bâtiments, en brigues pour les charges, avaient vu passer leurs biens dans les mains des hommes les plus méprisables et les plus abjects; cette inégalité, dis-je, menaçait Rome de la plus funeste révolution. Pour renverser un gouvernement déjà malade, il ne fallait plus que la plus légère impulsion que le premier audacieux oserait lui donner. Afin de s'entourer d'un rempart bien plus fort, Catilina se mit sur les rangs pour le consulat. Il fondait ses plus grandes espérances sur le collègue qu'il se flattait d'avoir : c'était Caïus Antonius, homme également incapable par lui-même d'être le chef d'aucun parti bon ou mauvais, mais qui pouvait augmenter beaucoup la puissance de celui qui serait à la tête de l'entreprise. Le plus grand nombre des citoyens honnêtes, voyant tout le danger qui menaçait la république, portèrent Cicéron au consulat; et le peuple les ayant secondés avec ardeur, Catilina fut rejeté, et Cicéron nommé consul avec Antoine, quoique de tous les candidats Cicéron fût le seul né d'un père qui n'était que simple chevalier et n'avait pas le rang de sénateur.

Le peuple ignorait encore les complots de Catilina; et Cicéron, dès son entrée dans le consulat, se vit assailli d'affaires difficiles, qui furent comme le prélude

des combats qu'il eut à livrer dans la suite. D'un côté, ceux que les lois de Sylla avaient exclus de toute magistrature, et qui formaient un parti puissant et nombreux, se présentèrent pour briguer les charges; et dans leurs discours au peuple ils s'élevaient avec autant de vérité que de justice contre les actes tyranniques de ce dictateur; mais ils prenaient mal leur temps pour faire des changements dans la république. D'un autre côté, les tribuns du peuple proposaient des lois qui auraient renouvelé la tyrannie de Sylla; ils demandaient l'établissement de dix commissaires qui seraient revêtus d'un pouvoir absolu, et qui, disposant en maîtres de l'Italie, de la Syrie et des nouvelles conquêtes de Pompée, auraient le pouvoir de vendre les terres publiques, de faire les procès à qui ils voudraient, de bannir à leur volonté, d'établir des colonies, de prendre dans le trésor public tout l'argent dont ils auraient besoin, de lever et d'entretenir autant de troupes qu'ils le jugeraient à propos. La concession d'un pouvoir si étendu donna pour appui à la loi les personnages les plus considérables de Rome. Antoine, le collègue de Cicéron, fut des premiers à la favoriser, dans l'espérance d'être un des décemvirs. On croit qu'il n'ignorait pas les desseins de Catilina, et qu'accablé de dettes, dont ils lui auraient procuré l'abolition, il n'eût pas été fâché de les voir réussir; ce qui donnait plus de frayeur aux bons citoyens.

Cicéron, pour prévenir ce danger, fit décerner à Antoine le gouvernement de la Macédoine, et refusa pour lui-même celui de la Gaule qu'on lui assignait. Ce service important lui ayant gagné Antoine, il espéra d'avoir en lui comme un second acteur qui le soutiendrait dans tout ce qu'il voudrait faire pour le salut de la patrie. La confiance de l'avoir sous sa main et d'en disposer à son gré lui donna plus de hardiesse et de force pour s'élever contre ceux qui voulaient introduire des nouveautés. Il combattit dans le sénat la nouvelle loi, et étonna tellement ceux qui l'avaient proposée, qu'ils n'eurent pas un seul mot à lui opposer. Les tribuns firent de nouvelles tentatives et citèrent les consuls de-

vant le peuple. Mais Cicéron, sans rien craindre, se fit suivre par le sénat; et, se présentant à la tête de son corps, il parla avec tant de force que la loi fut rejetée, et qu'il ôta aux tribuns tout espoir de réussir dans d'autres entreprises de cette nature : tant il les subjugua par l'ascendant de son éloquence!

C'est de tous les orateurs celui qui a le mieux fait sentir aux Romains quel charme l'éloquence ajoute aux choses honnêtes, et de quel pouvoir invincible la justice est armée quand elle est soutenue de celui de la parole. Il leur montra qu'un homme d'Etat qui veut bien gouverner doit dans sa conduite politique préférer toujours ce qui est honnête à ce qui flatte; mais que dans ses discours il faut que la douceur du langage tempère l'amertume des objets utiles qu'il propose. Rien ne prouve mieux la grâce de son éloquence que ce qu'il fit dans son consulat par rapport aux spectacles. Jusqu'alors les chevaliers romains avaient été confondus dans les théâtres avec la foule du peuple, mais le tribun Marcus Othon, pour faire honneur à ce second ordre de la république, voulut les distinguer de la multitude, et leur assigna des places séparées, qu'ils ont conservées depuis. Le peuple se crut offensé par cette distinction; et lorsque Othon parut au théâtre, il fut accueilli par les huées et les sifflets de la multitude, tandis que les chevaliers le couvrirent de leurs applaudissements. Le peuple redoubla les sifflets, et les chevaliers leurs applaudissements. De là on en vint réciproquement aux injures, et le théâtre était plein de confusion. Cicéron, informé de ce désordre, se transporte au théâtre, appelle le peuple au temple de Bellone, et lui fait des réprimandes si sévères, que la multitude étant retournée au théâtre applaudit vivement Othon, et dispute avec les chevaliers à qui lui rendra de plus grands honneurs.

Cependant la conjuration de Catilina, que l'élévation de Cicéron au consulat avait d'abord frappée de terreur, reprit courage; les conjurés s'étant assemblés, s'exhortèrent mutuellement à suivre leur complot avec une nouvelle audace, avant que Pompée qu'on disait

déjà en chemin, suivi de son armée, ne fût de retour à Rome. Ceux qui aiguillonnaient le plus Catilina, c'étaient les anciens soldats de Sylla, qui, dispersés dans toute l'Italie, et répandus pour la plupart, et surtout les plus aguerris, dans les villes de l'Etrurie, rêvaient déjà le pillage des richesses qu'ils avaient sous les yeux. Conduits par un officier, nommé Mallius, qui avait servi avec honneur sous Sylla, ils entrèrent dans la conjuration de Catilina et se rendirent à Rome pour appuyer la demande qu'il faisait une seconde fois du consulat; car il avait résolu de tuer Cicéron, à la faveur du trouble qui accompagne toujours les élections. Les tremblements de terre, les chutes de la foudre, et les apparitions de fantômes qui eurent lieu dans ce temps-là, semblaient être des avertissements du ciel sur les complots qui se tramaient. On recevait aussi de la part des hommes des indices véritables, mais qui ne suffisaient pas pour convaincre un homme de la noblesse et de la puissance de Catilina. Ces motifs ayant obligé Cicéron de différer le jour des comices, il fit citer Catilina devant le sénat, et l'interrogea sur les bruits qui couraient de lui. Catilina, persuadé que plusieurs des sénateurs désiraient des changements dans l'Etat, voulant d'ailleurs se relever aux yeux de ses complices, répondit très-durement à Cicéron : « Quel mal fais-je, lui dit-il, si, voyant » deux corps dont l'un a une tête, mais est maigre et » épuisé, et l'autre n'a pas de tête, mais est grand et » robuste, je veux mettre une tête à ce dernier? » Cicéron, qui comprit que cette énigme désignait le sénat et le peuple, en eut encore plus de frayeur; il mit une cuirasse sous sa robe et fut conduit au champ de Mars pour les élections par les principaux citoyens et par le plus grand nombre des jeunes gens de Rome. Il entr'ouvrit à dessein sa robe au-dessus des épaules, afin de laisser apercevoir sa cuirasse et de faire connaître la grandeur du danger. A cette vue, le peuple indigné se serra autour de lui; et quand on recueillit les suffrages, Catilina fut encore refusé, et l'on nomma consuls Silanus et Muréna.

Peu de temps après, les soldats de l'Etrurie s'étant

rassemblés pour se trouver prêts au premier ordre de Catilina, et le jour fixé pour l'exécution de leur complot étant déjà proche, trois des premiers et des plus puissants personnages de Rome, Marcus Crassus, Marcus Marcellus et Scipion Métellus, allèrent, au milieu de la nuit, à la maison de Cicéron, frappèrent à la porte, et, ayant appelé le portier, ils lui dirent de réveiller son maître et de lui annoncer qu'ils étaient là. Ils venaient lui dire que le portier de Crassus avait remis à son maître, comme il sortait de table, des lettres qu'un inconnu avait apportées et qui étaient adressées à différentes personnes; celle qui était pour Crassus n'avait point de nom. Il n'avait lu que celle qui portait son adresse; et comme on lui donnait avis que Catilina devait faire bientôt un grand carnage dans Rome, qu'on l'engageait même à sortir de la ville, il ne voulut pas ouvrir les autres; et soit qu'il craignît le danger dont Rome était menacée, soit qu'il cherchât à se laver des soupçons que ses liaisons avec Catilina avaient pu donner contre lui, il alla sur-le-champ trouver Cicéron, avec Scipion et Marcellus. Le consul, après en avoir délibéré avec eux, assembla le sénat dès le point du jour, remit les lettres à ceux à qui elles étaient adressées et leur ordonna d'en faire tout haut la lecture. Elles donnaient toutes les mêmes avis de la conjuration, mais après que Quintus Arrius (1), ancien préteur, eut dénoncé les attroupements qui se faisaient dans l'Etrurie; qu'on eut su, par d'autres avis, que Mallius, à la tête d'une armée considérable, se tenait autour des villes de cette province pour y attendre les nouvelles de ce qui se passerait à Rome, le sénat fit un décret par lequel il déposait les intérêts de la république entre les mains des consuls, et leur ordonnait de prendre toutes les mesures qu'ils jugeraient convenables pour sauver la patrie. Ces sortes de décrets sont rares; le sénat ne les donne que lorsqu'il craint quelque grand danger. Cicéron, investi de ce pouvoir absolu, confia à Quintus

(1) Il est surnommé par Salluste, Marius, et par d'autres, Martius et Attius.

Métellus les affaires du dehors et se chargea lui-même de celles de la ville; depuis, il ne marcha plus dans Rome qu'escorté d'un si grand nombre de citoyens, que lorsqu'il se rendait sur la place, elle était presque remplie de la foule qui le suivait.

Catilina, qui ne pouvait plus différer, résolut de se rendre promptement au camp de Mallius; mais, avant que de quitter Rome, il chargea Marcius et Céthégus d'aller dès le matin, avec des poignards, à la porte de Cicéron comme pour le saluer, de se jeter sur lui et de le tuer. Une femme de grande naissance, nommée Fulvie, alla la nuit chez Cicéron pour lui faire part de ce complot et l'exhorta à se tenir en garde contre Céthégus. Les deux conjurés se rendirent en effet dès la pointe du jour à la porte de Cicéron; et comme on leur en refusa l'entrée, ils s'en plaignirent hautement et firent beaucoup de bruit à la porte, ce qui augmenta encore les soupçons qu'on avait contre eux. Cicéron étant sorti assembla le sénat dans le temple de Jupiter Stator, qu'on trouve à l'entrée de la rue Sacrée, en allant au mont Palatin. Catilina s'y rendit, dans l'intention de se justifier; mais aucun des sénateurs ne voulut rester auprès de lui; ils quittèrent tous le banc sur lequel il s'était assis. Il commença néanmoins à parler; mais il fut tellement interrompu, qu'il ne put se faire entendre. Cicéron alors se lève et lui ordonne de sortir de la ville. « Puisque je n'emploie, lui dit-t-il, dans le » gouvernement que la force de la parole, et que vous » faites usage de celle des armes, il faut qu'il y ait » entre nous des murailles qui nous séparent. » Catilina sortit sur-le-champ de Rome, à la tête de trois cents hommes armés, précédé de licteurs avec leurs faisceaux; on portait devant lui les enseignes romaines, comme s'il eût été revêtu du commandement militaire; et il se rendit en cet état au camp de Mallius. Là, après avoir assemblé une armée de vingt mille hommes, il parcourut les villes voisines, pour les porter à la révolte. Cette démarche étant une déclaration formelle de guerre, le consul Antoine fut envoyé pour le combattre.

Ceux qui, corrompus par Catilina, étaient restés à

Rome, furent assemblés par Cornélius Lentulus, surnommé Sura, afin de les encourager à suivre leur entreprise. C'était un homme de la plus haute naissance, mais que l'infamie de sa conduite et ses débauches avaient fait chasser du sénat; il était alors préteur pour la seconde fois, comme il est d'usage pour ceux qui veulent être rétablis dans leur dignité de sénateur. Quant à l'originalité du surnom de Sura, on raconte que pendant qu'il était questeur de Sylla, ayant consumé en folles dépenses une grande partie des deniers publics, Sylla, irrité de ce péculat, lui demanda compte, en plein sénat, de son administration. Lentulus, s'avançant d'un air d'indifférence et de dédain, dit qu'il n'avait pas de compte à rendre, mais qu'il présentait sa jambe : ce que font les enfants quand ils ont commis quelque faute, en jouant à la paume. Cette réponse lui fit donner le surnom de Sura, qui en latin veut dire jambe. Cité un jour en justice, il corrompit quelques-uns de ses juges, et ne fut absous qu'à la pluralité de deux voix : « J'ai perdu, dit-il, l'argent » que j'ai donné à l'un des juges qui m'ont absous, » car il me suffisait de l'être à la majorité d'une voix. »

Avec un tel caractère, Lentulus fut bientôt ébranlé par Catilina; et des charlatans, de faux devins achevèrent de le corrompre par les fausses espérances dont ils le berçaient. Ils lui débitaient des prédictions des livres sibyllins, et de prétendus oracles qu'ils avaient forgés eux-mêmes et qui annonçaient qu'il était dans les destinées de Rome d'avoir trois Cornélius pour maîtres : « Deux, lui disaient-ils, ont déjà rempli leur » destinée, Cinna et Sylla, vous êtes le troisième que » la Fortune appelle à la monarchie; recevez-la sans » balancer et ne laissez pas échapper, comme Catilina, » l'occasion favorable qui se présente. » D'après ces hautes promesses, Lentulus ne forma plus que de vastes projets; il résolut de massacrer tout le sénat, de faire périr autant de citoyens qu'il pourrait, de mettre le feu à la ville, et de n'épargner que les fils de Pompée, qu'il enlèverait et garderait chez lui avec soin pour avoir en eux des otages qui lui faciliteraient sa paix avec leur

père; car c'était un bruit général et qui paraissait certain, que Pompée revenait de sa grande expédition d'Asie. L'exécution de leur complot était fixée à une nuit des fêtes saturnales. Ils avaient déjà caché dans la maison de Céthégus des épées, des étoupes et du soufre; ils avaient divisé la ville en cent quartiers, à chacun desquels était attaché un de leurs complices désigné par le sort, afin que, le feu prenant à la fois en plusieurs endroits, la ville fût plus tôt embrasée. D'autres devaient être placés auprès de tous les conduits d'eau, pour tuer ceux qui viendraient en puiser.

Pendant qu'ils faisaient ainsi leurs dispositions, il se trouvait à Rome deux ambassadeurs des Allobroges, peuple durement traité par les Romains et qui supportait impatiemment leur domination. Lentulus, persuadé que ces deux hommes pourraient leur être utiles pour exciter les Gaules à la révolte, les fit entrer dans la conjuration et leur donna des lettres pour leur sénat, dans lesquelles ils promettaient aux Gaulois la liberté. Ils leur en remirent d'autres pour Catilina, qu'ils pressaient d'affranchir les esclaves et de s'approcher promptement de Rome. Ils firent partir avec ces ambassadeurs un Crotoniate, nommé Titus, qu'ils chargèrent de lettres destinées à Catilina; mais toutes les démarches de ces hommes inconsidérés, qui ne parlaient jamais ensemble de leurs affaires que dans le vin et avec les femmes, vinrent bientôt à la connaissance de Cicéron, qui, opposant à leur légèreté une vigilance, un sang-froid et une prudence extrêmes, les observait sans cesse et avait d'ailleurs répandu dans la ville un grand nombre de gens affidés pour épier tout avec soin et venir lui en rendre compte. Il avait même des conférences secrètes avec des personnes sûres, que les conjurés croyaient être leurs complices, et qui l'informèrent des relations que les conjurés avaient eues avec les ambassadeurs. Il mit donc des gens en embuscade pendant la nuit, et les deux Allobroges étant secrètement d'intelligence avec lui, il fit arrêter le Crotoniate et saisir les lettres dont il était chargé.

Cicéron dès le matin assembla le sénat dans le temple

de la Concorde, fit la lecture des lettres qu'on avait saisies et entendit les dépositions. Julius Silanus déclara que plusieurs personnes avaient entendu dire à Céthégus qu'il y aurait trois consuls et quatre préteurs d'égorgés. Pison, homme consulaire, fit une déposition à peu près semblable; et Caïus Sulpicius, l'un des préteurs, qui fut envoyé dans la maison de Céthégus, y trouva une grande quantité d'armes et de traits, surtout d'épées et de poignards, fraîchement aiguisés. Le Crotoniate, sur la promesse de l'impunité que lui fit le sénat s'il voulait tout avouer, convainquit si bien Lentulus, qu'il se démit sur-le-champ de la préture, quitta, dans le sénat même, sa robe de pourpre, en prit une plus conforme à sa situation présente, et fut remis avec ses complices à la garde des préteurs, dont les maisons leur servirent de prison. Comme il était déjà tard et que le peuple attendait en foule à la porte du sénat. Cicéron sortit du temple et fit part à tous les citoyens de ce qui s'était passé. Le peuple le reconduisit jusqu'à la maison voisine d'un de ses amis, parce qu'il avait laissé la sienne aux femmes romaines, pour y célébrer les mystères secrets de la déesse qu'on appelle à Rome la Bonne-Déesse et à qui les Grecs donnent le nom de Gynécée; car tous les ans la femme ou la mère du consul font à cette divinité, dans la maison du premier magistrat, un sacrifice solennel, en présence des vestales.

Cicéron, étant entré dans la maison de son ami, et n'ayant avec lui que très-peu de personnes, réfléchit sur la conduite qu'il devait tenir envers les conjurés. La douceur de son caractère, la crainte qu'on ne l'accusât d'avoir abusé de son pouvoir, en punissant avec la dernière rigueur, des hommes d'une naissance si illustre et qui avaient dans Rome des amis puissants, le faisaient balancer à leur infliger la peine que méritait l'énormité de leurs crimes : d'un autre côté, en les traitant avec douceur, il frémissait du danger auquel la ville serait exposée, les conjurés, comptant pour peu d'avoir évité la mort, s'irriteraient de la peine plus légère qu'on leur ferait subir; et, ajoutant à leur ancienne méchanceté ce nouveau ressentiment, ils se por-

teraient aux derniers excès de l'audace; il passerait lui-même pour un lâche dans l'esprit du peuple, qui déjà n'avait pas une grande idée de sa hardiesse. Pendant qu'il flottait dans cette incertitude, les femmes qui faisaient le sacrifice dans sa maison virent le feu de l'autel, qui paraissait presque éteint, jeter tout à coup, du milieu des cendres et des écorces brûlées, une flamme brillante. Ce prodige effraya les autres femmes; mais les vierges sacrées ordonnèrent à Térentia, femme de Cicéron, d'aller sur-le-champ trouver son mari et de le presser d'exécuter sans retard les résolutions qu'il voulait prendre pour le salut de la patrie; en l'assurant que la déesse avait fait éclater cette lumière si vive comme un présage de sûreté et de gloire pour lui-même. Térentia, qui naturellement n'était ni faible, ni timide, qui même avait de l'ambition, et, comme le dit Cicéron lui-même, partageait plutôt avec son mari le soin des affaires publiques, qu'elle ne lui communiquait ses affaires domestiques, alla sans retard lui porter l'ordre des vestales et le pressa vivement de punir les coupables. Elle fut secondée par Quintus, frère de Cicéron, et par Publius Nigidius, son compagnon d'étude dans la philosophie, et qu'il consultait souvent sur les affaires politiques les plus importantes.

Le lendemain on délibéra dans le sénat sur la punition des conjurés. Silanus opina le premier, et ouvrit l'avis de les conduire dans la prison publique pour y être punis du dernier supplice. Tous ceux qui parlèrent après lui adoptèrent son opinion, jusqu'à Caïus César, celui qui fut depuis dictateur. Il était jeune encore (1) et commençait à jeter les fondements de sa grandeur future; déjà même, par ses principes politiques et par ses espérances, il se frayait insensiblement la route qui le conduisit enfin à changer la république en monarchie. Il sut cacher sa marche à tout le monde; Cicéron seul avait contre lui de grands soupçons, sans aucune preuve suffisante pour le convaincre. Quelques per-

(1) Il avait trente-sept ans, étant né l'an de Rome 654, comme on le verra dans la *Vie de César*.

sonnes assurent que le consul touchait au moment de la conviction, mais que César eut l'adresse de lui échapper. D'autres prétendent que Cicéron négligea et rejeta même à dessein les preuves qu'il avait de sa complicité, parce qu'il craignit son pouvoir et le grand nombre d'amis dont il était soutenu; car tout le monde était persuadé que ses amis parviendraient plus aisément à sauver César avec ses complices, que la conviction de la complicité de César ne servirait à faire punir les coupables. Quand il fut en tour d'opiner, il dit qu'il n'était pas d'avis qu'on punît de mort les conjurés, mais qu'après avoir confisqué leurs biens, on mît leurs personnes dans de telles villes de l'Italie que Cicéron voudrait bien choisir pour les y tenir dans les fers jusqu'à l'entière défaite de Catilina (1). Cet avis, plus doux que le premier et soutenu de toute l'éloquence de l'opinant, reçut encore un grand poids de Cicéron lui-même, qui, s'étant levé, embrassa dans son opinion la première partie de l'avis de Silanus, et la seconde de celui de César. Ses amis, jugeant que l'opinion de César était la plus sûre pour le consul, parce qu'en laissant vivre les coupables, il aurait moins à craindre les reproches, adoptèrent ce dernier avis ; et Silanus lui-même, revenant sur son opinion, s'expliqua, en disant qu'il n'avait pas prétendu conclure à la mort, parce qu'il regardait la prison comme le dernier supplice pour un sénateur.

Quand César eut fini de parler, Catulus Lutatius fut le premier qui combattit son opinion; et Caton, qui parla ensuite, ayant insisté avec force sur les soupçons qu'on avait contre César, remplit le sénat d'une telle indignation et lui inspira tant de hardiesse, que la sentence de mort fut prononcée contre les coupables. César s'opposa à la confiscation des biens, et représenta qu'il n'était pas juste de rejeter ce que son avis avait d'humain pour n'en adopter que la disposition la plus rigoureuse. Comme le plus grand nombre se déclarait ouvertement contre son avis, il en appela aux tribuns,

(1) Suivant Salluste, il opina à une prison perpétuelle, et Cicéron y est conforme dans sa quatrième *Catilinaire*.

qui refusèrent leur opposition; mais Cicéron prit de lui-même le parti le plus doux et se relâcha sur la confiscation des biens. Il se rendit alors à la tête du sénat, aux lieux où étaient les complices; car on ne les avait pas tous mis dans la même maison; chaque préteur en avait un sous sa garde. Il alla d'abord au mont Palatin prendre Lentulus, qu'il conduisit par la rue Sacrée et à travers la place; il était escorté des principaux de la ville qui lui servaient de gardes, et d'une foule immense de peuple qui, le suivant en silence, frissonnait d'horreur sur l'exécution qu'on allait faire. Les jeunes gens surtout assistaient avec un étonnement mêlé de frayeur, à cette espèce de mystère politique que la noblesse faisait célébrer pour le salut de la patrie. Lorsqu'il eut traversé la place et qu'il fut arrivé à la prison, il livra Lentulus à l'exécuteur et lui ordonna de le mettre à mort; il y amena ensuite Céthégus et les autres conjurés, qui subirent tous le dernier supplice. Cicéron, en repassant sur la place, vit plusieurs complices de la conjuration qui s'y étaient rassemblés, et qui, ignorant la punition des conjurés, attendaient la nuit pour enlever les prisonniers qu'ils croyaient encore en vie. Cicéron leur cria à haute voix : *Ils ont vécu*, manière de parler dont se servent les Romains pour éviter des paroles funestes et ne pas dire : *Ils sont morts*.

La nuit approchait, et Cicéron traversait la place pour retourner chez lui, non au milieu d'un peuple en silence et marchant dans le plus grand ordre, mais entouré de la multitude des citoyens qui, confondus ensemble, le couvraient d'acclamations et d'applaudissements et l'appelaient le sauveur, le nouveau fondateur de Rome. Toutes les rues étaient garnies de lampes et de flambeaux que chacun allumait devant sa maison; les femmes éclairaient aussi du haut des toits pour lui faire honneur et pour le contempler, conduit en triomphe avec une sorte de vénération, par les principaux personnages de Rome, qui tous avaient ou terminé des guerres importantes ou donné à la ville le spectacle des plus magnifiques triomphes, ou conquis à l'empire

romain une vaste étendue de terres et de mers. Ils marchaient à la suite de Cicéron, se faisant mutuellement l'aveu que le peuple romain devait aux victoires d'une foule de généraux et de capitaines de l'or et de l'argent, de riches dépouilles et une grande puissance; mais que Cicéron était le seul qui eût assuré son salut et sa tranquillité, en éloignant de sa patrie un si affreux danger. Ce qu'on trouvait de plus admirable, ce n'était pas d'avoir prévenu l'exécution d'un horrible complot et d'avoir fait punir les coupables; mais d'avoir su, par les moyens les moins violents, étouffer la plus vaste conjuration qui eût jamais été formée, et de l'avoir éteinte sans sédition et sans trouble. Car le plus grand nombre de ceux que Catilina avait rassemblés autour de lui, n'eurent pas plus tôt appris le supplice de Lentulus et de Céthégus, qu'ils abandonnèrent leur chef; et lui-même, ayant combattu contre Antoine avec ceux qui lui étaient restés fidèles, fut défait et périt avec toute son armée.

Cependant il se tramait des intrigues contre Cicéron; on parlait mal de lui, et des hommes mécontents de ce qu'il avait fait, formaient le dessein de le perdre. A leur tête étaient César, Métellus et Bestia, désignés, l'un préteur et les deux autres tribuns, pour l'année suivante. Lorsqu'ils entrèrent en charge, il restait encore quelques jours à Cicéron jusqu'à l'expiration de son consulat; ils ne voulurent jamais lui permettre de parler au peuple, et mirent leurs bancs sur la tribune pour l'empêcher même d'y entrer; ils lui laissèrent seulement la liberté d'y venir, s'il le voulait, pour se démettre de sa charge, et d'en descendre aussitôt qu'il aurait fait le serment d'usage. Cicéron y consentit; et, étant monté à la tribune, il obtint le plus grand silence; mais, au lieu du serment ordinaire, il en fit un tout nouveau et qui ne convenait qu'à lui; il jura qu'il avait sauvé la patrie et conservé l'empire. Tout le peuple répéta, après lui, le même serment. César et les tribuns n'en furent que plus irrités et s'occupèrent de susciter à Cicéron de nouveaux orages : ils proposèrent une loi qui rappelait Pom-

pée avec ses troupes (1), afin de détruire le pouvoir presque absolu de Cicéron. Heureusement pour lui et pour Rome, Caton était alors tribun : et comme il avait une autorité égale à celle de ses collègues, avec une plus grande considération, il mit opposition à leurs décrets. Non content d'en avoir empêché facilement les effets, il releva tellement dans ses discours le consulat de Cicéron, qu'on lui décerna les plus grands honneurs qu'on eût encore accordés à aucun Romain et qu'on lui donna le nom de *Père de la patrie :* titre honorable qu'il eut la gloire d'obtenir le premier, et que Caton lui déféra en présence de tout le peuple.

Il jouit alors de la plus grande autorité dans Rome ; mais il excita l'envie publique, non par aucune mauvaise action, mais par l'habitude de se vanter lui-même et de relever ce qu'il avait fait dans son consulat par des louanges dont tout le monde était blessé. Il n'allait jamais au sénat, aux assemblées du peuple et aux tribunaux, qu'il n'eût sans cesse à la bouche les noms de Catilina et de Lentulus. Il en vint jusqu'à remplir de ses propres louanges tous les ouvrages qu'il composait ; et par là son style si plein de douceur et de grâce, devenait insupportable à ses auditeurs. Cette affectation importune était comme une maladie fatale attachée à sa personne. Mais cette ambition démesurée ne le rendit pas envieux des autres : étranger à tout sentiment de jalousie, il comblait de louanges et les grands hommes qui l'avaient précédé, et ses contemporains, comme on le voit par ses écrits et par plusieurs bons mots qu'on rapporte de lui. Il disait, par exemple, d'Aristote, que c'est un fleuve qui roule de l'or à grands flots ; et des dialogues de Platon, que si Jupiter parlait il prendrait le style de ce philosophe. Il avait coutume d'appeler Théophraste *ses délices*. On lui demandait un jour quelle oraison de Démosthène il trouvait la plus belle. « La » plus longue, » répondit-il. Cependant quelques partisans de Démosthène lui reprochent d'avoir dit dans une de ses lettres à ses amis, que cet orateur som-

(1) Voyez sur cette loi, la *Vie de Caton*.

meille quelquefois dans ses discours. Mais ces censeurs ne se souviennent pas apparemment des éloges admirables qu'il donne à Démosthène en plusieurs endroits de ses ouvrages; ils oublient que les oraisons qu'il a travaillées avec le plus de soin, celles qu'il a faites contre Antoine, il les a appelées *Philippiques*, du nom de celles de Démosthène contre Philippe.

De tous les orateurs et de tous les philosophes célèbres de son temps, il n'en est pas un seul dont il n'ait augmenté la réputation dans ses discours ou dans ses écrits. Il appuya de tout son crédit auprès de César, déjà dictateur, Cratippe le philosophe péripatéticien pour lui faire avoir le droit de bourgeoisie à Rome. Il lui fit obtenir aussi de l'aréopage un décret par lequel ce sénat le priait de rester à Athènes pour y être un des ornements de la ville, et instruire les jeunes gens dans la philosophie. On a encore des lettres de Cicéron à Hérode, et d'autres écrites à son fils pour l'exhorter à prendre les leçons de Cratippe. Il reproche au rhéteur Gorgias d'inspirer à son fils le goût des plaisirs et de la table, et il le prie de n'avoir plus aucun rapport avec lui. De toutes les lettres grecques de Cicéron, celle à Gorgias et une autre, à Pélops de Byzance, sont les seules qui soient écrites de ce ton d'aigreur; mais il avait raison de se plaindre de ce rhéteur, s'il était réellement aussi vicieux et aussi corrompu qu'il passait pour l'être, au lieu qu'il y a bien de la petitesse dans les reproches qu'il fait à Pélops sur sa négligence à lui procurer de la part des Byzantins des honneurs et des décrets qu'il désirait.

C'est sans doute à cette ambition pour les louanges qu'il faut attribuer le tort qu'il eut souvent de sacrifier la bienséance et l'honnêteté à la réputation de bien dire. Un certain Numatius, qu'il avait défendu et fait absoudre, poursuivait en justice un ami de Cicéron, nommé Sabinus. Cicéron en fut si irrité, qu'il s'oublia jusqu'à lui dire : « Crois-tu donc, Numatius, que ce » soit à ton innocence que tu as dû d'être absous, plu- » tôt qu'à mon éloquence, qui a fasciné les yeux des » juges ? » Il fit un jour, dans la tribune, un éloge de

Crassus qui fut très-applaudi; et peu de temps après il fit de lui une censure amère : « N'est-ce pas de ce » même lieu, lui dit Crassus, que vous avez, il y a peu » de jours, publié mes louanges? — Oui, répliqua » Cicéron, je voulais essayer mon talent sur un sujet » ingrat. » Dans une autre occasion, Crassus avait dit que personne dans sa famille n'avait vécu plus de soixante ans; mais ensuite il se rétracta. « A quoi pen- » sais-je, dit-il, quand j'ai avancé un tel fait? — Vous » saviez, lui dit Cicéron, que les Romains l'entendraient » avec plaisir, et vous vouliez leur faire la cour. » Ce même Crassus ayant dit qu'il aimait fort cette maxime des stoïciens, que le sage est riche : « Prenez garde, lui » dit Cicéron, que vous n'aimiez plutôt cette autre » maxime des mêmes philosophes : Que tout appartient » au sage : » c'est que Crassus était fort décrié pour son avarice. Un des fils de Crassus ressemblait tellement à un certain Axius, qu'on en conçut contre sa mère des soupçons désavantageux. Ce jeune homme ayant été fort applaudi pour un discours qu'il avait fait dans le sénat, on demanda à Cicéron ce qu'il en pensait. « Il est digne de Crassus, » répondit-il. Crassus, au moment de son départ pour la Syrie, sentit qu'il lui serait plus utile de se réconcilier avec Cicéron que de l'avoir pour ennemi; il lui fit donc beaucoup de prévenances, et lui dit qu'il irait souper chez lui. Cicéron le reçut avec plaisir (1). Quelques jours après, ses amis lui dirent que Vatinius avec qui il était brouillé, désirait fort de se remettre avec lui. « Vatinius, dit Cicéron, » ne veut-il pas aussi souper avec moi? » C'est ainsi qu'il en agissait envers Crassus.

Vatinius avait au cou des écrouelles. Un jour qu'il avait plaidé dans le barreau : « Voilà, dit Cicéron, un » orateur bien enflé. » Quelque temps après on vint lui dire que Vatinius était mort; mais ensuite ayant su que la nouvelle était fausse : « Maudit soit, dit-il, celui qui » a menti si mal à propos! » César avait ordonné qu'on distribuât aux soldats les terres de la Campanie, et cette

(1) Voyez les *Épitres familières*, liv. I, chap. IX.

loi mécontentait plusieurs sénateurs; Lucius Gellius, le plus âgé d'entre eux, ayant dit que ce partage n'aurait pas lieu tant qu'il serait en vie : « Attendons, dit Cicé-» ron; car Gellius ne demande pas un long terme. » Un certain Octavius, à qui l'on reprochait son origine africaine, dit un jour à Cicéron qu'il ne l'entendait pas. « Ce n'est pas, lui répondit Cicéron, que vous n'ayez » l'oreille ouverte (1). » Métellus Népos lui disait qu'il avait fait mourir plus de citoyens en rendant témoignage contre eux, qu'il n'en avait sauvé par son éloquence. « Je conviens, repartit Cicéron, que j'ai encore plus » de probité que de talents pour la parole. » Un jeune homme, accusé d'avoir empoisonné son père dans un gâteau, s'emportait contre Cicéron, et le menaçait de l'accabler d'injures. « Je crains moins tes injures que » ton gâteau, » lui répondit Cicéron. Publius Sextius, dans une affaire criminelle qu'il avait, pria Cicéron et quelques autres orateurs de le défendre; mais il voulait toujours parler et ne laissait pas dire un mot à ses défenseurs. Comme les juges étaient aux opinions et qu'elles paraissaient favorables à l'accusé : « Profitez du » temps, Sextius, lui dit Cicéron, car demain vous serez » un homme privé. » Publius Cotta, qui se donnait pour un jurisconsulte, quoiqu'il fût sans connaissance et sans esprit, appelé un jour en témoignage par Cicéron, répondit qu'il ne savait rien. « Vous croyez peut-être, lui » dit Cicéron, que je vous interroge sur le droit. » Philagre, son précepteur, étant mort, Métellus lui fit de magnifiques obsèques, et mit sur son tombeau un corbeau de marbre. « Vous ne pouviez mieux faire, lui dit Ci-» céron, car votre précepteur vous a bien plus appris à » voler qu'à parler. »

Marcus Appius ayant dit dans l'exorde de son plaidoyer, que l'ami qu'il défendait l'avait conjuré d'apporter à cette cause beaucoup d'exactitude, de raisonnement et de bonne foi : « Comment donc, lui dit Cicéron, avez-» vous le cœur assez dur pour ne rien faire de tout ce » que votre ami vous a demandé? » L'usage de ces

(1) C'était l'usage en Afrique de percer les oreilles aux esclaves.

mots piquants, en plaidant contre ses ennemis ou contre ses adversaires, fait partie de l'art oratoire; mais Cicéron les employait indifféremment contre tout le monde, afin de jeter du ridicule sur les personnes; j'en citerai quelques exemples. Marcus Aquilius avait deux de ses gendres bannis; Cicéron lui donna le surnom d'Adraste (1). Lucius Cotta, qui aimait fort le vin, était censeur, lorsque Cicéron, briguant le consulat, pressé par la soif, pendant qu'on donnait les suffrages, but un verre d'eau au milieu de ses amis qui l'entouraient. « Vous avez eu peur, leur dit-il, que le censeur ne se » fâchât contre moi, s'il me voyait boire de l'eau. » Marcus Gellius, qui passait pour fils d'un père et d'une mère esclaves, lisait un jour des lettres dans le sénat, d'une voix très-forte et très-claire. « Il ne faut pas s'en » étonner, dit Cicéron, il est de ceux qui ont été crieurs » publics. » Faustus, fils de Sylla, de celui qui avait usurpé à Rome l'autorité souveraine et fait périr un si grand nombre de citoyens, ayant dissipé la plus grande partie de sa fortune et se trouvant accablé de dettes, fit afficher une cession de tous ses biens à ses créanciers. « J'aime bien mieux ses affiches, dit Cicéron, que celles » de son père. » Cette habitude de railler le rendit odieux à bien des gens, et souleva surtout contre lui Clodius et ses partisans.

Clodius, nommé tribun du peuple, s'attacha à tourmenter Cicéron; il lui suscita le plus d'affaires qu'il lui fut possible, et souleva contre lui tous ceux qu'il put gagner. Il se ménagea la faveur du peuple, en proposant des lois très-avantageuses pour la multitude. Il fit décerner aux deux consuls les plus belles provinces; à Pison, la Macédoine, et à Gabinius la Syrie. Il donna le droit de bourgeoisie à un grand nombre d'hommes indigents, et tint toujours auprès de sa personne une troupe d'esclaves armés. Des trois personnages qui avaient alors le plus de pouvoir dans Rome, Crassus était l'ennemi déclaré de Cicéron; Pompée se

(1) Adraste avait marié ses deux filles à Etéocle et à Polynice, tous deux bannis.

faisait valoir auprès de l'un et de l'autre ; et César était sur le point de partir pour la Gaule avec son armée. Cicéron chercha à s'insinuer auprès de ce dernier, quoiqu'il sût bien qu'il n'était pas son ami, et qu'il lui était même devenu suspect depuis l'affaire de Catilina. Il le pria donc de l'emmener avec lui dans la Gaule, en qualité de son lieutenant. César y consentit sans peine; et Clodius, voyant que Cicéron allait échapper à son tribunal, feignit de vouloir se réconcilier avec lui; et, rejetant sur Térentia tous les sujets de plainte que Cicéron lui avait donnés, il ne parla plus de lui que dans les termes les plus honnêtes et les plus doux. Il protestait qu'il n'avait contre lui aucun sentiment de haine, et qu'il ne s'en plaignait qu'avec la modération qu'on doit à un ami. Par cette dissimulation, il dissipa tellement toutes les craintes de Cicéron, que celui-ci remercia César de sa lieutenance et se livra de nouveau aux affaires publiques.

César, offensé de cette conduite, anima Clodius contre Cicéron, lui aliéna Pompée et déclara devant le peuple que Cicéron lui paraissait avoir blessé la justice et les lois en faisant mourir Lentulus et Céthégus, sans aucune formalité de justice. C'était sur cette accusation qu'on l'appelait en jugement. Cicéron, voyant le danger dont le menaçait la haine de ses ennemis, prit la robe de deuil, laissa croître sa barbe et allait partout supplier le peuple de lui être favorable. Clodius se trouvait sur ses pas, dans toutes les rues, suivi d'une troupe de gens audacieux et violents qui le raillaient sur son changement d'habit et sur son air abattu, qui lui faisaient mille outrages, qui souvent même lui jetaient de la boue et des pierres et l'empêchaient de faire ses sollicitations au peuple. L'ordre presque entier des chevaliers romains prit, comme lui, l'habit de deuil; et plus de vingt mille jeunes gens l'accompagnaient, les cheveux négligés, et sollicitaient le peuple en sa faveur. Le sénat s'assembla pour décréter que le peuple changerait de robe, comme dans un deuil public; mais les consuls s'opposèrent à ce décret; et Clodius, étant venu assiéger le lieu du conseil avec ses satellites armés, la

plupart des sénateurs sortirent en poussant de grands cris et déchirant leurs robes. Un spectacle si triste n'excitant ni la compassion ni la honte de ces scélérats, il fallait ou que Cicéron sortît de Rome, ou qu'il en vînt aux mains avec Clodius. Il implora le secours de Pompée, qui s'était éloigné à dessein et se tenait à la campagne, dans sa maison d'Albe. Après lui avoir envoyé d'abord Pison, son gendre, Cicéron y alla lui-même. Mais prévenu de son arrivée, Pompée n'osa soutenir sa vue. Il aurait eu trop de honte de voir dans cet état d'humiliation un homme qui avait livré pour lui de si grands combats, qui dans son administration publique lui avait rendu les services les plus importants; mais devenu le gendre de César, il sacrifiait à son beau-père une ancienne reconnaissance, et étant sorti par une porte de derrière, il évita cette entrevue.

Cicéron, trahi par Pompée et abandonné de tout le monde, eut enfin recours aux consuls. Gabinius le traita toujours avec beaucoup de dureté; mais Pison, lui parlant avec douceur, lui conseilla de se retirer, de céder pour quelque temps à la fougue de Clodius, de supporter patiemment ce revers de fortune, et d'être une seconde fois le sauveur de sa patrie, qui se trouvait par rapport à lui agitée de séditions et menacée des plus grands maux. Cicéron délibéra sur cette réponse avec ses amis : Lucullus fut d'avis qu'il restât, l'assurant qu'il triompherait de ses ennemis; mais tous les autres lui conseillèrent de s'exiler lui-même pour un temps, persuadé que le peuple, quand il serait las des folies et des fureurs de Clodius, ne tarderait pas à le regretter. Cicéron prit ce dernier parti : il avait depuis longtemps dans sa maison une statue de Minerve, qu'il honorait singulièrement; il la prit, la porta dans le Capitole, où il la consacra, après y avoir mis cette inscription : A MINERVE, PROTECTRICE DE ROME. Il se fit escorter par les gens de quelques-uns de ses amis, et prit à pied le chemin de la Lucanie, pour se rendre de là en Sicile.

Dès qu'on fut informé de sa fuite, Clodius fit rendre contre lui un décret de bannissement et afficher dans toutes les rues la défense de lui donner l'eau et le feu,

et de le recevoir dans les maisons, à la distance de cinq cents milles de l'Italie (1). Mais le respect qu'on avait pour Cicéron fit généralement mépriser cette défense; on le recevait partout avec empressement, et on l'accompagnait en lui témoignant les plus grands égards. Seulement, dans une ville de la Lucanie, appelée alors Hipponium et aujourd'hui Vibone, un Sicilien, nommé Vibius, à qui Cicéron avait donné de fréquentes marques d'amitié, et que pendant son consulat, il avait fait nommer à la charge d'intendant des ouvriers, lui refusa sa maison et lui offrit une retraite dans sa terre. Caïus Virginius, préteur de Sicile, qui avait aussi de grandes obligations à Cicéron, lui écrivit de ne pas venir dans sa province. Affligé de ces traits d'ingratitude, il se rendit à Brindes, d'où il s'embarqua pour Dyrrachium par un vent favorable; mais il était à peine en pleine mer, qu'il s'éleva un vent contraire, qui le lendemain le reporta au lieu même d'où il était parti. Il se remit bientôt en mer; et en arrivant à Dyrrachium, comme il était sur le point de débarquer, il survint tout à coup un tremblement de terre qui fit retirer les eaux de la mer. Les devins conjecturèrent que son exil ne serait pas long, ces sortes de signes présageant toujours un changement favorable.

Pendant son séjour à Dyrrachium, il fut visité par une foule de personnes qui lui témoignèrent le plus vif intérêt, et les villes grecques disputèrent d'empressement à lui rendre plus d'honneurs. Mais toutes ces marques d'affection ne purent ni lui rendre son courage, ni dissiper sa tristesse; il tournait sans cesse ses regards vers l'Italie. Humilié, abattu par son infortune, il montra beaucoup plus de faiblesse et de pusillanimité qu'on n'en devait attendre d'un homme qui avait passé toute sa vie à s'instruire, car souvent il priait ses amis de ne pas l'appeler orateur, mais philosophe, parce qu'il s'était attaché à la philosophie comme au but de toutes ses actions : et l'éloquence n'était pour lui que l'instrument de sa politique. Mais l'opinion n'a que trop de pouvoir

(1) Plus de deux cent quarante kilomètres.

pour effacer de notre âme les impressions de la raison, comme une teinture qui n'a pas pénétré dans l'étoffe s'altère aisément. L'habitude de traiter avec le peuple dans les affaires du gouvernement nous fait adopter les passions du vulgaire. On ne peut éviter leur influence que par une attention continuelle sur soi-même, en communiquant avec les personnes du dehors, que par le talent de participer aux affaires, sans partager les passions qui s'y mêlent.

Clodius, après avoir fait bannir Cicéron, brûla ses maisons de campagne et sa maison de Rome, sur le sol de laquelle il éleva le temple de la Liberté. Il mit en vente tous ses biens et les faisait crier tous les jours, sans qu'il se présentât personne pour les acheter. Devenu, par ses violences, redoutable à tous les nobles, disposant du peuple, qu'il laissait s'abandonner à tous les excès de la licence et de l'audace, il osa s'attaquer à Pompée lui-même et blâmer plusieurs des ordonnances qu'il avait rendues pendant qu'il commandait les armées. Pompée, à qui cette censure faisait tort dans l'opinion publique, se reprocha d'avoir sacrifié Cicéron; et, changeant de disposition, il se ligua avec ses amis pour s'occuper des moyens de le rappeler. Clodius, de son côté, s'y opposant de tout son pouvoir, le sénat décréta qu'il suspendait tout rapport et toute expédition des affaires publiques, jusqu'au rappel de Cicéron. Sous le consulat de Lentulus (1), la sédition fut poussée si loin, qu'il y eut des tribuns du peuple blessés sur la place publique, et que Quintus, frère de Cicéron, fut laissé pour mort parmi beaucoup d'autres. Ces excès commencèrent à ramener le peuple, et Annius Milon, l'un des tribuns du peuple, osa le premier traîner Clodius devant les tribunaux, pour les violences qu'il avait commises. La plus grande partie du peuple et des habitants des villes voisines se joignirent à Pompée, qui, fort de leur secours, chassa Clodius de la place publique et appela le peuple aux suffrages,

(1) Il fut consul avec Q. Cécilius Métellus Népos, l'an de Rome 697, 57 ans avant J.-C., la cinquantième année de l'âge de Cicéron.

pour le rappel de Cicéron. Jamais décret ne fut rendu avec autant d'unanimité. Le sénat, rivalisant de zèle avec le peuple, arrêta qu'on décernerait des remercîments aux villes qui avaient recueilli Cicéron dans son exil, et que sa maison de Rome et ses maisons de campagne, que Clodius avait détruites, seraient rebâties aux dépens du public.

Cicéron fut rappelé seize mois après son exil; toutes les villes qui se trouvèrent sur son passage montrèrent tant de joie et d'empressement à aller au-devant de lui, que Cicéron était encore au-dessous de la vérité lorsqu'il disait dans la suite que l'Italie entière l'avait porté dans Rome sur ses épaules. Crassus même, son ennemi mortel avant son exil, sortit à sa rencontre et se réconcilia avec lui; voulant, disait-il, faire ce plaisir à son fils, un des plus zélés partisans de Cicéron. Peu de temps après son retour, Cicéron, profitant de l'absence de Clodius, alla au Capitole avec une suite assez nombreuse; et, arrachant les tablettes tribunitiennes, où étaient inscrits les actes du tribunat de Clodius, il les mit en pièces. Clodius ayant voulu lui en faire un crime, Cicéron répondit que c'était au mépris des lois que Clodius, né patricien, avait été nommé tribun (1); qu'ainsi tout ce qu'il avait fait pendant son tribunat n'était point légal. Caton fut très-mécontent de cette violence, et combattit le motif qu'avait allégué Cicéron, non qu'il approuvât ce qu'avait fait Clodius, au contraire il blâmait son administration; mais il représentait que le sénat ne pourrait, sans injustice et sans un abus d'autorité, annuler tous les actes faits pendant le tribunat de Clodius, dont un, entre autres, était la commission qui lui avait été donnée à lui-même pour aller dans l'île de Cypre et à Byzance, avec tout ce qu'il avait fait dans ces deux villes (2). Cette dispute brouilla Caton et Cicéron, non qu'ils en vinssent à une rupture ouverte, mais ils vécurent ensemble avec moins d'intimité.

Peu de temps après, Milon tua Clodius; et, traduit en

(1) Il s'était fait adopter par une famille plébéienne.
(2) Voyez la *Vie de Caton*.

justice pour ce meurtre, il chargea Cicéron de sa défense. Le sénat, qui craignit que le danger où se trouvait un homme de la réputation et du courage de Milon ne causât quelque trouble dans la ville, chargea Pompée de présider à ce jugement, ainsi qu'à tous les autres procès, et de maintenir la sûreté dans la ville et les tribunaux. Pompée ayant, dès avant le jour, garni de soldats toute l'étendue de la place, et Milon, craignant que Cicéron, troublé par la vue de ces armes auxquelles il n'était pas accoutumé, ne plaidât pas avec son éloquence ordinaire, lui persuada de se faire porter en litière sur la place, et de s'y tenir tranquille jusqu'à ce que les juges eussent pris séance et que le tribunal fût rempli; car Cicéron, naturellement timide, non-seulement à la guerre, mais dans le barreau, ne se présentait jamais pour plaider sans éprouver de la crainte; et lors même qu'un long usage eut fortifié et perfectionné son éloquence, il avait bien de la peine à s'empêcher de trembler et de frissonner. Quand il plaida pour Licinius Muréna, accusé par Caton, jaloux de surpasser Hortensius, qui avait eu le plus grand succès en parlant le premier pour l'accusé, il passa toute la nuit à travailler son discours, et se fatigua tellement par ce travail forcé et cette longue veille, qu'il parut inférieur à lui-même. Le jour qu'il défendit Milon, quand il vit, en sortant de sa litière, Pompée assis au haut de la place, environné de soldats dont les armes jetaient le plus grand éclat, il fut tellement troublé, que, tremblant de tout son corps, il ne commença son discours qu'avec peine et d'une voix entrecoupée, tandis que Milon assistait au jugement avec beaucoup d'assurance et de courage, ayant dédaigné de laisser croître ses cheveux et de prendre un habit de deuil; ce qui ne contribua pas peu à sa condamnation : mais dans Cicéron cette frayeur semblait moins tenir à sa timidité qu'à son affection pour ses clients.

Il fut nommé augure, à la place du jeune Crassus, qui avait été tué chez les Parthes; et la Cilicie lui étant échue, par le sort dans le partage des provinces, avec une armée de douze mille hommes de pied et de deux

mille six cents chevaux, il s'embarqua pour s'y rendre. Il entrait aussi dans sa commission de remettre la Cappadoce sous l'obéissance du roi Ariobarzane et de le réconcilier avec ses peuples. Il y réussit parfaitement, sans employer la voie des armes et sans donner lieu à aucune plainte. Le désastre que les Romains venaient d'éprouver dans le pays des Parthes, et les mouvements de la Syrie ayant donné aux Ciliciens quelque envie de se révolter, il les calma et les contint par la douceur de son gouvernement; il refusa les présents que les rois lui offraient, et remit à la province la dépense qu'elle était obligée de faire pour les festins des gouverneurs; il recevait lui-même à sa table les Ciliciens les plus honnêtes, qu'il traitait sans magnificence, mais avec générosité. Sa maison n'avait point de portier, et jamais on ne le trouvait dans son lit; il se levait de très-grand matin et se promenait devant sa porte, où il recevait ceux qui venaient le voir. Sous son gouvernement, personne ne fut battu de verges et n'eut sa robe déchirée, jamais, même dans la colère, il ne dit une parole offensante et n'ajouta aux amendes qu'il prononçait des qualifications outrageantes. Les revenus publics avaient été dilapidés : il les fit rendre aux villes, qui par là se trouvèrent fort riches; et, sans frapper d'ignominie les prévaricateurs, il se contenta de leur faire restituer ce qu'ils avaient pris. Il eut aussi une occasion de faire la guerre et mit en fuite les brigands qui habitaient le mont Amanus. Cette victoire lui mérita le titre d'*imperator*. L'orateur Cœlius lui avait écrit de lui envoyer de la Cilicie des panthères, pour des jeux qu'il devait donner à Rome : Cicéron qui était bien aise de relever ses exploits, lui répondit qu'il n'y avait plus de panthères en Cilicie; qu'irritées d'être les seules à qui l'on fît la guerre, pendant que tout le reste était en paix, elles avaient toutes fui dans la Carie.

En revenant de la Cilicie, il passa d'abord à Rhodes, et ensuite à Athènes, où il séjourna quelque temps avec plaisir, par le souvenir des habitudes qu'il avait eues autrefois dans cette ville. Il y vit les hommes les plus distingués par leur savoir, et qui tous avaient été ses

amis et ses compagnons d'étude. Après avoir fait l'admiration de toute la Grèce, il revint à Rome, où il trouva les esprits tellement échauffés, que la guerre ne devait pas tarder à éclater. Le sénat voulut lui décerner le triomphe; mais il dit qu'il suivrait plus volontiers le char de triomphe de César, quand on aurait fait la paix avec lui. Il ne cessait, en particulier, de conseiller cette paix; il écrivait fréquemment à César; il faisait à Pompée les plus vives instances, ne négligeant rien pour les adoucir et les réconcilier ensemble : mais le mal était irrémédiable; et lorsque César vint à Rome, Pompée, au lieu de l'attendre, abandonna la ville, suivi d'un très-grand nombre des principaux d'entre les Romains. Cicéron, ne l'ayant pas accompagné dans cette fuite, donna lieu de croire qu'il allait se joindre à César. Il est certain qu'il flotta longtemps entre les deux partis et qu'il fut violemment agité, à en juger par ce qu'il écrit lui-même dans ses lettres. « De quel côté, dit-il, » dois-je me tourner? Pompée a le motif le plus honnête » de faire la guerre; César met plus de suite dans ses » affaires et a plus de moyens de se sauver lui et ses » amis : je sais bien que je dois fuir, mais je ne vois » pas vers qui je puis me réfugier. »

Trébatius, un des amis de César, ayant écrit à Cicéron que César pensait qu'il devait se joindre à lui et partager ses espérances; ou que si l'âge l'obligeait de renoncer aux affaires, il lui conseillait de se retirer en Grèce et d'y vivre tranquille, également éloigné des deux partis; Cicéron, très-étonné que César ne lui eût pas écrit lui-même, répondit en colère à Trébatius qu'il ne démentirait pas la conduite qu'il avait toujours tenue dans le gouvernement; c'est ainsi qu'il en parle dans ses lettres. César étant parti pour l'Espagne, Cicéron s'embarqua tout de suite pour aller joindre Pompée. Tout le monde le vit arriver avec plaisir, excepté Caton, qui, l'ayant pris tout de suite en particulier, le blâma fort d'avoir embrassé le parti de Pompée. « Pour moi, » lui dit-il, je ne pouvais, sans me faire tort, abandonner une cause à laquelle je me suis attaché dès ma » première entrée dans les affaires publiques; mais

» vous, n'auriez-vous pas été plus utile à votre patrie » et à vos amis en restant neutre dans Rome pour vous » conduire d'après les événements; au lieu de venir ici, » sans raison et sans nécessité, vous déclarer l'ennemi » de César et vous jeter dans un si grand péril ? » Ces remontrances lui firent d'autant plus aisément changer de résolution, que Pompée ne l'employait à rien d'important. Il est vrai qu'il ne devait s'en prendre qu'à lui-même; car il ne dissimulait pas qu'il se repentait d'être venu : il se moquait ouvertement des préparatifs de Pompée, blâmait sans ménagement tous ses projets, et ne pouvait s'empêcher de lancer contre les alliés les railleries les plus piquantes. Cependant il se promenait toute la journée dans le camp d'un air sérieux et morne; mais il ne laissa échapper aucune occasion de faire rire par ses bons mots ceux qui en avaient le moins d'envie. Je ne crois pas inutile d'en rapporter ici quelques-uns.

Domitius, qui voulait élever au grade de capitaine un homme peu fait pour la guerre, vantait la douceur et l'honnêteté de ses mœurs. « Que ne le gardez-vous, » lui dit Cicéron, pour élever vos enfants? » Théophane de Lesbos était intendant des ouvriers dans le camp de Pompée; et comme on le louait de la manière dont il avait consolé les Rhodiens, après la perte de leur flotte : « Qu'on est heureux, dit Cicéron, d'avoir un Grec pour » capitaine! » César avait du succès dans toutes les rencontres qui avaient lieu entre les deux armées et tenait Pompée comme assiégé. Lentulus ayant dit un jour que les amis de César étaient tristes : « Voulez-vous dire, » répondit Cicéron, qu'ils sont mal disposés pour César? » Un certain Martius, nouvellement arrivé d'Italie, disait que le bruit courait dans Rome que Pompée était assiégé dans son camp. « Vous vous êtes donc » embarqué tout exprès, lui dit Cicéron, pour venir » vous en assurer par vos propres yeux? » Après la défaite de Pompée, Monnius portait les esprits à la confiance, parce qu'il restait encore sept aigles dans le camp. « Vous auriez raison, répliqua Cicéron, si nous » avions à combattre contre des geais. » Labiénus,

plein de confiance en certaines prédictions, soutenait que Pompée finirait par être vainqueur. « Cependant, » lui dit Cicéron, avec cette ruse de guerre nous avons » perdu notre camp. »

Cicéron, retenu par une maladie, n'avait pu se trouver à la bataille de Pharsale. Lorsque Pompée eut pris la fuite, Caton, qui avait à Dyrrachium une armée nombreuse et une flotte considérable, voulait que Cicéron en prît le commandement, qui lui appartenait par la loi, parce qu'il avait le rang d'homme consulaire. Cicéron l'ayant absolument refusé, en déclarant qu'il ne prendrait plus de part à cette guerre, manqua d'être massacré par le jeune Pompée et par ses amis, qui, l'accusant de trahison, allaient le percer de leurs épées, si Caton ne les eût arrêtés; encore eut-il bien de la peine à l'arracher de leurs mains et à le faire sortir du camp. Cicéron se rendit à Brindes, où il resta quelque temps pour attendre César, que ses affaires d'Asie et d'Égypte retenaient encore. Dès qu'il sut qu'il était arrivé à Tarente et qu'il venait par terre à Brindes, il alla au-devant de lui, ne désespérant pas d'en obtenir son pardon, honteux néanmoins d'avoir à faire devant tant de monde l'épreuve des dispositions d'un ennemi vainqueur; mais il n'eut rien à faire ou à dire de contraire à sa dignité. César ne l'eut pas plus tôt vu venir à lui, précédant d'assez loin ceux qui l'accompagnaient, qu'il descendit de cheval, courut l'embrasser et marcha plusieurs stades en s'entretenant tête à tête avec lui. Il ne cessa depuis de lui donner les plus grands témoignages d'estime et d'amitié; et Cicéron ayant composé dans la suite un éloge de Caton, César, dans la réponse qu'il y fit, loua beaucoup l'éloquence et la vie de Cicéron, qu'il compara à celles de Périclès et de Théramène.

Quintus Ligarius ayant été mis en justice comme ennemi de César, et Cicéron s'étant chargé de sa défense, César dit à ses amis : « Qui empêche que nous laissions » parler Cicéron? Il y a longtemps que nous ne l'avons » entendu. Pour son client, c'est un méchant homme, » c'est mon ennemi; il est déjà condamné. » Mais Cicéron, dès le commencement de son discours, émut sin-

gulièrement son juge; et à mesure qu'il avançait dans sa cause il excitait en lui tant de passions différentes, il donnait à son expression tant de douceur et de charme, qu'on vit César changer souvent de couleur et rendre sensibles les diverses affections dont son âme était agitée. Quand enfin l'orateur vint à parler de la bataille de Pharsale, César, n'étant plus maître de lui-même, tressaillit de tout son corps et laissa tomber les papiers qu'il tenait à la main. Cicéron, vainqueur de la haine de son juge, le força d'absoudre Ligarius.

Depuis cette époque, Cicéron, voyant la monarchie succéder à l'ancien gouvernement, abandonna les affaires et donna tout son loisir aux jeunes gens qui voulurent s'appliquer à la philosophie : ils étaient tous des premières familles de Rome; et les liaisons fréquentes qu'il eut avec eux lui donnèrent de nouveau un très-grand crédit dans la ville. Son occupation ordinaire était d'écrire des dialogues philosophiques, de traduire les philosophes grecs et de faire passer dans la langue latine les termes de dialectique ou de physique employés par ces écrivains; c'est lui, dit-on, qui le premier a naturalisé dans sa langue les mots grecs que les Latins rendent par imagination, assentiment, suspension de jugement, compréhension, atome, indivisible, vide, et plusieurs autres semblables; ou du moins c'est lui qui les a rendus plus intelligibles aux Romains, en les expliquant par des métaphores ou par des termes déjà connus dans la langue latine. Il faisait servir ainsi à son amusement la facilité qu'il avait pour la poésie : lorsqu'il s'abandonnait à ce genre de composition, il faisait jusqu'à cinq cents vers dans une nuit. Il passait la plus grande partie de son temps dans sa maison de Tusculum, d'où il écrivait à ses amis qu'il menait la vie de Laërte, soit qu'il voulût plaisanter, comme à son ordinaire, soit que son ambition lui fît désirer encore de prendre part au gouvernement et qu'il fût mécontent de sa situation présente. Il allait rarement à Rome, et seulement pour faire sa cour à César; il était le premier à applaudir aux honneurs qu'on lui décernait, et avait toujours quelque chose de nouveau et de flatteur à dire

sur sa personne ou sur ses actions. Tel est le mot sur les statues de Pompée qu'on avait abattues et que César fit relever. « César, dit Cicéron, en relevant les statues » de Pompée, a par cet acte de générosité affermi les » siennes. »

Il pensait à écrire l'histoire de Rome, dans laquelle il voulait faire entrer une partie de l'histoire grecque, avec la plupart de ses fables; mais il en fut détourné par un grand nombre d'affaires publiques et particulières, par des événements fâcheux, dont les uns furent involontaires et les autres lui arrivèrent presque toujours par sa faute. Il répudia d'abord sa femme Térentia, à qui il reprochait une telle négligence pendant la guerre civile, qu'elle l'avait laissé manquer des choses les plus nécessaires, et qu'à son retour en Italie il n'avait reçu d'elle aucune marque d'affection; car elle n'était pas même venue le trouver à Brindes, où il avait fait un long séjour, et lorsque sa fille Tullia, qui était encore dans sa première jeunesse, avait été le rejoindre dans cette ville, sa mère ne lui avait donné ni une suite convenable, ni les provisions nécessaires pour un si long voyage; elle avait enfin laissé sa maison dans un entier dénûment et chargée de plusieurs dettes considérables. Tels sont les prétextes les plus honnêtes qu'il donna de son divorce. Térentia soutenait qu'ils étaient faux; et Cicéron lui-même, il faut l'avouer, donna un grand moyen de justification, en épousant peu de temps après une jeune personne qui avait de très-grands biens. Son père en mourant les avait laissés à Cicéron en fidéicommis pour les lui rendre à sa majorité; mais, comme il devait beaucoup, il se laissa persuader par ses parents et ses amis de l'épouser malgré la disproportion de l'âge, afin de trouver dans la fortune de cette femme de quoi se libérer envers ses créanciers. Antoine, dans sa réponse aux *Philippiques*, parle de ce mariage, et reproche à Cicéron d'avoir répudié une femme auprès de laquelle il avait vieilli : c'était le railler finement sur la vie sédentaire qu'il avait menée, sans avoir fait dans sa jeunesse aucun service militaire.

Peu de temps après son mariage, il perdit sa fille

Tullia, qui mourut en couches, dans la maison de Lentulus, qu'elle avait épousé après la mort de Pison, son premier mari. Tous les philosophes qui se trouvaient alors à Rome se rendirent en foule chez Cicéron pour le consoler; mais il fut si amèrement affecté de cette perte, qu'il répudia sa nouvelle femme, parce qu'il crut qu'elle s'était réjouie de la mort de Tullia. Voilà pour ses affaires domestiques. Il n'eut aucune part à la conjuration qui fit périr César, quoiqu'il fût intimement lié avec Brutus et que, mécontent de l'état présent des affaires, il désirât autant que personne l'ancien ordre de choses. Mais les conjurés craignaient à la fois son caractère timide et son âge avancé (1), qui manque d'audace et de fermeté même chez les âmes les plus vigoureuses. Brutus et Cassius ayant exécuté leur complot, les amis de César se réunirent pour venger sa mort; et l'on craignit de voir Rome replongée dans les horreurs de la guerre civile. Antoine, alors consul, assembla le sénat et parla, en peu de mots, sur la nécessité d'agir de concert. Cicéron fit un très-long discours analogue aux circonstances, et persuada aux sénateurs de décréter, à l'exemple des Athéniens, une amnistie générale pour tout ce qui avait été fait depuis la dictature de César, et de donner des gouvernements à Cassius et à Brutus.

Mais ces sages mesures furent sans effet. Le peuple, en voyant le corps de César porté à travers la place publique, se laissa aller à sa compassion naturelle; et Antoine ayant déployé la robe du dictateur, tout ensanglantée et percée des coups qu'on lui avait portés, ce spectacle remplit la multitude d'une telle fureur, qu'elle chercha les meurtriers dans la place même, et que, s'armant de tisons enflammés, elle courut à leurs maisons pour y mettre le feu. Ils se dérobèrent à ce danger qu'ils avaient prévu; et comme ils en craignaient de plus grands encore, ils prirent le parti de quitter Rome. Leur fuite releva la fierté d'Antoine; la pensée qu'il allait régner seul dans la ville le rendit redoutable à

(1) Cicéron avait alors soixante-trois ans.

tout le monde et surtout à Cicéron. Comme il voyait puissance de cet orateur dans le gouvernement se fortifier de jour en jour, le sachant d'ailleurs intime ami de Brutus, il supportait impatiemment sa présence. L'opposition de leurs mœurs avait fait naître depuis longtemps entre eux des soupçons et de la défiance. Cicéron, qui redoutait sa mauvaise volonté, voulut d'abord aller en Syrie, comme lieutenant de Dolabella; mais Hirtius et Pansa, deux hommes vertueux et partisans de Cicéron, qui devaient succéder à Antoine dans le consulat, conjurèrent Cicéron de ne pas les abandonner, se promettant, s'ils l'avaient avec eux à Rome, de détruire la puissance d'Antoine. Cicéron, sans refuser de les croire, mais sans ajouter trop de foi à leurs paroles, laissa partir Dolabella; et, après être convenu avec Hirtius qu'il irait passer l'été à Athènes et qu'il reviendrait à Rome dès qu'ils auraient pris possession du consulat, il s'embarqua seul pour la Grèce. Sa navigation ayant éprouvé du retard, il recevait tous les jours des nouvelles de Rome, qui l'assuraient, comme il est ordinaire en pareil cas, qu'il s'était fait dans Antoine un changement merveilleux; qu'il ne faisait rien qu'au gré du sénat, et qu'il ne fallait plus que la présence de Cicéron pour donner aux affaires la situation la plus favorable. Alors, se reprochant son excessive prévoyance, il revint à Rome. Il ne fut pas trompé d'abord dans ses espérances; il sortit au-devant de lui une foule si considérable, que les compliments et les témoignages d'affection qu'il reçut, depuis les portes de la ville jusqu'à sa maison, consumèrent presque toute la journée.

Le lendemain Antoine, ayant convoqué le sénat, y appela Cicéron, qui refusa de s'y rendre et se tint au lit, sous prétexte que le voyage l'avait fatigué; mais son vrai motif fut la crainte d'une embûche qu'on devait lui dresser, et dont il avait été prévenu dans sa route. Antoine, offensé d'un soupçon qu'il traitait de calomnieux, envoyait des soldats pour l'amener de force ou pour brûler sa maison s'il s'obstinait à ne pas venir; mais, aux vives instances de plusieurs sénateurs, il révoqua son ordre et se contenta de faire prendre des

gages chez lui. Depuis ce jour-là, lorsqu'ils se rencontraient dans les rues, ils passaient sans se saluer; et ils vécurent dans cette défiance réciproque, jusqu'à ce que le jeune César arriva d'Apollonie, et que, s'étant porté pour héritier de César, il réclama d'Antoine une somme de vingt-cinq millions de drachmes, qu'il retenait de la succession du dictateur; ce qui mit entre Antoine et lui de la division. Philippe, qui avait épousé la mère du jeune César, et Marcellus, le mari de sa sœur, allèrent avec lui chez Cicéron, et tous ensemble ils convinrent que Cicéron appuierait le jeune César de son éloquence et de son crédit dans le sénat et auprès du peuple, et que le jeune César emploierait son argent et ses armes à protéger Cicéron contre ses ennemis; car il avait déjà auprès de lui un grand nombre de ces soldats qui avaient servi sous le dictateur.

Mais il paraît que Cicéron fut déterminé par un motif encore plus fort à recevoir avec plaisir les offres d'amitié de ce jeune homme. César et Pompée vivaient encore, lorsque Cicéron eut un songe dans lequel il crut voir appelé au Capitole les enfants de quelques sénateurs, parce que Jupiter devait déclarer l'un d'entre eux souverain de Rome. Tous les citoyens étaient accourus en foule et environnaient le temple. Ces enfants, vêtus de robes bordées de pourpre, étaient assis au-dehors, dans un profond silence : tout à coup les portes s'étant ouvertes, ils s'étaient levés, et, entrant dans le temple, ils avaient passé, chacun à son rang, devant le dieu, qui, après les avoir considérés attentivement, les avait renvoyés tous fort affligés : mais quand le jeune César s'approcha, Jupiter étendit sa main vers lui : « Romains, » dit-il, voilà le chef qui terminera vos guerres civiles. » Ce songe imprima si vivement dans l'esprit de Cicéron l'image de ce jeune homme, qu'elle y resta toujours empreinte. Il ne le connaissait pas; mais le lendemain il descendit au champ de Mars, à l'heure où les enfants revenaient de leurs exercices, le premier qui s'offrit à lui fut le jeune César tel qu'il l'avait vu dans le songe. Frappé de cette rencontre, il lui demanda le nom de ses parents. Son père s'appelait Octavius, homme d'une

naissance peu illustre; sa mère, Attia, était nièce de César, lequel n'ayant point d'enfants, l'avait, par son testament, institué héritier de sa maison et de ses biens.

On dit que depuis cette aventure Cicéron ne rencontrait jamais cet enfant sans lui parler avec amitié et lui faire des caresses que le jeune César recevait avec plaisir, d'ailleurs le hasard avait fait qu'il était né sous le consulat de Cicéron (1). Voilà les causes qu'on a données de son affection pour ce jeune homme : mais les véritables motifs de cet attachement furent d'abord sa haine contre Antoine; ensuite son caractère qui, toujours faible contre les honneurs, lui donna ce goût pour César, dans l'espérance qu'il ferait servir au bien de la république la puissance de ce jeune homme, qui d'ailleurs faisait de son côté tout son possible pour s'insinuer dans l'amitié de Cicéron et l'appelait même son père. Brutus, indigné de cette conduite, lui en fait les plus vifs reproches dans ses lettres à Atticus : il y dit que Cicéron, en flattant César par la peur qu'il a d'Antoine, ne laisse aucun lieu de douter qu'il cherche moins à rendre à sa patrie la liberté, qu'à se donner à lui-même un maître doux et humain. Cependant Brutus ayant trouvé le fils de Cicéron à Athènes, où il suivait les écoles des philosophes, le prit avec lui, le chargea d'un commandement et lui dut plusieurs de ses succès. Jamais Cicéron n'avait joui d'une plus grande autorité dans Rome : disposant de tout en maître, il vint à bout de chasser Antoine et de soulever tous les esprits contre lui; il envoya même les deux consuls Hirtius et Pansa pour lui faire la guerre, et persuada au sénat de décerner au jeune César les licteurs armés de faisceaux et toutes les marques du commandement, parce qu'il combattait pour la patrie.

Mais après qu'Antoine eut été défait, et les deux consuls tués, les deux armées qu'ils commandaient s'étant réunies à César, le sénat, qui craignit ce jeune homme, dont la fortune devenait si brillante, décerna

(1) L'an de Rome 691 : ainsi le jeune César était dans sa 18e année.

aux troupes qui le suivaient des honneurs et des récompenses, dans la vue d'abattre sa puissance, sous prétexte que depuis la défaite d'Antoine la république n'avait plus besoin d'armée. César, alarmé de cette mesure, envoya secrètement quelques personnes à Cicéron, pour l'engager, par leurs prières, à se faire nommer consul avec César; l'assurant qu'il disposerait à son gré des affaires et qu'il gouvernerait un jeune homme qui ne désirait que le titre et les honneurs attachés à cette dignité. César avoua depuis que, craignant de se voir abandonné de tout le monde par le licenciement de son armée, il avait mis à propos en jeu l'ambition de Cicéron et l'avait porté à demander le consulat, en lui promettant de l'aider de son crédit et de ses sollicitations dans les comices.

Ce fut surtout dans cette occasion que Cicéron; malgré l'expérience de l'âge, dupé par un jeune homme, appuya si fortement sa brigue, qu'il lui donna tout le sénat. Il en fut blâmé sur-le-champ par ses amis, et il ne tarda pas lui-même à reconnaître qu'il s'était perdu et qu'il avait sacrifié la liberté du peuple. César, dont le consulat avait fort augmenté la puissance, ne s'embarrassa plus de Cicéron; il se lia avec Antoine et Lépidus; et, réunissant tous trois leurs forces, ils partagèrent entre eux l'empire, comme si ce n'eût été qu'un simple héritage. Ils dressèrent une liste de plus de deux cents citoyens dont ils avaient arrêté la mort. La proscription de Cicéron donna lieu à la plus vive dispute. Antoine ne voulait se prêter à aucun accommodement, que Cicéron n'eût péri le premier. Lépidus appuyait sa demande; et César résistait à l'un et à l'autre. Ils passèrent trois jours, près de la ville de Bologne, dans des conférences secrètes, et s'abouchaient dans un endroit entouré d'une rivière qui séparait les deux camps. César fit, dit-on, les deux premiers jours, la plus vive défense pour sauver Cicéron, mais enfin il céda le troisième jour et l'abandonna. Ils obtinrent chacun, par des sacrifices respectifs, ce qu'ils désiraient : César sacrifia Cicéron; Lépidus, son propre frère Paulus : et Antoine, son oncle maternel Lucius César : tant la colère et la rage, étouf-

fant en eux tout sentiment d'humanité, prouvèrent qu'il n'est point d'animal féroce plus cruel que l'homme quand il a le pouvoir d'assouvir sa passion !

Pendant ce traité barbare, Cicéron était, avec son frère, à sa maison de Tusculum, où, à la première nouvelle des proscriptions, ils résolurent de gagner Astyre, autre maison de campagne que Cicéron avait sur le bord de la mer, pour s'y embarquer et se rendre en Macédoine, auprès de Brutus, dont il avait appris que le parti s'était fortifié. Ils se mirent chacun dans une litière, accablé de tristesse et n'ayant plus d'espoir. Ils s'arrêtèrent en chemin ; et, ayant fait approcher leur litière, ils déploraient mutuellement leur infortune. Quintus était le plus abattu ; il s'affligeait surtout de n'avoir pas songé à rien prendre chez lui. Cicéron n'ayant non plus que peu de provisions pour son voyage, ils jugèrent qu'il était plus sage que Cicéron, continuant sa route, se hâtât de fuir, et que Quintus retournât dans sa maison pour y prendre tout ce qui leur était nécessaire. Cette résolution prise, ils s'embrassèrent tendrement et se séparèrent en fondant en larmes. Peu de jours après, Quintus, trahi par ses domestiques et livré à ceux qui le cherchaient, fut mis à mort avec son fils. Cicéron, en arrivant à Astyre, trouva un vaisseau prêt, sur lequel il s'embarqua et fit voile, par un bon vent, jusqu'à Circée. Là, les pilotes voulant se remettre en mer, Cicéron, soit qu'il en craignît les incommodités, soit qu'il conservât encore quelque espoir dans la fidélité de César, descendit à terre et fit à pied l'espace de cent stades, comme s'il eût voulu retourner à Rome.

Mais bientôt l'inquiétude où il était lui ayant fait changer de sentiment, il reprit le chemin de la mer et passa la nuit suivante livré à des pensées si affreuses, qu'il voulut un moment se rendre secrètement dans la maison de César et s'égorger lui-même sur son foyer, afin d'attacher à sa personne une furie vengeresse. La crainte des tourments auxquels il devait s'attendre, s'il était pris, le détourna de cette résolution : toujours flottant entre des partis également dangereux, il s'abandonna de nouveau à ses domestiques, pour le conduire

par mer à Caiète, où il avait une maison qui offrait pendant les chaleurs de l'été une retraite agréable, lorsque les vents étésiens rafraîchissent l'air par la douceur de leur haleine. Il y a dans ce lieu un temple d'Apollon, situé près de la mer. Tout à coup il sortit de ce temple une troupe de corbeaux qui, s'élevant dans les airs avec de grands cris, dirigèrent leur vol vers le vaisseau de Cicéron, comme il était près d'aborder, et allèrent se poser aux deux côtés de l'antenne. Les uns croassaient avec grand bruit, les autres frappaient à coups de bec sur les cordages. Tout le monde regarda ce signe comme très-menaçant. Cicéron, après être débarqué, entra dans sa maison, et se coucha pour prendre du repos; mais la plupart de ces corbeaux étant venus se poser sur la fenêtre de sa chambre jetaient des cris effrayants. Il y en eut un qui, volant sur son lit, retira avec son bec le pan de la robe dont Cicéron s'était couvert le visage. A cette vue, ses domestiques se reprochèrent leur lâcheté : « Attendrons-nous, disaient-ils, d'être ici les témoins » du meurtre de notre maître? et lorsque des animaux » même, touchés du sort indigne qu'il éprouve, viennent à son secours et veillent au soin de ses jours, » ne ferons-nous rien pour sa conservation? » En disant ces mots, ils le mettent dans une litière, autant par prières que par force, et prennent le chemin de la mer.

Ils étaient à peine sortis, que les meurtriers arrivèrent : c'était un centurion nommé Hérennius, et Popilius, tribun des soldats, celui que Cicéron avait autrefois défendu dans une accusation de parricide. Ils étaient suivis de quelques satellites. Ayant trouvé les portes fermées, ils les enfoncèrent. Cicéron ne paraissant pas, et toutes les personnes de la maison assurant qu'elles ne l'avaient point vu, un jeune homme nommé Philologue, que Cicéron avait lui-même instruit dans les lettres et dans les sciences, et qui était affranchi de son frère Quintus, dit au tribun qu'on portait la litière vers la mer, par des allées couvertes. Popilius, avec quelques soldats, prend un détour et va l'attendre à l'issue des allées. Cicéron, ayant entendu la troupe que menait Hérennius courir précipitamment dans les allées, fit

poser à terre sa litière; et, portant la main gauche à son menton, geste qui lui était ordinaire, il regarda les meurtriers d'un œil fixe. Ses cheveux hérissés et poudreux, son visage pâle et défait par une suite de ses chagrins, firent peine à la plupart des soldats mêmes, qui se couvrirent le visage pendant qu'Hérennius l'égorgeait : il avait mis la tête hors de la litière et présenté la gorge au meurtrier; il était âgé de soixante-quatre ans. Hérennius, d'après l'ordre qu'avait donné Antoine, lui coupa la tête et les mains avec lesquelles il avait écrit les *Philippiques.* C'était le nom que Cicéron avait donné à ses oraisons contre Antoine; et elles le conservent encore aujourd'hui.

Lorsque cette tête et ces mains furent portées à Rome, Antoine, qui tenait les comices pour l'élection des magistrats, dit tout haut en les voyant : « Voilà les » proscriptions finies. » Il les fit attacher à l'endroit de la tribune qu'on appelle les rostres : spectacle horrible pour les Romains, qui croyaient avoir devant les yeux, non le visage de Cicéron, mais l'image même de l'âme d'Antoine. Cependant, au milieu de tant de cruautés, il fit un acte de justice, en livrant Philologue à Pomponia, femme de Quintus. Cette femme se voyant maîtresse du corps de ce traître, outre plusieurs supplices affreux qu'elle lui fit souffrir, le força de se couper lui-même peu à peu les chairs, de les faire rôtir et de les manger ensuite. C'est du moins le récit de quelques historiens; mais Tiron, l'affranchi de Cicéron, ne parle pas même de la trahison de Philologue. J'ai entendu dire que César, plusieurs années après, étant un jour entré dans l'appartement d'un de ses neveux ce jeune homme, qui tenait dans ses mains un ouvrage de Cicéron, surpris de voir son oncle, cacha le livre sous sa robe. César, qui s'en aperçut, prit le livre, en lut debout une grande partie et le rendit à ce jeune homme, en lui disant : « C'était un savant homme, mon fils; oui, un » savant homme et qui aimait bien sa patrie. » César, ayant bientôt après entièrement défait Antoine, prit pour collègue au consulat le fils de Cicéron (1). Ce fut

(1) L'an de Rome 721, 33 ans avant J.-C.

cette même année que par ordre du sénat les statues d'Antoine furent abattues, les honneurs dont il avait joui révoqués; et il fut défendu, par un décret public, que personne de cette famille ne portât le prénom de Marcus. C'est ainsi que la vengeance divine réserva à la famille de Cicéron la dernière punition d'Antoine.





CÉSAR.

SYLLA devenu maître de Rome et n'ayant pu, ni par ses promesses, ni par ses menaces déterminer César à répudier Cornélie, fille de Cinna, le même qui avait exercé la souveraine puissance, confisqua la dot de sa femme. La parenté de César avec le vieux Marius fut la cause de son inimitié pour Sylla. Marius avait épousé Julie, sœur du père de César, et en avait eu le jeune Marius, qui par là était cousin-germain de César. Dans les commencements des proscriptions, Sylla, distrait par beaucoup d'autres soins et par le grand nombre de victimes qu'il immolait chaque jour, ne songea pas à César, qui, au lieu de se laisser oublier, se mit sur les rangs pour le sacerdoce et se présenta devant le peuple pour le briguer, quoiqu'il fût dans la première jeunesse. Sylla, par son opposition, fit rejeter sa demande; il voulut même le faire mourir. Et comme ses amis lui représentaient qu'il n'y aurait pas de raison de sacrifier un si jeune enfant : « Vous êtes vous-mêmes, leur répondit-il, bien peu avisés de ne pas voir dans cet enfant plusieurs Marius. » César, à qui cette parole fut rapportée, crut devoir se cacher, et il erra longtemps dans le pays des Sabins. Un jour qu'il était malade et qu'il fut obligé de se faire porter pour changer de maison, il tomba la nuit entre les mains des soldats de Sylla, qui faisaient des recherches dans ce canton et emmenaient tous ceux qui s'y trouvaient cachés. Il donna

deux talents (1) à Cornélius, leur capitaine, qui à ce prix favorisa son évasion. Il gagna aussitôt les bords de la mer; et, s'étant embarqué, il se retira en Bithynie, auprès du roi Nicomède.

Après y avoir séjourné peu de temps, il se remit en mer et fut pris auprès de l'île de Pharmacuse par des pirates, qui, ayant déjà des flottes considérables et un nombre infini de petits vaisseaux, s'étaient rendus maîtres de toute cette mer. Ces pirates lui demandèrent vingt talents (2) pour sa rançon; il se moqua d'eux de ne pas savoir quel était leur prisonnier, et il leur en promit cinquante (3). Il envoya ceux qui l'accompagnaient dans différentes villes pour y ramasser cette somme, et ne retint qu'un seul de ses amis et deux domestiques, avec lesquels il resta au milieu de ces corsaires ciliciens, les plus sanguinaires des hommes; il les traitait avec tant de mépris, que, lorsqu'il voulait dormir, il leur faisait dire de garder un profond silence. Il passa trente-huit jours avec eux, moins comme leur prisonnier que comme un prince entouré de ses gardes. Plein de sécurité, il jouait et faisait avec eux ses exercices, composait des poëmes et des harangues qu'il leur lisait; et lorsqu'ils n'avaient pas l'air de les admirer, il les traitait sans ménagement d'ignorants et de barbares : quelquefois même il les menaçait, en riant, de les faire pendre. Ils aimaient cette franchise, qu'ils prenaient pour une simplicité et une gaieté naturelles. Quand il eut reçu de Milet sa rançon et qu'il la leur eut payée, il ne fut pas plus tôt en liberté, qu'il équipa quelques vaisseaux dans le port de cette ville, et cingla vers ces pirates, qu'il surprit à l'ancre dans la rade même de l'île; il en prit un grand nombre, et s'empara de tout leur butin. De là, il les conduisit à Pergame, où il les fit charger de fers, et alla trouver Junius, à qui il appartenait, comme préteur d'Asie, de les punir. Junius, ayant jeté un œil de cupidité sur leur argent, qui était considérable, lui dit qu'il examinerait à loisir

(1) Environ dix mille livres.
(2) Cent mille livres.
(3) Deux cent cinquante mille livres.

ce qu'il devait faire de ces prisonniers. César, laissant là le préteur et retournant à Pergame, fit pendre tous ces pirates, comme il le leur avait souvent annoncé dans l'île, où ils prenaient ses menaces pour des plaisanteries.

Lorsque la puissance de Sylla eut commencé à s'affaiblir et que les amis de César lui eurent écrit de revenir à Rome, il alla d'abord à Rhodes pour y prendre des leçons d'Apollonius Molon, celui dont Cicéron avait été l'auditeur, qui enseignait la rhétorique avec beaucoup de succès, et qui d'ailleurs avait la réputation d'un homme vertueux. On dit que César, né avec les dispositions les plus heureuses pour l'éloquence politique, avait cultivé avec tant de soin ce talent naturel, que, de l'aveu de tout le monde, il tenait le second rang parmi les orateurs de Rome; et il aurait eu le premier s'il n'eût pas renoncé aux exercices du barreau pour acquérir, par les talents militaires, la supériorité du pouvoir. Détourné par d'autres soins, il ne put parvenir dans l'éloquence à la perfection pour laquelle la nature l'avait fait; il se livra uniquement au métier des armes et aux affaires politiques, qui le conduisirent enfin à la suprême puissance. Aussi, dans la réponse qu'il fit longtemps après à l'éloge que Cicéron avait fait de Caton, il prie les lecteurs de ne pas comparer le style d'un homme de guerre avec celui d'un excellent orateur, qui s'occupait à loisir de ces sortes d'études De retour à Rome, il accusa Dolabella de concussions dans le gouvernement de sa province, et trouva dans les villes de la Grèce un grand nombre de témoins qui déposèrent contre l'accusé. Cependant Dolabella fut absous; et César, pour reconnaître la bonne volonté des Grecs, plaida contre Antoine, qu'ils accusaient de malversations, devant Marcus Lucullus, préteur de la Macédoine. Il parla avec tant d'éloquence, qu'Antoine, qui craignit d'être condamné, en appela aux tribuns du peuple sous prétexte qu'il ne pourrait obtenir justice contre les Grecs dans la Grèce même.

A Rome, les grâces de son éloquence brillèrent au barreau, et lui acquirent une grande faveur. En même

temps que son affabilité, sa politesse, l'accueil gracieux qu'il faisait à tout le monde, qualités qu'il possédait à un degré au-dessus de son âge, lui méritaient l'affection du peuple; d'un autre côté, la somptuosité de sa table et sa magnificence dans toute sa manière de vivre accrurent peu à peu son influence et son pouvoir dans le gouvernement. D'abord ses envieux, persuadés que, faute de pouvoir suffire à cette dépense excessive, il verrait bientôt sa puissance s'éclipser, firent peu d'attention aux progrès qu'elle faisait parmi le peuple. Mais, quand elle se fut tellement fortifiée, qu'il n'était plus possible de la renverser et qu'elle tendait visiblement à ruiner la république, ils sentirent, mais trop tard, qu'il n'est pas de commencement si faible qui ne s'accroisse promptement par la persévérance, lorsqu'en méprisant ses premiers efforts on n'a pas mis obstacle à ses progrès. Cicéron paraît avoir été le premier à soupçonner et à craindre la douceur de sa conduite politique, qu'il comparait à la bonace de la mer, et à reconnaître la méchanceté de son caractère sous ce dehors de politesse et de grâce dont il la couvrait. « J'aperçois, disait cet » orateur, dans tous ses projets et dans toutes ses ac- » tions des vues tyranniques; mais, quand je regarde » ses cheveux si artistement rangés, quand je le vois » se gratter la tête du bout du doigt, je ne saurais croire » qu'un tel homme puisse concevoir le dessein si noir » de renverser la république. » Mais cela ne fut dit que longtemps après.

César reçut une première marque de l'affection du peuple lorsqu'il se trouva en concurrence avec Caïus Pompilius, pour l'emploi de tribun des soldats; il fut nommé le premier. Il en eut une seconde encore plus grande quand, à la mort de la femme de Marius, dont il était le neveu, il prononça avec beaucoup d'éclat son oraison funèbre dans la place publique, et qu'il osa faire porter à son convoi les images de Marius, qui n'avaient pas encore paru depuis que Sylla, maître dans Rome, avait fait déclarer Marius et ses partisans ennemis de la patrie. Quelques personnes s'étant récriées sur cette audace, le peuple s'éleva hautement contre

elles, et par les applaudissements les plus prononcés témoigna son admiration pour le courage que César avait eu de rappeler, pour ainsi dire, des enfers les honneurs de Marius, ensevelis depuis si longtemps. C'était de toute ancienneté la coutume des Romains de faire l'oraison funèbre des femmes qui mouraient âgées; mais cet usage n'avait pas lieu pour les jeunes femmes. César fut le premier qui prononça celle de sa femme, morte fort jeune. Cette nouveauté lui fit honneur, lui concilia la faveur publique et le rendit cher au peuple, qui vit dans cette sensibilité une marque de ses mœurs douces et honnêtes. Après avoir fait les obsèques de sa femme, il partit pour l'Espagne comme questeur sous le préteur Véter, qu'il honora depuis tant qu'il vécut, et dont il nomma le fils son questeur quand il fut parvenu lui-même à la préture. Au retour de sa questure, il épousa en troisièmes noces Pompéia; il avait de Cornélie, sa première femme, une fille, qui par la suite fut mariée au grand Pompée. Sa dépense, toujours excessive, faisait croire qu'il achetait chèrement une gloire fragile et presque éphémère; mais, dans la vérité, il acquérait à vil prix les choses les plus précieuses. On assure qu'avant d'avoir obtenu aucune charge, il était endetté de treize cents talents (1). Mais le sacrifice d'une grande partie de sa fortune, soit dans l'intendance des réparations de la voie Appienne, soit dans son édilité, où il fit combattre devant le peuple trois cent vingt paires de gladiateurs; la somptuosité des jeux, des fêtes et des festins qu'il donna et qui effaçaient tout ce qu'on avait fait avant lui de plus brillant, inspirèrent au peuple une telle affection, qu'il n'y eut personne qui ne cherchât à lui procurer de nouvelles charges et de nouveaux honneurs, pour le récompenser de sa magnificence.

Rome était alors divisée en deux factions, celle de Sylla, toujours très-puissante, et celle de Marius, qui, réduite à une grande faiblesse et presque dissipée, osait à peine se montrer. César voulut relever et ranimer cette dernière : lorsque les dépenses de son édilité lui

(1) Environ six millions cinq cent mille livres.

donnaient le plus d'éclat dans Rome, il fit faire secrètement des images de Marius, avec des victoires qui portaient des trophées; et une nuit il les plaça dans le Capitole. Le lendemain, quand on vit ces images tout éclatantes d'or et travaillées avec le plus grand art, dont les inscriptions faisaient connaître que c'étaient les victoires de Marius sur les Cimbres, on fut effrayé de l'audace de celui qui les avait placées : car on ne pouvait s'y méprendre. Le bruit qui s'en répandit aussitôt attira tout le monde à ce spectacle : les uns disaient hautement que César aspirait à la tyrannie, en ressuscitant des honneurs qui avaient été comme ensevelis par des lois et des décrets publics; que c'était un essai qu'il faisait pour sonder les dispositions du peuple, déjà amorcé par sa magnificence; et pour voir si, assez apprivoisé par les fêtes publiques qu'il lui avait données avec tant d'ostentation, il lui laisserait jouer de pareils jeux et entreprendre des nouveautés si téméraires. Les partisans de Marius, de leur côté, enhardis par son audace, se rassemblèrent en très-grand nombre et remplirent le Capitole du bruit de leurs applaudissements; plusieurs même d'entre eux, en voyant la figure de Marius, versaient des larmes de joie; ils élevaient César jusqu'aux nues et disaient qu'il était seul digne de la parenté de Marius. Le sénat s'étant assemblé, Catulus Lutatius, le plus estimé de tous les Romains de son temps, se leva, et, parlant avec force contre César, il dit cette parole si souvent répétée depuis : Que César n'attaquait plus la république par des mines secrètes, et qu'il dressait ouvertement contre elle toutes ses batteries. Mais, César s'étant justifié auprès du sénat, ses admirateurs en conçurent de plus hautes espérances; ils l'encouragèrent à conserver toute sa grandeur d'âme et à ne plier devant personne, en l'assurant que, soutenu de la faveur du peuple, il l'emporterait sur tous ses rivaux et aurait un jour le premier rang dans Rome.

La mort de Métellus ayant laissé vacante la place de grand pontife, ce sacerdoce fut brigué avec chaleur par Isauricus et Catulus, deux des plus illustres personnages de Rome, et qui avaient le plus d'autorité dans

le sénat. César, loin de céder à leur dignité, se présenta devant le peuple et opposa sa brigue à celle de ces deux rivaux. Les trois compétiteurs avaient également de quoi soutenir leurs prétentions. Catulus, qui, avec plus de dignité personnelle, craignait davantage l'issue de cette rivalité, fit offrir secrètement à César des sommes considérables s'il voulait se désister de sa poursuite; César répondit qu'il en emprunterait de plus grandes encore pour soutenir sa brigue. Le jour de l'élection, sa mère l'accompagna tout en larmes jusqu'à la porte de sa maison. « Ma mère, lui dit César en l'embrassant, vous » verrez aujourd'hui votre fils ou grand pontife ou » banni. » Quand on recueillit les suffrages, les contestations furent très-vives; mais enfin César l'emporta, et un tel succès fit craindre au sénat et aux meilleurs citoyens qu'il ne prît assez d'ascendant sur le peuple, pour le porter aux plus grands excès.

Ce fut alors que Pison et Catulus blâmèrent fort Cicéron d'avoir épargné César, qui avait donné prise sur lui dans la conjuration de Catilina. Celui-ci avait formé le complot non-seulement de changer la forme du gouvernement, mais encore d'anéantir la république et de détruire l'empire romain. Dénoncé sur des indices assez légers, il sortit de Rome avant que tous ses projets eussent été découverts; mais il laissa Lentulus et Céthégus pour le remplacer dans la conduite de la conjuration. Il est douteux si César encouragea secrètement ces hommes audacieux et leur donna même quelques secours; ce qu'il y a de certain, c'est que ces deux conjurés ayant été convaincus par les preuves les plus évidentes, et Cicéron, alors consul, ayant demandé l'avis de chaque sénateur sur la punition des coupables, tous opinèrent à la mort, jusqu'à César, qui, s'étant levé, fit un discours préparé avec le plus grand soin; il soutint qu'il n'était conforme ni à la justice ni aux coutumes des Romains, à moins d'une extrême nécessité, de faire mourir des hommes distingués par leur naissance et par leur dignité, sans leur avoir fait leur procès dans les formes; qu'il lui paraissait plus juste de les renfermer étroitement dans telles villes de l'Italie que Cicéron vou-

drait choisir, jusqu'après la défaite de Catilina; qu'alors le sénat pourrait, pendant la paix, délibérer à loisir sur ce qu'il conviendrait de faire de ces accusés. Cet avis, qui parut plus humain et qu'il avait appuyé de toute la force de son éloquence, fit une telle impression, qu'il fut adopté par tous les sénateurs qui parlèrent après lui; plusieurs même de ceux qui avaient déjà opiné revinrent à son sentiment; mais lorsque Caton et Catulus durent à leur tour donner leur avis, ils s'élevèrent avec force contre l'opinion de César; Caton surtout ayant insisté sans ménagement sur les soupçons qu'on avait contre lui, les ayant même fortifiés par de nouvelles preuves, les conjurés furent envoyés au supplice, et lorsque César sortit du sénat, plusieurs des jeunes Romains qui servaient alors de gardes à Cicéron coururent sur lui l'épée nue à la main; mais Curion le couvrit de sa toge et lui donna le moyen de s'échapper. Cicéron lui-même, sur qui ces jeunes gens jetèrent les yeux, comme pour recevoir de lui l'ordre de le tuer, les arrêta, soit qu'il craignît le peuple, soit qu'il crût ce meurtre tout à fait injuste et contraire aux lois. Si ces particularités sont vraies, je ne sais pourquoi Cicéron n'en a rien dit dans l'histoire de son consulat; mais dans la suite il fut blâmé de n'avoir pas saisi une occasion si favorable de se défaire de César, et d'avoir trop redouté l'affection singulière du peuple pour ce jeune Romain.

On eut peu de jours après une nouvelle preuve de cette faveur populaire. César étant entré au sénat pour se justifier des soupçons qu'on avait conçus contre lui, y essuya les plus violents reproches. Comme l'assemblée se prolongeait au-delà du terme ordinaire, le peuple accourut en foule, environna le sénat en jetant de grands cris, et demanda d'un ton impérieux, qu'on laissât sortir César. Caton, qui craignait quelque entreprise de la part des indigents de Rome, de ces boutefeux de la multitude, qui avaient mis en César toutes leurs espérances, conseilla au sénat de faire tous les mois à cette classe du peuple une distribution de blé, qui n'ajouterait aux dépenses ordinaires de l'année que

cinq millions cinq cent mille sesterces. Cette sage politique fit évanouir pour le moment la crainte du sénat; elle affaiblit et dissipa même en grande partie l'influence de César, dans un temps où l'autorité de la préture allait le rendre bien plus redoutable.

César en sortant de la préture fut désigné par le sort pour aller commander en Espagne. Ses créanciers, qu'il était hors d'état de satisfaire, le voyant sur son départ, vinrent crier après lui et solliciter le paiement de leurs créances. Il eut donc recours à Crassus, le plus riche des Romains, qui avait besoin de la chaleur et de l'activité de César pour se soutenir contre Pompée, son rival en administration. Crassus s'engagea envers les créanciers les plus difficiles et les moins traitables pour la somme de huit cent trente talents (1). César, dont il se rendit caution, fut libre de partir pour son gouvernement. On dit qu'en traversant les Alpes, il passa dans une petite ville occupée par des barbares, et qui n'avait qu'un petit nombre de misérables habitants. Ses amis lui ayant demandé, en plaisantant, s'il croyait qu'il y eût dans cette ville des brigues pour les charges, des rivalités pour le premier rang, des jalousies entre les citoyens les plus puissants, César leur répondit très-sérieusement qu'il aimerait mieux être le premier parmi ces barbares que le second dans Rome. Pendant son séjour en Espagne, il lisait, un jour de loisir, des particularités de la vie d'Alexandre; et après quelques moments de réflexion il se mit à pleurer. Ses amis, étonnés, lui en demandèrent la cause. « N'est-ce pas pour » moi, leur dit-il, un juste sujet de douleur qu'A» lexandre à l'âge où je suis eût déjà conquis tant de » royaumes, et que je n'aie encore rien fait de mémo» rable? » A peine arrivé en Espagne, il ne perdit pas un moment, et en peu de jours il eut mis sur pied dix cohortes, qu'il joignit aux vingt qu'il y avait trouvées : marchant à leur tête contre les Calléciens et les Lusitaniens, il vainquit ces deux peuples, et s'avança jusqu'à la mer extérieure, en subjuguant des nations qui

(1) Quinze millions cent cinquante mille livres.

n'avaient jamais été soumises aux Romains. A la gloire des succès militaires, il ajouta celle d'une sage administration pendant la paix; il rétablit la concorde dans les villes, et s'appliqua surtout à terminer les différends qui s'élevaient chaque jour entre les créanciers et les débiteurs. Il ordonna que les premiers prendraient tous les ans les deux tiers des revenus des débiteurs, et que ceux-ci auraient l'autre tiers jusqu'à l'entier acquittement de la dette. La sagesse de ce règlement lui fit beaucoup d'honneur; il quitta son gouvernement après s'y être enrichi, et avoir procuré des gains considérables à ses soldats, qui avant son départ le saluèrent du titre d'*imperator*.

Les Romains qui demandaient l'honneur du triomphe étaient obligés de demeurer hors de la ville; et pour briguer le consulat il fallait être dans Rome. César, arrêté par ces lois contraires, car on était à la veille des comices consulaires, envoya demander au sénat la permission de solliciter le consulat par ses amis, en restant hors de la ville. Caton, armé de la loi, combattit vivement la prétention de César; mais, voyant qu'il avait mis plusieurs sénateurs dans ses intérêts, il chercha à gagner du temps, et employa le jour entier à dire son opinion. César alors prit le parti d'abandonner le triomphe et de briguer le consulat. Il entra dans Rome, et fit une action d'éclat, dont tout le monde, excepté Caton, fut la dupe : il réconcilia Crassus et Pompée, les deux hommes qui avaient le plus de pouvoir dans la ville. César apaisa leurs dissensions, les remit bien ensemble; et par là il réunit en lui seul la puissance de l'un et de l'autre. On ne s'aperçut pas que cette action en apparence si honnête devait causer le renversement de la république. En effet, c'est moins l'inimitié de César et de Pompée, comme on le croit communément, qui donna naissance aux guerres civiles, que leur amitié même, qui les réunit d'abord pour renverser le gouvernement aristocratique, et qui aboutit ensuite à une rupture ouverte entre ces deux rivaux. Caton, qui prédit souvent le résultat de leur liaison, n'y gagna alors que de passer pour un homme difficile et chagrin : dans

la suite, l'événement le justifia; et l'on reconnut qu'il avait dans ses conseils plus de prudence que de bonheur.

César, en se présentant aux comices entouré de la faveur de Crassus et de Pompée, fut porté avec le plus grand éclat à la dignité de consul : on lui donna pour collègue Calpurnius Bibulus. Il était à peine entré en exercice de sa charge, qu'il publia des lois dignes non d'un consul, mais du tribun le plus audacieux. Il proposa, par le seul motif de plaire au peuple, des partages de terres et des distributions de blé. Les premiers et les plus honnêtes d'entre les sénateurs s'élevèrent contre ces lois; et César, qui depuis longtemps ne cherchait qu'un prétexte pour se déclarer, protesta hautement qu'on le poussait malgré lui vers le peuple; que l'injustice et la dureté du sénat le mettaient dans la nécessité de faire la cour à la multitude; et sur-le-champ il se rendit à l'assemblée du peuple. Là, ayant à ses côtés Crassus et Pompée, il leur demanda à haute voix s'ils approuvaient les lois qu'il venait de proposer. Sur leur réponse affirmative, il les exhorta à le soutenir contre ceux qui pour les lui faire retirer le menaçaient de leurs poignards. Ils le lui promirent tous deux; et Pompée ajouta qu'il opposerait à ces poignards l'épée et le bouclier. Cette parole déplut aux sénateurs et aux nobles; qui la trouvèrent peu convenable à sa dignité personnelle; aux égards qu'il devait au sénat, et digne tout au plus d'un jeune homme emporté; mais elle le rendit très-agréable au peuple. César, qui voulait s'assurer de plus en plus la puissance de Pompée, lui donna en mariage sa fille Julia, déjà fiancée à Servilius Cépion, auquel il promit la fille de Pompée, qui elle-même n'était pas libre, ayant été déjà promise à Faustus, fils de Sylla. Peu de temps après, il épousa Calpurnie, fille de Pison, et fit désigner celui-ci consul pour l'année suivante. Caton ne cessait de se récrier et de protester en plein sénat contre l'impudence avec laquelle on prostituait ainsi l'empire par des mariages et en trafiquant des femmes, on se donnait mutuellement les gouvernements des provinces, les commandements des armées et les premières charges de la république. Bibulus, le

collègue de César, voyant l'inutilité des oppositions qu'il faisait à ces lois, ayant même souvent couru le risque, ainsi que Caton, d'être tué sur la place publique, passa le reste de son consulat renfermé dans sa maison. Pompée, aussitôt après son mariage, ayant rempli la place d'hommes armés, fit confirmer ces lois par le peuple et décerner à César pour cinq ans le gouvernement des deux Gaules cisalpine et transalpine, auquel on ajouta l'Illyrie, avec quatre légions.

Caton ayant voulu s'opposer à ces décrets, César le fit arrêter et conduire en prison, dans la pensée que Caton appellerait de cet ordre aux tribuns; mais il s'y laissa mener sans rien dire; et César voyant non-seulement les principaux citoyens révoltés de cette indignité, mais le peuple lui-même, par respect pour la vertu de Caton, le suivre dans un morne silence, fit prier sous main un des tribuns d'enlever Caton à ses licteurs. Après un tel acte de violence, très-peu de sénateurs l'accompagnèrent au sénat; la plupart, offensés de sa conduite, se retirèrent. Considius, un des plus âgés de ceux qui l'y avaient suivi, lui dit que les sénateurs n'étaient pas venus, parce qu'ils avaient craint ses armes et ses soldats. « Pourquoi donc, reprit César, cette » même crainte ne vous fait-elle pas rester chez vous? » — Ma vieillesse, repartit Considius, m'empêche d'a- » voir peur; le peu de vie qui me reste n'exige pas tant » de précaution. » Mais de tous les actes de son consulat, aucun ne lui fit plus de tort que d'avoir fait nommer tribun du peuple Clodius qui s'était déshonoré par toute espèce d'infamie. Cette situation avait pour motif la ruine de Cicéron; et César ne partit pour son gouvernement qu'après l'avoir brouillé avec Clodius, et l'avoir fait bannir de l'Italie.

Voilà les actions de sa vie qui précédèrent son commandement dans les Gaules. Les guerres qu'il fit depuis ces expéditions fameuses dans lesquelles il soumit les Gaules, lui ouvrirent une route toute différente, et commencèrent en quelque sorte pour lui une seconde vie; c'est dans cette nouvelle carrière qu'il se montre à nous aussi grand homme de guerre, aussi habile capitaine

qu'aucun des généraux qui se sont fait le plus admirer et ont acquis le plus de gloire par leurs exploits. Soit qu'on lui compare les Fabius, les Métellus, les Scipion, ou les autres généraux ses contemporains, ou ceux qui ont vécu peu de temps avant lui, tels que les Sylla, les Marius, les Lucullus, et Pompée lui-même,

Dont la gloire et le nom s'élèvent jusqu'aux cieux;

en quelque genre de succès militaire que ce soit, on reconnaîtra que les exploits de César le mettent au-dessus de tous ces grands capitaines. Il a surpassé l'un par la difficulté des lieux où il a fait la guerre; l'autre, par l'étendue des pays qu'il a subjugués; celui-ci, par le nombre et la force des ennemis qu'il a vaincus; celui-là, par la férocité et la perfidie des nations qu'il a soumises; l'un, par sa douceur et sa clémence envers les prisonniers; un autre, par les présents et les bienfaits dont il a comblé ses troupes; enfin, il a été supérieur à tous ces grands hommes par le nombre de batailles qu'il a livrées et par la multitude incroyable d'ennemis qu'il a fait périr. En moins de dix ans qu'a duré sa guerre dans les Gaules, il a pris d'assaut plus de huit cents villes, il a soumis trois cents nations différentes, et combattu, en plusieurs batailles rangées, contre trois millions d'ennemis, dont il en a tué un million et fait autant de prisonniers.

D'ailleurs, il savait inspirer à ses soldats une affection et une ardeur si vives, que ceux qui sous d'autres chefs et dans d'autres guerres ne différaient pas des soldats ordinaires devenaient invincibles sous César et ne trouvaient rien qui pût résister à l'impétuosité avec laquelle ils se précipitaient dans les plus grands dangers. Tel fut Acilius, qui dans un combat naval donné près de Marseille, s'étant jeté dans un vaisseau ennemi et ayant eu la main droite abattue d'un coup d'épée, n'abandonna pas son bouclier qu'il tenait de la main gauche et dont il frappa sans relâche les ennemis au visage, avec tant de roideur qu'il les renversa tous et se rendit maître du vaisseau. Au combat de Dyrrachium, Cas-

sius Scéva eut l'œil percé d'une flèche, l'épaule et la cuisse traversée de deux javelots, et reçut cent trente coups sur son bouclier. Il appela les ennemis, comme s'il eût eu l'intention de se rendre; et de deux qui s'approchèrent, l'un eut l'épaule abattue d'un coup d'épée; l'autre, blessé au visage, prit la fuite. Cassius, secouru par ses compagnons, eut le bonheur de s'échapper. Dans la Grande-Bretagne, les chefs de bande s'étaient engagés dans un fond marécageux et plein d'eau, où ils étaient attaqués vivement par les ennemis. Un soldat de César, sous les yeux mêmes du général, se jetant au milieu des barbares, fait des prodiges incroyables de valeur, les oblige de prendre la fuite et sauve les officiers. Ensuite il passe le marais le dernier, traverse avec la plus grande peine cette eau bourbeuse, partie à la nage, partie en marchant, et gagne l'autre rive, mais avec le chagrin d'avoir laissé son bouclier. César, qui ne pouvait trop admirer son courage, court à lui avec toutes les démonstrations de la joie la plus vive; mais le soldat, la tête baissée et les yeux baignés de larmes, tombe aux pieds de César, et lui demande pardon d'être revenu sans son bouclier. En Afrique, Scipion s'était emparé d'un vaisseau de César, monté par Granius Petro, qui venait d'être nommé questeur. Scipion fit massacrer tout l'équipage, et dit au questeur qu'il lui donnait la vie. Granius répondit que les soldats de César étaient accoutumés à donner la vie aux autres, non pas à la recevoir. En disant ces mots, il tire son épée et se tue.

Cette ardeur et cette émulation pour la gloire étaient produites et nourries en eux par les récompenses et les honneurs que César leur prodiguait; par l'espérance qu'il leur donnait qu'au lieu de faire servir à son luxe et à ses plaisirs les richesses qu'il amassait dans ces guerres, il les mettait en dépôt chez lui pour être le prix de la valeur, également destiné à tous ceux qui le mériteraient; et qu'il ne se croyait riche qu'autant qu'il pouvait récompenser la bonne conduite de ses soldats. D'ailleurs, il s'exposait volontiers à tous les périls, et ne se refusait à aucun des travaux de la guerre. Ce mé-

pris du danger n'étonnait point ses soldats, qui connaissaient son amour pour la gloire; mais ils étaient surpris de sa patience dans les travaux, qu'ils trouvaient supérieurs à ses forces; car il avait la peau blanche et délicate, était frêle de corps et sujet à de fréquents maux de tête et à des attaques d'épilepsie, dont il avait senti les premiers accès à Cordoue. Mais, loin de se faire de la faiblesse de son tempérament un prétexte pour vivre dans la mollesse; il cherchait dans les exercice de la guerre un remède à ses maladies; il les combattait par des marches forcées, par un régime frugal, par l'habitude de coucher en plein air et d'endurcir ainsi son corps à toutes sortes de fatigues. Il prenait presque toujours son sommeil dans un chariot ou dans une litière pour faire servir son repos même à quelque fin utile. Le jour il visitait les forteresses, les villes et les camps; et il avait toujours à côté de lui un secrétaire pour écrire sous sa dictée en voyageant, et, derrière, un soldat qui portait son épée. Avec cela, il faisait une si grande diligence, que la première fois qu'il sortit de Rome il se rendit en huit jours sur les bords du Rhône. Il eut dès sa première jeunesse une grande habitude du cheval, et il acquit la facilité de courir à toute bride, les mains croisées derrière le dos. Dans la guerre des Gaules, il s'accoutuma à dicter des lettres étant à cheval et à occuper deux secrétaires à la fois, ou même un plus grand nombre, suivant Oppius. Il fut, dit-on, le premier qui introduisit dans Rome l'usage de communiquer par lettres avec ses amis, lorsque des affaires pressées ne lui permettaient pas de s'aboucher avec eux, ou que le grand nombre de ses occupations et l'étendue de la ville ne lui en laissaient pas le temps.

On cite un trait remarquable de sa simplicité dans la manière de vivre : Valérius Léo, son hôte à Milan, lui donnant un jour à souper, fit servir un plat d'asperges que l'on avait assaisonnées avec de l'huile de senteur, au lieu d'huile d'olive. Il en mangea sans avoir l'air de s'en apercevoir; et ses amis s'en étant plaints, il leur en fit des reproches. « Ne devait-il pas vous suffire, » leur dit-il, de n'en pas manger, si vous ne les trou-

» viez pas bonnes? Relever ce défaut de savoir-vivre, » c'est ne pas savoir vivre soi-même. » Surpris, dans un de ses voyages, par un orage violent, il fut obligé de chercher une retraite dans la chaumière d'un pauvre homme, où il ne se trouva qu'une petite chambre, à peine suffisante pour une seule personne. « Il faut, dit- » il à ses amis, céder aux grands les lieux les plus » honorables; mais les plus nécessaires, il faut les laisser » aux plus malades. » Il fit coucher Oppius dans la chambre parce qu'il était incommodé, et il passa la nuit, avec ses autres amis, sous une couverture du toit en saillie.

Les Helvétiens et les Tiguriniens furent les premiers peuples de la Gaule qu'il combattit. Après avoir eux-mêmes brûlé leurs douze villes et quatre cents villages de leur dépendance, ils s'avançaient pour traverser la partie de Gaules qui était soumise aux Romains, comme autrefois les Cimbres et les Teutons, à qui ils n'étaient inférieurs ni par leur audace ni par leur multitude; on en portait le nombre à trois cent mille hommes, dont quatre-vingt-dix mille étaient en âge de servir. Il ne marcha pas en personne contre les Tiguriniens; ce fut Labiénus, un de ses lieutenants, qui les défit et les tailla en pièces sur les bords de l'Arar (1). Il conduisait lui-même son corps d'armée dans une ville alliée (2), lorsque les Helvétiens tombèrent sur lui sans qu'il s'y attendît. Il fut obligé de gagner un lieu fort d'assiette, où il rassembla ses troupes et les mit en bataille. Lorsqu'on lui amena le cheval qu'il devait monter : « Je m'en servirai, dit-il, après la victoire, afin de » poursuivre les ennemis; maintenant marchons à eux; » et il alla les charger à pied. Il lui en coûta beaucoup de temps et de peine pour enfoncer leurs bataillons; et, après les avoir mis en déroute, il eut encore un plus grand combat à soutenir pour forcer leur camp : outre qu'ils y avaient fait, avec leurs chariots, un fort retranchement et que ceux qu'il avait rompus s'y étaient ral-

(1) La Saône.
(2) Bibracte, aujourd'hui Autun.

liés, leurs enfants et leurs femmes s'y défendirent avec le dernier acharnement; ils se firent tous tailler en pièces, et le combat finit à peine au milieu de la nuit. Il ajouta à l'éclat de cette victoire un succès plus glorieux encore : ce fut de réunir tous les barbares qui avaient échappé au carnage, de les faire retourner dans le pays qu'ils avaient abandonné, pour rétablir les villes qu'ils avaient brûlées : ils étaient plus de cent mille. Son motif était d'empêcher que les Germains, voyant ce pays désert, ne passassent le Rhin pour s'y établir.

La seconde guerre qu'il entreprit eut pour objet de défendre les Celtes contre les Germains. Il avait fait, quelque temps auparavant, reconnaître à Rome Arioviste, leur roi, pour ami et pour allié des Romains; mais c'étaient des voisins insupportables pour les peuples que César avait soumis, et l'on ne pouvait douter qu'à la première occasion, peu contents de ce qu'ils possédaient, ils ne voulussent s'emparer du reste de la Gaule. César, s'étant aperçu que ses capitaines, les plus jeunes surtout et les plus nobles, qui ne l'avaient suivi que dans l'espoir de s'enrichir et de vivre dans le luxe, redoutaient cette nouvelle guerre, les assembla et leur dit qu'ils pouvaient quitter le service; que, lâches et mous comme ils étaient, ils ne devaient pas, contre leur gré, s'exposer au péril. « Je n'ai besoin, ajou- » ta-t-il, que de la dixième légion pour attaquer les bar- » bares, qui ne sont pas des ennemis plus redoutables » que les Cimbres; et je ne me crois pas inférieur à » Marius. » La dixième légion flattée de cette marque d'estime, lui députa quelques officiers pour lui témoigner sa reconnaissance; les autres légions désavouèrent leurs capitaines; et tous, également remplis d'ardeur et de zèle, le suivirent pendant plusieurs journées de chemin et campèrent à deux cents stades (1) de l'ennemi. Leur arrivée rabattit beaucoup de l'audace d'Arioviste. Loin de s'attendre à être attaqué par les Romains, il avait cru qu'ils n'oseraient pas soutenir la présence de ses troupes; il fut étonné de la hardiesse de César, et

(1) Quarante kilomètres environ.

s'aperçut qu'elle avait jeté le trouble dans son armée. Leur ardeur fut encore plus émoussée par les prédictions de leurs prêtresses, qui, prétendant connaître l'avenir par le bruit des eaux, par les tourbillons que les courants font dans les rivières, leur défendaient de livrer la bataille avant la nouvelle lune. César, averti de cette défense, et voyant les barbares se tenir en repos, crut qu'il aurait bien plus d'avantage à les attaquer dans cet état de découragement que de rester lui-même oisif et d'attendre le moment qui leur serait favorable. Il alla donc escarmoucher contre eux jusque dans leurs retranchements et sur les collines où ils étaient campés. Cette provocation les irrita tellement, que, n'écoutant plus que leur colère, ils descendirent dans la plaine pour combattre. Ils furent complètement défaits, et César, les ayant poursuivis jusqu'aux bords du Rhin, l'espace de trois cents stades, couvrit toute la plaine de morts et de dépouilles. Arioviste, qui avait fui des premiers, passa le Rhin avec une suite peu nombreuse; il resta, dit-on, quatre-vingt mille morts sur la place.

Après tous ces exploits, il mit ses troupes en quartier d'hiver dans le pays des Séquanais; et lui-même, pour veiller de plus près sur ce qui se passait à Rome, il alla dans la Gaule qui est baignée par le Pô et qui faisait partie de son gouvernement; car le Rubicon sépare la Gaule cisalpine du reste de l'Italie. Pendant le séjour assez long qu'il y fit, il grossit beaucoup le nombre de ses partisans; on s'y rendait en foule de Rome, et il donnait libéralement ce que chacun lui demandait : il les renvoya tous, ou comblés de présents ou pleins d'espérance. Dans tout le cours de cette guerre, Pompée ne se douta même pas que tour à tour César domptait les ennemis avec les armes des Romains, et qu'il gagnait les Romains avec l'argent des ennemis. Cependant César ayant appris que les Belges, les plus puissants des Gaulois, et qui occupent la troisième partie de la Gaule, s'étaient soulevés et avaient mis sur pied une armée nombreuse, y courut en diligence, tomba sur eux pendant qu'ils ravageaient les terres des alliés de Rome, défit tous ceux qui s'étaient

réunis et qui se défendirent lâchement; il en tua un si grand nombre, que les Romains passaient les rivières et les étangs sur les corps morts dont ils étaient remplis. Cette défaite effraya tellement les peuples qui habitaient les bords de l'Océan, qu'ils se rendirent sans combat.

Après cette victoire, il marcha contre les Nerviens, les plus sauvages et les plus belliqueux des Belges; ils habitaient un pays couvert d'épaisses forêts, au fond desquelles ils avaient retiré, le plus loin qu'ils avaient pu de l'ennemi, leurs femmes, leurs enfants et leurs richesses. Ils vinrent au nombre de soixante mille fondre sur César, occupé alors à se retrancher et qui ne s'attendait pas à combattre. Sa cavalerie fut rompue du premier choc; et les barbares, sans perdre un instant, ayant enveloppé la douzième et la septième légion, en massacrèrent tous les officiers : si César, arrachant le bouclier d'un soldat et se faisant jour à travers ceux qui combattaient devant lui, ne se fût jeté sur les barbares; si la dixième légion, qui, du haut de la colline qu'elle occupait, vît le danger auquel César était exposé, n'eût fondu précipitamment sur les barbares, et n'eût, en arrivant, renversé leurs premiers bataillons, il ne serait pas resté un seul Romain; mais, ranimés par l'audace de leur général, ils combattirent avec un courage supérieur à leurs forces; cependant, malgré tous leurs efforts, ils ne purent faire tourner le dos aux Nerviens, qui furent taillés en pièces, en se défendant avec la plus grande valeur. De soixante mille qu'ils étaient, il ne s'en sauva, dit-on, que cinq cents; et, de quatre cents de leurs sénateurs, il ne s'en échappa que trois. Dès que le sénat, à Rome, eut appris ces succès extraordinaires, il ordonna qu'on ferait pendant quinze jours des sacrifices aux dieux et qu'on célébrerait des fêtes publiques : jamais encore on n'en avait fait autant pour aucune victoire; mais le soulèvement simultané de tant de nations avait montré toute la grandeur du péril; et l'affection du peuple pour César attachait plus d'éclat à la victoire qu'il avait remportée. Jaloux d'entretenir cette disposition de la multitude, il venait chaque année, après avoir réglé les affaires de la Gaule, passer l'hiver

aux environs du Pô, pour disposer des affaires de Rome.

Non-seulement il fournissait à ceux qui briguaient les charges l'argent nécessaire pour corrompre le peuple, et se donnait par là des magistrats qui employaient toute leur autorité à accroître sa puissance; mais encore il donnait rendez-vous à Lucques à tout ce qu'il y avait dans Rome de plus grands et de plus illustres personnages, tels que Pompée, Crassus, Appius, gouverneur de la Sardaigne, et Népos, proconsul d'Espagne; en sorte qu'il s'y trouvait jusqu'à cent vingt licteurs qui portaient les faisceaux et plus de deux cents sénateurs. Ce fut là qu'avant de se séparer, ils tinrent un conseil, dans lequel on convint que Crassus et Pompée seraient désignés consuls pour l'année suivante; qu'on continuerait à César, pour cinq autres années, le gouvernement de la Gaule, et qu'on lui fournirait de l'argent pour la solde des troupes. Ces dispositions révoltèrent tout ce qu'il y avait de gens sensés à Rome; car ceux à qui César donnait de l'argent engageaient le sénat à lui en fournir, comme s'il en eût manqué; ou plutôt ils arrachaient au sénat des décrets dont ce corps lui-même ne pouvait s'empêcher de gémir. Il est vrai que Caton était absent; on l'avait à dessein envoyé en Chypre. Favonius, imitateur zélé de Caton, tenta de s'opposer à ses décrets; et, voyant que ses oppositions étaient inutiles, il s'élança hors du sénat et alla dans l'assemblée du peuple pour parler hautement contre ces lois; mais il ne fut écouté de personne; les uns étaient retenus par leur respect pour Pompée et pour Crassus; le plus grand nombre voulaient faire plaisir à César, et se tenaient tranquilles, parce qu'ils ne vivaient que des espérances qu'ils avaient en lui.

Lorsque César fut de retour à son armée des Gaules, il trouva la guerre allumée. Deux grandes nations de la Germanie, les Usipes et les Tenchtères, avaient passé le Rhin pour s'emparer des terres situées au-delà de ce fleuve. César dit lui-même dans ses *Commentaires*, en parlant de la bataille qu'il leur livra, que ces barbares, après lui avoir envoyé des députés et fait une trêve avec lui, ne laissèrent pas de l'attaquer en chemin, et, avec

huit cents cavaliers seulement, ils mirent en fuite cinq mille hommes de sa cavalerie, qui ne s'attendaient à rien moins qu'à cette attaque : ils lui envoyèrent une seconde ambassade, à dessein de le tromper encore; mais il fit arrêter leurs députés et marcha contre les barbares, regardant comme une folie de se piquer de bonne foi envers des perfides qui venaient de violer l'accord qu'ils avaient fait avec lui. Canusius écrit que, le sénat ayant décrété une seconde fois des sacrifices et des fêtes pour cette victoire, Caton opina qu'il fallait livrer César aux barbares pour détourner de dessus Rome la punition que méritait l'infraction dé la trêve, et en faire retomber la malédiction sur son auteur. De cette multitude de barbares qui avaient passé le Rhin, quatre cent mille furent taillés en pièces, il ne s'en sauva qu'un petit nombre que recueillirent les Sicambres, nation germanique. César saisit ce prétexte de satisfaire sa passion pour la gloire; jaloux d'être le premier des Romains qui eût fait passer le Rhin à une armée, il construisit un pont sur ce fleuve, qui, ordinairement fort large, a encore plus d'étendue en cet endroit; son courant rapide entraînait avec violence les troncs d'arbres et les pièces de bois que les barbares y jetaient, et qui venaient frapper avec une telle impétuosité les pieux qui soutenaient le pont, qu'ils en étaient ébranlés ou rompus. Pour amortir la roideur des coups, il fit enfoncer au milieu du fleuve, au-dessus du pont, de grosses poutres qui détournaient les arbres et les autres bois qu'on abandonnait au fil de l'eau, et brisaient en quelque sorte la rapidité du courant. On vit aussi la chose qui paraissait la plus incroyable, un pont entièrement achevé en dix jours. Il y fit passer son armée sans que personne osât s'y opposer; les Suèves mêmes, les plus belliqueux des peuples de la Germanie, s'étaient retirés dans les vallées profondes et couvertes de bois. César, après avoir brûlé leur pays et ranimé la confiance des peuples qui tenaient le parti des Romains (1),

(1) C'étaient les Ubiens qui occupaient les environs de Cologne. Voyez *Commentaires* de César, liv. IV.

repassa dans la Gaule; il n'avait employé que dix-huit jours à cette expédition dans la Germanie.

Celle qu'il entreprit contre les habitants de la Grande-Bretagne est d'une audace extraordinaire. Il fut le premier qui pénétra avec une flotte dans l'Océan occidental, et qui fit traverser à son armée la mer Atlantique pour aller porter la guerre dans cette île. Ce qu'on rapportait de sa grandeur faisait douter de son existence, et a donné lieu à une dispute entre pulsieurs historiens, qui ont cru qu'elle n'avait jamais existé et que tout ce qu'on en débitait, jusqu'à son nom même, était une pure fable. César osa tenter d'en faire la conquête et de porter au-delà des terres habitables les bornes de l'empire romain. Il y passa deux fois, de la côte opposée de la Gaule; et, dans plusieurs combats qu'il livra, il fit plus de mal aux ennemis qu'il ne procura d'avantages à ses troupes; elles ne purent rien tirer de ces peuples, qui menaient une vie pauvre et misérable. Cette expédition ne fut donc pas aussi heureuse qu'il l'aurait désiré; seulement il prit des otages de leur roi, lui imposa un tribut et repassa dans la Gaule. Il y trouva des lettres qu'on allait lui porter dans l'île, et par lesquelles ses amis de Rome lui apprenaient que sa fille était morte en couches dans la maison de Pompée. Cette mort ne causa pas moins de douleur au père qu'au mari; leurs amis en furent vivement affligés, ils prévirent que cette mort allait rompre une alliance qui entretenait la paix et la concorde dans la république, déjà travaillée par des maladies dangereuses. L'enfant même dont elle était accouchée mourut peu de jours après sa mère. Le peuple, malgré les tribuns, enleva le corps de Julie, et le porta dans le champ de Mars, où elle fut enterrée.

César avait été obligé de partager en plusieurs corps l'armée nombreuse qu'il commandait, et de la distribuer en divers quartiers pour y passer l'hiver; après quoi, suivant sa coutume, il était allé en Italie. Pendant son absence, toute la Gaule se souleva de nouveau, et fit marcher des armées considérables, qui allèrent attaquer les quartiers des Romains, et entreprirent de forcer leurs retranchements. Les plus nombreux et les plus puissants

de ces peuples, commandés par Ambiorix, tombèrent sur les légions de Cotta et de Titurius, et les taillèrent en pièces; de là ils allèrent avec soixante mille hommes assiéger la légion qui était sous les ordres de Q. Cicéron, et peu s'en fallut que ses retranchements ne fussent forcés; tous ceux qui y étaient renfermés avaient été blessés et se défendaient avec plus de courage que leur état ne semblait le permettre. César, qui était déjà fort loin de ses quartiers, ayant appris ces fâcheuses nouvelles, revint précipitamment sur ses pas; et, n'ayant pu rassembler en tout que sept mille hommes, il fit la plus grande diligence pour aller dégager Cicéron. Les assiégeants, à qui il ne put dérober sa marche, levèrent le siége et allèrent à sa rencontre, méprisant son petit nombre et se croyant sûrs de l'enlever. César, afin de les tromper, fit semblant de fuir, et, ayant trouvé un poste commode pour tenir tête avec peu de monde à une armée nombreuse, il fortifia son camp, défendit à ses soldats de tenter aucun combat, fit élever de grands retranchements et boucher les portes, afin que cette apparence de frayeur inspirât aux généraux ennemis encore plus de mépris pour lui. Son stratagème lui réussit; les Gaulois pleins de confiance, viennent l'attaquer, séparés et sans ordre : alors il fait sortir sa troupe, tombe sur les barbares qu'il met en fuite et en fait un grand carnage. Cette victoire éteignit tous les soulèvements des Gaulois dans ces quartiers-là; César, pour en prévenir de nouveaux, se portait avec promptitude partout où il voyait quelque mouvement à craindre. Pour remplacer les légions qu'il avait perdues, il lui en était venu trois d'Italie, dont deux lui avaient été prêtées par Pompée, et la troisième venait d'être levée dans la Gaule aux environs du Pô.

Cependant on vit tout à coup se développer au fond de la Gaule, des semences de révolte, que les chefs les plus puissants avaient depuis longtemps répandues en secret parmi les peuples les plus belliqueux, et qui donnèrent naissance à la plus grande et à la plus dangereuse guerre qui eût encore eu lieu dans ces contrées. Tout se réunissait pour la rendre terrible : une jeunesse

aussi nombreuse que brillante, une immense quantité d'armes rassemblées de toutes parts, les fonds énormes qu'ils avaient faits, les places fortes dont ils s'étaient assurés, les lieux presque inaccessibles dont ils avaient fait leurs retraites : on était d'ailleurs dans le fort de l'hiver; les rivières étaient glacées, les forêts couvertes de neiges; les campagnes, inondées, étaient comme des torrents; les chemins, ou ensevelis sous des monceaux de neige, ou couverts de marais et d'eaux débordées, étaient impossibles à reconnaître. Tant de difficultés faisaient croire aux Gaulois que César ne pourrait les attaquer. Entre les nations révoltées, les plus considérables étaient les Arverniens et les Carnutes, qui avaient investi de tout le pouvoir militaire Vercingentorix, dont les Gaulois avaient massacré le père, parce qu'ils le soupçonnaient d'aspirer à la tyrannie. Ce général, après avoir divisé son armée en plusieurs corps, et établi plusieurs capitaines, fit entrer dans cette ligue tous les peuples des environs, jusqu'à la Saône; il pensait à faire prendre subitement les armes à toute la Gaule, pendant qu'à Rome on préparait un soulèvement général contre César. Si le chef des Gaulois eût différé son entreprise jusqu'à ce que César eût eu sur les bras la guerre civile, il n'eût pas causé à l'Italie entière moins de terreur qu'autrefois les Cimbres et les Teutons.

César qui tirait parti de tous les avantages que la guerre peut offrir, et qui surtout savait profiter du temps, n'eut pas plus tôt appris cette révolte générale, qu'il partit sans perdre un instant; et, reprenant les mêmes chemins qu'il avait déjà tenus, il fit voir aux barbares, par la célérité de sa marche dans un hiver si rigoureux, qu'ils avaient en tête une armée invincible, à laquelle rien ne pouvait résister. Il eut paru incroyable qu'un simple courrier fût venu en un temps beaucoup plus long du lieu d'où il était parti, et ils le voyaient arrivé en peu de jours avec toute son armée, piller et ravager leur pays, détruire leurs places fortes et recevoir ceux qui venaient se rendre à lui; mais quand les Éduens, qui jusqu'alors s'étaient appelés les frères des Romains et en avaient été traités avec la plus

grande distinction, se révoltèrent aussi et entrèrent dans la ligue commune, le découragement se jeta dans ses troupes. César fut donc obligé de décamper promptement et de traverser le pays des Lingons, pour entrer dans celui des Séquanais, amis des Romains et plus voisins de l'Italie que le reste de la Gaule. Là, environné par les ennemis qui étaient venus fondre sur lui avec plusieurs milliers de combattants, il les charge avec tant de vigueur, qu'après un combat long et sanglant, il a partout l'avantage et met en fuite ces barbares. Il semble néanmoins qu'il y reçut d'abord quelque échec; car les Arverniens montrent encore une épée suspendue dans un de leurs temples, qu'ils prétendent être une dépouille prise sur César. Il l'y vit lui-même dans la suite et ne fit qu'en rire; ses amis l'engageaient à la faire ôter; mais il ne le voulut pas, parce qu'il la regardait comme une chose sacrée.

Le plus grand nombre de ceux qui s'étaient sauvés par la fuite se renfermèrent avec leur roi dans la ville d'Alésia. César alla sur-le-champ l'assiéger, quoique la hauteur de ses murailles et la multitude des troupes qui la défendaient la fissent regarder comme imprenable. Pendant ce siége, il se vit dans un danger dont on ne saurait donner une juste idée. Ce qu'il y avait de plus brave parmi toutes les nations de la Gaule, s'étant rassemblé au nombre de trois cent mille hommes, vint en armes au secours de la ville; ceux qui étaient renfermés dans Alésia ne montaient pas à moins de soixante-dix mille. César, ainsi enfermé et assiégé entre deux armées si puissantes, fut obligé de se fortifier de deux murailles, l'une contre ceux de la place, l'autre contre les troupes qui étaient venues au secours des assiégés : si ces deux armées avaient réuni leurs forces, c'en était fait de César. Aussi le péril extrême auquel il fut exposé devant Alésia lui acquit, à plus d'un titre, la gloire la mieux méritée : c'est de tous ses exploits celui où il montra le plus d'audace et le plus d'habileté. Mais ce qui doit singulièrement surprendre, c'est que les assiégés n'aient été instruits du combat qu'il livra à tant de milliers d'hommes qu'après qu'il les eut défaits; et ce

qui est plus étonnant encore, les Romains qui gardaient la muraille que César avait tirée contre la ville, n'apprirent sa victoire que par les cris des habitants d'Alésia et par les lamentations de leurs femmes, qui virent, des différents quartiers de la ville, les soldats romains emporter dans leur camp une immense quantité de boucliers garnis d'or et d'argent, des cuirasses souillées de sang, de la vaisselle et des pavillons gaulois. Toute cette puissance formidable se dissipa et s'évanouit avec la rapidité d'un fantôme ou d'un songe, car ils périrent presque tous dans le combat. Les assiégés après avoir donné bien du mal à César et en avoir beaucoup souffert eux-mêmes, finirent par se rendre. Vercingentorix, qui avait été l'âme de toute cette guerre, s'étant couvert de ses plus belles armes, sortit de la ville sur un cheval magnifiquement paré; et, après l'avoir fait caracoler autour de César qui était assis sur son tribunal, il mit pied à terre, se dépouilla de toutes ses armes et alla s'asseoir aux pieds du général romain, où il se tint dans le plus grand silence. César le remit en garde à des soldats, et le réserva à l'ornement de son triomphe.

César avait résolu depuis longtemps de détruire Pompée, comme Pompée voulait, de son côté, ruiner César. Crassus, qui seul pouvait prendre la place de celui des deux qui aurait succombé, ayant péri chez les Parthes, il ne restait à César, pour devenir le plus grand, que de perdre celui qui l'était déjà; et à Pompée, pour prévenir sa propre perte, que de se défaire de celui dont il craignait l'élévation. Mais c'était depuis peu que Pompée avait cette crainte; jusque-là il n'avait pas cru César redoutable, persuadé qu'il ne lui serait pas difficile de renverser celui dont l'agrandissement était son ouvrage. César, qui de bonne heure avait eu le projet de détruire tous ses rivaux, avait fait comme un athlète qui va se préparer loin de l'arène où il doit combattre. Il s'était éloigné de Rome, et, en s'exerçant lui-même dans les guerres des Gaules, il avait aguerri ses troupes, augmenté sa gloire par ses exploits, et égalé les hauts faits de Pompée. Il ne lui fallait que des prétextes pour colorer ses desseins; et ils lui furent bientôt fournis,

soit par Pompée lui-même, soit par les conjonctures, soit enfin par les vices du gouvernement. A Rome, ceux qui briguaient alors les charges dressaient des tables couvertes d'argent au milieu de la place publique, achetaient sans honte les suffrages des citoyens, qui, après les avoir vendus, descendaient au champ de Mars, non pour donner simplement leur voix à celui qui les avait achetées, mais pour soutenir sa brigue à coups d'épée, de traits et de frondes. Souvent on ne sortait de l'assemblée qu'après avoir souillé la tribune de sang et de meurtre; et la ville, plongée dans l'anarchie, ressemblait à un vaisseau sans gouvernail, battu par la tempête. Tout ce qu'il y avait de gens raisonnables aurait regardé comme un grand bonheur que cet état si violent de démence et d'agitation n'amenât pas un plus grand mal que la monarchie. Plusieurs même osaient dire ouvertement que la puissance d'un seul était l'unique remède aux maux de la république, et que ce remède il fallait le recevoir du médecin le plus doux, ce qui désignait clairement Pompée. Il affectait dans ses discours de refuser le pouvoir absolu; mais toutes ses actions tendaient à se faire nommer dictateur. Caton, qui pénétrait son dessein, conseilla au sénat de le nommer seul au consulat, afin que, satisfait de cette espèce de monarchie plus conforme aux lois, il n'enlevât pas de force la dictature. Le sénat prit ce parti; et en même temps il lui continua les deux gouvernements dont il était pourvu, l'Espagne et l'Afrique : il les administrait par ses lieutenants, et y entretenait des armées dont la dépense montait chaque année à mille talents (1), qui lui étaient payés du trésor public.

Ces décrets du sénat déterminèrent César à demander le consulat et une pareille prolongation des années de ses gouvernements. Pompée d'abord garda le silence : mais Marcellus et Lentulus, ennemis déclarés de César, proposèrent de rejeter ses demandes; et, pour faire outrage à César, à une démarche nécessaire ils en ajoutèrent qui ne l'étaient pas. Ils privèrent du droit de bour-

(1) Environ cinq millions.

geoisie les habitants de Néocome, que César avait établis depuis peu dans la Gaule. Marcellus, pendant son consulat, fit battre de verges un de leurs sénateurs qui était venu à Rome, et lui dit que, n'étant pas citoyen romain, il lui imprimait cette marque d'ignominie, qu'il pouvait aller montrer à César. Après le consulat de Marcellus, César laissa puiser abondamment dans les trésors qu'il avait amassés en Gaule, tous ceux qui avaient quelque part au gouvernement. Il acquitta les dettes du tribun Curion, qui étaient considérables, et donna quinze cents talents (1) au consul Paulus, qui les employa à bâtir cette fameuse basilique qui a remplacé celle de Fulvius. Pompée, craignant cette espèce de ligue, agit ouvertement, soit par lui-même, soit par ses amis, pour faire nommer un successeur à César; il lui fit redemander les deux légions qu'il lui avait prêtées pour la guerre des Gaules, et que César lui renvoya sur-le-champ, après avoir donné à chaque soldat deux cent cinquante drachmes (2).

Les officiers qui les ramenèrent à Pompée répandirent parmi le peuple des bruits très-favorables à César, et contribuèrent à corrompre de plus en plus Pompée, en le flattant de la vaine espérance que l'armée de César désirait l'avoir pour chef; que si à Rome l'opposition de ses envieux et les vices d'un gouvernement vicieux mettaient des obstacles à ses desseins, l'armée des Gaules était toute disposée à lui obéir; qu'à peine elle aurait repassé les monts, qu'elle serait tout à lui : tant, disaient-ils, César leur était devenu odieux par le grand nombre d'expéditions dont il les accablait! tant la crainte qu'on avait qu'il aspirât à la monarchie l'avait rendu suspect! Ces propos enflèrent tellement le cœur de Pompée, qu'il négligea de faire des levées, croyant n'avoir rien à craindre, et se bornant à combattre les demandes de César par des discours et des opinions dont César s'embarrassait fort peu. On assure qu'un de ses officiers, qu'il avait envoyé à Rome et qui

(1) Sept millions et demi.
(2) Deux cent vingt-cinq livres.

se tenait à la porte du conseil, ayant entendu dire que le sénat refusait à César la continuation de ses gouvernements : « Celle-ci la lui donnera, » dit-il, en mettant la main sur la garde de son épée.

Cependant César avait, dans ses demandes, toutes les apparences de la justice; il offrait de poser les armes, pourvu que Pompée les quittât aussi. Devenus ainsi l'un et l'autre simples particuliers, ils attendraient les honneurs que leurs concitoyens voudraient leur décerner; mais lui ôter son armée et laisser à Pompée la sienne, c'était, en accusant l'un d'aspirer à la tyrannie, donner à l'autre la facilité d'y parvenir. Curion, qui faisait ces offres au peuple au nom de César, fut singulièrement applaudi; et, quand il sortit de l'assemblée, on lui jeta des couronnes de fleurs, comme à un athlète victorieux. Antoine, l'un des tribuns du peuple, apporta dans l'assemblée une lettre de César et la fit lire publiquement dans le sénat, malgré les consuls. Scipion, beau-père de Pompée, proposa que si à un jour fixé César ne posait pas les armes, il fût traité en ennemi public. Les consuls demandèrent d'abord si l'on était d'avis que Pompée renvoyât ses troupes, et ensuite si on voulait que César licenciât les siennes : il y eut très-peu de voix pour le premier avis, et le second les eut presque toutes. Antoine ayant proposé de nouveau qu'ils déposassent tous deux le commandement, cet avis fut unanimement adopté; mais le bruit que fit Scipion et les clameurs du consul Lentulus, qui criait que contre un brigand il fallait des armes et non pas des décrets, obligèrent le sénat de rompre l'assemblée. Les citoyens, effrayés de cette discussion, prirent des habits de deuil.

On reçut bientôt une autre lettre de César, qui parut encore plus modérée : il offrait de tout abandonner, à condition qu'on lui laisserait le gouvernement de la Gaule cisalpine et celui de l'Illyrie, avec deux légions, jusqu'à ce qu'il eût obtenu un second consulat. L'orateur Cicéron, qui venait d'arriver de son gouvernement de Cilicie, et qui cherchait à rapprocher les deux partis, faisait tous ses efforts pour adoucir Pompée. Celui-ci, en consen-

tant aux autres demandes de César, refusait de lui laisser les légions. Cicéron avait persuadé aux amis de César de l'engager à se contenter de ses deux gouvernements avec six mille hommes de troupes, et de faire sur ce pied l'accommodement. Pompée se rendait à cette proposition ; mais le consul Lentulus ne voulut jamais y consentir ; il traita indignement Antoine et Curion, et les chassa honteusement du sénat. C'était donner à César le plus spécieux de tous les prétextes; et il s'en servit avec succès pour irriter ses soldats, en leur montrant des hommes d'un rang distingué, des magistrats romains obligés de s'enfuir en habits d'esclaves, dans des voitures de louage; car la crainte d'être reconnus les avait fait sortir de Rome sous ce déguisement.

César n'avait auprès de lui que cinq mille hommes de pied et trois cents chevaux. Il avait laissé au-delà des Alpes le reste de son armée, que ses lieutenants devaient bientôt lui amener. Il vit que le commencement de son entreprise et la première attaque qu'il projetait n'avaient pas besoin d'un grand nombre de troupes, qu'il devait plutôt étonner ses amis par sa hardiesse et sa célérité, et qu'il les effrayerait plus facilement en tombant sur eux lorsqu'ils s'y attendraient le moins, qu'il ne les forcerait en venant avec de grands préparatifs. Il ordonne donc à ses capitaines et à ses tribuns de ne prendre que leurs épées, sans aucune autre arme, de s'emparer d'Ariminium, ville considérable de la Gaule (1), mais d'y causer le moins de tumulte et d'y verser le moins de sang qu'ils pourraient. Après avoir remis à Hortensius la conduite de son armée, il passa le jour en public à voir combattre des gladiateurs; et un peu avant la nuit il prit un bain, entra ensuite dans la salle à manger et resta quelque temps avec ceux qu'il avait invités à souper. Dès que la nuit fut venue, il se leva de table, engagea ses convives à faire bonne chère et les pria de l'attendre, en les assurant qu'il reviendrait bientôt. Il avait prévenu quelques-uns de ses amis de le suivre, non pas tous ensemble, mais chacun par un

(1) Cispadane, c'est-à-dire en deçà du Pô, partie de la Cisalpine.

chemin différent; et, montant lui-même dans un chariot de louage, il prit d'abord une autre route que celle qu'il voulait tenir, et tourna bientôt vers Ariminium.

Lorsqu'il fut sur les bords du Rubicon, fleuve qui sépare la Gaule cisalpine du reste de l'Italie, frappé tout à coup des réflexions que lui inspirait la crainte du danger et que lui montrèrent de plus près la grandeur et l'audace de son entreprise, il s'arrêta; et, fixé longtemps à la même place, il pesa, dans un profond silence, les différentes résolutions qui s'offraient à son esprit, balança tour à tour les partis contraires et changea plusieurs fois d'avis. Il en conféra longtemps avec ceux de ses amis qui l'accompagnaient parmi lesquels était Asinius Pollion. Il se représenta tous les maux dont le passage de ce fleuve allait être suivi et tous les jugements qu'on porterait de lui dans la postérité. Enfin n'écoutant plus que sa passion et rejetant tous les conseils de la raison pour se précipiter aveuglément dans l'avenir, il prononça ce mot si ordinaire à ceux qui se livrent à des aventures difficiles et hasardeuses : « Le sort en est jeté ! » et, passant le Rubicon, il marcha avec tant de diligence, qu'il arriva le lendemain à Ariminium avant le jour, et s'empara de la ville. La nuit qui précéda le passage de ce fleuve, il eut, dit-on, un songe affreux : il lui sembla qu'il avait avec sa mère un commerce incestueux.

La prise d'Ariminium ouvrit, pour ainsi dire, toutes les portes de la guerre et sur terre et sur mer; et César, en franchissant les limites de son gouvernement, parut avoir transgressé toutes les lois de Rome. Ce n'était pas seulement, comme dans les autres guerres, des hommes et des femmes qu'on voyait courir éperdus dans toute l'Italie; les villes elles-mêmes semblaient s'être arrachées de leurs fondements pour prendre la fuite et se transporter d'un lieu dans un autre; Rome elle-même se trouva comme inondée d'un déluge de peuples qui s'y réfugiaient de tous les environs; et, dans une agitation, dans une tempête si violente, il n'était plus possible à aucun magistrat de la contenir par la raison ni par l'autorité; elle fut sur le point de se détruire par ses propres mains. Ce n'était partout que des passions

contraires et des mouvements convulsifs; ceux même qui applaudissaient à l'entreprise de César ne pouvaient se tenir tranquilles : comme ils rencontraient à chaque pas des gens qui en étaient affligés et inquiets (ce qui arrive toujours dans une grande ville), ils les insultaient avec fierté et les menaçaient de l'avenir. Pompée, déjà assez étonné par lui-même, était encore plus troublé par les propos qu'on lui tenait de toutes parts : il était puni avec justice, lui disaient les uns, d'avoir agrandi César contre lui-même et contre la république; les autres l'accusaient d'avoir rejeté les conditions raisonnables auxquelles César avait consenti de se réduire, et de l'avoir livré aux outrages de Lentulus. Favonius même osa lui dire de frapper enfin du pied la terre, parce qu'un jour Pompée, en parlant de lui-même en plein sénat dans les termes les plus avantageux, avait déclaré aux sénateurs qu'ils ne devaient s'embarrasser de rien, ni s'inquiéter des préparatifs de la guerre; que dès que César se serait mis en marche il n'aurait qu'à frapper la terre du pied et qu'il remplirait de légions toute l'Italie.

Pompée était encore supérieur à César par le nombre de ses troupes; mais il n'était pas le maître de suivre ses propres sentiments; les fausses nouvelles qu'on lui apportait, les terreurs qu'on ne cessait de lui inspirer, comme si l'ennemi eût été déjà aux portes de Rome et maître de tout, l'obligèrent enfin de céder au torrent et de se laisser entraîner à la fuite générale. Il déclara que le tumulte était dans la ville, et il l'abandonna, en ordonnant au sénat de le suivre, et intimant à tous ceux qui préféreraient à la tyrannie leur patrie et leur liberté, la défense d'y rester. Les consuls quittèrent Rome sans avoir fait les sacrifices qu'ils étaient dans l'usage d'offrir aux dieux lorsqu'ils sortaient de la ville; la plupart des sénateurs prirent aussi la fuite, saisissant, en quelque sorte, ce qu'ils trouvaient chez eux sous leurs mains, comme s'ils l'eussent enlevé aux ennemis : il y en eut même qui, d'abord très-attachés à César, furent tellement troublés par la crainte, que, sans aucune nécessité, ils se laissèrent emporter par le torrent des fuyards.

C'était un spectacle digne de pitié que de voir, dans une si terrible tempête, cette ville abandonnée, et, semblable à un vaisseau sans pilote, flotter au hasard dans l'incertitude de son sort. Mais quelque déplorable que fût cette fuite, les Romains regardaient le camp de Pompée comme la patrie, et ils fuyaient Rome comme le camp de César. Labiénus lui-même, un des plus intimes amis de César, son lieutenant dans toute la guerre des Gaules et qui l'avait toujours servi avec le plus grand zèle, quitta son parti et alla joindre Pompée. Cette désertion n'empêcha pas César de lui renvoyer son argent et ses équipages : il alla camper ensuite devant Corfinium, où Domitius commandait pour Pompée. Cet officier, qui désespérait de pouvoir défendre la ville, demanda du poison à un de ses esclaves, qui était médecin, et l'avala dans l'espérance de mourir promptement; mais, ayant bientôt appris avec quelle extrême bonté César traitait ses prisonniers, il déplora son malheur et la précipitation avec laquelle il avait pris une détermination si violente. Son médecin le rassura, en lui disant que le breuvage qu'il lui avait donné n'était pas un poison mortel, mais un simple narcotique. Content de cette assurance, il se leva sur-le-champ et alla trouver César, qui le reçut avec beaucoup d'amitié : cependant, peu de temps après, Domitius se rendit au camp de Pompée. Ces nouvelles portées à Rome causèrent beaucoup de joie à ceux qui y étaient restés, et plusieurs de ceux qui en avaient fui y retournèrent.

César prit à sa solde les troupes de Domitius; et, ayant prévenu ceux qui faisaient dans les villes des levées de soldats pour Pompée, il incorpora ces nouvelles recrues dans son armée. Devenu redoutable par ces renforts, il marcha contre Pompée; mais celui-ci, ne jugeant pas à propos de l'attendre, se retira à Brindes, d'où il fit d'abord partir les consuls pour Dyrrachium avec des troupes, et y passa lui-même bientôt après l'arrivée de César devant Brindes. J'ai raconté ces faits en détails dans la *Vie de Pompée*. César eût bien voulu le poursuivre, mais il manquait de vaisseaux; il s'en retourna donc à Rome, après s'être rendu maître, en

soixante jours, de toute l'Italie, sans verser une goutte de sang. Il trouva la ville beaucoup plus calme qu'il ne l'avait espéré; il parla avec beaucoup de douceur et de popularité à un grand nombre de sénateurs que la confiance y avait amenés, et les exhorta à députer vers Pompée pour lui porter de sa part des conditions raisonnables. Aucun d'eux ne voulut accepter cette commission, soit qu'ils craignissent Pompée après l'avoir abandonné, soit qu'ils crussent que César ne parlait pas sincèrement et que ce n'était de sa part que des paroles spécieuses. Le tribun Métellus voulut l'empêcher de prendre de l'argent dans le trésor public et lui allégua des lois qui le défendaient. « Le temps des armes, lui » dit César, n'est pas celui des lois : si tu n'approuves » pas ce que je veux faire, retire-toi; la guerre ne » souffre pas cette liberté de parler. Quand, après l'ac- » commodement fait, j'aurai posé les armes, tu pour- » ras alors haranguer tant que tu voudras. Au reste, » ajouta-t-il, quand je parle ainsi, je n'use pas de tous » mes droits; car vous m'appartenez par le droit de » la guerre, toi et tous ceux qui, après vous être dé- » clarés contre moi, êtes tombés entre mes mains. » En parlant ainsi à Métellus, il s'avança vers les portes du trésor, et, comme on ne trouvait pas les clés, il envoya chercher des serruriers et leur ordonna d'enfoncer les portes. Métellus voulut encore s'y opposer, et plusieurs personnes louaient sa fermeté. César, prenant un ton plus haut, menaça de le tuer s'il l'importunait encore. « Et tu sais, jeune homme, ajouta-t-il, qu'il m'était moins » facile de le dire que de le faire. » Métellus, effrayé de ces dernières paroles, se retira, et tout de suite on fournit à César, sans aucune difficulté, tout l'argent dont il eut besoin pour faire la guerre.

Il se rendit aussitôt en Espagne avec une armée pour en chasser les deux lieutenants de Pompée, Afranius et Varron, et pouvoir, après s'être rendu maître de leurs troupes et de leurs gouvernements, marcher contre Pompée, sans laisser derrière aucun ennemi. Dans cette guerre sa vie fut souvent en danger par les embûches qu'on lui dressa, et son armée manqua de périr par la

disette; mais il n'en fut pas moins ardent à poursuivre les ennemis, à les provoquer au combat, à les environner de tranchées, à ne pas s'arrêter, qu'il n'eût en sa puissance leurs troupes et leurs camps. Les chefs prirent la fuite et allèrent trouver Pompée. Quand César fut de retour à Rome, Pison, son beau-père, lui conseilla d'envoyer des députés à Pompée pour traiter d'un accommodement; mais Isauricus, qui voulait plaire à César, combattit cette proposition. Élu dictateur par le sénat, il rappela les bannis, rétablit dans tous leurs droits les enfants de ceux qui avaient été proscrits par Sylla, et déchargea les débiteurs d'une partie des intérêts de leurs dettes. Il fit quelques autres ordonnances semblables, et ne garda la dictature que onze jours : après ce terme, il déposa cette magistrature qui tenait de la monarchie, se nomma lui-même consul avec Servilius Isauricus, et ne s'occupa plus que de la guerre.

Il fit tant de diligence qu'il laissa derrière lui une grande partie de son armée, et quoiqu'il n'eût que six cents chevaux d'élite et cinq légions, quoiqu'on fût vers le solstice d'hiver, au commencement de janvier, qui répond au mois posidéon des Athéniens, il s'embarqua, traversa la mer Ionienne, et se rendit maître des villes d'Oricum et d'Apollonie. Il renvoya des vaisseaux de transport à Brindes pour amener des troupes qui n'avaient pu s'y rendre avant qu'il partît. Ces troupes, épuisées de fatigue, rebutées de combattre sans relâche contre tant d'ennemis, se plaignaient de César dans leur route : « Où donc, » disaient-elles, cet homme » veut-il nous mener? quel terme mettra-t-il à nos » travaux? ne cessera-t-il jamais de nous traîner partout à sa suite et de se servir de nous comme si nous » avions des corps de fer? mais le fer même s'use par » les coups dont on le frappe, les boucliers et les cuirasses ont de temps en temps besoin de repos. César, » en voyant nos blessures, ne doit-il pas songer qu'il » commande à des hommes mortels et que nous souffrons » tous les maux attachés à notre condition? Dieu lui-même peut-il sur les mers forcer la saison de l'hiver,

» des vents et des tempêtes? Et cependant c'est dans » cette saison qu'il nous expose à tous les périls de la » mer; on dirait, non qu'il poursuit ses ennemis, mais » qu'il fuit devant eux. » Tout occupés de leurs plaintes, ils s'acheminaient lentement vers Brindes; et, lorsqu'en y arrivant ils trouvèrent César déjà parti, alors, changeant de langage, ils se firent à eux-mêmes les plus vifs reproches, et s'accusèrent d'avoir trahi leur général; ils s'en prirent à leurs officiers, qui n'avaient pas pressé leur marche; et, assis au haut de la côte, ils portaient leurs regards sur la mer et vers l'Épire, pour voir s'ils apercevraient les vaisseaux qui devaient revenir les chercher.

Cependant César se trouvait à Apollonie avec une armée trop faible pour rien entreprendre, parce que les troupes de Brindes tardaient à arriver. Livré à une incertitude affligeante, il prit enfin la résolution hasardeuse de s'embarquer seul, à l'insu de tout le monde, sur un simple bateau à douze rames, pour se rendre plus promptement à Brindes, quoique la mer fût couverte de vaisseaux ennemis. A l'entrée de la nuit, il se déguise en esclave, monte dans le bateau, se jette dans un coin, comme le dernier des passagers, et s'y tient sans rien dire. La barque descendait le fleuve Anius, qui la portait vers la mer. L'embouchure de ce fleuve était ordinairement tranquille; un vent de terre, qui se levait tous les matins, repoussait les vagues de la mer et les empêchait d'entrer dans la rivière : mais cette nuit-là il s'éleva tout à coup un vent de mer si violent qu'il fit tomber le vent de terre. Le fleuve, soulevé par la marée et par la résistance des vagues, qui, poussées avec furie, luttaient contre son courant, devint d'une navigation dangereuse; ses eaux repoussées violemment vers leur source par les tourbillons rapides que cette lutte causait, et qui étaient accompagnés d'un affreux mugissement, ne permettaient pas au pilote de gouverner sa barque et de maîtriser les flots. Il ordonna donc à ses matelots de tourner la barque et de remonter le fleuve. César, ayant entendu donner cet ordre, se fait connaître, et prenant la main du pilote, fort étonné de

voir là César : « Mon ami, lui dit-il, continue ta route, » et risque tout sans rien craindre, tu conduis César et » sa fortune. » Les matelots, oubliant la tempête, forcent de rames et emploient tout ce qu'ils ont d'ardeur pour surmonter la violence des vagues ; mais tous leurs efforts sont inutiles. César, qui voit la barque faire eau de toutes parts et près de couler à fond dans l'embouchure même du fleuve, permet au pilote, avec bien du regret, de retourner sur ses pas. Il regagnait son camp lorsque ses soldats, qui étaient sortis en foule au-devant de lui, se plaignirent avec douleur de ce que, désespérant de vaincre avec eux seuls et se méfiant de ceux qui étaient auprès de lui, il s'exposait, par une inquiétude injurieuse pour eux, au plus terrible danger pour aller chercher les absents.

Antoine étant arrivé bientôt après avec les troupes de Brindes, César, plein de confiance, présenta le combat à Pompée, qui, placé dans un poste avantageux, tirait abondamment de la terre et de la mer toutes ses provisions, tandis que César, qui n'en avait pas d'abord en abondance, se trouva bientôt réduit à manquer des choses les plus nécessaires. Ses soldats, pour se nourrir, pilaient une certaine racine qu'ils détrempaient avec du lait : quelquefois même ils en faisaient du pain; et, s'avançant jusqu'aux premiers postes des ennemis, ils jetaient de ces pains dans leurs retranchements, en leur disant que, tant que la terre produirait de ces racines, ils ne cesseraient pas de tenir Pompée assiégé. Pompée défendit qu'on rapportât ces discours dans son camp, et qu'on y montrât ces pains : il craignait l'entier découragement de ses soldats qu'il voyait redouter déjà la dureté et l'insensibilité farouche de leurs ennemis, qui, comme des bêtes sauvages, supportaient patiemment les plus grandes privations. Il se faisait chaque jour, près du camp de Pompée, des escarmouches, où César avait toujours l'avantage; une fois seulement ses troupes furent mises en déroute, et il se vit en danger de perdre son camp.

Pompée ayant attaqué avec vigueur les corps de César, aucun ne tint ferme, ils prirent tous la fuite; on en

fit un si grand carnage, que les tranchées furent couvertes de morts, et ils furent poursuivis jusque dans leurs lignes et leurs retranchements. César courut au-devant des fuyards, pour les ramener au combat; et voyant ses efforts inutiles, il saisit les drapeaux des enseignes, afin de les arrêter; mais ils les jetaient à terre; et trente-deux tombèrent au pouvoir de l'ennemi. César, lui-même, manqua d'y périr; il avait voulu retenir un soldat, grand et robuste, qui fuyait comme les autres, et l'obliger à faire face à l'ennemi : cet homme, troublé par le danger et hors de lui-même, leva l'épée pour le frapper; mais l'écuyer de César le prévint, et d'un coup d'épée lui abattit l'épaule. César croyait déjà tout perdu : et lorsque Pompée, ou par un excès de précaution ou par un caprice de la fortune, eut manqué de conduire à son terme un si heureux commencement; que, satisfait d'avoir obligé les fuyards de se renfermer dans leur camp, il se fut retiré; César, en s'en retournant, dit à ses amis : « La victoire était aujourd'hui » assurée aux ennemis, si leur chef avait su vaincre. » Après être rentré dans sa tente, il se coucha, et passa la nuit dans la plus cruelle inquiétude, livré à de tristes réflexions; il se reprochait la faute qu'il avait faite lorsque, ayant devant lui un pays abondant et les villes opulentes de la Macédoine et de la Thessalie, au lieu d'attirer la guerre dans ces belles contrées, il s'était campé sur les bords de la mer, dont les ennemis étaient les maîtres, et où il était lui-même bien plus assiégé par la disette qu'il n'assiégeait Pompée par les armes.

Déchiré par ces réflexions, tourmenté du défaut de vivres et de la situation fâcheuse dans laquelle il se trouvait, il leva son camp, résolu d'aller dans la Macédoine combattre Scipion; il espérait ou attirer Pompée sur ses pas, et l'obliger de combattre dans un pays qui ne lui donnerait pas la facilité de tirer ses provisions par mer, ou opprimer aisément Scipion, si Pompée l'abandonnait. La retraite de César enfla le courage des soldats de Pompée, et surtout des officiers, qui voulaient qu'on le poursuivît sur-le-champ, comme un ennemi déjà vaincu et mis en fuite. Mais Pompée n'était pas assez imprudent pour mettre de si grands intérêts au hasard

d'une bataille : abondamment pourvu de tout ce qui lui était nécessaire pour attendre du temps l'avantage, il croyait plus sage de tirer la guerre en longueur, et de laisser se flétrir le peu de vigueur qui restait encore aux soldats de César. Les plus aguerris d'entre eux avaient beaucoup d'expérience et d'audace dans les combats; mais quand il fallait faire des marches et des campements, assiéger les places fortes et passer les nuits sous les armes, leur vieillesse les faisait bientôt succomber à ces fatigues; ils étaient trop pesants pour des travaux si pénibles, et leur courage cédait à la faiblesse de leur corps. On disait d'ailleurs qu'il régnait dans son camp une maladie contagieuse, dont la mauvaise nourriture avait été la première cause; et ce qui était encore plus fâcheux pour César, il n'avait ni vivres ni argent, et ne pouvait éviter de se consumer lui-même en peu de temps. Tous ces motifs déterminaient Pompée à refuser le combat. Caton était le seul qui, par le désir d'épargner le sang des citoyens, approuvât sa résolution; il n'avait pu voir les corps des ennemis tués à la dernière action, au nombre de mille, sans verser des larmes; et en se retirant il se couvrit la tête de sa robe, en signe de deuil. Mais tous les autres accusaient Pompée de refuser le combat par lâcheté; ils cherchaient à le piquer, en l'appelant Agamemnon et roi des rois, en lui imputant de ne vouloir pas renoncer à cette autorité monarchique dont il était investi, à ce concours de tant de capitaines qui venaient dans sa tente prendre ses ordres, et dont sa vanité était flattée. Favonius, qui cherchait à imiter la liberté de Caton dans ses paroles, déplorait, d'un ton tragique, le malheur qu'on aurait encore cette année de ne pas manger des figues de Tusculum, pour ne pas dépouiller Pompée du pouvoir absolu. Afranius, nouvellement arrivé d'Espagne, où il s'était fort mal conduit, et qu'on accusait d'avoir vendu et livré son armée, lui demanda pourquoi il n'allait pas combattre contre ce marchand qui avait acheté de lui ses gouvernements. Tous ces propos ayant forcé Pompée de se déterminer à combattre, il se mit à la poursuite de César.

Celui-ci avait éprouvé les plus grandes difficultés

dans les premiers jours de sa marche. Personne ne voulait lui fournir des vivres, et sa dernière défaite lui attirait un mépris général; mais lorsqu'il eut pris la ville de Gomphes en Thessalie, il eut des vivres en abondance pour son armée, qui fut guérie même de sa maladie d'une manière fort étrange. Ses soldats ayant trouvé une quantité prodigieuse de vin, en burent avec excès, et, se livrant à la débauche, ils célébrèrent, dans tout le chemin, une espèce de bacchanale. Cette ivresse continuelle chassa la maladie, qui venait d'une cause contraire, et changea entièrement la disposition de leur corps. Quand les deux généraux furent entrés dans la Thessalie, et qu'ils eurent assis leur camp l'un vis-à-vis de l'autre, Pompée revint d'autant plus volontiers à sa première résolution, qu'il était alarmé par des présages sinistres, et par une vision qu'il avait eue pendant son sommeil. Il avait cru être à Rome dans le théâtre, où le peuple le recevait avec de grands applaudissements, pendant que lui-même s'était mis à orner la chapelle de Vénus Nicéphore. Cette vision lui donnait d'un côté de la confiance à cause des applaudissements du peuple; mais d'un autre côté il craignait que ce songe ne signifiât qu'il relèverait par ses propres dépouilles la gloire du descendant de Vénus, à qui César rapportait son origine.

Mais ceux qu'il avait auprès de lui étaient bien loin de partager ses inquiétudes; au contraire, pleins de présomption et prévenant la victoire par leurs espérances, déjà Domitius, Spinther et Scipion se disputaient la souveraine sacrificature, que César possédait; plusieurs avaient envoyé retenir et louer d'avance, à Rome, les maisons les plus convenables à des consuls et à des préteurs, ne doutant pas qu'à la fin de la guerre ils ne fussent élevés à ces magistratures. Mais aucun corps de l'armée ne témoignait plus d'impatience de combattre que celui des chevaliers : fiers de la beauté de leurs armes, du bon état de leurs chevaux, de leur bonne mine et de leur nombre (car ils étaient sept mille, contre mille que César en avait), ils se tenaient assurés de la victoire. Leur infanterie, supé-

rieure aussi en nombre, était de quarante-cinq mille hommes, et celle des ennemis ne montait qu'à vingt-deux mille. Mais César, ayant assemblé ses soldats, leur dit que Cornificius, qui n'était pas éloigné, lui amenait deux légions; que Calénus avait autour de Mégare et d'Athènes quinze autres cohortes; et il leur demanda s'il voulaient attendre ces renforts, ou hasarder seuls la bataille. Ils le conjurèrent tous de ne pas attendre, mais plutôt d'imaginer quelque stratagème pour attirer tout de suite l'ennemi au combat.

Il fit un sacrifice pour purifier son armée; et après l'immolation de la première victime, le devin lui annonça que dans trois jours il en viendrait aux mains avec les ennemis. César lui demanda s'il voyait dans les entrailles quelques signes d'un succès favorable : « Vous répondrez à cette question mieux que moi, lui » dit le devin; les dieux me font voir un grand change- » ment, une révolution générale de l'état actuel des » choses à une situation toute contraire : si donc vous » croyez être bien maintenant, attendez-vous à un état » fâcheux; si vous êtes mal, espérez un meilleur sort. » La veille de la bataille, il visitait lui-même les gardes, lorsque, sur le minuit, on aperçut en l'air une traînée de feu qui, passant par-dessus le camp de César, se changea tout à coup en une flamme vive et éclatante, et alla tomber dans le camp de Pompée. Quand on posa les gardes du matin, on reconnut qu'une sorte de terreur panique s'était répandue parmi les ennemis; mais César, qui ne s'attendait pas à combattre ce jour-là, avait donné le signal de décamper, pour se retirer vers la ville de Scotuse. Déjà les tentes étaient levées lorsque ses coureurs vinrent lui dirent que les ennemis se disposaient au combat. Cette nouvelle le combla de joie; et après avoir fait sa prière aux dieux, il rangea ses troupes en bataille, et les divisa en trois corps. Il donna à Domitius Calvinus le commandement du centre, mit Antoine à la tête de l'aile gauche, et se plaça lui-même à la droite, afin de combattre avec la dixième légion. La cavalerie des ennemis était opposée à cette aile droite; et César, qui craignait leur nombre et l'éclat de leurs

armes, tira secrètement de sa dernière ligne six cohortes, qu'il plaça derrière son aile droite, après leur avoir prescrit ce qu'elles devaient faire quand la cavalerie ennemie viendrait à la charge. Pompée était à son aile droite, Domitius commandait la gauche, et Scipion, son beau-père, occupait le centre. Toute la cavalerie s'était portée à l'aile gauche, dans le dessein d'envelopper la droite des ennemis et de commencer leur entière déroute à l'endroit même où se trouvait le général, elle ne doutait pas que le bataillon le plus profond de cette aile ne cédât à ses efforts; que le premier choc d'une cavalerie si nombreuse ne la mît en désordre et ne la rompît entièrement. Les deux généraux allaient faire sonner la charge, lorsque Pompée ordonna à son infanterie de rester immobile et bien serrée, pour attendre le choc de l'ennemi, et ne s'ébranler que lorsqu'il serait à la portée du trait. César dit qu'en cela il fit une grande faute; qu'il ignorait sans doute qu'au commencement de l'action, l'impétuosité de la course rend le choc bien plus terrible, qu'elle donne plus de roideur aux coups, et qu'elle enflamme le courage, qui est comme allumé par le mouvement d'une si grande multitude.

César ébranlait déjà ses bataillons pour aller à la charge lorsqu'il vit un de ses premiers capitaines, homme d'une grande expérience dans la guerre et d'une fidélité à toute épreuve, qui animait ses soldats à combattre en gens de cœur. César lui adressant la parole : « Eh bien, » Crassinius, lui dit-il, que devons-nous espérer au- » jourd'hui? avons-nous bon courage? » Crassinius lui tendant la main : « Nous vaincrons avec gloire, César, » lui dit-il d'une voix forte; et aujourd'hui vous me » louerez mort ou vif. » En disant ces mots, il s'élance avec impétuosité sur l'ennemi et entraîne après lui sa compagnie, au nombre de cent vingt hommes. Il taille en pièces les premiers qu'il trouve sur son passage, pénètre au milieu des plus épais bataillons et s'entoure de morts, jusqu'à ce qu'enfin il reçoit à la bouche un coup d'épée si violent, que la pointe sortit par la nuque. Quand l'infanterie des deux armées fut ainsi engagée dans une mêlée très-vive, la cavalerie de l'aile gauche

de Pompée s'avança avec fierté et étendit ses escadrons pour envelopper l'aile droite de César; mais elle n'avait pas encore eu le temps de la charger lorsque les six cohortes que César avait placées derrière son aile coururent sur ces cavaliers, et au lieu de lancer de loin leurs javelots, suivant leur coutume, et de frapper à coups d'épées les jambes et les cuisses des ennemis, elles portèrent leurs coups dans les yeux, ou cherchèrent à les blesser au visage; c'était l'ordre qu'elles avaient reçu de César, qui s'était bien douté que ces cavaliers, si novices dans les combats et peu accoutumés aux blessures, qui d'ailleurs à la fleur de l'âge étalaient avec complaisance leur jeunesse et leur beauté, éviteraient avec soin ces sortes de blessures, et ne soutiendraient pas longtemps un genre de combat où ils auraient à craindre et le danger actuel et la difformité pour l'avenir. Il ne fut pas trompé dans son espérance : ces jeunes gens délicats ne purent supporter les coups de javeline qu'on leur portait au visage, et, n'osant fixer ce fer qui brillait de si près à leurs yeux, ils détournaient la vue et se couvraient la tête pour préserver leur figure. Ils rompirent enfin eux-mêmes leurs rangs, et, prenant honteusement la fuite, ils causèrent la perte du reste de l'armée; car les soldats de César, après les avoir vaincus, enveloppèrent l'infanterie, et, la prenant par derrière, ils la taillèrent en pièces.

Pompée n'eut pas plus tôt vu de son aile droite la déroute de sa cavalerie, qu'il ne fut plus le même : oubliant qu'il était le grand Pompée, et semblable à un homme dont un dieu aurait troublé la raison, ou peut-être accablé d'une défaite qu'il regardait comme l'ouvrage de quelque divinité, il se retira dans sa tente sans dire un seul mot, et s'y assit pour attendre l'issue du combat. Son armée ayant été entièrement rompue et mise en fuite, les ennemis vinrent attaquer les retranchements et combattre contre ceux qui les défendaient; alors, revenu à lui-même, il s'écria : « Eh » quoi! jusque dans mon camp! » Il quitta sa cotte d'armes avec toutes les autres marques de sa dignité, et, prenant un habillement plus propre à la fuite, il

se déroba du camp. La suite de ses aventures et son assassinat par les Egyptiens, auxquels il s'était livré, ont été rapportés en détail dans sa *Vie*. César, entrant dans le camp de Pompée, vit ce grand nombre d'ennemis dont la terre était couverte, et ceux qu'on massacrait encore; ce spectacle lui arracha un profond soupir : « Hélas! dit-il, ils l'ont voulu; ils m'ont réduit à » cette cruelle nécessité : oui, si César eût licencié son » armée, malgré tant de guerres terminées avec gloire, » il aurait été condamné. » Asinius Pollion dit que César prononça ces paroles en latin, et que lui il les traduisit en grec dans son histoire. Il ajoute que le plus grand nombre de ceux qui furent tués à la prise du camp étaient des valets de l'armée, et que dans la bataille il ne périt pas plus de six mille hommes. César incorpora dans ses légions la plupart des prisonniers, et fit grâce à plusieurs des plus distingués : de ce nombre fut Brutus, celui qui le tua depuis. César, ne le voyant pas paraître après la bataille, en témoigna beaucoup d'inquiétude; et quand il le vit venir à lui sans avoir éprouvé aucun accident, il montra la plus grande joie.

Entre les divers présages qui précédèrent cette victoire, le plus remarquable est celui qu'on en eut à Tralles : il y avait dans le temple de la Victoire une statue de César; du sol d'alentour, qui, ferme par lui-même, était encore pavé d'une pierre très-dure, il sortit une palme près du piédestal de la statue. A Padoue, Caïus Cornélius, devin célèbre, compatriote et ami de l'historien Tite-Live, était assis ce jour-là à contempler le vol des oiseaux. Il connut l'instant de la bataille, et dit à ceux qui étaient présents que l'affaire allait se terminer et que les deux généraux engageaient le combat. Il se remit à ses observations; et, après avoir examiné les signes, il se leva avec enthousiasme, et s'écria : « Tu triomphes, César! » Comme il vit tous les assistants étonnés de cette prophétie, il déposa la couronne qu'il avait sur la tête, et jura qu'il ne la remettrait que lorsque l'événement aurait justifié sa prédiction : voilà, au rapport de Tite-Live, comment la

chose se passa. César, après avoir rendu la liberté à toute la Thessalie, en considération de la victoire qu'il avait remportée, se mit à la poursuite de Pompée. Arrivé en Asie, il accorda la même grâce aux Cnidiens en faveur de Théopompe, auteur d'un recueil de mythologie, et déchargea tous les habitants de l'Asie du tiers des impôts. Il n'aborda à Alexandrie qu'après l'assassinat de Pompée, et quand Théodote lui présenta la tête de ce grand homme, il détourna les yeux avec horreur; et en recevant son cachet il ne put retenir ses larmes. Il combla de présents tous les amis de Pompée, qui, s'étant dispersés dans la campagne après sa mort, avaient été pris par le roi d'Egypte, et il se les attacha; il écrivit à ses amis de Rome que le fruit le plus réel et le plus doux qu'il pût retirer de sa victoire était de sauver tous les jours quelques-uns de ceux de ses concitoyens qui avaient porté les armes contre lui.

Dans la guerre d'Alexandrie il courut les plus grands dangers. Il avait contre lui l'eunuque Pothin qui jouissait auprès de Ptolémée du plus grand crédit, avait chassé Cléopâtre, après avoir tué Pompée. Le crédit de ce ministre était devenu insupportable. Il ne cessait de dire et de faire tout ce qui pouvait rendre César odieux et méprisable. Il donnait pour les soldats romains le pain le plus vieux et le plus gâté, et leur disait que, vivant aux dépens d'autrui, ils devaient s'en contenter et prendre patience. Il ne faisait servir à la table même du roi que de la vaisselle de bois et de terre, sous prétexte que César avait reçu, pour gage d'une dette, toute la vaisselle d'or et d'argent. Le père du roi régnant avait en effet contracté envers César une dette de dix-sept millions cinq cent mille sesterces (1), dont César avait déjà remis aux enfants de ce prince sept millions cinq cent mille sesterces (2), et demandait les dix millions restants pour l'entretien de ses troupes. Pothin le pressait de partir pour aller terminer les affaires importantes qu'il avait, en l'assurant qu'à son retour il recevrait,

(1) Environ trois millions cinq cent mille livres.
(2) Un million cinq cent mille livres.

avec les bonnes grâces du roi, tout l'argent qui lui était dû. César lui répondit qu'il ne prenait pas conseil des Egyptiens; et il manda secrètement à Cléopâtre de revenir. Elle partit sur-le-champ et ne prit de tous ses amis que le seul Apollodore de Sicile; elle se mit dans un petit bateau, et arriva de nuit devant le palais d'Alexandrie. Comme elle ne pouvait y entrer sans être reconnue, elle s'enveloppa dans un paquet de hardes, qu'Apollodore lia avec une courroie, et qu'il fit entrer chez César par la porte même du palais.

Cette ruse charma César; il la réconcilia avec son frère à condition qu'elle partagerait le trône. Dans le festin qui suivit cette réconciliation, un des esclaves de César, qui était son barbier, et l'homme le plus timide et le plus soupçonneux, en parcourant tout le palais, en prêtant l'oreille à tout, en examinant tout ce qui se passait, découvrit que Pothin et Achillas, général des troupes du roi, dressaient une embûche à César pour se défaire de lui. César, en ayant eu la preuve, plaça des gardes autour de la salle, et fit tuer Pothin. Achillas, s'étant sauvé à l'armée, suscita contre César une guerre difficile et dangereuse, dans laquelle, avec très-peu de troupes, il eut à résister à une ville puissante et à une nombreuse armée. Le premier danger auquel il se vit exposé fut la disette d'eau, les ennemis avaient bouché tous les aqueducs qui pouvaient lui en fournir. Il courut un second péril lorsque les Alexandrins voulurent lui enlever sa flotte, et que pour se sauver il fut obligé de la brûler lui-même : le feu prit de l'arsenal au palais et consuma la grande bibliothèque que les rois d'Egypte avaient formée. Enfin, dans le combat qui se donna près de l'île du Phare, il sauta de la digue dans un bateau, pour aller au secours de ses troupes qui étaient pressées par l'ennemi : voyant les Egyptiens accourir de toutes parts pour l'envelopper, il se jette à la mer et se sauve à la nage avec la plus grande difficulté. Ce fut, dit-on, dans cette occasion qu'il nagea en tenant dans sa main des papiers qu'il n'abandonna jamais, malgré la multitude de traits que les ennemis faisaient pleuvoir sur lui et qui l'obligeaient souvent de plonger;

il soutint toujours ces papiers d'une main au-dessus de l'eau, pendant qu'il nageait de l'autre. Il était à peine à terre, que le bateau coula à fond. Le roi ayant rejoint son armée, César le suivit, lui livra bataille, et après lui avoir tué beaucoup de monde, il remporta une victoire complète. Ptolémée disparut à ce combat, et depuis on n'en entendit plus parler. César donna tout le royaume d'Égypte à Cléopâtre et partit pour la Syrie.

En arrivant en Asie, il apprit que Domitius, après avoir été battu par Pharnace, fils de Mithridate, s'était enfui du Pont avec des troupes; que Pharnace, poursuivant avec chaleur sa victoire, s'était emparé de la Bithynie et de la Cappadoce, et se préparait à envahir la petite Arménie, dont il avait fait soulever les rois et les tétrarques. César marche promptement contre lui avec trois légions et lui livre une grande bataille près de la ville de Zéla; il taille en pièces toute son armée, et le chasse du royaume de Pont. Ce fut alors que, pour marquer la rapidité de cette victoire, il écrivit à Amantius, un de ses amis de Rome, ces trois mots seulement : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. » Dans le latin, ces trois mots terminés de même ont une grâce et une brièveté qui disparaissent dans une autre langue. Après cette grande victoire, il repassa en Italie et arriva à Rome vers la fin de l'année où devait se terminer sa seconde dictature : cette charge avant lui n'avait jamais été annuelle. Il fut nommé consul pour l'année suivante. On le blâma fort de son extrême indulgence pour ses soldats, qui dans une émeute avaient tué deux personnages prétoriens, Cosconius et Galba; la seule punition qu'il leur infligea fut de leur donner le nom de citoyens, au lieu de celui de soldats; il leur distribua même mille drachmes (1) par tête, et leur assigna des terres considérables dans l'Italie. On lui reprochait aussi les fureurs de Dolabella, l'avarice d'Amantius, les ivrogneries d'Antoine et l'insolence de Cornificius, qui s'étant adjugé la maison de Pompée et ne la trouvant pas assez grande pour lui, en construisait sur le

(1) Neuf cents livres.

même terrain une plus grande. Les Romains étaient indignés de tous ces désordres; et César, qui ne l'ignorait pas, aurait bien voulu les empêcher; mais, pour arriver à ses fins politiques, il était obligé d'employer de pareils agents.

Après la bataille de Pharsale, Caton et Scipion s'étaient enfuis en Afrique, où, par le secours du roi Juba, ils avaient mis sur pied une armée assez considérable. César, résolu de marcher contre eux sans différer, passe en Sicile vers le solstice d'hiver; et pour ôter à ses officiers tout espoir de retard et de délai, il dresse sa tente sur le bord de la mer, et au premier vent favorable il fait voile avec trois mille hommes de pied et quelques chevaux; il les débarque sans être aperçu, et se remet aussitôt en mer, pour aller chercher le reste de son armée, dont il était inquiet; il la rencontre sur sa route et l'amène dans son camp. Il apprit en arrivant que les ennemis avaient la plus grande confiance en un ancien oracle qui portait que la race des Scipions serait toujours victorieuse en Afrique. Il serait difficile de dire s'il se fit un jeu de tourner en ridicule Scipion, qui commandait les troupes ennemies, ou s'il voulut sérieusement s'approprier cet oracle; mais il prit dans son camp un homme obscur et méprisé, qui était de la famille des Scipions et qui se nommait Scipion Sallutio. Dans tous les combats, il le mettait à la tête de l'armée, comme s'il eût été le véritable général, et l'obligeait souvent de combattre contre les ennemis. César, ayant peu de vivres pour les hommes et peu de fourrage pour les chevaux, qu'il fallait nourrir avec de la mousse et de l'algue marine, qu'on faisait macérer dans de l'eau douce, et à laquelle on mêlait du sainfoin, pour lui donner un peu de goût, était forcé d'en venir souvent aux mains avec l'ennemi, pour se procurer des provisions. Les Numides, peuples très-légers à la course, se montraient tous les jours en grand nombre et étaient maîtres de la campagne. Un jour que les cavaliers de César, n'ayant rien à faire, s'amusaient à remarquer un Africain qui dansait et jouait de la flûte à ravir; que, charmés de son talent, ils étaient assis à l'admirer

et avaient laissé les chevaux à leurs valets, tout à coup les ennemis fondent sur eux, les enveloppent, tuent les uns, mettent les autres en fuite et les poursuivent jusqu'à leur camp, où ils entrent pêle-mêle avec eux. Si César et Pollion n'étaient sortis des retranchements, pour courir à leur secours et les arrêter dans leur fuite, la guerre était ce jour-là terminée. Dans une seconde rencontre, où les ennemis eurent encore l'avantage, César, voyant l'enseigne qui portait l'aigle prendre la fuite, court à lui, le saisit au cou et le force de tourner la tête en lui disant : « C'est là qu'est l'ennemi. »

Ces succès enflèrent tellement Scipion, qu'il résolut de risquer une bataille ; et que, laissant d'un côté Afranius, de l'autre Juba, qui campaient séparément à peu de distance de lui, il plaça son camp au-dessous d'un lac près de la ville de Thapse, et le fortifia pour servir d'arsenal et de retraite à ses troupes. Il était occupé de ce travail, lorsque César, traversant avec une incroyable rapidité un pays marécageux et coupé de défilés, tombe sur ses soldats, prend les uns en queue, attaque les autres de front et les met tous en fuite. De là, saisissant l'occasion et profitant de sa fortune, il prend tout d'un trait le camp d'Afranius, enlève et pille celui des Numides, d'où Juba s'était retiré. Ainsi, dans la moindre partie d'un seul jour, il s'empare de trois camps et tue cinquante mille ennemis, sans avoir perdu cinquante des siens. Voilà le récit que quelques historiens font de cette bataille ; d'autres prétendent que César ne fut pas présent à l'action ; qu'au moment où il rangeait son armée en bataille et donnait ses ordres, il fut pris d'une accès d'épilepsie, maladie à laquelle il était sujet ; que, lorsqu'il en sentit les premières atteintes et qu'il était déjà saisi du tremblement, avant que la maladie lui eût entièrement ôté l'usage de ses sens et de ses forces, il se fit porter dans une des tours voisines, où il attendit en repos la fin de l'accès. D'un grand nombre d'hommes consulaires et prétoriens qui échappèrent au carnage et qui furent faits prisonniers, les uns se tuèrent eux-mêmes et César en fit mourir plusieurs.

Comme il avait le plus grand désir de prendre Caton

vivant, il marcha promptement vers Utique : Caton, chargé de la défense de cette ville, ne s'était pas trouvé à la bataille. César apprit en chemin qu'il s'était donné lui-même la mort, et laissa voir toute la peine qu'il en ressentait; on ignore par quel motif; il dit seulement, quand on lui en donna la nouvelle : « O Caton! j'envie » ta mort, puisque tu m'as envié la gloire de te donner » la vie! » Le traité qu'il écrivit contre Caton, après sa mort, n'est pas d'un homme adouci à son égard et qui fût disposé à lui pardonner. L'eût-il épargné vivant, s'il l'eût eu en sa puissance, lui qui versait sur Caton, mort depuis longtemps, tant de fiel et d'amertume? Il est vrai que la clémence dont il usa envers Cicéron, Brutus et mille autres qui avaient porté les armes contre lui, fait conjecturer qu'il aurait aussi pardonné à Caton, et que s'il composa ce traité contre lui, ce fut moins par un sentiment de haine que par une rivalité politique; il le fit à l'occasion suivante. Cicéron avait composé l'éloge de Caton et donné même le nom de ce célèbre Romain à cet ouvrage, qui, sorti de la plume du plus grand orateur de Rome et sur un si beau sujet, était, comme on peut le croire, fort recherché. César en eut du chagrin; il regarda comme une censure indirecte de sa personne l'éloge d'un homme dont il avait occasionné la mort. Il composa donc un écrit, dans lequel il entassa beaucoup de charges contre lui et qu'il intitula *Anti-Caton*. Les noms de Cicéron et de César font encore aujourd'hui à ces deux ouvrages de zélés partisans.

Dès que César fut de retour de son expédition d'Afrique, il fit une harangue au peuple, où il parla de sa victoire dans les termes les plus magnifiques; il dit que les pays dont il venait de faire la conquête étaient si étendus, que le peuple romain en tirerait tous les ans deux cent mille médimnes attiques de blé et trois millions de livres d'huile. Il triompha trois fois : la première pour l'Égypte, la seconde pour le Pont, et la troisième pour l'Afrique. Dans ce dernier triomphe, Scipion n'était pas nommé; il n'y était question que du roi Juba : le fils de ce prince, qui était encore dans l'enfance, suivit le char du triomphateur; et ce fut

pour lui la captivité la plus heureuse. Né barbare et Numide, il dut à son malheur de devenir un des plus savants historiens grecs. Après ses triomphes, César fit de grandes largesses à ses soldats, et donna des festins et des spectacles à tout le peuple, qu'il traita sur vingt-deux mille tables de trois lits chacune. Il fit représenter à l'honneur de sa fille Julie, morte depuis longtemps, des combats de gladiateurs et des naumachies. Quand tous ces spectacles furent terminés, on fit le dénombrement du peuple; et au lieu de trois cent vingt mille citoyens, qu'avait donnés le dernier dénombrement, il ne s'en trouva que cent trente mille, tant la guerre civile avait été meurtrière pour Rome! tant elle avait moissonné de citoyens, sans compter tous les fléaux dont elle avait affligé le reste de l'Italie et toutes les provinces!

Après ce dénombrement, César, nommé consul pour la quatrième fois (1), partit sur-le-champ pour aller en Espagne faire la guerre aux fils de Pompée. Malgré leur jeunesse, ils avaient mis sur pied une armée formidable par le nombre des soldats, et ils montraient une audace qui les rendait dignes du commandement; aussi mirent-ils César dans le plus grand danger. Ils livrèrent sous les murs de la ville de Munda une grande bataille, dans laquelle César, voyant ses troupes, vivement pressées, n'opposer aux ennemis qu'une faible résistance, se jeta au fort de la mêlée, en criant à ses soldats : « N'avez-» vous pas honte de me livrer ainsi à des enfants? » Ce ne fut que par des efforts extraordinaires qu'il parvint à repousser les ennemis; il leur tua plus de trente mille hommes, et perdit mille des siens, qui étaient les plus braves de l'armée. En rentrant dans son camp, après la bataille, il dit à ses amis qu'il avait souvent combattu pour la victoire, mais qu'il venait de combattre pour la vie. Il remporta cette victoire le jour de la fête des Dionysiaques, le même jour que Pompée, quatre ans auparavant, était sorti de Rome pour cette guerre civile. Le plus jeune des fils de Pompée se sauva de la

(1) L'an de Rome 709, 45 ans avant J.-C.

bataille, et Didius, peu de jours après, vint mettre aux pieds de César la tête de l'aîné.

Ce fut la dernière guerre de César, et le triomphe qui la suivit affligea plus les Romains que tout ce qu'il avait pu faire précédemment; c'était, non pour ses victoires sur des généraux étrangers ou sur des rois barbares qu'il triomphait; mais pour avoir détruit et éteint la race du plus grand personnage que Rome eût produit, et qui avait été la victime des caprices de la fortune. On ne lui pardonnait pas de triompher ainsi des malheurs de sa patrie et de se glorifier d'un succès que la nécessité seule pouvait excuser, et devant les dieux et devant les hommes, d'autant que jusqu'alors il n'avait jamais ni envoyé de courriers ni écrit de lettres au sénat pour annoncer les victoires qu'il avait remportées dans les guerres civiles; il avait toujours paru rejeter une gloire dont il était honteux. Cependant les Romains pliaient sous l'ascendant de sa fortune, et se soumettaient au frein sans résistance : persuadés même qu'ils ne pourraient se relever de tous les maux qu'avaient causés les guerres civiles que sous l'autorité d'un seul, ils le nommèrent dictateur perpétuel. C'était reconnaître ouvertement la tyrannie, puisqu'à l'autorité absolue et indépendante de la monarchie on ajoutait l'assurance de la posséder toujours. Les premiers honneurs que Cicéron avait proposé au sénat de lui décerner étaient dans les bornes d'une grandeur humaine; mais d'autres y en ajoutèrent de si immodérés, en se disputant à l'envi à qui lui en prodiguerait le plus, que par ses distinctions excessives et déplacées, ils le rendirent odieux et insupportable aux personnes mêmes du naturel le plus doux. Aussi croit-on que ses ennemis ne contribuèrent pas moins que ses flatteurs à lui faire décerner, pour se préparer plus de prétextes de l'attaquer un jour, en paraissant en avoir les motifs les plus graves et les plus légitimes; car il faut avouer que les guerres civiles une fois terminées il se montra depuis irréprochable dans sa conduite.

Ce fut donc une justice que les Romains lui rendirent lorsqu'ils ordonnèrent que pour consacrer sa dou-

ceur dans la victoire on bâtirait en son honneur un temple à la Clémence. En effet, il avait pardonné à la plupart de ceux qui avaient porté les armes contre lui; il donna même à quelques-uns d'entre eux des dignités et des emplois, en particulier à Brutus et à Cassius, qu'il nomma tous deux préteurs. Il ne vit pas même avec indifférence qu'on eût abattu les statues de Pompée, et il les fit relever. César, dit à ce sujet Cicéron, « en relevant les statues de Pompée, a affermi les sien- » nes. » Ses amis lui conseillaient de prendre des gardes pour sa sûreté, et plusieurs même d'entre eux s'offraient à lui en servir. Il le refusa constamment, et leur dit qu'il valait mieux mourir une fois que de craindre continuellement la mort; mais, persuadé que l'affection du peuple était la garde la plus honorable et la plus sûre dont il pût s'entourer, il s'appliqua de nouveau à gagner les citoyens par des repas publics, par des distributions de blé, et les soldats par l'établissement de nouvelles colonies. Les plus considérables furent Corinthe et Carthage : ainsi ces deux villes, qui avaient été prises et détruites en même temps, furent aussi rétablies et repeuplées ensemble. Il s'attira la bienveillance des grands en promettant aux uns des consulats et des prétures, en consolant les autres de leurs pertes par des charges et des honneurs, en donnant enfin à tous les plus belles espérances et cherchant par là à rendre la soumission volontaire. Le consul Fabius Maximus mourut la veille de l'expiration de son consulat. César nomma Caninius Rebilius consul pour le seul jour qui restait; et comme on allait en foule, suivant l'usage, chez le nouveau consul pour le féliciter et l'accompagner au sénat, Cicéron dit plaisamment : « Hâtons-nous d'y aller, de peur qu'il ne » sorte de charge avant qu'il ait pu recevoir notre com- » pliment. »

César se sentait né pour les grandes entreprises, et loin que ses nombreux exploits lui fissent désirer la jouissance paisible du fruit de ses travaux, ils lui inspirèrent au contraire de plus vastes projets; et flétrissant, pour ainsi dire, à ses yeux la gloire qu'il avait

acquise, ils allumèrent en lui l'amour d'une gloire plus grande encore. Cette passion n'était qu'une sorte de jalousie contre lui-même, telle qu'il aurait pu l'avoir à l'égard d'un étranger; qu'une rivalité de surpasser ses exploits précédents par ceux qu'il projetait pour l'avenir. Il avait formé le dessein de porter la guerre chez les Parthes, et il en faisait déjà les préparatifs. Il se proposait, après les avoir domptés, de traverser l'Hircanie, le long de la mer Caspienne et du mont Caucase; de se jeter ensuite dans la Scythie, de soumettre tous les pays voisins de la Germanie, et la Germanie même; et de revenir enfin en Italie par les Gaules, après avoir arrondi l'empire romain, qui aurait été ainsi de tous côtés borné par l'Océan. Pendant qu'il préparait cette expédition, il songeait à couper l'isthme de Corinthe; il avait même chargé Aniénus de cette entreprise et de celle de creuser un canal profond qui commencerait à Rome même et irait jusqu'à Circéum, pour conduire le Tibre dans la mer de Terracine et ouvrir au commerce une route plus commode et plus sûre jusqu'à Rome. Il voulait aussi dessécher les marais Pontins, dans le voisinage de Sétium, et changer les terres qu'ils inondaient en des campagnes fertiles qui fourniraient du blé à des milliers de cultivateurs. Il avait enfin le projet d'opposer des barrières à la mer la plus voisine de Rome, en élevant sur ses bords de fortes digues; et, après avoir nettoyé la rade d'Ostie, que des rochers couverts par les eaux rendaient périlleuse pour les navigateurs, d'y construire des ports et des arsenaux qui pussent contenir le grand nombre de vaisseaux qui s'y rendaient de toutes parts : mais ces grands ouvrages restèrent en projets.

Il fut plus heureux dans la réforme du calendrier : il imagina une correction ingénieuse de l'inégalité qui jetait dans le calcul des temps beaucoup de confusion; et cette réforme, heureusement terminée, fut depuis d'un usage aussi commode qu'agréable. Les Romains, dans les premiers temps de leur monarchie, n'avaient pas même des périodes fixes et réglées pour accorder leurs mois avec l'année; et il en résultait que leurs

sacrifices et leurs fêtes, en reculant peu à peu, se trouvaient successivement dans des saisons entièrement opposées à celles de leur établissement. Bien plus, au temps de César, où l'année solaire était seule en usage, le commun des citoyens n'en connaissait pas la révolution ; les prêtres, qui seuls avaient la connaissance des temps, ajoutaient tout à coup, sans qu'on s'y attendît, un mois intercalaire, qu'ils appelaient mercédonius, que le roi Numa avait imaginé ; mais qui n'était qu'un faible remède, dont l'effet avait peu d'influence sur les erreurs qui, comme on l'a dit dans la vie de ce prince, avaient lieu dans le calcul de l'année. César, ayant proposé cette question aux plus savants philosophes et aux plus habiles mathématiciens de son temps, publia, d'après les méthodes déjà trouvées, une réforme particulière et exacte, dont les Romains font encore usage et qui prévient une partie des erreurs auxquelles les autres peuples sont sujets, sur l'inégalité qui a lieu entre les mois et les années. Cependant ses envieux et ceux qui ne pouvaient souffrir sa domination en prirent sujet de le railler. Cicéron, si je ne me trompe, ayant entendu dire à quelqu'un que la constellation de la Lyre se lèverait le lendemain : « Oui, dit-il, elle se lèvera par » édit ; » comme si ce changement même n'avait été reçu que par contrainte.

Mais la haine la plus envenimée des Romains contre lui et la véritable cause de sa mort vinrent du désir qu'il eut de se faire déclarer roi. De là naquit l'aversion que le peuple lui porta toujours depuis, et le prétexte le plus spécieux pour ses ennemis secrets d'exécuter leur mauvais dessein. Ceux qui voulaient l'élever à la royauté semaient dans le public que, d'après un oracle des livres sibyllins, les Parthes ne seraient soumis par les armées romaines, que lorsqu'elles seraient commandées par un roi ; que sans cela elles n'entreraient jamais dans leur pays. Un jour qu'il revenait d'Albe à Rome, ces mêmes personnes osèrent le saluer du nom de roi. César, qui s'aperçut du trouble que ce titre excitait parmi le peuple, fit semblant d'en être offensé, et dit qu'il ne s'appelait pas roi, mais César. Ce

mot fut suivi d'un silence profond de la part de tous les assistants, et César suivit son chemin d'un air triste et mécontent. Un autre jour que le sénat lui avait décerné des honneurs extraordinaires, les consuls et les préteurs, suivis de tous les sénateurs, se rendirent sur la place, où il était assis dans la tribune, pour lui faire part du décret. Il ne daigna pas se lever à leur arrivée; et, leur donnant audience comme aux plus simples particuliers, il leur dit qu'il fallait diminuer ces honneurs plutôt que de les augmenter. Le sénat ne fut pas plus mortifié de cette hauteur que le peuple lui-même, qui crut voir Rome méprisée dans ce dédain affecté pour les sénateurs; tous ceux qui n'étaient pas obligés par état de rester s'en retournèrent la tête baissée et dans un morne silence. César s'en aperçut, et rentra sur-le-champ dans sa maison; là, se découvrant la poitrine, il criait à ses amis qu'il était prêt à la présenter au premier qui voudrait l'égorger. Enfin, il s'excusa sur sa maladie ordinaire, qui, disait-il, ôte à ceux qui en sont attaqués l'usage de leurs sens quand ils parlent debout devant une assemblée nombreuse; saisis d'abord d'un tremblement général, ils éprouvent des éblouissements et des vertiges qui les privent de toute connaissance. Mais cette excuse était fausse, car il avait voulu se lever devant le sénat; mais il en fut empêché par un de ses amis, ou plutôt par un de ses flatteurs, Cornélius Balbus, qui lui dit : « Oubliez-vous que vous êtes » César? et voulez-vous rejeter les honneurs qui sont » dus à votre dignité? »

Après avoir ainsi mécontenté tous les ordres de la ville, il fit encore aux tribuns du peuple un outrage sanglant. On célébrait la fête des Lupercales, qui, selon plusieurs écrivains, fut anciennement une fête de bergers, et a beaucoup de rapport avec la fête des Lyciens en Arcadie. Ce jour-là les jeunes gens des premières maisons de Rome et la plupart des magistrats courent par la ville, armés de bandes de cuir qui ont tout leur poil, et dont ils frappent, en s'amusant, toutes les personnes qu'ils rencontrent. Les femmes même les plus distinguées par leur naissance vont au-devant

d'eux et tendent la main à leurs coups, comme les enfants dans les écoles. César assistait à cette fête, assis dans la tribune sur un siége d'or et vêtu d'une robe de triomphateur. Antoine, en sa qualité de consul, était un de ceux qui figuraient dans cette course sacrée. Quand il arriva sur la place publique, et que la foule se fut ouverte pour lui donner passage, il s'approcha de César et lui présenta un diadème enlacé d'une branche de laurier. Cette tentative n'excita qu'un battement de mains faible et sourd, qui avait l'air de venir de gens apostés; César repoussa la main d'Antoine, et à l'instant tout le peuple applaudit. Antoine lui présenta une seconde fois le diadème, et très-peu de personnes battirent des mains; César le repoussa encore, et la place retentit d'applaudissements universels. Convaincu par cette double épreuve des dispositions du peuple, il se lève, et donne ordre qu'on porte ce diadème au Capitole. Quelques jours après, on vit ses statues couronnées d'un bandeau royal : deux tribuns du peuple, Flavius et Marcellus, allèrent sur les lieux et arrachèrent ces diadèmes. Les premiers qu'ils rencontrèrent de ceux qui avaient salué César roi, ils les firent arrêter et conduire en prison. Le peuple suivait ces magistrats en battant des mains et les appelait des Brutus, parce qu'anciennement Brutus avait mis fin à l'autorité monarchique et transféré le pouvoir souverain des rois au sénat et au peuple. César, transporté de colère, priva les tribuns de leur charge, et, en se plaignant d'eux publiquement, il ne craignit pas d'insulter le peuple lui-même, en les appelant, à plusieurs reprises, des brutes et des Cuméens.

Cet événement attira sur Brutus les regards de la multitude; il passait pour être, du côté paternel, un descendant de l'ancien Brutus, et par sa mère il était de la famille Servilia, autre maison non moins illustre : il était d'ailleurs neveu et gendre de Caton, et devait naturellement désirer la ruine de la monarchie; mais les honneurs et les bienfaits qu'il avait reçus de César émoussaient ce désir et l'empêchaient de se porter à la détruire. Non content de lui avoir donné la vie après la bataille de Pharsale et la fuite de Pompée, et d'avoir, à

sa prière, sauvé plusieurs de ses amis, César lui avait encore témoigné la plus grande confiance, en lui conférant cette année même la préture la plus honorable et le désignant consul pour quatre ans après; il lui donnait la préférence sur Cassius, son compétiteur, quoiqu'il avouât que Cassius apportait de meilleurs titres, mais qu'il ne pouvait le faire passer avant Brutus : aussi, lorsqu'on le lui dénonça comme engagé dans la conjuration qui se tramait déjà, il n'ajouta pas foi à cette accusation; et, se prenant la peau du corps avec la main : « Ce corps, dit-il, attend Brutus. » Il faisait entendre par là que la vertu de Brutus le rendait digne de régner; mais que pour régner il ne deviendrait pas ingrat et criminel. Cependant ceux qui désiraient un changement et qui avaient les yeux fixés sur Brutus seul, ou du moins sur lui plus que sur tout autre, n'osaient pas, à la vérité, lui en parler ouvertement; mais la nuit ils couvraient le tribunal et le siége où il rendait la justice comme préteur, de billets conçus, la plupart, en ces termes : « Tu dors, Brutus! Tu n'es pas Brutus. » Cassius, qui s'aperçut que ces reproches réveillaient insensiblement en Brutus un vif désir de gloire, le pressa lui-même beaucoup plus qu'il ne l'avait fait encore; car il avait contre César des motifs particuliers de haine. Aussi, César qui avait des soupçons sur son compte, dit-il un jour à ses amis : « Que croyez-vous » que projette Cassius? Pour moi, il ne me plaît guère, » car je le trouve bien pâle. » Une autre fois on accusait auprès de lui Antoine et Dolabella de tramer quelques nouveautés : « Ce n'est pas, dit-il, ces gens si » gras et si bien peignés que je redoute; je crains plutôt ces hommes si pâles et si maigres. » Il désignait Brutus et Cassius.

Mais il est bien plus facile de prévoir sa destinée que de l'éviter; celle de César fut, dit-on, annoncée par les présages et les prodiges les plus étonnants. A la vérité, dans un événement de cette importance, les feux célestes, les bruits nocturnes qu'on entendit en plusieurs endroits, les oiseaux solitaires qui vinrent en plein jour se poser sur la place de Rome, ne sont pas des signes

assez frappants pour être remarqués. Mais au rapport de Strabon le philosophe, on vit en l'air des hommes de feu marcher les uns contre les autres; le valet d'un soldat fit jaillir de sa main une flamme très-vive; on crut que sa main en serait brûlée; mais quand il eut cessé, on n'y aperçut aucune trace du feu. Dans un sacrifice que César offrait, on ne trouva point de cœur à la victime; et c'était le prodige le plus effrayant, car il est contre la nature que ce viscère manque à un animal. Plusieurs personnes racontent encore aujourd'hui qu'un devin avertit César qu'il était menacé d'un très-grand danger, le jour des ides de mars; et que ce jour-là César, en allant au sénat, ayant rencontré le devin, le salua et lui dit, en se moquant de sa prédiction : « Eh bien, » voilà les ides de mars venues. — Oui, lui répondit » tout bas le devin, elles sont venues, mais elles ne sont » pas passées. » La veille de ces ides, il soupait chez Lépidus, où, suivant sa coutume, il signa quelques lettres à table. Pendant qu'il faisait ces signatures, les convives proposèrent cette question : Quelle mort était la meilleure? César, prévenant leurs réponses, dit tout haut : « C'est la moins attendue. » Après souper, il rentra chez lui; et pendant qu'il était couché avec sa femme, comme à son ordinaire, les portes et les fenêtres s'ouvrirent tout à coup d'elles-mêmes; réveillé en sursaut et troublé par le bruit et par la clarté de la lune qui donnait dans sa chambre, il entendit sa femme Calpurnia, qui dormait d'un sommeil profond, pousser des gémissements confus et prononcer des mots inarticulés qu'il ne put distinguer; mais il lui sembla qu'elle le pleurait, en le tenant égorgé dans ses bras. Selon quelques auteurs, Calpurnia eut pendant son sommeil une autre vision que celle-là; ils disent, d'après Tite-Live, que le sénat, par un décret, avait fait placer au faîte de la maison de César une espèce de pinacle qui en était comme un ornement et une distinction; que Calpurnia avait songé que ce pinacle était rompu, et que c'était là le sujet de ses gémissements et de ses larmes. Quand le jour parut, elle conjura César de ne pas sortir, s'il lui était possible, ce jour-là, et de remettre à un autre jour

l'assemblée du sénat. « Si vous faites peu d'attention à » mes songes, ajouta-t-elle, ayez du moins recours à » d'autres divinations et faites des sacrifices pour con- » sulter l'avenir. » Ces alarmes de Calpurnia donnèrent des soupçons et des craintes à César; il n'avait jamais vu dans sa femme les faiblesses ordinaires à son sexe, ni aucun sentiment superstitieux; et il la voyait alors vivement affectée. Après plusieurs sacrifices, les devins lui déclarèrent que les signes n'étaient pas favorables; et il se décida enfin à envoyer Antoine au sénat, pour remettre l'assemblée à un autre jour.

Mais dans ce moment il voit entrer Décimus Brutus, surnommé Albinus. César avait en lui une telle confiance, qu'il l'avait institué son second héritier : il était cependant de la conjuration de l'autre Brutus et de Cassius; et craignant que si César ne tenait pas assemblée ce jour-là, leur complot ne fût découvert, il se moqua des devins, et représenta vivement à César que ce délai donnerait lieu aux plaintes et aux reproches du sénat, qui se croirait insulté. « Les sénateurs, lui dit-il, ne sont » assemblés que sur votre convocation; ils sont disposés » à vous déclarer roi de tous les pays situés hors de » l'Italie, et à vous permettre de porter le diadème » partout ailleurs qu'à Rome, sur terre et sur mer. Si » maintenant qu'ils sont sur leurs siéges quelqu'un va » leur dire de se retirer et de revenir un autre jour où » Calpurnia aura eu des songes plus favorables, quels » propos ne ferez-vous pas tenir à vos envieux? Et » qui voudra seulement écouter vos amis, lorsqu'ils » diront que ce n'est pas là à la fois servitude et » tyrannie? Si toutefois, ajouta-t-il, vous croyez devoir » éviter ce jour comme malheureux pour vous, il con- » vient au moins que vous alliez en personne au sé- » nat, pour lui déclarer vous-même que vous remettez » l'assemblée à un autre jour. » En achevant ces mots, il le prend par la main et le fait sortir. Il avait à peine passé le seuil de sa porte, qu'un esclave étranger qui voulait absolument lui parler, n'ayant pu l'approcher, à cause de la foule qui l'environnait, alla se jeter dans sa maison et se remit entre les mains de Cal-

purnia, en la priant de le garder jusqu'au retour de César, à qui il avait des choses importantes à communiquer. Artémidore de Cnide, qui enseignait à Rome les lettres grecques, qui voyait habituellement des complices de Brutus et savait une partie de la conjuration, vint pour remettre à César un écrit qui contenait les différents avis qu'il voulait lui donner; mais voyant que César, à mesure qu'il recevait quelques papiers, les remettait aux officiers qui l'entouraient, il s'approcha le plus près qu'il lui fut possible, et en présentant son écrit : « César, dit-il, lisez ce papier seul et promptement; il contient des choses importantes, qui vous intéressent personnellement. » César l'ayant pris de sa main essaya plusieurs fois de le lire, mais il en fut toujours empêché par la foule de ceux qui venaient lui parler. Il entra dans le sénat, le tenant toujours dans sa main, car c'était le seul qu'il eût gardé. Quelques auteurs disent qu'Artémidore, sans cesse repoussé dans le chemin par la foule, ne put jamais approcher de César, et qu'il lui fit remettre le papier par un autre.

Toutes ces circonstances peuvent avoir été l'effet du hasard; mais on ne saurait en dire autant du lieu où le sénat fut assemblé ce jour-là et où se passa cette scène sanglante. Il y avait une statue de Pompée, et c'était un des édifices qu'il avait dédiés pour servir d'ornement à son théâtre. N'est-ce pas une preuve évidente que cette entreprise était conduite par un dieu, qui avait marqué cet édifice pour le lieu de l'exécution? On dit même que Cassius, lorsqu'on fut près d'attaquer César, porta ses yeux sur la statue de Pompée et l'invoqua en secret, quoiqu'il fût d'ailleurs dans les sentiments d'Épicure; mais la vue du danger présent pénétra son âme d'un vif sentiment d'enthousiasme, qui lui fit démentir ses anciennes opinions. Antoine, dont on craignait la fidélité pour César et la force de corps extraordinaire, fut retenu, hors du lieu de l'assemblée, par Albinus, qui engagea à dessein avec lui une longue conversation. Lorsque César entra, tous les sénateurs se levèrent pour lui faire honneur. Des complices de Brutus, les uns se placèrent autour du siége de César;

les autres allèrent au-devant de lui, pour joindre leurs prières à celles de Métellus Cimber, qui demandait le rappel de son frère; ils le suivirent, en redoublant leurs instances, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à sa place. Il s'assit, en rejetant leurs prières; et comme ils le pressaient toujours plus vivement, il leur témoigna à chacun en particulier son mécontentement. Alors Métellus lui prit la robe de ses deux mains, et lui découvrit le haut de l'épaule, c'était le signal dont les conjurés étaient convenus. Casca le frappa le premier de son épée; mais le coup ne fut pas mortel, le fer n'ayant pas pénétré bien avant. Il y a apparence que, chargé de commencer une si grande entreprise, il se sentit troublé. César, se tournant vers lui, saisit son épée, qu'il tint toujours dans sa main. Ils s'écrièrent tous deux en même temps, César en latin : « Scélérat de Casca, que fais-tu? » et Casca, s'adressant à son frère, lui cria en grec : « Mon » frère, au secours! »

Dans le premier moment, tous ceux qui n'étaient pas du secret furent saisis d'horreur; et, frissonnant de tout leur corps, ils n'osèrent ni prendre la fuite, ni défendre César, ni proférer une seule parole. Cependant les conjurés, tirant chacun son épée, l'environnent de toutes parts; de quelque côté qu'il se tourne, il ne trouve que des épées qui le frappent aux yeux et au visage : tel qu'une bête féroce assaillie par les chasseurs, il se débattait entre toutes ces mains armées contre lui; car chacun voulait avoir part à ce meurtre, et goûter pour ainsi dire à ce sang, comme aux libations d'un sacrifice. Brutus lui-même lui porta un coup dans l'aine. Il s'était défendu, dit-on, contre les autres et traînait son corps de côté et d'autre en poussant de grands cris. Mais quand il vit Brutus venir sur lui l'épée nue à la main, il se couvrit la tête de sa robe, et s'abandonna au fer des conjurés. Soit hasard, soit dessein formé de leur part, il fut poussé jusqu'au piédestal de la statue de Pompée, qui fut couverte de son sang. Il semblait que Pompée présidât à la vengeance qu'on tirait de son ennemi, qui, abattu et palpitant, venait expirer à ses pieds, du grand nombre de blessures

qu'il avait reçues. Il fut percé, dit-on, de vingt-trois coups; et plusieurs des conjurés se blessèrent eux-mêmes en frappant tous à la fois sur un seul homme.

Quand César fut mort, Brutus s'avança au milieu du sénat pour rendre raison de ce que les conjurés venaient de faire : mais les sénateurs n'eurent pas la force de l'entendre; ils s'enfuirent précipitamment par les portes, et jetèrent parmi le peuple le trouble et l'effroi. Les uns fermaient leurs maisons, les autres abandonnaient leurs banques et leurs comptoirs; les rues étaient pleines de gens qui couraient çà et là, et dont les uns allaient au sénat pour voir cet affreux spectacle; les autres en revenaient après l'avoir vu. Antoine et Lépidus, les deux plus grands amis de César, se dérobant de la foule, cherchèrent un asile dans des maisons étrangères. Mais Brutus et les autres conjurés, encore tout fumants du sang qu'ils venaient de répandre, et tenant leurs épées nues, sortirent tous ensemble du sénat, et prirent le chemin du Capitole, non comme des gens qui fuient, mais d'un air content, et avec un visage gai qui annonçait leur confiance. Ils appelaient le peuple à la liberté et s'arrêtaient avec les personnes de distinction qu'ils rencontraient dans les rues. Il y en eut même qui se joignirent à eux, pour faire croire qu'ils avaient eu part à la conjuration et en partager faussement la gloire. De ce nombre furent Caïus Octavius et Lentulus Spinther, qui dans la suite furent bien punis de cette vanité. Antoine et le jeune César les firent mettre à mort et leur ôtèrent même l'honneur qu'ils avaient ambitionné, et qui causa leur perte. Ceux qui les condamnèrent punirent en eux non la complicité du meurtre, mais l'intention. Le lendemain, Brutus et les autres conjurés se rendirent sur la place, et parlèrent au peuple, qui les écouta sans donner aucun signe de blâme ni d'approbation; le profond silence qu'il garda faisait seulement connaître que si d'un côté il plaignait César, de l'autre il respectait Brutus. Le sénat décréta l'amnistie générale du passé; il ordonna qu'on rendrait à César les honneurs divins, et qu'on ne changerait aucune des ordonnances qu'il avait faites pendant

sa dictature. Il distribua à Brutus et à ses complices des gouvernements, et leur décerna des honneurs convenables. Tout le monde crut que les affaires étaient sagement disposées, et la république remise dans le meilleur état.

Mais, quand on eut ouvert le testament de César et qu'on y eut lu qu'il laissait à chaque Romain un legs considérable, qu'ensuite on vit porter à travers la place son corps sanglant et déchiré de plaies, le peuple, ne se contenant plus et ne gardant aucune modération, fit un bûcher des bancs, des barrières et des tables qui étaient sur la place, et brûla le corps de César. Prenant ensuite des tisons enflammés, il courut en foule aux maisons des meurtriers, pour y mettre le feu; plusieurs même se répandirent dans la ville et les cherchèrent, dans le dessein de les mettre en pièces; mais on ne put les découvrir, parce qu'ils se tinrent bien renfermés. Un des amis de César, nommé Cinna, avait eu, la nuit précédente, un songe assez extraordinaire: il avait cru voir César qui l'invitait à souper, et qui, sur son refus, l'avait pris par la main et l'avait entraîné malgré sa résistance. Quand il apprit qu'on brûlait sur la place publique le corps du dictateur, il se leva; et quoique inquiet du songe qu'il avait eu, quoique malade de la fièvre, il y courut pour rendre à son ami les derniers devoirs. Lorsqu'il arriva sur la place, quelqu'un du peuple le nomma à un citoyen qui demandait son nom; celui-ci le dit à un autre; et bientôt il courut dans toute la foule que c'était un des meurtriers de César : il y avait en effet un des conjurés qui s'appelait Cinna; et le peuple, prenant cet homme pour le meurtrier, se jeta sur lui, et le mit en pièces sur la place même. Brutus et Cassius, effrayés de cette fureur populaire, sortirent de la ville peu de jours après.

César mourut âgé de cinquante-six ans (1), et ne survécut guère que de quatre ans à Pompée. Cette domination, ce pouvoir souverain qu'il n'avait cessé de poursuivre à travers mille dangers, et qu'il obtint avec

(1) L'an de Rome 710.

tant de peine, ne lui procura qu'un vain titre, qu'une gloire fragile, qui lui attirèrent la haine de ses concitoyens. Mais ce génie puissant qui l'avait conduit pendant sa vie le suivit encore après sa mort; il s'en montra le vengeur, en s'attachant sur les pas de ses meurtriers et par terre et par mer, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus un seul de ceux qui avaient pris la moindre part à l'exécution, ou qui avaient seulement approuvé le complot. Entre les événements humains, il n'en est pas de plus étonnant que celui qu'éprouva Cassius : vaincu à la bataille de Philippes, il se tua de la même épée dont il avait frappé César; et parmi les phénomènes célestes, on vit un premier signe remarquable dans cette grande comète qui, après le meurtre de César, brilla avec tant d'éclat pendant sept nuits et disparut ensuite. Un second signe, ce fut l'obscurcissement du globe solaire, qui parut fort pâle toute cette année-là, et qui chaque jour, à son lever, au lieu de rayons étincelants, n'envoyait qu'une lumière faible et une chaleur si languissante, que l'air fut toujours épais et ténébreux; car la chaleur seule peut le raréfier; son intempérie fit avorter les fruits, qui se flétrirent avant que d'arriver à leur maturité.

Mais rien ne prouve plus combien le meurtre de César avait déplu aux dieux, que le fantôme qui apparut à Brutus. Pendant qu'il se disposait à faire passer son armée du port d'Abyde au rivage opposé, il se reposait la nuit dans sa tente, suivant sa coutume, sans dormir et réfléchissant sur l'avenir. C'était de tous les généraux celui qui avait le moins besoin de sommeil, et que la nature avait fait pour veiller le plus longtemps. Il crut entendre quelque bruit à la porte de sa tente; et, en regardant à la clarté d'une lampe près de s'éteindre, il aperçut un spectre horrible, d'une grandeur démesurée et d'une figure hideuse. Cette apparition lui causa d'abord de l'effroi; mais, quand il vit que le spectre, sans faire aucun mouvement et sans rien dire, se tenait en silence auprès de son lit, il lui demanda qui il était : « Brutus, lui répondit le fantôme, je suis ton mauvais » génie, et tu me verras à Philippes. — Eh bien, reprit

» Brutus d'un ton assuré, je t'y verrai. » Et aussitôt le spectre s'évanouit. Quelque temps après, à la bataille de Philippes contre Antoine et César, il remporta une première victoire, renversa de son côté tout ce qui lui faisait tête, et poursuivit les fuyards jusqu'au camp de César, qui fut livré au pillage. Il se préparait à un second combat, lorsque ce même spectre lui apparut encore la nuit, sans proférer une seule parole. Brutus, qui comprit que son heure était venue, se précipita volontairement au milieu des plus grands dangers. Cependant il ne mourut pas dans le combat; ses troupes ayant été mises en déroute, il se retira sur une roche escarpée; là, se jetant sur son épée, avec l'aide d'un de ses amis, il se l'enfonça dans la poitrine, et expira sur le coup.

FIN DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER

DES VIES DES ROMAINS ILLUSTRES.

TABLE DES MATIÈRES.

LES VIES DES ROMAINS ILLUSTRES.

BAR-LE-DUC, IMPRIMERIE CONTANT-LAGUERRE.

Date Due